LE

ROI LEAR DE LA STEPPE

Pendant une soirée d'hiver, nous étions une demi-douzaine d'amis réunis chez un ancien camarade de l'université. On se mit à causer de Shakspeare, des personnages de ses pièces, de la façon profonde et puissante dont chaque type est saisi dans les entrailles de la nature humaine. Nous admirions surtout leur étonnante vérité; chacun de nous nommait des Othello, des Hamlet, des Falstaff, voire des Richard III et des Macbeth, — ces derniers, bien entendu, par simple hypothèse, — parmi les personnes que le hasard lui avait fait connaître. — Et moi, messieurs, s'écria notre hôte, j'ai connu un roi Lear.

— Comment cela?

— Je vais vous le dire. — Et il commença son récit.

I.

J'ai passé mon enfance et ma première jeunesse à la campagne, dans un domaine de ma mère, riche propriétaire du gouvernement de X... L'impression la plus frappante qui me soit restée de ce temps déjà lointain, c'est la figure de notre plus proche voisin, un certain Martin Pétrovitch Kharlof. Il eût été difficile que cette impression s'effaçât, car dans toute ma vie je n'ai plus rencontré rien de pareil. Imaginez un homme d'une taille gigantesque. Sur un corps énorme était plantée, un peu de travers et sans nulle apparence de cou, une tête monstrueuse; une masse de cheveux emmêlés d'un jaune grisonnant la surmontait, partant presque des sourcils ébouriffés. Sur le vaste espace de ce visage, rougi par le hâle, s'avançait un puissant nez épaté et s'ouvraient de petits yeux bleus d'une expression très hautaine, ainsi qu'une bouche fort pe-

tite aussi, toute fendillée de rides et du même ton que le visage. La voix qui sortait de cette bouche était enrouée et néanmoins retentissante; elle rappelait le bruit strident que font les barres de fer qu'on transporte dans une charrette cahotée sur un mauvais pavé. Kharlof parlait toujours comme si, par un grand vent, il s'adressait à quelqu'un placé de l'autre côté d'un ravin. Il n'était pas aisé de préciser la véritable expression de son visage, car on avait de la peine à en embrasser d'un regard toute l'étendue; mais cette expression n'était pas désagréable. On y trouvait même une certaine grandeur; seulement c'était trop étrange et trop extraordinaire. Quels bras il avait! quelles jambes! des mains larges comme des coussins! Je me souviens que je ne pouvais pas sans une sorte de terreur respectueuse considérer le dos immense de Kharlof et ses épaules semblables à des meules de moulin; mais ce qui surtout me confondait d'admiration, c'étaient ses oreilles. Soulevées des deux côtés par ses énormes joues, elles me rappelaient, dans leurs longues volutes, les grands pains de froment tordus et roulés si connus en Russie sous le nom de *kalachi*. Été comme hiver, Kharlof portait une sorte de casaque en drap verdâtre, serrée à la taille par une ceinture circassienne, et des bottes goudronnées. Je ne lui ai jamais vu de cravate; autour de quoi l'aurait-il attachée? Il respirait lentement, lourdement, comme un bœuf, et marchait sans bruit. On pouvait croire qu'une fois entré dans une chambre, il avait constamment la crainte de tout renverser, de tout briser; il s'avançait avec précaution, de côté et comme en glissant. Sa force herculéenne lui valait le respect de tous les environs. Des légendes s'étaient formées sur son compte. On affirmait qu'un jour, rencontré dans le bois par un ours, il l'avait terrassé; qu'ayant surpris dans son enclos aux abeilles un paysan qui venait voler ses ruches, il l'avait lancé par-dessus la haie avec son cheval et son chariot, et ainsi de suite. Pourtant Kharlof ne se vantait jamais de sa force. S'il était plein d'orgueil, ce n'était pas sa vigueur qui le lui inspirait, c'était sa naissance, sa position dans le monde, l'esprit et l'intelligence qu'il s'attribuait. — Notre race, répétait-il souvent, vient du *Chédois* (il voulait dire Suédois) Kharlus, arrivé en Russie sous le règne d'Ivan Vassilitch l'Aveugle. Ce Chédois Kharlus n'a pas daigné être un comte païen, il a voulu devenir un gentilhomme russe, et s'est fait inscrire dans le livre d'or. Voilà d'où nous descendons, nous autres, les Kharlof, et par cette même raison nous naissons tous blonds de chevelure, clairs d'yeux et blancs de visage, car nous avons poussé sous la neige. — Martin Pétrovitch, m'enhardis-je un jour à lui dire, il n'y a jamais eu d'Ivan Vassilitch l'Aveugle. Il y a eu un Ivan Vassilitch le Terrible; mais c'est le grand-duc Vassili Vassilitch qu'on avait surnommé l'Aveugle. —

Radote, radote, répondit tranquillement Kharlof; quand je dis une chose, c'est ainsi.

Un jour, ma mère se mit à le louer en sa présence pour son désintéressement, qui était en effet des plus remarquables. — Eh! Natalia Nicolavna, s'écria-t-il presque avec dépit, voilà un beau sujet de louange! Nous autres, grands seigneurs, pouvons-nous agir autrement? Il ne faut pas qu'aucun homme de la glèbe, aucun vilain, aucun manant ose seulement supposer de nous quelque chose de vil et de déshonorant. Je suis un Kharlof, ma famille descend de là (et il élevait son doigt au plafond aussi haut que possible); comment pourrais-je écouter mon intérêt? — Une autre fois, un personnage important, qui était en visite chez ma mère, s'avisa de persifler Kharlof; celui-ci avait encore parlé du Chédois Kharlus, qui était venu en Russie...

— Au temps du tsar Haricot (1), interrompit le visiteur.

— Non, pas à cette époque, mais sous le règne du grand-duc Ivan Vassilitch l'Aveugle.

— Quant à moi, reprit l'autre, je crois votre race encore beaucoup plus ancienne : elle remonte aux temps antédiluviens, quand la terre portait encore des mastodontes et des mégalothérions.

Quoique ces termes scientifiques fussent parfaitement inconnus de Kharlof, il comprit qu'on se moquait de lui. — C'est possible, dit-il d'un ton bref, notre race est en effet très ancienne. On dit qu'à l'époque où mon aïeul vint s'établir à Moscou, il y vivait un imbécile du genre de votre excellence, et de tels imbéciles ne viennent au monde qu'une fois tous les mille ans.

Le visiteur se leva furieux; Kharlof jeta la tête en arrière, avança le menton, poussa un hum! de défi, et s'éloigna fièrement. Deux jours après, il revint à la maison. Ma mère lui adressa des reproches. — C'est une leçon que j'ai voulu lui donner, madame, interrompit Kharlof. Une autre fois, il y prendra garde. Il est encore trop jeune, il faut le faire marcher droit. — Or le visiteur n'était pas moins âgé que Kharlof, mais ce géant semblait considérer tous les hommes comme des mineurs. D'ailleurs il ne craignait absolument personne.

Ma mère recevait Kharlof avec une bienveillance toute particulière. Elle lui pardonnait beaucoup, car il lui avait sauvé la vie, une vingtaine d'années auparavant, en retenant sa voiture sur le bord d'un profond ravin où les chevaux étaient déjà tombés. Les traits et les harnais se cassèrent; Kharlof ne lâcha point la roue qu'il avait saisie, quoique le sang lui jaillît sous les ongles. C'est ma mère aussi qui l'avait marié. Elle lui avait donné pour femme

(1) Personnage légendaire.

une orpheline de dix-sept ans qu'elle avait élevée dans sa maison; quant à lui, il avait alors quarante ans sonnés. La femme de Kharlof était de très petite taille; on racontait qu'il l'avait fait entrer dans la chambre nuptiale en la portant sur la paume de sa main. Elle ne vécut pas longtemps, et lui laissa deux filles. Même après la mort de cette jeune femme, ma mère continuait à étendre sa protection sur Kharlof. Elle avait placé la fille aînée dans la pension noble du gouvernement, puis l'avait mariée, et déjà elle tenait prêt un mari pour la seconde.

Kharlof était un bon agriculteur; il avait arrondi les trois cents *déciatines* de son domaine, et les avait dotées des bâtimens nécessaires. Quant à l'obéissance de ses paysans, inutile d'en parler. Gros et lourd comme il était, Kharlof n'allait nulle part à pied. — La terre, disait-il, ne peut me porter. — Il se servait d'un petit *droski* (banc posé sur quatre roues basses), et menait lui-même son cheval, vieille jument efflanquée et décrépite, portant sur l'épaule la cicatrice d'une blessure reçue à la bataille de la Moskowa. Cette jument boitait des quatre jambes à la fois; elle ne pouvait pas marcher au pas, au galop moins encore; elle sautillait dans une espèce de trot inégal. Elle mangeait l'absinthe et les chardons dans les sillons des champs, ce que je n'ai jamais vu faire à un autre cheval. Je m'étonnais constamment qu'une telle rosse, à peine vivante, pût traîner un aussi énorme poids, car je n'ose dire combien de *pouds* était censé peser notre voisin. Sur le droski, derrière le dos de Kharlof, se tenait son petit Cosaque Maximka. Le visage et tout le corps appuyés sur les reins de son maître, et les pieds nus posés sur l'essieu des roues de derrière, il semblait un brin d'herbe ou un vermisseau que le hasard avait accroché à la masse énorme qui se dressait devant lui. Le même petit Cosaque rasait Kharlof une fois par semaine; pour accomplir cette opération, il montait sur une table, et les plaisans prétendaient qu'il était forcé de courir autour du menton de son seigneur.

Kharlof n'aimait pas à rester longtemps à la maison, de sorte qu'on le rencontrait souvent dans son sempiternel équipage, une main tenant les rênes, et l'autre crânement étalée sur son genou, le coude en avant. Une vieille et toute chétive casquette était plantée au sommet de son crâne. Il promenait avec assurance autour de lui ses petits yeux d'ours, parlait d'une voix retentissante à tous les paysans, marchands et bourgeois qu'il rencontrait, lançait d'énergiques jurons aux prêtres, qu'il ne pouvait souffrir. M'ayant rencontré un jour que j'étais sorti le fusil à la main, il poussa un tel *à vous!* en voyant un lièvre gîté près du chemin, que les oreilles m'en tintèrent jusqu'au soir.

J'ai déjà dit que ma mère recevait Kharlof avec déférence. Elle

n'ignorait pas le profond respect qu'il lui portait. En lui parlant, il l'appelait bienfaitrice; elle voyait en lui une sorte de géant dévoué, qui, le cas venu, n'hésiterait pas à combattre toute une armée de paysans révoltés, et, bien qu'une pareille collision ne fût guère alors à craindre, néanmoins ma mère, restée veuve encore jeune, pensait qu'il ne fallait pas dédaigner un tel défenseur, — d'autant plus qu'il était loyal, n'empruntait jamais d'argent, ne buvait pas, et, s'il manquait d'éducation, ne manquait pas d'intelligence. Quand ma mère eut l'idée de dicter son testament, ce fut Kharlof qu'elle prit pour premier témoin; il alla tout exprès à sa maison pour y chercher de grandes lunettes rondes, en fer, larges comme des roues de droski, sans lesquelles il ne pouvait pas écrire. Même avec ses lunettes sur le nez, ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure que, soufflant et gémissant, il parvint à tracer son nom et son rang. Les lettres, telles qu'il les écrivait, étaient énormes, carrées, ornées de queues et de panaches, et après avoir achevé ce labeur il déclara qu'il se sentait fatigué, que pour lui attraper des puces ou écrire, c'était tout un.

Malgré toute la bienveillance que lui témoignait ma mère, on ne le laissait jamais chez nous dépasser la salle à manger; il répandait une odeur qui rappelait la terre remuée, l'âcre émanation des grands bois et la vase des marais. — C'est un vrai *léchi* (esprit des bois), disait ma vieille bonne. — Lorsqu'il dînait chez nous, on lui mettait une table dans un coin. Il ne le prenait pas en mauvaise part; il comprenait qu'il aurait gêné ses voisins, et trouvait plus commode de manger en pleine liberté, car il mangeait comme personne, je crois, n'a mangé depuis les temps de Polyphème. Par mesure de précaution, on lui donnait, tout au commencement de son repas, un pot de *kacha* (gruau de blé noir) pesant six livres. — Sans ce potage, tu me dévorerais, lui disait ma mère en riant. — Vous avez raison, bienfaitrice, je vous dévorerais! répondait-il en riant aussi. — Ma mère écoutait volontiers ses réflexions sur quelque objet d'administration domestique; mais elle ne pouvait entendre longtemps sa voix. Il ne savait pas et n'aimait pas raconter. — Les longs récits vous font l'haleine courte, disait-il avec dépit. — Ce n'est que lorsqu'on le mettait sur le chapitre de l'année 1812 (il avait alors servi dans les milices et reçu une médaille de bronze, qu'il portait dans les jours de fête), lorsqu'on l'interrogeait sur l'invasion des Français, qu'il racontait deux ou trois anecdotes, toujours les mêmes.

Qui aurait dit que cet indestructible géant, si sûr de lui-même, avait des instans de mélancolie et de tristesse? Sans aucune raison apparente, un profond ennui l'envahissait. Il s'enfermait dans sa chambre. Là, tantôt il se mettait à bourdonner, faisant tout seul le

bruit d'une ruche entière, tantôt il appelait son Cosaque Maximka, et lui ordonnait, ou de lire à haute voix dans le seul livre qui eût jamais trouvé accès dans sa maison, *le Travailleur au repos*, de Novikof (1), ou de chanter quelque chose. Maximka, qui, par un étrange hasard, savait épeler les syllabes, se mettait à lire à tue-tête, en hachant les mots et mettant les accens tout de travers, ou bien il entonnait d'une voix de fausset très aiguë quelque chansonnette lugubre, dont les paroles restaient inintelligibles. Kharlof secouait la tête, discourait sur la fragilité des choses humaines, annonçait que tout se réduirait en poussière comme l'herbe des champs. Dans sa chambre, il avait accroché une gravure où se voyait une chandelle entourée de gros êtres joufflus qui soufflaient dessus de toutes leurs forces, avec cette légende : « telle est la vie humaine; » quand l'heure de la mélancolie était passée, il la retournait contre le mur. Kharlof, ce colosse, craignait la mort; toutefois, même au plus fort de ses accès de bile noire, il ne priait guère. Kharlof, il faut le dire, était peu dévot; il allait rarement à l'église. A la vérité, il prétendait que les dimensions de son corps ne lui permettaient pas d'y aller, qu'il y occupait la place de trop de fidèles. L'accès se terminait d'habitude de la façon suivante : Kharlof commençait à siffloter, puis il ordonnait d'une voix de tonnerre qu'on fît venir son équipage. Quelques instans plus tard, on le voyait rouler dans le voisinage et agiter au-dessus de sa vieille casquette la main qui ne tenait pas les rênes, comme s'il eût dit : Le monde est à nous! — Après tout, c'était un Russe.

Les hommes d'une grande force physique sont généralement d'un caractère flegmatique; Kharlof au contraire s'emportait facilement. Personne n'avait le don de le mettre hors des gonds à l'égal du frère de sa défunte femme, un certain Bitschkof, être bizarre, moitié parasite et moitié bouffon, qui vivait chez nous, et qu'on avait dès sa plus tendre enfance surnommé *Souvenir*, de sorte qu'il était resté *Souvenir* pour tout le monde, même pour les domestiques, qui se contentaient d'ajouter à ce sobriquet son nom patronymique de Timoféitch. Je crois bien que lui-même avait oublié son prénom chrétien. Cet être chétif, qu'on se croyait en droit de mépriser, et auquel manquaient toutes les dents d'un côté, de façon que son mince visage ridé paraissait tordu, était toujours en mouvement, se glissait partout, tantôt dans l'appartement des servantes, tantôt dans la maison des prêtres, tantôt dans l'*isba* du *starosta*. On le chassait de partout, mais lui ne faisait que plier les épaules, cligner ses yeux louches, et riait d'un

(1) *Le Travailleur au repos*, recueil périodique, Moscou 1785. L'auteur de ce recueil, Novikof, était le chef des illuminés de l'école de Saint-Martin.

vilain rire semblable au rincement d'une bouteille. J'avais toujours pensé que, si Souvenir eût eu de l'argent, il serait devenu un très méchant homme, immoral et cruel; heureusement il était pauvre. On ne lui permettait de boire que les jours de fête, et on l'habillait convenablement par ordre de ma mère, dont il faisait tous les soirs la partie de piquet ou de boston. Écouter aux portes, rapporter des cancans, et surtout narguer quelqu'un, c'étaient là ses plaisirs. Il agissait ainsi comme si quelque ancien grief lui eût donné le droit de se venger sur tout le monde. Il appelait Kharlof son *petit frère*, et le harcelait jusqu'à lui *faire manger de la rave amère*, comme disent nos paysans. Un jour que Kharlof se tenait dans notre billard, vaste pièce où jamais personne n'avait vu voler une mouche, et que par cette raison notre voisin, grand ennemi du soleil et de la chaleur, affectionnait beaucoup, Souvenir se mit à sautiller et à tournoyer autour de son ventre, en lui disant avec force ricanements et grimaces : — Pourquoi, petit frère, avez-vous fait mourir ma sœur Margarita Timoféievna? — Kharlof, qui était assis entre le mur et le billard, n'y tint plus; il avança brusquement ses deux larges mains. Heureusement pour Souvenir, ce dernier eut le temps d'esquiver le choc; les poignets de son beau-frère vinrent se heurter contre le billard, et les six vis qui tenaient la lourde machine fixée au plancher se brisèrent toutes à la fois. Que serait devenu Souvenir, si un tel coup l'eût atteint?

Depuis longtemps j'avais la curiosité de connaître la maison de Kharlof, de voir quelle espèce d'habitation il s'était fabriquée. Je lui proposai un jour de le reconduire à cheval jusqu'à Ieskovo (ainsi se nommait son domaine). — Voyez-vous ce gars! s'écria Kharlof; il veut voir mon royaume. Allons, viens, je te montrerai le jardin et la maison, et la grange et tout; j'ai un tas de belles choses. — Nous partîmes. De notre château jusqu'à Ieskovo, il y avait trois verstes. — Le voilà, mon royaume, dit-il bientôt en s'efforçant de tourner vers moi sa lourde tête et en agitant sa main de droite et de gauche; tout cela est à moi.

L'habitation de Kharlof s'élevait au sommet d'une colline. En bas, quelques misérables cabanes semblaient collées l'une à l'autre le long d'un étang. Debout sur une planche, une vieille paysanne frappait à tour de bras sur du linge qu'elle venait de tordre. — Axinia! cria Kharlof d'une voix si formidable qu'une bande de corbeaux s'envola d'un champ de seigle voisin, c'est la culotte de ton mari que tu laves? — La vieille femme se retourna tout d'une pièce et fit une profonde révérence. — Oui, sa culotte, mon petit père, murmura-t-elle d'une voix cassée. — Que je te voie faire autre chose!.. Tiens, regarde, continua-t-il en s'adressant à moi et trottinant le long d'une clôture en ruine, voici mon chanvre, à moi, et

celui-là est aux paysans. Vois-tu la différence? Et ceci, c'est mon jardin; c'est moi qui ai planté ces pommiers, et ces saules, moi aussi. Avant moi, il n'y avait aucun arbre. Apprends comme il faut faire, blanc-bec.

Nous entrâmes dans une cour entourée de palissades. En face de la porte cochère s'élevait une maisonnette toute vieillotte, avec un toit en chaume et un petit perron que soutenaient des colonnettes en bois. Une autre maisonnette, un peu plus neuve et ornée d'une mansarde, avait été construite sur le côté de la cour; elle aussi semblait, comme on dit chez nous, tenir sur des pattes de poule. — Vois-tu, me dit Kharlof, dans quel taudis ont vécu nos pères? eh bien! regarde quel palais je me suis bâti.

Ce palais avait l'air d'un château de cartes. Cinq ou six chiens, tous plus velus et plus laids l'un que l'autre, nous accueillirent par des aboiemens furieux. — Ce sont des chiens de berger, dit Kharlof, de la vraie race de Crimée... Taisez-vous, maudits; pour un rien, je vous pendrais tous.

Un jeune homme, vêtu d'une longue redingote en nankin, apparut sur le perron de la maison neuve; c'était le mari de la fille aînée. Il ne fit qu'un bond jusqu'au droski, et, soutenant respectueusement d'une main le coude de son beau-père, il étendit l'autre comme pour soutenir aussi l'énorme jambe de Kharlof, qui descendait du droski comme d'un cheval. Ensuite il vint m'aider à quitter ma monture. — Anna, s'écria Kharlof, le fils de Natalia Nicolavna a daigné nous rendre visite; il s'agit de le régaler. Où est la petite Evlampia?

Anna était l'aînée de ses filles, Evlampia la cadette. — Elle n'est pas à la maison, elle est allée aux champs cueillir des bluets, répondit Anna, qui ouvrit une fenêtre à côté de la porte.

— Y a-t-il du lait caillé? demanda Kharlof.

— Il y en a.

— Et de la crème aussi

— Et de la crème.

— Allons, traîne tout cela sur la table. En attendant, je lui montrerai mon cabinet. Venez par ici, ajouta-t-il en me faisant signe du doigt. — Dans sa maison, il ne me tutoyait plus; avec un hôte, on doit être poli. Il me conduisit le long d'un corridor. — Voilà où je réside, dit-il tout à coup en enjambant le seuil d'une large porte, voilà mon cabinet. Soyez-y le bienvenu.

C'était une grande chambre presque nue, sans revêtement en plâtre, de sorte qu'on voyait les solives qui en formaient les parois. Sur de grands clous, plantés sans symétrie, pendaient deux fouets, un vieux chapeau à trois cornes, un fusil à pierre, un sabre, un potiron, un étrange collier de cheval avec des plaques de cuivre,

et la fameuse gravure représentant la chandelle allumée et exposée à tous les vents. Dans un coin, était posé un divan en bois recouvert d'un tapis bariolé. Des milliers de mouches bourdonnaient sourdement sous le plafond. Du reste, il faisait frais dans cette chambre, mais on y était pris à la gorge par cette odeur sauvage que partout Kharlof portait avec lui. — N'est-ce pas que mon cabinet est beau? me demanda-t-il.

— Très beau.

— Regarde un peu ce collier hollandais que j'ai là, continua-t-il en retombant dans son tutoiement habituel. C'est un merveilleux collier. Je l'ai acquis d'un Juif par échange. Regarde bien.

— C'est un beau collier.

— Rien de meilleur pour le service. Flaire un peu. Quel cuir!

Je flairai le collier; il sentait le suif rance, et rien de plus.

— Allons, asseyez-vous là sur cette petite chaise. Soyez comme chez vous, me dit Kharlof. — Et, s'asseyant lui-même sur le divan, il ferma les paupières et sembla s'endormir. Je le regardais de tous mes yeux, et ne pouvais assez l'admirer. Une vraie montagne! Il se secoua tout à coup. — Anna! s'écria-t-il de sa voix mugissante, et son large ventre s'éleva et retomba comme une vague dans la mer. — Anna! ne m'as-tu pas entendu? Allons! qu'on se dépêche!

— Tout est prêt, veuillez venir, répondit de loin la voix de sa fille.

Émerveillé de la rapidité avec laquelle s'exécutaient les ordres de Kharlof, je le suivis au salon, où, sur une table recouverte d'une nappe rouge avec des dessins blancs, s'étalait déjà le déjeuner : du lait caillé, de la crème, du pain de froment, et même du sucre en poudre mêlé avec de la cannelle. Pendant que je humais le lait caillé, Kharlof s'était endormi de nouveau, assis dans un coin. Immobile devant moi, les yeux baissés, se tenait Anna Martinovna, et par la fenêtre je pouvais voir son mari, qui promenait mon cheval dans la cour en frottant dans ses mains la gourmette, qu'il avait détachée de la bride.

Ma mère n'aimait pas la fille aînée de Kharlof. Elle la trouvait fière. En effet, Anna Martinovna ne venait jamais chez nous présenter ses devoirs; sa contenance devant ma mère restait froide et réservée, quoique ce fût grâce à ses bienfaits qu'elle avait été élevée en pension, qu'elle avait trouvé son mari, et que, le jour de son mariage, elle avait eu mille roubles de dot, ainsi qu'un châle de cachemire de couleur jaune, un peu usé à la vérité. C'était une femme de taille moyenne, un peu maigre, vive et rapide dans tous ses mouvemens, avec une épaisse chevelure brune et un agréable minois basané où se dessinaient d'une façon étrange, mais charmante, des yeux longs et minces d'un bleu pâle; elle avait le nez fin et droit, les lèvres fines aussi, et le menton pointu. Chacun, en

la voyant, devait penser : — Tu as de l'esprit, toi, et tu es méchante. — Pourtant toute sa personne était attrayante; les grains de beauté semés sur son visage ne faisaient que rendre plus vif le sentiment qu'elle inspirait. Debout, les mains cachées sous son fichu, elle me toisait à la dérobée. Un petit sourire malveillant errait sur ses lèvres, sur ses joues et jusque dans les longs cils de ses yeux. — Oh! enfant gâté de seigneur, semblait dire ce sourire. — Chaque fois qu'elle respirait, ses narines se dilataient légèrement. Malgré tout, si Anna Martinovna avait voulu de ses lèvres fines et sèches me donner un baiser, j'aurais de bonheur sauté au plafond. Je savais qu'elle était très sévère, très exigeante, que les femmes et les filles des paysans la craignaient comme le feu. Rien n'y faisait. Anna Martinovna avait le don d'agiter mon cœur; mais j'avais alors quinze ans...

Kharlof se secoua de nouveau. — Anna, s'écria-t-il, tu devrais tapoter quelque chose sur le piano; ça plaît aux jeunes messieurs. — Je tournai la tête; il y avait en effet dans un coin de la pièce un piteux semblant de clavecin.

— J'obéis, mon père, répondit Anna; seulement que puis-je jouer à monsieur? ça ne l'intéressera guère.

— Qu'est-ce donc qu'on vous enseigne à la pension?

— J'ai tout oublié. Et puis les cordes sont cassées. — Le timbre de la voix d'Anna était fort agréable, sonore et légèrement plaintif, comme le cri des oiseaux de proie.

— Alors, dit Kharlof, qui se mit à rêver, alors... voulez-vous voir ma grange à blé? C'est très curieux. Volodka (1) va vous conduire. — Eh! Volodka, cria-t-il à son gendre, qui continuait à promener mon cheval dans la cour, mène monsieur à la grange, et partout; montre-lui tout le bataclan. Quant à moi, il faut que je dorme. Au plaisir de vous revoir!

Il sortit, et je le suivis. Aussitôt Anna, rapidement et comme avec dépit, se mit à desservir la table. Sur le seuil de la porte, je me retournai et lui adressai un profond salut; elle n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et se contenta de sourire, d'un sourire moins bienveillant encore que la première fois. Je pris mon cheval des mains du gendre de Kharlof, et le menai par la bride. Nous allâmes ensemble visiter la grange; mais, comme il ne s'y trouvait rien de particulièrement curieux, et que mon guide ne pouvait pas supposer chez un garçon de mon âge la passion de l'agronomie, nous traversâmes le jardin pour regagner la grande route.

Vladimir Slotkine était un orphelin, fils d'un petit employé qui avait été l'agent d'affaires de ma mère. Elle avait commencé par le

(1) Diminutif de Vladimir.

mettre à l'école du district, puis on en avait fait un commis dans le bureau d'administration de nos biens. Plus tard, il était entré au service des dépôts d'approvisionnement de la couronne, et finalement on l'avait marié à la fille de Kharlof. Ma mère l'appelait petit juif; avec ses cheveux frisés, ses yeux noirs et toujours humides comme des pruneaux cuits, son nez crochu et ses larges lèvres rouges, il offrait le type de la race orientale. Du reste, il avait la peau blanche, et pouvait passer pour un joli garçon. Vladimir était d'un caractère très serviable tant que ses propres intérêts n'étaient point en jeu. L'âpreté au gain lui faisait presque perdre la tête, et lui arrachait parfois des larmes. Il ne pouvait supporter qu'on ne lui tînt pas immédiatement une promesse faite; il en tremblait de colère, il en geignait de dépit. Il aimait à rôder dans les champs avec un fusil; lorsqu'il lui arrivait d'accrocher un lièvre, un canard, il les fourrait dans sa gibecière avec une singulière expression de visage. — Maintenant, mes petits amis, semblait-il leur dire en les caressant de la main, vous ne m'échapperez plus; je vous tiens.

— Quel bon petit cheval vous avez là! fit-il de sa voix zézayante en m'aidant à monter en selle. C'est comme cela que je voudrais en avoir un; mais je n'ai pas tant de chance. Vous devriez en parler à madame votre mère, et lui rappeler...

— Est-ce qu'elle vous en avait promis un?

— Hélas! non... Ah! si elle m'avait promis!.. Je supposais seulement que, vu sa générosité...

— Pourquoi ne vous adressez-vous pas à Martin Pétrovitch?

— A Martin Pétrovitch? répéta Slotkine en trainant sur chaque syllabe; ah! bon Dieu, il me tient dans la crasse, et nous ne sommes guère récompensés de tous nos travaux.

— En vérité?

— Je vous le jure devant Dieu. Dès qu'il a dit : — Ma parole est sacrée, — c'est comme s'il vous coupait tous vos discours avec une hache. Priez-le, ne le priez pas, c'est tout un. Et puis, Anna Martinovna, mon épouse, n'est pas aimée de lui comme son autre fille Evlampia. — S'interrompant tout à coup, il se frappa les cuisses avec désespoir. — Oh! Seigneur Dieu, regardez, un brigand a fauché la moitié d'un quart d'arpent de notre avoine. Vivez donc après cela! Les scélérats, les brigands!.. Il y a pour un rouble et demi, pour deux roubles de dégât! — On entendait comme des sanglots dans les exclamations désespérées de Slotkine. Je donnai du talon à mon cheval, et le plantai là.

Les lamentations de Slotkine arrivaient encore à mon oreille, quand, à l'un des détours du chemin, cette seconde fille de Kharlof, qui, au dire de sa sœur, avait été cueillir des bluets, s'offrit à ma rencontre. Une épaisse guirlande de ces fleurs lui entourait la tête.

Nous nous saluâmes en silence. Evlampia n'était pas moins belle que sa sœur, mais dans un genre tout différent. De haute taille et fortement bâtie, tout en elle était grand, la tête, les membres, les mains, les dents, blanches comme de la neige, et surtout les yeux, qu'elle avait à fleur de tête, d'un bleu sombre et un peu chargés des paupières. Cette vierge monumentale était bien la fille de Kharlof. Sa tresse de cheveux blonds avait une telle longueur qu'elle était obligée de la rouler trois fois autour de son front. Elle avait une bouche charmante, d'une belle couleur purpurine et fraîche comme une rose. Quand elle parlait, sa lèvre supérieure se levait avec autant de naïveté que celle d'un enfant; mais il y avait quelque chose de sauvage, presque de farouche dans le regard de ses yeux, qui se mouvaient lentement. — C'est une indomptée, un sang cosaque, disait Kharlof. — Au fond, elle m'intimidait; cette colossale beauté me rappelait trop son père.

Je continuai donc mon chemin. Elle se mit à chanter d'une voix égale, forte et un peu rude, — une vraie voix de paysanne; puis elle se tut brusquement. Je me retournai, et, du haut de la colline où j'étais arrivé, j'aperçus Evlampia debout près du gendre de Kharlof, en face du champ où l'avoine avait été fauchée. Lui se démenait, gesticulait; elle se tenait dédaigneusement immobile. Le soleil éclairait vivement sa figure, et la guirlande de fleurs agrestes qu'elle portait sur la tête bleuissait sous le rayon.

Je crois vous avoir déjà dit, messieurs, que ma mère avait jeté son dévolu sur un fiancé pour cette autre fille de Kharlof : c'était un de nos plus pauvres voisins, un major en retraite nommé Gavrilo Gitkof, homme déjà mûr, et, comme il le disait lui-même non sans orgueil, « battu et rompu. » A peine savait-il lire et écrire, et l'esprit n'était pas chez lui au-dessus de l'instruction; cependant il avait le secret espoir d'être un jour intendant-général des biens de ma mère, car il sentait en lui le génie d'un *exécuteur d'ordres* (1). — Pour d'autre chose, disait-il, je ne veux pas me vanter; mais pour ce qui est de compter les dents des paysans, je possède cette science-là jusque dans ses dernières finesses. C'est dans l'état militaire que j'ai eu l'occasion d'en faire un apprentissage approfondi. — Si Gitkof eût été moins sot, il aurait compris qu'il n'avait précisément aucune chance d'arriver à cette place d'intendant, car il aurait fallu d'abord écarter l'intendant titulaire, un certain Lizinski, Polonais très entendu et très ferme, en qui ma mère avait toute confiance. Gitkof avait un long visage de cheval, couvert d'un duvet de poils jaunâtres qui partait de dessous les yeux. Par les plus grands froids, ce visage était inondé de gouttelettes de sueur.

(1) C'était la grande qualité requise sous l'empereur Nicolas. Avec elle, on était sûr d'arriver à tout.

A l'approche de ma mère, il prenait la pose du soldat devant son officier, la tête lui branlait de zèle; ses énormes mains frémissaient le long de ses cuisses, et toute sa personne semblait dire : Ordonne, et je m'élance. Ma mère ne se faisait aucune illusion sur les moyens du personnage; cela ne l'empêchait point de rêver un mariage entre Evlampia et lui. — Mais en viendras-tu à bout, mon petit père? lui demanda-t-elle un jour.

Gitkof sourit d'un air d'assurance. — Que dites-vous, Natalia Nicolavna? J'ai mené tout un bataillon; je l'ai fait marcher comme le long d'un fil. Faire marcher une femme, est-ce que ça vaut la peine d'en parler?

— Il y a une différence, mon père, entre un bataillon de recrues et une jeune fille de sang noble, répondit ma mère d'un ton de mécontentement. Enfin, ajouta-t-elle après un peu de réflexion, Evlampia saura se défendre.

II.

Un jour, c'était au mois de juin et la nuit s'avançait, on annonça Kharlof. Ma mère s'étonna. Il y avait plus d'une semaine que nous n'avions vu notre voisin, et jamais il ne faisait si tard ses visites. — Il est arrivé quelque chose, murmura-t-elle. — En effet Kharlof, qui se laissa tomber aussitôt sur une chaise près de la porte, était si pâle, son visage avait une expression si soucieuse, que ma mère ne put s'empêcher de répéter à haute voix l'exclamation qui venait de lui échapper. — Parle, parle, mon père, dit-elle aussitôt. Est-ce encore ta mélancolie qui est venue te reprendre?

Kharlof fronça le sourcil. — Non, ce n'est pas ma mélancolie; elle arrive au temps de la pleine lune. Mais permettez-moi de vous faire une question, madame : que pensez-vous de la mort?

Ma mère fit un geste d'effroi. — De quoi? dit-elle.

— Je viens d'avoir une hallucination nocturne, fit-il d'une voix sourde et lente.

— Comment?

— Une hallucination nocturne, répéta Kharlof; je suis un grand *voyeur* de songes.

— Toi?

— Moi. Vous ne le saviez point? — Kharlof poussa un soupir. — Écoutez. Il y a de cela un peu plus d'une semaine; c'était précisément l'avant de saint Pierre. Je me couchai pour me reposer un peu, et je m'endormis. Tout à coup je vois entrer dans ma chambre un poulain noir. Ce poulain se mit à jouer et à me montrer les dents, — un poulain noir comme un *tarakán* (1).

(1) Espèce de scarabée ou blatte noire.

Kharlof se tut. — Eh bien? demanda ma mère.

— Et voilà que ce même poulain se retourne et me lance une ruade dans le coude gauche, là, à l'endroit sensible. Je me réveille; mon bras gauche ne fonctionne plus... et ma jambe gauche pas davantage. Bon, me dis-je, c'est une paralysie. Pourtant, petit à petit le mouvement me revint; mais des fourmis me coururent longtemps dans les jointures, et elles courent encore. Dès que j'ouvre la paume de la main, elles se remettent à courir.

— Mais, Martin Pétrovitch, tu t'es couché sur ton bras, et voilà tout.

— Non, madame; ce n'est pas ce que vous daignez dire là. C'est un avertissement que j'ai reçu, c'est ma mort qui m'est annoncée! En conséquence, voici ce que j'ai à vous annoncer, madame, sans perdre un instant. Ne voulant pas, continua Kharlof en criant de toute la force de sa voix, que cette mort me prenne au dépourvu, moi, esclave de Dieu, j'ai décidé ceci dans mon esprit : partager dès à présent, de mon vivant, tout mon bien entre mes deux filles, Anna et Evlampia, de la façon que m'inspirera le seigneur Dieu. — Kharlof s'arrêta, poussa un gémissement, et ajouta : — Sans perdre un instant!

— Eh mais! c'est une idée raisonnable, fit observer ma mère; seulement je trouve que tu te hâtes trop.

— Et comme je désire en cette même affaire, continua Kharlof en élevant encore la voix, observer l'ordre et la légalité nécessaires, j'ai l'honneur de prier votre fils Dmitri Séménitch, — quant à vous, madame, je n'ose pas vous déranger, — je prie ledit fils Dmitri Séménitch, — et quant à mon parent Bitschkof, je le lui prescris comme un devoir, — d'assister à l'accomplissement de l'acte formel et à la mise en possession de mes deux filles, Anna, mariée, et Evlampia, célibataire; lequel acte devra s'accomplir après-demain, à la douzième heure du jour, dans mon propre domaine de Ieskovo, avec la participation des autorités actuellement en exercice, lesquelles ont déjà reçu l'invitation pour ce faire.

Kharlof eut beaucoup de peine à achever cette longue tirade, qu'il avait évidemment apprise par cœur, et qu'avaient interrompue de fréquens soupirs et gémissemens. On aurait dit qu'il n'avait pas assez d'air dans la poitrine. Son visage, tout à l'heure pâle, était redevenu cramoisi; il essuya plusieurs fois la sueur qui coulait de son front.

— Est-ce que tu as rédigé l'acte de partage? demanda ma mère. Où as-tu trouvé le temps?

— Oh! j'ai eu le temps... Sans manger, sans boire, sans dormir...

— Tu l'as écrit toi-même?

— Volodka m'a aidé.

— As-tu présenté ta requête?

— Je l'ai présentée, et la cour du gouvernement y a fait droit, et le tribunal du district a reçu l'ordre, et la délégation temporaire dudit tribunal a déjà fixé le jour de son arrivée.

Ma mère sourit. — Je vois, Martin Pétrovitch, que tu as pris toutes les mesures... Avec quelle célérité! Il est probable que tu n'as pas épargné l'argent.

— Je n'ai rien épargné, madame.

— C'est ton affaire. Seulement pourquoi disais-tu que tu venais me consulter? Eh bien! Dmitri peut aller. Et j'enverrai aussi Souvenir, et je dirai encore à Lizinski de s'y rendre. Tu n'as pas invité Gavrilo Fedoulitch?

— Gavrilo Fedoulitch,... le sieur Gitkof,... est pareillement averti de ma part. Il doit venir... comme fiancé.

Kharlof avait évidemment épuisé la dernière réserve de son éloquence. De plus je croyais avoir remarqué qu'il voyait d'un œil peu bienveillant le mari que ma mère destinait à sa seconde fille. Peut-être rêvait-il un parti plus avantageux pour sa chère petite Evlampia.

Il se leva lentement de sa chaise et frotta le parquet du pied. — Grand merci pour votre consentement, dit-il.

— Où vas-tu donc? reprit ma mère. Attends, je vais te faire donner à déjeuner.

— Grand merci, répéta Kharlof; mais je ne puis, il faut retourner à la maison. — Il s'avança à reculons vers la porte et allait la franchir en se mettant de côté suivant son habitude...

— Attends, attends, s'écria ma mère. Vraiment tu donnes ainsi tout ton avoir à tes filles, sans aucune réserve?

— Assurément, sans réserve.

— Et toi, où vivras-tu?

Kharlof agita ses bras en l'air. — Où je vivrai? mais dans ma maison, comme j'ai fait jusqu'à présent. Quel changement voulez-vous qu'il y ait?

— Es-tu donc tellement sûr de tes filles et de ton gendre?

— C'est de Volodka que vous daignez parler ainsi, de cette guenille-là? Mais je le ferai marcher comme je voudrai. Quel pouvoir a-t-il? Et quant à elles, à mes filles, elles doivent jusqu'à ma mort me nourrir, m'abreuver, m'habiller, me chauffer... N'est-ce pas leur devoir, et le plus sacré?

— C'est en effet leur devoir, reprit ma mère; seulement, Martin Pétrovitch, excuse-moi : ton aînée est une orgueilleuse, chacun le sait; et ta seconde aussi a un regard de loup.

— Natalia Nicolavna, s'écria Kharlof, que dites-vous là? bon Dieu! Quoi?.. qu'elles... que mes filles... manquent à l'obéissance!.. Pas

même en rêve... Comment? résister... à un père!.. et la malédiction se ferait-elle attendre? Elles ont passé toute leur vie dans le frémissement de la soumission... et tout à coup... Ah! grand Dieu!.. Une toux suffocante saisit Kharlof; ma mère s'empressa de le calmer.

— Seulement je n'ai pu comprendre, ajouta-t-elle, pourquoi ce partage immédiat. Après toi, ce seraient toujours elles qui auraient tout reçu. Je suppose que c'est ta mélancolie qui est cause de tout cela.

— Eh! ma petite mère, repartit Kharlof non sans dépit, vous me jetez toujours ma mélancolie à la tête. C'est peut-être une force d'en haut qui agit en ce moment, et vous... ma mélancolie!.. J'ai fait ce partage immédiat, madame, parce que j'ai voulu, moi, de ma personne, d'après ma propre décision, fixer et déterminer dès à présent ce qui doit revenir à chacune d'elles, et que chacune d'elles ayant reçu mon bienfait en ressente de la reconnaissance et exécute fidèlement ce qu'a décidé son père et bienfaiteur, car c'est une grande grâce... Ici la voix de Kharlof s'altéra de nouveau. — J'ai l'honneur de vous saluer... Quant à vous, mon jeune monsieur, j'aurai l'honneur de vous attendre après-demain chez moi.

Kharlof sortit; ma mère le regarda s'éloigner et hocha la tête : — Voilà qui ne promet rien de bon, murmura-t-elle, rien de bon. As-tu remarqué, ajouta-t-elle en s'adressant à moi, que tout le temps, pendant qu'il parlait, il clignait des yeux comme quelqu'un qui a le soleil au visage? C'est un mauvais signe. Quand un homme fait cela, c'est qu'il a un poids sur le cœur, que le malheur le menace. Va chez lui après-demain avec Lizinski et Souvenir.

Au jour fixé, notre grande voiture de famille à quatre places, attelée de six chevaux alezans brûlés et conduits par le principal cocher, espèce de patriarche ventru à longue barbe grise, vint s'arrêter majestueusement devant le perron de notre maison seigneuriale. L'importance de l'acte que Kharlof allait accomplir et la solennité de son invitation avaient réagi sur ma mère. Elle-même avait donné l'ordre d'atteler cet équipage de gala; elle m'avait recommandé ainsi qu'à Souvenir de mettre nos habits de fête pour honorer d'autant plus son protégé. Quant à Lizinski, il portait constamment l'habit noir et la cravate blanche.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée, les chevaux, trottant d'une allure soutenue, commençaient à peine à mouiller de sueur les fines courroies de leur harnais, que déjà nous arrivions à la maison de Kharlof. Notre voiture roula dans la cour à travers la porte cochère toute grande ouverte. Le postillon des deux chevaux attelés en avant des quatre autres, enfant de cinq ou six ans dont les pieds dépassaient à peine le bord de la selle, poussa pour la dernière fois

son cri de *gare!* les deux coudes de notre cocher patriarcal s'élevèrent ensemble pour retenir les rênes, et nous nous arrêtâmes. Aucun chien ne nous salua de ses aboiemens; les nombreux enfans des domestiques, que l'on voit grouiller dans les cours avec leurs chemises ouvertes sur le ventre et la croix de bois au cou, avaient disparu. Le gendre de Kharlof nous attendait sur le seuil. On avait planté des jeunes bouleaux sur les deux côtés du perron, comme il est d'usage le jour de la Trinité. Tout semblait solennel. Le gendre de Kharlof portait une grande cravate en velours de coton avec un nœud en satin et un habit noir horriblement étroit. Le petit Cosaque Maximka avait mis tant de *kvass* en guise de pommade que les gouttes ruisselaient de ses cheveux. Nous entrâmes au salon, et Kharlof s'offrit à nos regards, immobile au beau milieu de la chambre. Il avait endossé son casaquin de milicien de 1812, en drap gris avec un collet en drap noir. Une médaille de bronze s'étalait sur sa poitrine, un sabre était accroché à son flanc. Sa main gauche portait sur le pommeau du sabre, tandis que sa main droite reposait sur une table couverte d'un tapis rouge, appuyée sur une liasse de papiers.

Kharlof ne bougeait pas, ne semblait même pas respirer. Nul ne saurait exprimer la gravité de son maintien, l'assurance de son pouvoir illimité, absolu : c'est à peine s'il nous salua d'un mouvement de tête; puis, nous montrant d'un geste une rangée de chaises, il nous dit d'une voix brève : — Prenez place. — Les deux filles de Kharlof se tenaient du côté droit du salon, tout endimanchées, Anna en robe verte et ceinture jaune, Evlampia en robe rose et rubans cerise. Gitkof était debout auprès d'elle, dans son uniforme tout neuf, avec l'expression habituelle d'une attente avide et niaise. Au côté gauche du salon était assis le prêtre, vieillard vêtu de la longue *riassa*, usée et couleur de tabac. Ses cheveux gros et raides, ses yeux ternes et tristes, ses grandes mains calleuses qu'il laissait tomber inertes sur ses genoux, les bottes trouées qui se voyaient sous sa soutane, tout témoignait en lui d'une vie de fatigue et de misère; sa paroisse était très pauvre. Près de lui se tenait l'*ispravnik* (chef de la police du district), petit homme gras et blême, court de bras et de jambes, avec de minces moustaches hérissées et un sourire constant et joyeux, mais d'expression mauvaise, dans les yeux et la bouche. Il passait pour un grand avaleur de pots de vin et même pour un tyran, comme on disait alors. Et pourtant non-seulement les gentilshommes, mais les paysans eux-mêmes avaient fini par s'habituer à lui et presque par l'aimer. Il promenait d'un air goguenard ses petits yeux noirs autour de lui; toute cette procédure semblait l'amuser. Au fond, il ne s'intéressait qu'à la perspective

d'un déjeuner arrosé d'eau-de-vie. En revanche, son voisin le procureur, personnage efflanqué, au maigre visage traversé par des favoris qui allaient du nez aux oreilles, semblait prendre une part sérieuse à la cérémonie qui se préparait; ses yeux ne quittaient point le maître de la maison. Souvenir prit place à ses côtés et se mit à lui parler à l'oreille après m'avoir prévenu que c'était le premier franc-maçon de toute la province. Je m'assis près de Souvenir, Lizinski près de moi. Sur le visage du Polonais affairé se lisait le dépit que lui causait ce dérangement, cette inutile perte de temps. — Oh! ces Russes, ces seigneurs russes avec leurs ridicules caprices! semblait-il se dire.

Quand nous eûmes tous pris place, Kharlof se redressa de toute sa hauteur, promena sur l'assistance un regard altier, poussa un soupir bruyant et commença ainsi : — Je vous ai invités, mes seigneurs, voici à quel propos. Je deviens vieux, les infirmités m'accablent, j'ai déjà reçu un avertissement, et l'heure de la mort, vous le savez tous, s'approche de nous comme un voleur dans la nuit. N'est-ce pas, mon père? ajouta-t-il en s'adressant au prêtre.

— Certainement, répondit l'autre d'une voix cassée et secouant sa barbe.

— En conséquence de quoi, continua Kharlof en élevant soudain la voix, comme je ne veux pas que cette mort me prenne au dépourvu, moi, esclave de Dieu... — Et il répéta mot à mot la phrase qu'il avait dite l'avant-veille à ma mère. — Conformément à cette décision que j'ai prise, continua-t-il en forçant encore la voix et en frappant de la main les papiers étalés sur la table, cet acte formel a été dressé, et les autorités compétentes ont été requises, et vous allez entendre point par point toutes mes volontés. J'ai régné assez comme cela. — Kharlof posa sur son nez ses lunettes en fer, et, prenant une des feuilles déposées sur la table, en fit ainsi la lecture : — Acte de partage des biens appartenant au caporal en retraite et gentilhomme d'ancienne race Martin Kharlof, rédigé par lui dans la plénitude de ses facultés et de son libre arbitre, où sont déterminées avec exactitude les parts afférentes à ses deux filles Anna et Evlampia,... saluez! — elles saluèrent, — et de quelle façon les serfs et autres cheptels sont répartis entre les dites filles, *manu propria...*

— C'est son papier à lui, dit l'*ispravnik* à Lizinski avec son éternel sourire. Il veut en faire lecture pour la beauté du style. Quant à l'acte légal, il est rédigé dans les formes, et sans toutes ces fleurs de rhétorique! — Souvenir allait ricaner...

— Oui, mais conformément à mes volontés, — s'écria Kharlof, auquel n'avait pas échappé la remarque de l'*ispravnik*.

— Sans doute, en tout point, reprit ce dernier d'un ton à la fois

obséquieux et impertinent. Toutefois, vous le savez bien, Martin Pétrovitch, nous ne pouvons pas éviter la forme, et nous avons aussi émondé les détails superflus, car la cour ne saurait en aucune façon entrer dans cette kyrielle de vaches pies et de canards huppés.

— Approche, toi, cria Kharlof à son gendre, qui s'était glissé derrière nous, et se tenait dans une attitude humble près de la porte. Il bondit aussitôt près de son beau-père. — Tiens, lis, cela me fatiguerait.

Slotkine prit la feuille de papier des deux mains et se mit à lire l'acte avec émotion et sensibilité, d'une voix claire, bien qu'un peu tremblante. Les parts des deux sœurs y étaient fixées avec la plus grande minutie. De temps en temps Kharlof interrompait la lecture. — Écoute, Anna, ceci est pour toi en récompense de ton zèle, — ou bien : — De cela je te fais cadeau, ma petite Evlampia. — Les deux sœurs saluaient, Anna jusqu'à la ceinture, Evlampia en inclinant seulement la tête. Et Kharlof les regardait avec une imperturbable gravité. Le « manoir seigneurial » (c'est-à-dire la maisonnette neuve) était attribué à Evlampia, comme à la plus jeune fille et d'après l'antique usage. La voix du lecteur s'étrangla en lisant ces désagréables paroles, tandis que Gitkof se passait la langue sur les lèvres. Evlampia le regarda de travers; l'expression dédaigneuse, habituelle à Evlampia comme à toute beauté russe, avait pris une nuance plus marquée. Kharlof se réservait à lui-même le droit d'habiter les chambres qu'il occupait en ce moment, et s'attribuait, sous le nom de dotation, « l'entretien complet de toutes provisions naturelles, » et dix roubles par mois pour ses vêtemens et sa chaussure. Puis il voulut lire lui-même la dernière phrase de sa rédaction personnelle. — Que cette volonté paternelle, disait cette phrase, soit accomplie par mes filles saintement et inébranlablement, comme une loi de Dieu, car, après Dieu, je suis leur père et le chef, et n'ai de compte à rendre à personne, pas plus que je n'en ai jamais rendu. Et si mes filles accomplissent ma volonté, ma bénédiction paternelle sera sur leur tête; si elles n'accomplissent pas ma volonté, — ce dont Dieu nous garde, — ma malédiction les frappera, à présent et toujours, et dans toute l'éternité!

Kharlof éleva le papier et l'agita sur sa tête. Anna aussitôt, se jetant à genoux, frappa la terre de son front. Son mari roula à côté d'elle. — Et toi? — dit Kharlof à Evlampia. Celle-ci rougit, et se baissa aussi jusqu'à terre. Gitkof se courba en deux en écartant les bras. — Allons, levez-vous, dit Kharlof, et signez ici, en montrant le bas de la feuille; ici, *je remercie et j'accepte,* ANNA; ici, *je remercie et j'accepte,* EVLAMPIA.

Les deux jeunes femmes se levèrent, et signèrent l'une après l'autre. Slotkine se levait déjà et allait prendre la plume pour si-

gner; mais Kharlof le repoussa en passant l'index dans sa cravate avec une telle force que le gendre en eut comme un hoquet. Un silence d'une minute s'ensuivit. Kharlof laissa échapper un sanglot, et, se rangeant de côté, il dit d'une voix sourde : — Maintenant tout est à vous. — Ses deux filles et son gendre échangèrent un regard, et, s'approchant, le baisèrent sur le bras, entre le coude et l'épaule.

L'*ispravnik* fit lecture à haute voix de l'acte légal, puis, accompagné du procureur, il s'avança sur le perron, et annonça l'événement aux témoins assermentés, aux paysans de Kharlof et aux gens de service. C'est alors que commença la prise de possession des deux nouvelles propriétaires, qui apparurent aussi sur le perron, et que l'*ispravnik* désignait du doigt chaque fois que, fronçant le sourcil et donnant à son visage insouciant d'habitude une expression menaçante, il inculquait aux paysans le devoir de l'obéissance. Certes il aurait pu se passer de ces recommandations, car je ne crois pas qu'il existât dans tout l'univers des physionomies plus humbles et plus façonnées à la soumission que celles des paysans de Kharlof. Vêtus de caftans rapiécés et de pelisses en loques, mais les reins fortement serrés par la ceinture, ainsi que le veut l'usage dans toute occasion solennelle, ils se tenaient immobiles comme des statues de pierre, et, chaque fois que l'*ispravnik* poussait une exclamation dans ce genre : — Entendez-vous, diables? comprenez-vous, démons? — ils faisaient tous ensemble un profond salut. Chacun de ces *diables* et de ces *démons* tenait à deux mains son bonnet sur la poitrine et ne quittait pas des yeux la fenêtre où s'entrevoyait la figure de leur maître. Les voisins, témoins assermentés, ne ressentaient guère moins de terreur. — Connaissez-vous, criait l'*ispravnik*, quelque empêchement qui s'opposerait à la prise de possession de ces deux uniques filles et héritières de Martin Pétrovitch?

Tous les témoins rentrèrent leurs têtes dans leurs épaules. — En connaissez-vous, diables que vous êtes? criait derechef l'*ispravnik*.

— Nous ne connaissons rien, votre honneur, répondit enfin hardiment un petit vieux ratatiné, avec les moustaches et la barbe coupées. C'était un soldat en retraite. — Quel intrépide que cet Éréméitch! disaient plus tard les voisins en retournant chez eux.

Malgré la prière de l'*ispravnik*, Kharlof refusa de se montrer avec ses filles sur le perron. — Mes sujets, dit-il, obéiront à ma volonté sans ma présence. — Un nuage de tristesse couvrait son front. Il avait pâli; et cette pâleur, cette tristesse, allaient si peu à ses traits de géant, que je me demandai si c'était là cette mélancolie dont il subissait parfois les accès. Ce sentiment de surprise semblait partagé par les paysans. — Comment? notre maître est là, vivant, et quel maître! Martin Pétrovitch,... et il ne nous possédera plus. Est-ce possible? — Je ne sais si Kharlof se douta de ce

qui se passait dans les têtes de ses serfs, ou s'il voulut montrer pour la dernière fois sa puissance; il ouvrit tout à coup le vasistas de la fenêtre, et, y passant sa large tête, il cria d'une voix de stentor : — Obéissance ! — et referma brusquement le carreau. La stupeur des paysans n'en fut pas diminuée, au contraire ils semblèrent encore plus pétrifiés et cessèrent même de regarder.

Dans le groupe des gens de service se trouvaient deux puissantes filles — dont les robes d'indienne trouées couvraient à peine les formes — et un homme en houppelande de serge tellement âgé que la vieillesse l'avait comme couvert de givre; il avait été sonneur de trompe sous Potemkin. Quant au petit Cosaque Maximka, Kharlof s'en était réservé la possession. Ce groupe-là montrait plus d'animation que les paysans; ils jetaient des regards furtifs sur leurs maîtresses actuelles. Celles-ci observaient un maintien grave, surtout Anna, dont les lèvres serrées et les yeux obstinément baissés ne promettaient rien de bon à ses nouveaux sujets. Evlampia ne remuait pas davantage. Pourtant elle se retourna une fois pour toiser d'un regard surpris son fiancé, qui avait cru devoir aussi se présenter sur le perron. — De quel droit parais-tu ici? semblaient dire ses grands yeux à la Junon. — Pour Slotkine, c'est lui qui avait le plus changé de contenance. Une activité empressée se voyait dans tous ses mouvemens; on eût dit qu'il éprouvait comme un appétit violent. Il étirait ses bras, agitait fiévreusement ses épaules; sa tête seule restait courbée.

Ayant achevé la cérémonie de la mise en possession, l'*ispravnik*, en prévision du déjeuner, se frottait déjà les mains, geste qui lui était familier avant le premier verre d'eau-de-vie; mais Kharlof déclara qu'il voulait d'abord entendre les prières avec aspersion d'eau bénite. Le prêtre revêtit donc un surplis qui tombait en lambeaux, et un diacre non moins décrépit sortit de la cuisine en soufflant avec effort sur les charbons d'un vieil encensoir en cuivre. Les prières furent récitées. Kharlof ne cessait de pousser des soupirs; comme son embonpoint l'empêchait de se plier jusqu'à terre, tout en faisant les signes de la croix de la main droite, il désignait de la gauche l'endroit où son front se serait prosterné. Slotkine était à la fois tout rayonnant et tout en larmes. Gitkof se contentait d'agiter les doigts devant les boutons de son uniforme, comme le font ces messieurs de la garde impériale. Lizinski, en qualité de catholique, avait quitté la chambre; quant au procureur, il priait avec tant de ferveur et soupirait avec tant de componction, en levant les yeux au ciel et en remuant les lèvres, que je fus pris aussi d'un accès de dévotion, et me mis à prier avec frénésie. Les oraisons dites et l'eau bénite distribuée en aspersion (notez que Lizinski le catholique vint s'en mouiller les yeux aussi bien

que le sonneur de trompe aveugle), Anna et Evlampia adressèrent un dernier remercîment à leur père, et le moment vint enfin d'aller déjeuner. Il y eut beaucoup de plats, tous très bons, et tous nous y fîmes honneur. Quand apparut l'inévitable bouteille de champagne fabriqué sur les bords du Don, l'*ispravnik*, en sa qualité de représentant de l'autorité et d'initié aux usages du grand monde, leva son verre et proposa de boire en l'honneur des belles propriétaires, ainsi que du très respectable et très magnanime Martin Pétrovitch Kharlof. A ce mot de magnanime, Slotkine jeta un cri d'enthousiasme et se précipita sur son bienfaiteur pour l'embrasser. — C'est bien, c'est bien, dit Kharlof en le repoussant du coude. — Alors il se passa une de ces choses que nous nommons chez nous un désagréable incident.

Souvenir, dès le commencement du déjeuner, n'avait cessé de boire. Il se leva tout à coup de sa chaise, rouge comme une betterave, et, désignant Kharlof du doigt, il partit de son vilain éclat de rire. — Magnanime, magnanime! s'écriait-il. Nous verrons de quel goût il trouvera sa magnanimité lorsqu'on le mettra, lui serviteur de Dieu, le dos nu dans la neige. — Que radotes-tu là, imbécile? dit Kharlof avec mépris. — Imbécile, imbécile! répéta Souvenir; Dieu seul, qui sait tout, peut savoir lequel de nous deux est le véritable imbécile. Quant à vous, petit frère, vous avez commencé par faire mourir ma sœur, votre épouse; maintenant vous vous êtes détruit vous-même comme un chiffre barré... Ah! ah! ah!

— Comment osez-vous insulter notre vénérable bienfaiteur! s'écria Slotkine, et, lâchant le bras de Kharlof, il se précipita sur Souvenir. — Savez-vous que, si notre bienfaiteur en témoignait le moindre désir, nous n'hésiterions pas à déchirer l'acte de donation que nous a octroyé sa munificence? — Ça ne vous empêchera pas de le mettre le dos dans la neige, dit Souvenir en se tapissant derrière Lizinski. — Silence! cria Kharlof d'une voix tonnante. Si je te frappe, il ne restera qu'un peu de boue à la place que tu occupes. Et toi aussi, jeune chien, tais-toi, dit-il à Slotkine; ne fourre pas ton museau où l'on ne t'appelle pas. Si moi, moi, Martin Pétrovitch Kharlof, j'ai décidé que cet acte de donation fût fait, qui donc peut le détruire? qui donc dans le monde entier peut s'opposer à ma volonté?

— Martin Pétrovitch, commença d'une langue épaisse le procureur (il avait aussi bu largement, mais cela n'avait fait qu'ajouter à sa gravité), si pourtant monsieur le gentilhomme avait dit une vérité... Vous venez d'accomplir une grande action;.. si pourtant, ce qu'à Dieu ne plaise, au lieu de la reconnaissance qui vous est due, vous receviez je ne sais quel affront...

Je jetai à la dérobée un regard sur les deux sœurs. Anna semblait

dévorer des yeux l'homme de loi qui venait de parler, et certainement je n'ai jamais vu de ma vie visage de femme plus méchant, plus venimeux et plus étrangement beau. Evlampia s'était détournée en se croisant les bras sur la poitrine, un sourire plus méprisant que jamais tordait ses lèvres rosées. Kharlof se leva de sa chaise, ouvrit la bouche; mais la voix lui manqua. Il frappa la table du poing avec une telle force que tout sauta et tinta dans la salle.

— Père, s'empressa de dire Anna, monsieur ne nous connaît point; c'est pour cela qu'il parle ainsi. Daignez ne pas vous faire de mal; vous avez tort de vous fâcher. On dirait que votre visage se tord. — Kharlof regardait Evlampia; celle-ci ne dit mot, bien que son voisin de table, Gitkof, lui poussât le coude. — Je te remercie, ma fille Anna, dit enfin Kharlof d'une voix sourde. Tu es une fille d'esprit; je compte sur toi et sur ton mari. — Slotkine laissa de nouveau échapper un cri d'enthousiasme, Gitkof avança la poitrine et frappa du talon; Kharlof ne sembla point faire la moindre attention à leurs efforts. — Ce vagabond, continua-t-il en désignant Souvenir du menton, est heureux de me faire enrager. Quant à vous, monsieur le procureur, je vous dirai que vous n'êtes pas fait pour juger Martin Kharlof. Votre intelligence ne s'élève pas si haut. Vous êtes un homme gradué; mais vos paroles sont frivoles. La chose est faite; ma décision ne changera pas. Vous étiez les bienvenus; vous êtes les bien quittés. Je m'en vais. Je ne suis plus le maître ici; je suis un visiteur, et j'use de ma liberté. Anna, tiens compagnie à ces messieurs; moi, je m'en vais. C'est assez. — Il nous tourna le dos, et, sans ajouter une parole, sortit lentement de la chambre.

Le départ du maître de la maison devait forcément déranger la réunion, d'autant plus que nos deux hôtesses disparurent bientôt à leur tour. Ce fut en vain que Slotkine essaya de nous retenir. L'*ispravnik* ne put s'empêcher de reprocher au procureur sa franchise déplacée. — Je n'ai pu faire autrement, répondit l'autre; ma conscience a parlé.

— Quand je vous disais que c'est un franc-maçon, murmura Souvenir à mon oreille. — Votre conscience! répliqua l'*ispravnik;* nous savons ce que c'est que votre conscience. Elle habite votre poche, tout comme chez nous autres pécheurs. — Pendant cette conversation, le prêtre, déjà debout, mais pressentant la fin du repas, envoyait dans sa bouche morceau sur morceau. — Je vois que vous avez bon appétit, lui dit Slotkine avec aigreur. — C'est en prévision... ou comme provision, repartit humblement le prêtre. — On sentait dans cette réponse une habitude de faim invétérée.

Un bruit de voiture se fit entendre devant le perron, et nous nous séparâmes. Rentré à la maison, je racontai à ma mère tout ce qui

s'était passé. Elle m'écouta jusqu'au bout et hocha souvent la tête. — Cela ne promet rien de bon, dit-elle; je n'aime pas toutes ces innovations.

Le lendemain, Kharlof vint dîner chez nous. Ma mère le félicita sur l'heureuse terminaison de l'affaire qui l'avait occupé. — Tu es maintenant un homme libre, et tu dois te sentir plus léger.

— Certainement, je me sens plus léger, répondit Kharlof d'un air qui disait tout le contraire. Rien ne m'empêche maintenant de penser à mon âme et de me préparer à l'heure de la mort.

Ma mère se mit à parler des incidens de la veille. — Oui, oui, dit Kharlof, l'interrompant; il s'est passé quelque chose... de peu grave. Seulement... voici ce que j'ai sur le cœur, ajouta-t-il après avoir hésité un peu. Les vaines paroles de Souvenir ne m'ont pas troublé hier, ni celles de M. le procureur; celle qui m'a troublé, c'est...

Ici Kharlof se tut. — Qui donc? demanda ma mère.

Kharlof la regarda fixement. — Evlampia.

— Evlampia? ta fille? Comment cela?

— Madame, elle était de pierre, une vraie statue! Elle ne sent donc rien? Anna, sa sœur, à la bonne heure : elle a fait tout ce qu'il fallait; c'est une fine mouche;... mais Evlampia!.. Elle a toujours été... à quoi bon cacher ma faute à présent?... ma préférée. Comment n'a-t-elle pas eu pitié de moi? Comment ne s'est-elle pas dit : — Il faut qu'il soit bien mal, qu'il ne se sente plus de ce monde, pour qu'il nous donne tout ce qu'il a? — Elle est de pierre. Pas un mot, pas un regard; elle salue jusqu'à terre, mais sans reconnaissance.

— Attends un peu, repartit ma mère, nous lui ferons épouser Gavrilo Fedoulitch; ça l'amollira.

Kharlof leva les yeux. — Vraiment, madame, vous comptez à ce point sur lui?

— Sans doute.

— Allons, vous en savez plus long là-dessus que moi. Seulement n'oubliez pas ceci : Evlampia et moi, c'est le même caractère; le sang cosaque, et le cœur comme un charbon ardent.

— Aurais-tu un cœur de cette espèce, mon père?

Kharlof ne répondit rien; il se fit un court silence. — Eh bien! Martin Pétrovitch, reprit ma mère, comment penses-tu sauver ton âme? Iras-tu faire un pèlerinage à saint Mitrophane (1) ou à Kief? ou bien ici près, au couvent de Optino? On dit qu'il vient de s'y manifester un moine d'une telle sainteté... Il se nomme Macaire. Jamais un pareil saint ne s'est vu. Il n'a qu'à regarder, il voit tous vos péchés à travers votre corps.

(1) Dont les reliques sont au couvent de Voronej.

— Si elle se montre en effet une fille ingrate, reprit Kharlof d'une voix rauque,... il me semble qu'il me serait plus facile de la tuer de mes propres mains.

— Que dis-tu là, Seigneur Dieu? s'écria ma mère. Reviens à toi. Voilà ce que c'est de ne m'avoir pas écoutée l'autre jour, quand tu venais me demander conseil. Maintenant tu vas te tourmenter au lieu de penser à ton salut, et ce sera bien inutilement, comme si tu voulais te mordre le coude. Tu te plains, tu as peur.

Ce dernier reproche sembla le piquer au vif. Tout son orgueil monta comme un flot; il se redressa, renversa la tête en arrière, avança le menton. — Je ne suis pas de ceux, madame Natalia Nicolavna, dit-il d'un air sombre, qui se plaignent, qui ont peur. Je n'ai rien voulu de plus que vous exprimer mes sentimens comme à une bienfaitrice, à une personne que je respecte infiniment; mais le Dieu tout-puissant sait, — il leva la main au-dessus de sa tête, — que le globe terrestre se brisera en morceaux avant que je manque à ma parole, ou que j'aie peur, ou que je regrette ce que j'ai fait. Et quant à mes filles, elles ne sortiront pas de l'obéissance dans tous les siècles des siècles!

Ma mère se boucha les oreilles. — Oh! petit père, tu sonnes comme une trompette. Si tu es tellement sûr de ta lignée, grand bien lui fasse, et à toi aussi; mais tu me brises la tête.

Kharlof s'excusa, poussa deux ou trois soupirs, et se tut. Il ne s'anima plus jusqu'au moment du départ. Il disait qu'il redoutait surtout de mourir subitement, sans repentir, qu'il voulait se faire une règle de ne plus se fâcher, car la colère gâte le sang et le fait monter à la tête; puisqu'il avait renoncé à tout, à quoi bon se mettre en colère? Que d'autres travaillent à leur tour, que d'autres s'échauffent le sang! — Au moment de prendre congé de ma mère, il lui jeta un regard étrange, rêveur et interrogateur à la fois; puis, tirant de sa poche par un brusque mouvement le volume du *Travailleur au repos*, il le lui glissa dans la main.

— Qu'est-ce? demanda-t-elle.

— Lisez là, fit-il d'une voix brève, là où il y a une corne. On y parle de la mort. Je sens que c'est très bien dit, mais je n'y puis rien comprendre. Je reviendrai, et vous m'expliquerez ce que c'est. — Et Kharlof disparut derrière la porte.

— Ça va mal, ça va mal, dit ma mère, et, prenant le volume à l'endroit marqué, elle lut ce qui suit : — « La mort est un grand et important travail de la nature. Elle consiste en ceci, que l'esprit, étant beaucoup plus léger, plus subtil et plus pénétrant, non-seulement que les élémens de matière auxquels il est soumis, mais encore que la force électrique, se nettoie, se purifie d'une façon chimique, et ne cesse de tendre en avant jusqu'à ce qu'il rencontre un

endroit également immatériel... » Ma mère lut ce passage deux ou trois fois, et jeta le livre. Quelques jours plus tard, nous reçûmes la nouvelle que le mari de sa sœur était mort. Elle partit aussitôt, m'emmenant avec elle. Bien que ma mère ne se proposât de rester chez sa sœur qu'une semaine au plus, ce ne fut qu'à la fin de septembre que nous pûmes revenir chez nous.

III.

Le premier mot que me dit mon valet de chambre Procope, qui était aussi mon chasseur, fut que les bécasses étaient arrivées en grande foule, et qu'elles étaient surtout nombreuses dans le petit bois de bouleaux près de Ieskovo, le domaine de Kharlof. Nous avions encore trois heures jusqu'au dîner. Je saisis mon fusil, ma carnassière, et, me faisant accompagner par Procope et mon chien d'arrêt, je partis en courant pour Ieskovo. Nous y trouvâmes en effet beaucoup de bécasses, et, sur une trentaine de coups tirés, nous en tuâmes cinq ou six. Me hâtant de revenir avec mon butin, j'aperçus près de la route un paysan qui labourait. Son cheval s'était arrêté, et lui, avec force jurons et même des larmes à travers, secouait violemment la corde qui servait de bride à son cheval, dont il avait presque tordu le cou. Je jetai un regard sur la malheureuse haridelle dont les côtes semblaient crever la peau, tandis que ses flancs, inondés de sueur, se soulevaient et retombaient par secousses irrégulières comme un vieux soufflet de forge. Je reconnus sur-le-champ, à sa cicatrice sur l'épaule, la vieille jument étique qui pendant tant d'années avait voituré Kharlof. — Est-ce que Martin Pétrovitch ne serait plus en vie? — demandai-je à Procope. La chasse nous avait si complétement absorbés tous deux que jusqu'à ce moment nous n'avions pas parlé d'autre chose.

— Non, il est vivant, répondit Procope. Pourquoi le demandez-vous?

— Mais c'est bien son cheval, répliquai-je; l'aurait-il vendu?

— En effet, ce cheval était à lui. Il ne l'a pas vendu, on le lui a pris pour le donner à ce paysan-là. Bien des choses se sont passées en votre absence, ajouta-t-il avec un léger sourire et comme pour répondre à mon regard étonné. — Et quelles choses, grand Dieu! C'est maintenant M. Slotkine qui est le maître.

— Et Martin Pétrovitch?

— Oh! Martin Pétrovitch est devenu comme qui dirait le dernier des hommes. Il ne mange que du sec et du froid. Il ne compte plus pour rien; un de ces beaux matins, on le chassera de la maison.

L'idée qu'on pouvait chasser un pareil géant ne pouvait pas

m'entrer dans la tête. — Mais Gitkof, demandai-je, que dit-il de tout cela? Je suppose qu'il est marié avec la seconde fille.

— Marié! s'écria Procope en riant cette fois tout de bon. On ne lui laisse pas seulement passer le seuil de la porte. — Tourne tes brancards d'un autre côté, nous n'avons que faire de toi. — Je vous l'ai déjà dit, c'est Slotkine qui commande.

— Et la fiancée?

— Evlampia Martinovna! Eh! notre maître, je vous répondrais bien là-dessus; mais vous êtes trop jeune. Voilà... Oh! oh! on dirait que Diane est en arrêt. — En effet, ma chienne se tenait immobile devant un épais buisson de chêne qui terminait un ravin boisé aboutissant à la route. J'y courus avec Procope; une bécasse partit du buisson; nous lui lâchâmes deux coups de fusil sans l'atteindre, et nous allâmes la chercher à la remise.

La soupe était déjà sur la table quand je revins à la maison. Ma mère me gronda de l'avoir fait attendre. Je lui offris les bécasses que je rapportais; mais elle ne les regarda seulement pas, elle avait l'air mécontent. Souvenir, Lizinski et Gitkof se tenaient dans la salle à manger. Le major en retraite s'était fourré dans un coin comme un écolier en pénitence. Son visage exprimait la confusion et le dépit; ses yeux étaient rouges, on eût dit qu'il venait de pleurer. Je n'eus pas grand'peine à deviner que, si ma mère montrait de la mauvaise humeur, mon arrivée tardive n'y était pour rien. Elle ne dit pas un mot pendant tout le dîner. Le major jetait sur elle des regards piteux, ce qui pourtant ne l'empêchait pas de manger avec voracité. Souvenir tremblait comme s'il avait eu la fièvre; seul, Lizinski gardait une attitude assurée. — Vikenti Ossipitch, lui dit tout à coup ma mère, je vous prie d'envoyer dès demain un équipage à M. Kharlof pour le faire venir ici, puisqu'on vient de m'avertir que le sien n'est plus à sa disposition, et faites-lui dire qu'il faut absolument qu'il vienne; je désire le voir.

Lizinski allait répondre, mais il se retint. — Faites aussi savoir à Slotkine que je lui ordonne de paraître devant moi... Entendez-vous bien? je l'ordonne.

— Voilà un vaurien qu'il faudrait,... murmura Gitkof dans son assiette; ma mère lui jeta un tel regard de mépris, qu'il se tut aussitôt et détourna la tête.

— Martin Pétrovitch ne viendra pas, me souffla Souvenir à l'oreille au moment où nous quittions la salle à manger. Vous ne pouvez imaginer ce qu'il est devenu; l'esprit humain se refuse à le comprendre. Il n'entend rien de ce qu'on lui dit, parole d'honneur. Cela fait penser au proverbe : la fourche a saisi la couleuvre. — Et Souvenir partit de son vilain rire.

La prédiction de Souvenir se trouva justifiée; Kharlof ne voulut

pas se rendre chez ma mère. Celle-ci ne se tint pas pour vaincue. Elle lui fit parvenir une lettre écrite de sa propre main. Kharlof lui renvoya un morceau de papier à sucre sur lequel étaient écrits en grandes lettres les mots suivans : « Devant Dieu, je ne puis. La honte me tuerait. Laissez-moi disparaître... Merci... Ne me tourmentez pas. — Kharlof Martinko (1). » Slotkine vint, mais un jour entier plus tard que ma mère ne lui avait *ordonné* de paraître. Elle le fit introduire dans son cabinet. La conversation ne dura pas plus d'un quart d'heure; Slotkine sortit de chez ma mère, le visage enflammé, avec une expression si insolemment méchante, que, l'ayant rencontré dans le salon, j'en restai stupéfait, et Souvenir, qui s'était glissé derrière moi, ne put achever son éclat de rire habituel. Quand ma mère sortit de son cabinet, elle n'avait pas le visage moins rouge et déclara à haute voix, devant tous ses gens, que jamais elle ne permettrait que Slotkine fût admis en sa présence. — Et si les filles de Martin Pétrovitch, ajouta-t-elle, osaient se présenter, car elles ont assez d'impudence pour le faire, il faut aussi leur refuser la porte.

A dîner, elle s'écria tout à coup : — Voyez-vous, quel misérable petit juif! C'est moi qui l'ai tiré de la boue, par les oreilles, comme un lièvre embourbé, j'en ai fait un homme, il me doit tout, et il a l'audace de dire que je ne devrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, que Martin Pétrovitch fait le capricieux, qu'on aurait tort de le traiter avec trop d'indulgence... Trop d'indulgence! comprenez-vous cela? Oh! l'ingrat petit crapaud! — Le major Gitkof voulut profiter de l'occasion pour placer son mot; elle l'arrêta dès qu'il ouvrit la bouche. — Tu es bon aussi, toi, s'écria-t-elle. Tu n'as pas pu venir à bout d'une jeune fille,... et ça se dit un officier! Je m'imagine comme ton bataillon devait t'obéir! Et il avait encore la prétention de devenir mon intendant, un bel intendant que j'aurais eu là! — Lizinski, qui était assis au bout de la table, sourit avec satisfaction, et l'infortuné major, agitant ses moustaches, cacha son long visage dans les plis de sa serviette.

Après dîner, il sortit sur le perron pour y fumer une pipe selon son habitude; il me parut si délaissé que, malgré mon peu de sympathie, je m'approchai de lui. — Gavrilo Fedoulitch, lui dis-je, comment se fait-il que vos fiançailles avec Evlampia soient allées au diable? Je vous croyais marié depuis longtemps.

L'ex-major me jeta un regard plein de mélancolie. — Un serpent venimeux, répondit-il en accentuant avec amertume chaque syllabe, un serpent sorti en rampant de dessous une racine pourrie m'a percé de son dard, et a mis en poussière toutes mes espérances

(1) Diminutif méprisant de Martin.

dans cette vie. Et je vous aurais raconté, Dmitri Séménitch, toutes mes misères, si je ne craignais d'allumer le courroux de madame votre mère. — Le mot de Procope : — vous êtes trop jeune, — me revint aussitôt à la mémoire. Gitkof poussa un gémissement, et se frappa la poitrine de son poing fermé. — La patience! la patience! voilà tout ce qui me reste... Souffre, vétéran, souffre, vieux soldat! Tu as servi ton tsar avec fidélité, sans peur et sans reproche; tu n'as épargné ni ta sueur ni ton sang,... et voilà dans quel pétrin tu es tombé! Si cela s'était passé dans mon régiment et si j'en avais eu le pouvoir, continua-t-il en aspirant avec violence la fumée de son long tuyau, je l'aurais, je l'aurais traité à coups de plat de sabre... Gitkof retira sa pipe, et regarda devant lui, comme s'il eût aperçu le tableau que son imagination lui retraçait en ce moment. Souvenir s'approcha en sautillant. Je les laissai ensemble, et me promis de revoir Kharlof, coûte que coûte, tant ma curiosité enfantine était excitée par tous ces propos.

Le lendemain, je partis de nouveau avec mon chien et mon fusil, mais cette fois sans Procope, pour le bois de Ieskovo. Il faisait un temps merveilleux; je crois que nulle part, hors de la Russie, on ne trouve un temps pareil au mois de septembre. Le calme était si grand qu'on pouvait entendre à plus de cent pas un écureuil sautiller sur les feuilles sèches qui déjà jonchaient le sol; on entendait même une branche morte se détacher du sommet d'un arbre, se heurter faiblement à d'autres branches et tomber enfin dans l'herbe fine,... tomber pour toujours. L'air, ni chaud ni frais, mais plein de senteurs et comme légèrement acidulé, vous picotait doucement les joues et les yeux. Un fil de la Vierge, souple comme la soie, arrivait en flottant dans l'air, s'accrochait aux canons du fusil et s'étendait de toute sa longueur, signe certain d'un beau temps soutenu. Le soleil jetait une lumière pâle et molle, on eût dit un clair de lune. Je trouvai des bécasses, mais je n'y faisais pas grande attention cette fois; je savais que le bois de Ieskovo arrivait presque à l'habitation de Kharlof, jusqu'à la haie de son jardin, et je me dirigeai de ce côté sans savoir au juste de quelle façon j'y pourrais pénétrer, ni même si je ferais bien de l'essayer, puisque ma mère était en délicatesse avec les nouveaux maîtres du domaine.

Tout à coup j'entendis des pas à quelque distance de moi. J'écoutai, quelqu'un se dirigeait de mon côté. — Tu aurais dû prévenir, dit une voix féminine.

— Allons donc, répondit une voix d'homme; est-ce qu'on peut tout faire à la fois?

Ces voix m'étaient connues. Une robe bleue apparut à travers les noisetiers déjà privés de leurs feuilles, un caftan de couleur sombre se montra près d'elle; puis Evlampia et Slotkine sortirent à cinq

pas de moi sur la clairière où je me trouvais. Tous deux se troublèrent à ma vue. Evlampia se retourna aussitôt, et disparut dans les broussailles. Quant à Slotkine, il hésita un moment, puis s'approcha de moi. Son visage n'offrait plus la moindre trace de cette humilité obséquieuse avec laquelle, quatre mois avant, il frottait dans ses mains la gourmette de mon cheval en le promenant dans la cour de son beau-père; cependant je n'y vis pas non plus cet air de défi insolent qui m'avait tant frappé la veille. — Avez-vous tué beaucoup de bécasses? me demanda-t-il en soulevant sa casquette et en passant sa main dans les boucles de ses cheveux noirs. Vous chassez dans notre bois, mais soyez le bienvenu; nous ne nous y opposons pas, au contraire.

— Je n'ai rien tué aujourd'hui, et je vais quitter votre bois sur-le-champ.

Slotkine s'empressa de remettre sa casquette. — Que dites-vous? s'écria-t-il en étendant les deux mains; nous ne vous chassons pas, nous sommes même enchantés... Evlampia Martinovna vous dira la même chose. Evlampia, venez ici. Où est-elle donc?

La tête d'Evlampia parut au-dessus des buissons; mais elle ne s'approcha point. — Je dois même dire, reprit Slotkine, qu'il m'a été très agréable de vous rencontrer. Madame votre mère a daigné se fâcher hier contre moi, sans vouloir entendre aucune explication. Et moi, je vous le dis comme je le dirais devant Dieu, je ne m'accuse d'aucune faute. Impossible d'en agir autrement avec Martin Pétrovitch; il est tombé tout à fait en enfance. Nous ne pouvons pas pourtant satisfaire tous ses caprices, et quant à des respects, il en a tant qu'il en veut. Demandez plutôt à Evlampia Martinovna.

Evlampia ne bougea point.

— Mais pourquoi, Vladimir Vassilitch, lui dis-je, avez-vous vendu le cheval de M. Kharlof? — Je ne pouvais pas digérer que cette pauvre bête fût tombée aux mains d'un paysan.

— Pourquoi nous l'avons vendu? Belle question! A quoi pouvait-il servir? A manger du foin sans profit. Un paysan saura toujours le faire labourer. Quant à Martin Pétrovitch, s'il lui prend l'envie de sortir, il n'a qu'à nous en faire la demande. Nous ne lui refusons pas une voiture,... si ce n'est un jour de travail.

— Vladimir Vassilitch! dit Evlampia d'une voix sourde, comme pour l'appeler, et sans quitter sa place. Elle tordait autour de ses doigs des tiges de plantin et en faisait sauter les têtes en les frappant l'une contre l'autre.

— Il y a encore le petit Cosaque Maximka, continua Slotkine... Martin Pétrovitch se plaint qu'on le lui a enlevé pour le mettre en apprentissage. Daignez y réfléchir vous-même; qu'aurait-il

fait chez Martin Pétrovitch? Le vagabond et rien de plus. Il ne peut pas même servir comme il faut, parce qu'il est trop bête et trop jeune. Maintenant il est apprenti chez un sellier. Eh bien! qu'il devienne un bon ouvrier, il se rendra utile à lui-même, et il nous paiera un bon *obrok* (1). Dans notre petit ménage, c'est quelque chose; il ne faut rien dédaigner dans un pauvre petit ménage comme le nôtre.

Et voilà l'homme que Kharlof traitait de guenille! pensais-je en moi-même. — Qui donc fait la lecture à Martin Pétrovitch?

— Que lire? Il avait un livre qui, grâce à Dieu, a disparu. Quelle idée de lire à son âge!

— Et qui lui fait la barbe? demandai-je encore.

Slotkine se mit à rire d'un air affable, comme pour encourager une bonne plaisanterie que j'avais faite. — Personne. Dans les premiers temps, il se grillait la barbe avec une chandelle; à présent il la laisse pousser;... c'est parfait.

— Vladimir Vassilitch! répéta Evlampia avec insistance, venez donc ici.

Slotkine lui fit un petit signe de la main. — Martin Pétrovitch, reprit-il, est chaussé, vêtu; il mange ce que nous mangeons, que lui faut-il de plus? N'a-t-il pas déclaré lui-même qu'il ne voulait plus rien en ce monde que penser au salut de son âme? Eh bien! qu'il y pense; il devrait se souvenir que maintenant,... tournez la chose comme il vous plaira,... tout est à nous. Il se plaint aussi que nous ne lui payons pas sa pension; est-ce que nous avons toujours de l'argent? Et qu'a-t-il besoin de cet argent, puisque rien ne lui manque? Je vous assure que nous le traitons tout à fait en bons parens. Voilà par exemple les chambres qu'il occupe. Nous en avons le plus grand besoin; sans ces chambres, nous ne pouvons vraiment pas nous retourner. Nous pensons même à lui procurer des distractions. Ainsi, pour le jour de la Saint-Pierre, je lui ai acheté à la ville d'excellens hameçons très chers, de vrais hameçons anglais. Nous avons des tanches dans l'étang; il n'aurait qu'à s'asseoir sur le bord et pêcher à la ligne... Une heure, deux heures se passent, et la friture est prête. Quelle meilleure occupation pour un vieillard?

— Vladimir Vassilitch! s'écria pour la troisième fois Evlampia d'une voix impérieuse, et elle jeta loin d'elle les tiges qu'elle tordait dans ses doigts. Je m'en vais. — Ses yeux rencontrèrent les miens. — Je ne reste pas ici, — et bientôt elle disparut dans le bois.

— On y va, on y va, dit Slotkine... Martin Pétrovitch lui-même nous approuve, continua-t-il en se retournant vers moi. D'abord il se

(1) Redevance annuelle du serf qui n'est pas à la glèbe.

sentait offensé; il murmurait même... jusqu'à ce qu'il se fût rendu compte. C'était un homme, vous vous en souvenez bien, un homme violent, chaud, bien chaud. Maintenant il est devenu tout à fait tranquille. Madame votre mère s'est fâchée contre moi... Que voulez-vous? c'est une grande dame; elle tient à son pouvoir, ni plus ni moins que Martin Pétrovitch en son temps. Venez vous-même, voyez, et à l'occasion dites un mot en notre faveur. Je n'oublie pas les bienfaits de Natalia Nicolavna; mais après tout il faut que nous vivions aussi.

— Et Gitkof? demandai-je; comment l'a-t-on refusé?

Slotkine haussa les épaules. — Fedoulitch? cette tête de cheval? Mais, de grâce, à quoi pouvait-il être bon? Il a été soldat toute sa vie, et voilà tout à coup qu'il imagine de s'occuper des choses du ménage. Il dit : — Je sais conduire les paysans, parce que je sais souffleter. — Il ne sait rien du tout, car il faut savoir souffleter à point. C'est Evlampia Martinovna elle-même qui l'a refusé. Est-ce qu'un soldat sait quelque chose au monde? Tout notre ménage avec lui fût allé au diable.

— A-ou ! fit retentir la voix sonore d'Evlampia.

— J'y vais, j'y vais, répondit Slotkine. J'ai l'honneur de vous saluer, Dmitri Séménitch. Tirez des bécasses tant que vous voudrez; c'est un oiseau qui passe, qui n'appartient à personne; mais, si un lièvre traverse votre chemin, épargnez-le : c'est notre gibier. J'oubliais encore,... n'auriez-vous pas un petit de votre chienne?

— A-ou ! fit encore entendre Evlampia.

— A-ou ! a-ou ! répondit Slotkine, et il s'éloigna en courant.

Je me souviens que, resté seul, je me dis à moi-même : — Comment Kharlof n'a-t-il pas exterminé Slotkine... à ne laisser qu'un peu de boue sur la place?.. Et comment celui-ci ne craignait-il pas un tel sort? Il faut, pensai-je, que Kharlof soit devenu bien tranquille en effet. — Mon désir s'en accrut de pénétrer dans Ieskovo et d'apercevoir, ne fût-ce que du coin de l'œil, ce colosse que je ne pouvais pas me figurer humble et dompté.

J'étais déjà parvenu à la lisière du bois, lorsque sous mes pieds partit une bécasse qui prit son vol vers le fourré. Je la couchai en joue, mon fusil rata; ne voulant pas perdre un si beau gibier, je m'élançai à sa poursuite. J'avais à peine fait une centaine de pas, que j'aperçus dans une clairière sous un large bouleau, non pas la bécasse, mais le même Slotkine. Couché sur le dos, les deux bras pliés sous la tête, et regardant le ciel d'un air satisfait, il balançait nonchalamment sa jambe gauche passée sur le genou droit. Il n'avait pas remarqué mon approche. A quelques pas de lui, lentement et les yeux baissés, se promenait Evlampia; elle semblait chercher

quelque chose dans l'herbe, comme des champignons ou des fleurs; elle se penchait par momens, tendait la main, et fredonnait un refrain. Je reconnus les paroles suivantes d'une vieille légende russe :

Sors, lève-toi, monte au ciel, nuée d'orage,
Frappe, frappe mon beau-père,
Foudroie, foudroie ma belle-mère;
Quant à ma jeune femme, je la tuerai moi-même.

Evlampia chantait d'une voix de plus en plus claire et haute. Elle appuya sur le dernier vers. Slotkine continuait à sourire d'un air béat, tandis qu'elle, en marchant, semblait tracer des cercles autour de lui.

— Voyez-vous ça? dit-il enfin. Que ne vient-il pas à l'esprit de ces femmes?

— Eh! quoi donc?

Slotkine releva la tête. — Comment, quoi donc? Et quelles paroles chantes-tu là?

— Tu sais, Volodia (1), qu'il n'est pas permis d'ôter un mot d'une chanson... Evlampia m'aperçut; nous poussâmes tous deux un cri, et chacun s'enfuit de son côté. Un instant plus tard, j'étais de nouveau sur la lisière du bois, et, après avoir franchi une étroite prairie, je me trouvai devant le jardin de Kharlof.

Je n'avais ni le temps ni le loisir de réfléchir à cette scène étrange. Je sais seulement que le mot de *philtre*, dont le sens m'avait étonné quelques jours avant, me revint à l'esprit. Je m'avançai le long de la haie, et bientôt, à travers les saules argentés, j'aperçus la cour et les deux maisonnettes de Kharlof. Toute l'habitation me sembla plus propre et mieux soignée; partout se voyaient les traces d'une surveillance active et constante. Anna Martinovna parut sur le perron, et, clignant au soleil ses yeux d'un bleu pâle, regarda longtemps du côté du bois. — As-tu vu le maître? demanda-t-elle à un paysan qui traversait la cour.

— Vladimir Vassilitch? répondit celui-ci en arrachant son bonnet de sa tête, je crois bien qu'il est allé au bois.

— Je sais qu'il y est allé. Ne l'as-tu pas vu revenir?

— Non, je ne l'ai pas vu. — Le paysan continuait à se tenir immobile et tête nue.

— Va-t'en, dit-elle, mais non; sais-tu où est Martin Pétrovitch?

— Martin Pétrovitch, répondit le paysan d'une voix traînante, et soulevant tantôt le bras droit, tantôt le bras gauche, comme s'il voulait montrer quelque chose, il est là-bas, sur le bord de l'é-

(1) Diminutif caressant de Vladimir.

tang, assis, tenant une ligne; il est entré dans les joncs, et il tient une ligne à la main. Est-ce qu'il veut prendre du poisson dans ce temps-ci? Dieu sait!

— C'est bien, va-t'en, reprit Anna, et relève d'abord cette roue qui traîne à terre.

Le paysan s'empressa d'obéir, et elle, toujours sur le perron, regardait du côté du bois; puis elle fit lentement un geste de menace et rentra dans la maison. — Axutka! cria sa voix impérieuse. — J'avais été frappé de son air courroucé et de la façon dont elle serrait ses lèvres déjà si minces. Elle était vêtue négligemment, et une tresse déroulée de ses cheveux lui tombait sur l'épaule. Malgré le négligé de sa toilette, malgré sa mauvaise humeur, elle me semblait toujours attrayante, et j'aurais volontiers baisé cette main étroite et rageuse avec laquelle, par deux fois, elle avait rejeté la tresse indocile.

Kharlof serait-il vraiment devenu un pêcheur? me demandais-je à moi-même en m'approchant de l'étang que je savais être au bout du jardin. Je montai sur la digue, je regardai à droite et à gauche: personne! Je me dirigeai sur un des bords; enfin, au fond d'une petite baie, dans une forêt de joncs roussis et salis par l'automne, j'aperçus une masse grisâtre. C'était bien Kharlof. Sans bonnet, échevelé, dans une sorte de houppelande en toile déchirée à toutes les coutures, les jambes repliées sous lui, il était assis, immobile, sur la terre nue, tellement immobile qu'à mon approche un petit cul-blanc partit de la vase desséchée, à deux pas de lui, et traversa l'étang à petits coups d'ailes en sifflotant. Il fallait donc bien que rien n'eût bougé dans son voisinage. Toute la figure de Kharlof était si étrange, qu'en l'apercevant mon chien s'arrêta court, serra la queue entre les jambes et se mit à grogner. Kharlof, tournant à peine la tête, jeta sur moi et sur mon chien des regards d'homme sauvage. Sa barbe le changeait beaucoup; elle était courte, mais épaisse, crépue comme l'astrakan. Un des bouts du bois de sa ligne reposait dans sa main droite, qu'il tenait ouverte, l'autre sur l'eau. Mon cœur battit violemment; cependant je m'approchai de lui et le saluai. Il se mit à cligner lentement des yeux, comme quelqu'un qui s'éveille à peine. — Vous êtes là... à pêcher du poisson, Martin Petrovitch? lui demandai-je.

— Oui, du poisson, répondit-il d'une voix enrouée, et il donna une saccade à sa ligne, à l'extrémité de laquelle pendait un bout de ficelle sans hameçon.

— Mais votre ligne est cassée! — Je m'aperçus en même temps qu'il n'y avait auprès de lui ni cruche, ni vers d'amorce; d'ailleurs, quelle pêche possible au mois de septembre?

— Cassée? répéta-t-il en se passant la main sur le visage; c'est

égal, — et il rejeta son bâton sur l'eau. — Est-ce le fils de Natalia Nicolavna? demanda-t-il quelques instans plus tard, pendant lesquels je l'avais considéré avec stupeur. — Il me semblait toujours un géant, quoiqu'il eût beaucoup maigri; mais quels haillons le couvraient! et quelle ruine que tout son corps!

— Oui, répondis-je, je suis le fils de Natalia Nicolavna.

— Vivante?

— Ma mère se porte bien. Elle a été très affligée de votre refus; elle ne s'y attendait pas.

Kharlof inclina le front. — As-tu été... là? dit-il en me désignant de la tête sa maison. Tu n'y as pas été? Vas-y. Qu'as-tu à faire ici? Va. Inutile de causer avec moi; ça m'ennuie. — Il se tut quelques instans. — Tu es toujours à vagabonder avec ton fusil. Quand j'étais jeune, je courais aussi dans ce sentier-là; mais mon père... oh! comme je le respectais!.. Pas comme ceux d'à présent... Mon père me sangla de coups de fouet, et tout fut dit : plus de bêtises, car je le respectais, moi! — Kharlof se tut de nouveau. — Ne reste pas ici, reprit-il. Va-t'en à la maison. Tu verras... Ça marche à merveille. Volodka... — Sa voix s'étrangla. — Volodka est un vrai propre à tout... C'est un gaillard,... et c'est aussi une canaille. — Je ne savais que dire. Kharlof parlait avec un grand calme. — Regarde aussi mes filles. Tu te les rappelles bien... J'en avais deux,... des ménagères achevées. Quant à moi, frère, je suis devenu vieux, je suis en retraite... La tranquillité,... tu sais.

— Belle tranquillité! pensai-je en jetant un regard autour de moi. — Martin Pétrovitch, m'écriai-je tout à coup, il faut absolument que vous veniez chez nous.

Kharlof me jeta un regard de côté. — Va-t'en, frère, va, te dis-je.

— Ne refusez pas ma mère, venez.

— Va-t'en, va-t'en, répétait Kharlof. A quoi bon causer avec moi?

— Si vous n'avez pas de voiture, ma mère vous en enverra une.

— Va-t'en.

— Voyons, Martin Pétrovitch, laissez-vous toucher. — Kharlof pencha la tête; il me sembla que ses joues terreuses se coloraient lentement. — Vous viendrez chez nous, n'est-ce pas? A quoi bon rester ici à vous tourmenter?

— Qu'entends-tu par me tourmenter?

— Je veux dire que vous avez tort d'être comme vous voilà.

Kharlof parut rêver. Enhardi par son silence, je résolus de le pousser à bout. N'oubliez pas que j'avais à peine quinze ans. — Martin Pétrovitch, m'écriai-je en m'asseyant à côté de lui, je sais tout, tout absolument; je sais de quelle façon indigne on vous

traite. Quelle situation pour vous! mais pourquoi perdre courage?

Kharlof ne dit mot. Il laissa glisser dans l'eau le bâton qu'il tenait. Et moi, quel homme d'esprit, quel philosophe profond je me croyais en ce moment! — Certainement, repris-je, vous avez agi d'une façon imprudente en donnant tout à vos filles: c'était grand et généreux;... la générosité, c'est si rare dans notre siècle!.. Mais, si vos filles sont ingrates, votre rôle à vous est de répondre par le mépris, oui, par le mépris, et non pas de vous abandonner à cette humeur noire.

— Laisse-moi, murmura Kharlof en grinçant des dents, et ses yeux toujours fixés sur l'étang s'enflammèrent de courroux. — Va-t'en!

— Mais, Martin Pétrovitch...

— Va-t'en, dis-je, ou je te tue...

Je m'étais tout à fait rapproché de lui; à ces derniers mots, je bondis de ma place. — Que dites-vous là? m'écriai-je.

— Je te tuerai, va-t'en. — La voix de Kharlof s'échappait de sa poitrine comme un hurlement rauque; ses yeux furieux continuaient de regarder devant lui. — Je te jetterai à l'eau avec tes conseils imbéciles pour t'apprendre à venir déranger un vieillard, marmot que tu es! — Il est devenu fou, pensai-je, et, le regardant, ma stupeur s'accrut. Kharlof pleurait! De petites larmes glissaient sur ses joues l'une après l'autre, et pourtant son visage avait alors une expression tout à fait féroce. — Va-t'en, ou, devant Dieu, je te tuerai... pour servir d'exemple à d'autres. — Il fit un brusque mouvement de côté, releva la lèvre en ricanant comme un sanglier; je ramassai mon fusil, et me sauvai à toutes jambes. Mon chien me suivit en aboyant d'un air effaré; il avait pris peur aussi.

De retour à la maison, je me gardai bien de raconter mon aventure à ma mère; mais, le diable sait pourquoi, ayant rencontré Souvenir, je m'avisai de lui dire tout. Cet être insupportable fut tellement enchanté de mon récit, qu'il en rit à se tordre. J'eus grande envie de le battre.

— Oh! disait-il, tout haletant de rire, que j'aurais voulu voir cette grande carcasse de Kharlof assise dans la boue!

— Allez à l'étang, lui dis-je, si vous êtes si curieux.

— Ah bien oui! et s'il me tue au lieu de vous?

Je me repentis trop tard de mon bavardage déplacé.

Vers la mi-octobre, trois semaines environ après mon entrevue avec Kharlof, j'étais debout à la fenêtre de ma chambre, au second étage de notre maison, et je regardais tristement notre cour et le chemin qui passait au-delà. Depuis cinq jours, le temps était devenu si mauvais qu'il ne fallait plus songer à la chasse. Tout être vivant semblait s'être caché; les moineaux eux-mêmes restaient

abrités, et les corbeaux avaient disparu. Tantôt le vent gémissait sourdement, tantôt il sifflait avec violence. Le ciel, voilé par des nuages très bas, et sans aucune percée de lumière, passait d'un blanc pâle à une couleur plombée plus sinistre encore; la pluie, qui tombait sans cesse ni trêve, devenait à ce moment une véritable averse, et s'étalait sur les vitres en grosses larmes. Les arbres s'agitaient en désespérés; bien qu'il n'y eût plus une feuille à leur prendre, le vent s'obstinait à les tourmenter. On voyait partout de grandes flaques d'eau parsemées de feuilles mortes, et de grosses bulles d'air, naissant et éclatant sans cesse, glissaient en tremblotant sur ces larges surfaces fouettées par la pluie. La boue des chemins était insondable; le froid pénétrait dans les chambres, sous les vêtemens, jusqu'à la moelle des os. Le cœur se glaçait par je ne sais quelle crainte de ne jamais revoir ni soleil, ni couleurs.

Je me tenais immobile et rêveur devant ma fenêtre, et je me rappelle que tout à coup, bien que la pendule marquât midi, l'obscurité devint profonde autour de moi. Ce fut alors qu'il me sembla voir, traversant la cour, de la porte d'entrée au perron, quoi? un ours, non pas à quatre pattes, mais comme on le représente quand il se dresse pour danser. J'en croyais à peine mes yeux. Si ce que j'avais vu n'était pas un ours, c'était un être énorme, noir et velu. Je cherchais encore à me rendre compte de cette apparition lorsqu'un bruit épouvantable retentit dans l'étage inférieur. Des voix s'élevèrent, des bruits de pas... Je descendis l'escalier en courant, et me précipitai dans la salle à manger. A la porte du salon, le visage tourné vers moi, se tenait, debout et comme pétrifiée, ma mère; derrière elle se voyaient quelques figures de femmes effrayées. Le maître d'hôtel, deux laquais, le petit Cosaque, tous bouche béante, se pressaient à la porte de l'antichambre. Au milieu de la salle à manger, couvert de boue, déguenillé, tellement imprégné de pluie que de petits ruisseaux coulaient sur le plancher, se tenait à genoux, haletant, suffoqué, râlant, cet être monstrueux que je venais de voir traverser notre cour. C'était Kharlof. Je m'approchai, et j'aperçus, non pas son visage, mais sa tête, car il pressait de ses deux mains ses cheveux souillés de boue. Il respirait bruyamment, convulsivement; on eût dit que quelque chose bouillait dans sa poitrine. Tout ce que je pus distinguer dans cette masse immonde, ce fut le blanc de ses petits yeux qu'il roulait avec effarement. Il était effrayant. Je me souvins aussitôt du visiteur qui l'avait comparé à un mastodonte. C'était bien l'aspect que devait avoir un monstre antédiluvien à peine échappé des griffes d'un autre monstre encore plus puissant qui l'aurait attaqué au milieu de la vase profonde des marais primitifs. — Martin Pétrovitch! s'écria enfin ma mère en frappant dans ses mains; est-ce bien toi? Dieu de miséricorde!

— Moi, moi! répondit une voix brisée qui semblait accentuer chaque mot avec un effort douloureux. Oui, moi!

— Que t'est-il arrrivé? bon Dieu!

— Nata... lia Nicolav... na... J'ai couru jusqu'ici de la maison... à pied...

— Par un tel temps! mais tu ne ressembles pas à un être humain. Lève-toi, prends un siége. Et vous, dit-elle aux femmes de chambre, apportez vite des serviettes. N'y aurait-il pas quelque habillement sec? demanda-t-elle au maître d'hôtel. — Celui-ci leva les mains au ciel comme pour dire : — Où trouver un vêtement à cette taille? — Du reste, on peut apporter un drap de lit ou bien une couverture de cheval; nous en avons une toute neuve.

— Mais lève-toi donc, Martin Pétrovitch, assieds-toi, répétait ma mère.

— On m'a chassé, madame, s'écria Kharlof avec un long gémissement, en renversant la tête et étendant les bras devant lui; on m'a chassé, Natalia Nicolavna, mes propres filles, de mon propre nid!

Ma mère fit un signe de croix. — Que dis-tu là? Quelle horreur! Mais lève-toi enfin, Martin Pétrovitch; fais-moi cette grâce.

Deux femmes de chambre arrivèrent avec des serviettes, le maître d'hôtel avec une grande couverture de laine. La tête pointue de Souvenir parut et disparut à la porte de l'antichambre.

— Allons, debout, dit ma mère d'un ton de commandement, et raconte-moi par ordre tout ce qui est arrivé.

Kharlof se souleva lentement. Chancelant comme un homme ivre, il s'approcha d'une chaise, et s'y laissa tomber. Alors les femmes de chambre s'avancèrent avec leurs linges; il les éloigna d'un geste de la main, et refusa également la couverture. Ma mère n'insista point. Évidemment on ne pouvait sécher Kharlof; on se contenta d'essuyer les traces qu'il avait laissées sur le parquet. — Madame... Natalia Nicolavna, dit-il enfin avec effort, je vais vous dire toute la vérité. C'est moi qui suis le plus coupable... L'orgueil m'a perdu, ni plus ni moins que le roi Nabuchodonosor. Je me disais : Le seigneur Dieu ne m'a pas privé d'esprit... Et puis, par là-dessus, la peur de la mort... La tête m'a tourné... Je montrerai, me disais-je, au monde entier, avant d'en finir avec la vie, ma force et mon pouvoir. Je les gratifierai tous, et tous me devront reconnaissance jusqu'au tombeau. — Kharlof bondit sur sa chaise. — Chassé à coups de pied comme un chien galeux, voilà leur reconnaissance! — Ses yeux continuaient à errer; il éleva ses mains à la hauteur du menton, et les frappait l'une contre l'autre par le bout des doigts. — On m'a pris Maximka, on m'a pris ma voiture, mon cheval; on m'a mis à la diète, on ne m'a pas payé la pension convenue; on m'a misérablement tout rogné autour de moi... Et je ne disais mot,... en-

core à cause de mon orgueil, pour que mes ennemis ne pussent pas dire : Voyez-vous le vieil imbécile! il se repent maintenant. Et vous-même, madame, vous m'en aviez averti; vous m'aviez dit : Tu ne pourras plus mordre ton coude... Voilà pourquoi je ne soufflais mot. Aujourd'hui j'entre dans ma pauvre chambre; elle est occupée. On a jeté mon lit dans un galetas. — Tu peux dormir là tout aussi bien; on te tolère par grâce, et nous avons besoin de ta chambre pour notre ménage. — Et qui me dit cela? Qui? Un Volodka Slotkine, un vil roturier, un misé... Sa voix se brisa.

— Mais tes filles, qu'ont-elles dit? demanda ma mère.

— Je m'étais soumis, je me taisais, reprit Kharlof sans écouter la question, et pourtant quelle amertume! quelle honte! Je rougissais de regarder la lumière de Dieu. C'est pour cela que je n'ai pas voulu venir chez vous, ma mère. J'ai tout essayé, et les caresses et les menaces. Je leur ai fait des reproches,... et, pour tout dire, je les ai salués... bien bas... comme cela (Kharlof montra comment il les avait salués), et tout en vain! Dans les premiers temps, je me disais : Casse tout, brise tout, disperse tout, pour qu'il n'en reste pas même la graine,... pour qu'on sache qui je suis, moi!.. Mais plus tard, je me suis soumis. C'est une croix, me dis-je, qui m'est envoyée. Et tout à coup, aujourd'hui,... comme un chien!.. Et qui? Volodka!.. Quant à mes filles, dont vous daignez vous informer, est-ce qu'il leur reste encore quelque volonté? Des esclaves de Volodka, voilà ce qu'elles sont...

Ma mère fit un geste d'étonnement. — Je comprends cela d'Anna, dit-elle; Anna est sa femme; mais ta seconde fille...

— Evlampia? pire que l'autre,... toute, elle s'est donnée à Volodka; c'est pour cela qu'elle a refusé votre militaire. Volodka le lui a ordonné. Anna!.. sans doute elle devrait s'offenser,... d'autant plus qu'elle ne peut souffrir sa sœur. Pourtant elle se soumet; il l'a ensorcelée, elle aussi, le maudit! Et puis, voyez-vous, il est agréable à Anna de penser : Étais-tu assez orgueilleuse, Evlampia? Eh bien! qu'es-tu devenue?.. Oh! mon Dieu, je n'en puis plus.

Ma mère regarda de mon côté avec une certaine inquiétude. Je me retirai un peu, craignant qu'on ne me renvoyât. — Je regrette fort, Martin Pétrovitch, dit-elle, que mon ci-devant pupille t'ait causé tant de chagrin. Moi aussi, je me suis trompée sur son compte.

Kharlof poussa un profond gémissement, et se frappa la poitrine de ses poings fermés. — Madame, je ne puis supporter l'ingratitude de mes filles; je ne le puis pas. Ne leur ai-je pas tout donné? et de quel droit? Ma conscience ne me laissait pas un moment de trêve. Oh! que n'ai-je pas pensé, là, sur le bord de l'étang, en ayant l'air de pêcher du poisson? Si du moins, me disais-je, tu avais été utile à quelqu'un; si tu avais fait l'aumône aux pauvres, si tu avais af-

franchi tes serfs, pour les récompenser de leur avoir mangé la vie! Ne dois-tu pas répondre d'eux devant Dieu? Voilà le moment où leurs larmes amassées viennent couler sur toi. Quel est leur sort maintenant? Parlons vrai : déjà de mon temps profond était leur fossé; aujourd'hui on n'en voit plus le fond. Tous ces péchés, j'en ai chargé mon âme; ma conscience, je l'ai sacrifiée pour mes enfans,... et en retour un coup de pied comme à un chien!.. Lorsqu'il m'a dit, votre Volodka, reprit Kharlof avec une nouvelle force, que je ne dois plus vivre dans ma chambre, moi qui avais placé de mes propres mains chaque soliveau de ses murs,... lorsqu'il m'a dit cela de sa bouche insolente,... Dieu seul sait ce qui se passa en moi! Dans ma pauvre tête, des ténèbres; dans mon cœur, un coup de couteau... Ou l'assommer, ou fuir la maison... C'est alors que je suis accouru vers vous, ma bienfaitrice. Où pouvais-je aller poser ma tête?.. Et la pluie, et la boue... Je suis peut-être tombé vingt fois. Me voilà maintenant dans cet état horrible... Kharlof parcourut du regard ses haillons souillés, et fit un mouvement pour quitter sa chaise.

— Allons, reste en repos, Martin Pétrovitch, dit ma mère. Tu m'as sali le plancher, eh bien! le beau malheur! Écoute : on va te mener dans une chambre bien chaude, on te donnera un lit bien propre; tu vas te déshabiller, te laver; couche-toi et dors.

— Je ne pourrai pas m'endormir, ma mère, répondit tristement Kharlof. J'ai comme des marteaux qui me battent dans la tête. Chassé comme un animal immonde!..

— Couche-toi et dors, interrompit ma mère. Ensuite on te donnera du thé, et nous causerons. Ne perds pas courage, mon vieil ami; on t'a chassé de ta maison, tu trouveras toujours un asile dans la mienne. Je n'ai pas oublié que tu m'as sauvé la vie.

— Ma bienfaitrice, s'écria Kharlof en se couvrant le visage des deux mains, c'est à votre tour de me sauver...

Cet appel toucha ma mère presque jusqu'aux larmes. — Je ne demande pas mieux que de venir à ton aide en tout ce que je puis, Martin Pétrovitch; mais tu dois me promettre que tu m'obéiras désormais, et que tu repousseras bien loin toute mauvaise pensée.

Kharlof découvrit son visage. — S'il le faut, dit-il en s'inclinant, je puis pardonner.

Ma mère fit de la tête un signe d'approbation. — Je suis ravie de te voir dans une disposition d'esprit aussi vraiment chrétienne, mais nous parlerons de cela plus tard. En attendant, fais-toi propre et tâche de dormir. — Emmenez Martin Pétrovitch dans la chambre verte, dit-elle au maître d'hôtel, dans celle du défunt seigneur. Que ses habits soient nettoyés et séchés, et le linge nécessaire, demandez-le à la femme de charge. Vous m'avez entendue?

— J'obéis, répondit le maître d'hôtel.

— Et, dès qu'il se réveillera, faites venir le tailleur, et qu'on lui prenne mesure pour des habits neufs. Il faudra aussi lui raser la barbe, mais tout cela plus tard.

— J'obéis, répéta le maître d'hôtel; Martin Pétrovitch, daignez me suivre.

Kharlof se leva, jeta un long regard à ma mère, et allait s'approcher d'elle; mais il se retint, et se contenta de lui faire un salut en pliant le corps jusqu'à la ceinture. Puis il fit trois grands signes de croix devant les saintes images, et suivit le maître d'hôtel. Moi aussi, je me glissai hors de la chambre derrière eux.

Le maître d'hôtel emmena Kharlof dans la chambre verte, et s'empressa d'aller demander du linge à la femme de charge. Souvenir nous avait guettés dans le vestibule et s'était faufilé dans la chambre; il se mit à cabrioler en grimaçant autour de Kharlof, qui, immobile et les bras ballans, s'était arrêté entre deux fenêtres. L'eau continuait à couler de ses vêtemens.

— Suédois! ô Chédois Karlus! criait Souvenir, qui se renversait en arrière et se tenait les côtes, ô grand fondateur de l'illustre race des Kharlof, regarde ton descendant! Qu'il est beau! il est digne de toi... Ah! ah! ah! votre excellence, laissez-moi vous baiser la main; mais pourquoi avez-vous mis des gants noirs?

Je voulus retenir ce bouffon, vaine tentative! — Il m'a traité de pique-assiette, reprit-il, il me disait : Tu n'as pas un toit qui t'appartienne... Et à cette heure le voilà devenu un mangeur du pain d'autrui tout comme moi. Martin Kharlof ou Souvenir le va-nu-pieds, c'est tout un maintenant. Il se nourrira aussi du pain d'aumône. On prendra une vieille croûte sale qu'un chien aura flairée et n'aura pas voulu manger, et on lui dira : Tiens, régale-toi... Ah! ah! ah! — Kharlof se tenait toujours la tête penchée et les bras écartés. — Martin Kharlof, gentilhomme de vieille roche, de quelle morgue ne s'était-il pas entouré? N'approche pas, criait-il, ou je te brise!.. Et quand, à force d'avoir trop d'esprit, il s'est mis à partager son bien, n'a-t-il pas gloussé : la reconnaissance, la reconnaissance!.. Et moi, pourquoi m'a-t-il oublié? Qui sait? j'aurais peut-être eu plus de cœur. N'avais-je pas raison de dire qu'on le mettrait le dos nu dans la neige?

— Souvenir! m'écriai-je. — Le méchant bouffon ne m'écoutait pas. Kharlof continuait à ne pas bouger. On eût dit qu'il s'apercevait enfin combien il était souillé de pluie et de boue, et qu'il n'avait d'autre pensée que de s'en débarrasser; mais le maître d'hôtel ne revenait pas.

— Et ça s'appelle un guerrier! recommença Souvenir. Il a sauvé sa patrie en 1812, il a montré sa vaillance... Voilà ce que c'est :

ôter les culottes à des maraudeurs à demi gelés, ça nous va; mais qu'une fille nous dise un mot de travers en frappant du pied, et le cœur nous tombe aux talons.

— Souvenir! m'écriai-je encore une fois.

Kharlof lui jeta un regard de travers. Jusqu'alors il n'avait point paru s'apercevoir de sa présence; ce fut mon exclamation qui l'en avertit. — Prends garde, frère, dit-il d'une voix sourde; on saute, on saute, et on finit par se casser le cou.

Souvenir partit d'un éclat de rire. — Oh! vous m'avez fait peur, frère très respectable! Si du moins vous aviez peigné vos jolis cheveux, car s'ils viennent à sécher, ce qu'à Dieu ne plaise, on ne pourra plus jamais les laver : il faudra les couper avec une faux... Souvenir mit les poings sur les hanches. — Et vous voulez encore faire le bravache? Un ver nu, un mendiant! Dites-moi plutôt où est maintenant ce toit dont vous étiez si fier? — J'ai un toit, disiez-vous, un toit héréditaire, et toi, tu n'en as pas!

Souvenir était comme enragé à répéter ce mot. — Monsieur Bitschkof, lui criai-je, que faites-vous? au nom du ciel! — Mais lui continuait à gambader comme un singe autour de Kharlof; et le maître d'hôtel ne venait pas, ni la femme de charge. Je m'effrayai : Kharlof, qui dans son entretien avec ma mère s'était calmé graduellement et semblait même s'être réconcilié avec son sort, entrait de nouveau en fureur. Il respirait plus vite, les veines de son cou s'enflaient sous ses oreilles; il agitait les mains, et ses yeux recommençaient à se mouvoir dans le masque sombre de son visage éclaboussé. Je menaçai Souvenir d'avertir ma mère; mais on eût dit qu'un démon s'était emparé de ce méchant baladin. — Oui, oui, criait-il, respectable seigneur, voilà où nous en sommes à cette heure. Mesdemoiselles vos filles et votre gendre Vladimir Vassilitch se gaussent de vous sous votre toit héréditaire. Si du moins vous les aviez maudites, selon votre promesse;... mais c'était encore au-dessus de vos forces. Vous avez cru que vous pouviez lutter avec Vladimir Vassilitch; vous vous permettiez même de l'appeler Volodka. Il est maintenant M. Slotkine gros comme le bras, un propriétaire, un seigneur. Et toi, qu'es-tu?

Un épouvantable hurlement interrompit la harangue de Souvenir. Kharlof éclatait. Ses poings se soulevèrent, son visage bleuit, l'écume parut sur ses lèvres, tout son corps frémit de rage. — Un toit, dis-tu? cria-t-il de sa voix de fer. Les maudire, dis-tu? Non, je ne les maudirai pas,... ça leur est bien égal; mais le toit,... je le détruirai de fond en comble; ils n'en auront pas plus que moi. Ils sauront quel homme est Martin Kharlof; ils connaîtront ce qu'il en coûte à me tourner en dérision. Ma force ne m'a pas encore quitté... Oh! ils n'auront pas de toit... Non! non!

J'étais pétrifié de terreur. Ce n'était plus un homme que j'avais devant moi, c'était une bête fauve qui se démenait éperdue de fureur. Souvenir, mort de peur, s'était caché sous une table.

— Ils n'auront pas de toit, reprit une dernière fois Kharlof,... et, renversant presque la femme de charge et le maître d'hôtel, qui entraient avec le linge, il se précipita hors de la maison, roula comme une boule à travers la cour, et disparut par la grande porte.

IV.

Ma mère aussi entra dans une terrible colère quand le maître d'hôtel vint lui apprendre d'un air consterné le départ de Kharlof. Il n'osa pas prendre sur lui de cacher le véritable motif de cet événement. — C'est donc toi? dit ma mère à Souvenir, qui était accouru bêtement comme un lièvre pour lui baiser la main, c'est ta méchante langue qui est cause de tout.

— Grâce, grâce,... balbutia Souvenir en jetant les bras derrière le dos, selon son habitude servile.

— Je connais ton *grâce!* répliqua ma mère.

Et, sans vouloir plus rien entendre, elle le chassa du salon. Elle fit venir Lizinski, lui donna l'ordre de partir sur-le-champ avec une voiture pour Ieskovo, et de ramener Kharlof, coûte que coûte. — Ne revenez pas sans lui, furent ses dernières paroles.

Le sombre Polonais s'inclina et sortit.

Je retournai dans ma chambre, je m'assis encore devant la fenêtre, et je restai plongé dans mes réflexions. Je ne pouvais pas comprendre comment Kharlof, qui avait supporté presque sans murmure les injures de ses proches, n'avait pu se maîtriser aux piqûres de langue d'un être aussi infime que l'était Souvenir. Je ne savais pas encore dans ce temps-là quelle amertume extrême peut se cacher au fond d'une raillerie, même plate et sortant d'une bouche méprisée. Le nom détesté de Slotkine, que Souvenir avait prononcé, était tombé comme une étincelle sur la poudre.

Une heure s'était passée. Je vis notre voiture rentrer dans a cour; mais l'intendant s'y trouvait seul. Lizinski sauta précipitamment de la voiture et monta le perron en courant; il avait l'air effaré, ce qui ne lui arrivait guère. Je descendis aussitôt, et entrai derrière lui dans le salon. — Eh bien! vous le ramenez? demanda ma mère.

— Non, répondit Lizinski. Je n'ai pas pu l'amener.

— Pourquoi? l'avez-vous vu?

— Oui.

— Que lui est-il donc arrivé? un coup de sang?

— Non, rien ne lui est arrivé. Il est en train de démolir sa maison.

— Comment?..

— Il se tient sur le toit de la maison neuve et la démolit. Il a déjà jeté par terre une trentaine de planches et une demi-douzaine de soliveaux.

Ma mère ouvrit de grands yeux. — Seul,... sur le toit,... et il détruit sa maison?

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Il marche sur le plancher du grenier, et brise tout à droite et à gauche. Sa force, comme vous daignez le savoir, est surhumaine... Puis, il faut dire la vérité, le toit n'est pas bien solide. Il est fait de voliges et de lattes, et cloué à broquettes.

Ma mère me regarda. — Voliges,... dit-elle, et broquettes... — Évidemment elle ne comprenait pas le sens de ces mots. — Mais enfin qu'avez-vous fait?

— Je suis revenu ici pour chercher des instructions. Sans envoyer beaucoup de monde, on ne pourra rien faire là-bas; tous les paysans se sont cachés de peur.

— Mais les filles de Martin Pétrovitch?..

— Elles aussi ne sont bonnes à rien. Elles courent de ci de là tout éperdues; elles entonnent le chant de mort,... et voilà tout.

— Slotkine est-il là?

— Lui aussi, il hurle plus fort que tous les autres.

Il était évident que c'était un cas bien singulier. Que fallait-il faire? Envoyer à la ville chercher l'*ispravnik?* Rassembler les paysans? Ma mère avait complétement perdu la tête. Gitkof, qui était venu pour dîner, n'était pas moins ahuri : il est vrai qu'il parla de requérir la troupe; mais, habitué à la discipline, il ne savait donner aucun conseil, et se bornait à regarder ma mère avec dévoûment et subordination. Lizinski, voyant qu'il n'avait pas d'instructions à espérer, finit par dire à ma mère, avec le respect affecté qui lui était familier, que, si on lui permettait d'emmener quelques palefreniers, jardiniers et autres gens de service, il pourrait bien faire une tentative.

— Oh! oui! faites une tentative, mais vite, vite; je prends tout sur mon compte.

Lizinski eut un froid sourire. — Je dois, madame, vous avertir d'avance qu'on ne peut répondre du résultat. La force de M. Kharlof est bien grande... et son désespoir aussi.

— C'est cet affreux Souvenir! s'écria ma mère. Jamais je ne lui pardonnerai; mais vite, vite, partez!

— Prenez beaucoup de cordes, monsieur l'intendant, et des crochets à incendie, fit Gitkof d'une voix de basse, et même, si vous aviez un filet, vous feriez bien de l'emporter. Il est arrivé une fois dans notre régiment...

— Je n'ai pas besoin de vos leçons, monsieur, interrompit l'intendant avec dépit.

Gitkof répondit d'un air piqué qu'il s'attendait à être convoqué.

— Oh! non! s'écria ma mère, reste ici. Que M. l'intendant aille seul. Partez, mon cher monsieur!

Je courus à l'écurie, je sellai moi-même mon petit cheval, et je partis au galop pour Ieskovo.

La pluie avait cessé, mais le vent soufflait avec plus de violence et frappait mon visage. A mi-chemin, ma selle faillit tourner. Je descendis de cheval et serrai les courroies avec les dents. Quelqu'un m'appela par mon nom; c'était Souvenir qui courait à travers champs pour me rattraper. — Eh! eh! mon petit père, me cria-t-il de loin, la curiosité vous talonne. Eh bien! moi aussi. Il ne faudrait pas mourir sans avoir vu une telle chose.

— Vous voulez vous repaître de vos œuvres! m'écriai-je avec indignation, — et, sautant sur mon cheval, je lui fis reprendre le galop. Cependant l'insupportable Souvenir ne restait pas en arrière; il ricanait et grimaçait même en courant.

Voici enfin Ieskovo, voilà la digue, la haie du jardin et les saules qui entourent l'habitation. J'arrivai à la porte cochère, j'y attachai mon cheval, et restai muet de stupeur. D'un bon tiers du toit de la maison neuve, il ne restait plus qu'un squelette. Des deux côtés de la maison étaient entassées des planches brisées. Sur le plancher du grenier, soulevant de la poussière et des débris, s'agitait avec une rapidité gauche et sinistre une masse noirâtre; tantôt cet être secouait le seul tuyau de cheminée qui restait, car l'autre s'était déjà écroulé; tantôt il arrachait une planche du toit et la lançait par terre; tantôt il saisissait les poutres à deux mains pour les ébranler. C'était Kharlof. Cette fois encore, il me fit l'effet d'un ours : la tête, le dos, les épaules, les jambes écartées posant sur le talon, tout en lui était d'un ours. Le vent violent qui s'était élevé faisait tourbillonner ses haillons et ses cheveux. C'était horrible à voir, son corps nu et rouge, qui se montrait par place à travers les déchirures; c'était horrible à entendre, son grognement rauque et sauvage. Une foule remplissait la cour; des paysannes, des gens de service, des enfans se pressaient le long des haies. Une vingtaine de paysans s'étaient rassemblés en groupe à quelque distance. Le vieux prêtre, que je connaissais déjà, se tenait sans chapeau sur le perron de l'autre maisonnette; de temps en temps, il soulevait des deux mains un vieux crucifix de cuivre et semblait le montrer à Kharlof en silence et sans espoir. Près de lui, le dos appuyé contre le mur et les bras croisés sur la poitrine, Evlampia regardait son père avec une sombre attention. Pour Anna, tantôt elle passait la tête hors de la fenêtre, tantôt elle bondissait dans la cour, puis

rentrait dans la maison. Pâle, blême, vêtu d'une vieille robe de chambre avec une calotte sur la tête et tenant à la main son fusil à un coup, Slotkine piétinait sur place. Il était haletant, il menaçait, il grelottait, il couchait Kharlof en joue, et rejetait son fusil sur son épaule, puis le visait de nouveau, criait, pleurait; il avait bien l'air d'un juif, comme disait ma mère. Dès qu'il nous aperçut, Souvenir et moi, il courut à notre rencontre.

— Voyez, voyez ce qui nous arrive, dit-il d'une voix larmoyante; il est devenu fou, entièrement fou. Regardez ce qu'il fait. J'ai déjà envoyé chercher la police; mais personne ne vient, personne ne vient. Si je lui tire un coup de fusil, je ne serai pas responsable devant la loi, car enfin chacun a le droit de défendre sa propriété. Je vais tirer... devant Dieu, je vais tirer... — Il s'élança vers la maison. — Martin Pétrovitch, si vous ne descendez pas, je tire.

— Tire, répondit sur le toit une voix terrible; tire! En attendant, voici un cadeau que je te fais. — Une longue planche vola dans l'air, tournoya deux fois, et vint tomber lourdement aux pieds mêmes de Slotkine. Celui-ci fit un saut en arrière; Kharlof partit d'un éclat de rire.

— Seigneur Jésus! — murmura quelqu'un derrière moi. Je me retournai, c'était Souvenir. — Ah! ah! me dis-je, tu cesses enfin de ricaner.

Slotkine empoigna un paysan par le collet de sa casaque. — Grimpe donc, hurlait-il en le secouant de toutes ses forces; grimpez tous, sauvez mon bien.

Le paysan avança de deux pas, renversa la tête, agita ses mains: — Eh! là haut, monsieur!.. Puis il fit volte-face et disparut.

— Une échelle! apportez une échelle! cria Slotkine aux autres paysans.

— Où la prendre? répondit-on du groupe. — Et quand même il y aurait une échelle, dit une voix lente, qui diable s'aviserait de grimper? Pas si bête! Que quelqu'un s'y frotte, il lui tordra le cou comme à un poulet. — Il était clair pour moi que, si même le danger eût été moindre, les paysans n'auraient pas obéi à leur nouveau maître; ils approuvaient presque Kharlof, et l'admiraient certainement.

— Brigands, scélérats! vociféra Slotkine. — A ce moment, la dernière cheminée s'écroula avec fracas, et à travers un nuage de poussière jaune on vit Kharlof, poussant un cri de triomphe et levant ses mains ensanglantées, se tourner de notre côté. Slotkine le mit en joue; mais Evlampia lui poussa le coude. Il se retourna. — N'empêche pas! cria-t-il avec fureur.

— Et toi, dit-elle, n'ose pas. — Ses yeux d'un bleu sombre s'allumèrent sous ses sourcils rapprochés. — Le père, dit-elle, détruit sa maison; elle est à lui.

— Tu mens, elle est à nous.

— C'est toi qui le dis, et moi, sa fille, je dis qu'elle est à lui. — Slotkine étouffait de colère; Evlampia le regardait fixement sans sourciller.

— Ah! bonjour, bonjour, ma fille chérie, cria d'en haut Kharlof; bonjour, Evlampia Martinovna. Comment vis-tu avec ton bon ami?..

— Père! dit Evlampia d'une voix sonore.

— Quoi, fille? reprit Kharlof en s'avançant jusqu'au bord du mur. — Je crus apercevoir sur son visage un étrange sourire, serein, presque jovial, et par cela même d'autant plus sinistre. Bien des années après, j'ai vu un sourire pareil sur le visage d'un condamné à mort.

— Finis, père; descends, viens à moi. Nous sommes coupables, nous te rendrons tout; crois ta fille, descends.

— De quel droit prends-tu des décisions? interrompit Slotkine. — Evlampia ne daigna pas lui répondre.

— Je te restituerai ma part, continua-t-elle; je te rendrai tout. Finis, descends, père; pardonne-nous, pardonne-moi!

Kharlof continuait de sourire. — Trop tard, ma colombe, — dit-il, et chacune de ses paroles sonnait comme de l'airain. — Trop tard s'est émue ton âme de pierre. Ça roule au bas de la montagne, ça ne peut plus s'arrêter. Ne me regarde pas; je suis un homme perdu. Regarde plutôt ton Volodka. Vois un peu quel joli garçon il fait. Regarde aussi ta vipère de sœur. Voilà qu'elle passe son museau par la fenêtre; elle fait *ks, ks*, à son charmant mari. Non, mes petits messieurs; vous avez voulu me priver de mon toit; eh bien! je ne vous laisserai pas solive sur solive. Je les avais toutes façonnées et placées de mes mains; je les détruirai toutes de mes seules mains. Vous voyez, je n'ai pas même pris de hache. — Il cracha dans la paume de ses deux mains, et saisit de nouveau une poutre.

— Finis, père, reprit Evlampia; — sa voix était devenue étrangement caressante. — Ne te souviens pas du passé. Crois-moi, tu m'as toujours crue. Descends, viens dans ma petite chambre; viens sur mon lit; je te sécherai, je te réchaufferai; je panserai tes plaies. Vois comme tu as déchiré tes pauvres mains. Tu vivras chez moi comme dans le giron du Christ. Tu mangeras des chatteries bien douces, et tu dormiras encore plus doucement. Oui, oui, nous avons été coupables. Allons, pardonne.

Kharlof hocha la tête. — Bavardage! je vais vous croire, n'est-ce pas? Vous avez tué en moi la croyance, vous avez tout tué. J'étais un aigle, je me suis fait pour vous vermisseau,... et vous avez mis le talon sur le vermisseau. Je t'aimais, tu le sais, et combien! Maintenant tu n'es plus ma fille, et je ne suis plus ton père. Je suis un homme perdu. Et toi, tire donc, lâche, s'écria-t-il tout à coup en

s'adressant à Slotkine. Pourquoi ne fais-tu que me viser? Tu te rappelles sans doute la loi : « si le donataire attente à la vie du donateur, celui-ci a le droit de reprendre ce qu'il a donné. » Ah, ah!.. n'aie pas peur, grand légiste, je ne demanderai rien; je réglerai tout moi-même... Allons, tire donc!

— Père! cria Evlampia d'une voix suppliante.

— Tais-toi.

— Martin Pétrovitch, mon petit frère, pardonnez, soyez généreux, balbutia Souvenir.

— Père, père chéri...

— Tais-toi, chienne! — Et, pour répondre à Souvenir, il fit un geste de mépris.

En ce moment, Lizinski avec sa suite montée sur trois *télégas* apparut devant la porte de l'enclos. Les chevaux fatigués soufflaient avec force, et les hommes se hâtèrent de sauter l'un après l'autre dans la boue. — Oh, oh, cria Kharlof à tue-tête, une armée, toute une armée contre moi! C'est bien. Seulement je préviens que quiconque viendra me rendre visite sur mon toit, je le renverrai la tête en bas. Je suis un maître de maison pointilleux, et je n'aime pas les visiteurs qui viennent me déranger. — Il s'accrocha des deux mains à la paire de solives qui forment sur le devant du toit ce qu'on nomme les jambes du fronton, et se mit à les secouer de toute sa force. Penché sur le bord du plancher, il leur imprimait des saccades en mesure, chantonnant comme le font les *bourlaki* qui s'attellent aux bateaux sur les fleuves : — Encore un coup, encore un... ouh!

Slotkine courut à Lizinski pour reprendre ses doléances; l'autre le repoussa brusquement, il se préparait à exécuter le plan qu'il avait imaginé. Lui-même se plaça devant la maison, et, pour faire diversion, entama une causerie avec Kharlof, lui représentant que ce qu'il faisait là n'était pas digne d'un gentilhomme, — (Encore un coup, encore un... ouh! chantait Kharlof) — que Natalia Nicolavna était très mécontente de sa façon d'agir, que ce n'était pas là ce qu'elle attendait de lui... — Encore un coup... ouh! chantait l'autre sur son toit. Cependant Lizinski avait détaché quatre palefreniers des plus forts et des plus hardis de l'autre côté de la maison pour qu'ils montassent sur le toit. Leur intention n'échappa point à la vigilance de Kharlof. Il abandonna le fronton, et courut précipitamment à l'autre bout du grenier. Son aspect était si terrible que deux des palefreniers qui s'étaient hissés jusqu'en haut redescendirent immédiatement par la gouttière, à la grande joie et aux éclats de rire des gamins rassemblés dans la cour. Kharlof agita le poing derrière les fuyards, et, revenant aussitôt à son fronton, il se remit à l'ébranler de nouveau en s'accompagnant de sa chanson

des *bourlaki*. Tout à coup il s'arrêta. — Maximouchka, ami de mon cœur, s'écria-t-il, est-ce bien toi que je vois?

Je me retournai. Le petit Cosaque Maximka se détachait en effet d'un groupe de paysans, et s'avançait en riant d'une oreille à l'autre. Son patron le sellier lui avait donné sans doute un jour de congé. — Viens ici, Maximouchka, mon fidèle serviteur! Viens, nous nous défendrons ensemble contre les méchans Tatars, contre les bandits polonais. — Maximka, tout en continuant de rire, se mit en devoir de grimper; mais on le saisit, on le traîna en arrière, Dieu sait pourquoi, si ce n'était pour donner un exemple aux autres, car il ne pouvait pas être d'un grand secours à Kharlof. — Ah! c'est comme ça, cria celui-ci, qui attaqua de nouveau les solives.

— Vikenti Ossipitch, dit Slotkine à Lizinski, permettez que je lui tire un coup pour l'effrayer seulement, car mon fusil n'est chargé qu'à plomb de bécassines... Lizinski n'eut pas le temps de lui répondre; les jambes du fronton, furieusement secouées par les poignets d'airain de Kharlof, craquèrent, penchèrent sur la cour, et s'écroulèrent avec fracas; entraîné par elles, Kharlof aussi fut précipité. Il frappa le sol de tout son poids. Les assistans poussèrent un cri. Kharlof restait étendu sur la poitrine; la longue poutre qui forme l'arête du toit avait suivi le fronton dans sa chute, et était tombée sur les épaules du malheureux.

On accourut, on enleva la poutre; on retourna Kharlof sur le dos. Son visage était inanimé; du sang suintait au coin des lèvres; il ne respirait plus. — C'est fini, — murmuraient les paysans qui s'étaient approchés. On courut chercher de l'eau dans un puits; on lui en jeta un seau tout entier sur la tête. La boue et la poussière furent enlevées du visage; mais aucune fibre n'y tressaillit. Un banc fut apporté et placé près de la maison; à grand'peine, on l'y mit sur son séant, la tête appuyée contre la muraille. — Le petit Cosaque Maximka s'avança, plia un genou, écarta l'autre jambe, et, dans cette pose théâtrale, souleva des deux mains le bras gauche de son ancien maître. Pâle comme la mort, Evlampia vint se placer devant son père et fixa sur lui ses yeux démesurément ouverts et immobiles. Ni Anna, ni Slotkine n'osèrent s'approcher. Tous se taisaient, dans une attente morne. On entendit enfin une sorte de bouillonnement convulsif dans la gorge de Kharlof, comme d'un homme qui avale de travers un breuvage; puis il fit un faible mouvement du bras droit, ouvrit un seul œil, celui du côté droit, et, ayant promené autour de lui un regard hébété, comme s'il eût été en proie à je ne sais quelle terrible ivresse, il bégaya : — Fra... cassé... — Puis après une pause : — Le voilà! le poulain noir... — Un flot de sang épais jaillit de sa bouche; tout son corps frémit. — C'est la

fin, — pensai-je; mais Kharlof ouvrit de nouveau l'œil droit (la paupière gauche restait immobile comme celle d'un mort), en dirigea le regard sur Evlampia, et d'une voix presque éteinte : — C'est toi, fille, dit-il,... je te... — Lizinski, d'un geste, appela le prêtre, qui se tenait encore sur le perron. Le vieillard se hâta; mais ses genoux chancelans s'empêtraient dans son long surplis. Tout à coup une hideuse convulsion souleva les jambes de Kharlof, puis le tronc, puis gagna son visage. Celui d'Evlampia se déforma de la même façon, comme si elle eût imité son père dans son agonie. Maximka fit le signe de la croix. J'eus peur, et, courant près de la porte d'entrée, je me pressai la poitrine contre un des poteaux. A ce moment, un murmure sourd et bas courut de bouche en bouche. Je compris que Kharlof avait cessé de vivre. La grosse poutre lui avait brisé l'épine dorsale.

— Que voulait-il lui dire en mourant, me demandai-je à moi-même en retournant à la maison sur mon poney; je te maudis ou je te pardonne? — Bien que la pluie eût recommencé, j'allais au pas, voulant rester plus longtemps seul avec mes réflexions. Souvenir était parti sur l'une des *télégas* qu'avait amenées Lizinski. Si jeune et si léger que je fusse en ce temps-là, je ne pouvais m'empêcher d'être frappé par le changement subit et profond que produit dans tous les cœurs l'apparition inattendue ou même attendue de la mort, sa solennité, et ce que j'appellerais sa sincérité. J'avais été fort ému, et pourtant mon regard enfantin avait pu noter bien des choses : comment Slotkine rapidement et furtivement avait jeté loin de lui son fusil ainsi qu'une chose volée; comment sa femme et lui étaient devenus soudain l'objet d'une réprobation silencieuse et générale, et comment le vide s'était fait autour d'eux. Cette réprobation ne s'étendait point sur Evlampia, bien que sa faute n'eût pas été moindre que celle de sa sœur; elle avait même excité une certaine pitié, lorsqu'elle tomba comme une masse inerte aux pieds de son père inanimé. Cependant tout le monde sentait qu'elle aussi était coupable. — Injustice envers le vieillard! dit un paysan à tête grise, appuyé, comme un juge antique, des deux mains et de la barbe sur un long bâton. Le péché est sur votre âme... Injustice! — Ce mot fut à l'instant accepté par tous comme un arrêt sans appel. La conscience du peuple avait parlé. Je le compris aussitôt, et je gardai à la main ma casquette, que j'avais ôtée au moment de la mort. Je remarquai aussi que, dans les premiers momens, Slotkine n'osait pas donner des ordres. Sans faire attention à lui, on souleva le corps et on le porta à la maison. Sans lui dire un seul mot, le prêtre alla chercher à l'église les objets nécessaires, et le *starosta* fit partir une *téléga* pour la ville, afin d'avertir l'autorité. Pour Anna, quand elle dit de chauffer un *samovar* pour laver

le corps du défunt, ce ne fut pas avec son ton habituel de commandement, mais avec un ton de prière, et on lui répondit avec rudesse.

Moi, je me demandais toujours: — Qu'a-t-il voulu dire à sa fille? Voulait-il lui pardonner ou la maudire encore? — Je décidai en moi-même qu'il lui avait pardonné, et je me sentis soulagé comme si j'avais deviné juste. Trois jours plus tard eurent lieu les funérailles de Kharlof aux frais de ma mère, qui, très affligée de sa mort, avait donné l'ordre de ne rien épargner. Elle-même n'alla point à l'église, ne voulant pas, disait-elle, revoir les trois coupables; elle m'y envoya avec Lizinski et Gitkof, que depuis ce jour elle ne traita plus que de femmelette. Il fut défendu formellement à Souvenir de reparaître à ses yeux, et longtemps après elle lui tint encore rigueur, l'appelant l'assassin de son ami. Cette disgrâce lui fut très sensible; il ne cessait de se promener, sur la pointe des pieds, dans la chambre voisine de celle de ma mère. Il était en proie à je ne sais quelle ignoble mélancolie; il frissonnait à tout moment et murmurait : grâce! grâce!

Pendant la cérémonie à l'église, Slotkine me sembla rentré dans son assiette ordinaire; il s'agitait comme d'habitude, et prêtait une attention avide à ce qu'on ne dépensât rien de trop, bien que ce ne fût pas pris dans sa poche. Maximka, paré d'une casaque toute neuve, présent de ma mère, s'était faufilé parmi les chantres, et poussait des notes de ténor tellement aiguës que personne ne pouvait douter de la sincérité de son attachement envers le défunt. Les deux sœurs étaient là, vêtues d'habits de deuil, et paraissaient plus troublées qu'affligées, surtout Evlampia. Anna avait pris un air humble et contrit; cependant elle ne faisait nul effort pour pleurer, et se bornait à passer continuellement sur ses cheveux sa main longue et sèche. De temps en temps, Evlampia se laissait tomber dans une sombre rêverie. Cette réprobation générale et sans appel que j'avais déjà remarquée le jour de la mort, je la retrouvais sur tous les visages, dans les mouvemens et les regards des assistans; seulement cette réprobation était devenue, non pas moins forte, mais plus froide et comme indifférente. On eût dit que tous ces gens savaient que le grand péché dont la famille de Kharlof s'était rendue coupable envers lui était maintenant porté devant le seul vrai juge, et qu'eux n'avaient plus besoin ni de s'inquiéter ni de s'indigner. Tous priaient avec ferveur pour l'âme du défunt, de ce défunt qu'ils avaient peu aimé durant sa vie, que même ils avaient craint, tant la mort avait fait une entrée brusque et imprévue! — Si encore il eût aimé à boire, disait sur le perron de l'église un paysan à un autre.

— Eh! il arrive aussi qu'on s'enivre sans boire.

— Oui, il y a eu injustice, reprit le premier, répétant ce mot décisif.

— Injustice! murmurèrent tous autour de lui.

— Pourtant il a été dur pour vous, fis-je observer à un autre paysan, dans lequel je reconnus un des serfs de Kharlof.

— C'était son affaire de seigneur, répondit le paysan; ça ne change rien à l'injustice qu'on lui a faite.

Devant la fosse ouverte, Evlampia trahissait la même absence d'esprit; elle semblait obsédée de la même rêverie morne. Je remarquai qu'elle traitait Slotkine, qui plusieurs fois tenta de lui adresser la parole, comme elle avait traité Gitkof, et plus mal encore.

Quelques jours après, le bruit se répandit qu'Evlampia Martinovna avait quitté pour toujours la maison paternelle, et sans dire où elle allait. Elle avait abandonné à sa sœur toute la part de fortune qui lui revenait, se bornant à emporter quelques centaines de roubles. — La bonne Anna, elle a racheté son mari, s'écria ma mère en apprenant cette nouvelle.

Puis, s'adressant à Gitkof, qui avait remplacé Souvenir pour lui faire la partie de piquet : — Il n'y a que toi qui as les mains malhabiles, des mains qui ne savent ni prendre ni garder.

Gitkof poussa un soupir en regardant ses larges mains étalées sur la table. Peu de temps après, ma mère et moi, nous allâmes nous établir à Moscou, et bien des années s'écoulèrent avant que j'eusse l'occasion de revoir les filles de Kharlof.

V.

Ce fut de la façon la plus naturelle que je rencontrai d'abord Anna Martinovna. Comme je visitais, après la mort de ma mère, notre village, où je n'avais pas mis le pied depuis plus de quinze ans, je fus invité par le juge de paix à me rendre en consultation, avec d'autres propriétaires du voisinage, chez la veuve Anna Slotkine. C'était à l'époque où s'accomplissait, avec une lenteur qu'on n'a pas encore oubliée, le partage des terres seigneuriales communes. La nouvelle de la mort du petit juif aux yeux de pruneaux ne me causa, je l'avoue, aucun chagrin, et je n'étais pas fâché de revoir sa veuve. Elle jouissait, dans tout notre district, de la réputation d'une admirable ménagère. En effet, son domaine, ses fermes, sa maison (je regardai involontairement le toit, il était en feuilles de fer), tout se montrait dans l'ordre le plus parfait. Tout était rangé, balayé, peint à neuf. On eût dit qu'une Allemande habitait là. Anna elle-même avait certainement vieilli; mais ce charme qui lui était particulier, ce charme sec et méchant, qui m'avait tant ému

jadis, ne l'avait pas tout à fait abandonnée. Sa toilette était rustique, mais de bon goût. Elle nous reçut avec courtoisie. Lorsqu'elle m'aperçut, moi le témoin de l'horrible événement, elle n'eut pas l'air de sourciller. Elle ne fit aucune allusion ni à ma mère, ni à son père, ni à sa sœur, ni à son mari, tout comme si, d'après notre proverbe, elle eût eu la bouche pleine d'eau. Elle avait deux filles, toutes deux très jolies, sveltes, à figure aimable, avec une expression gaie et caressante dans leurs yeux noirs. Elle avait aussi un fils, qui ressemblait un peu trop au père, mais qui était pourtant un charmant garçon. Pendant la discussion entre les propriétaires, le maintien d'Anna resta très calme, plein de dignité. Sans montrer ni trop d'obstination ni trop d'avidité, personne ne comprenait mieux ses intérêts, ne savait exposer et défendre ses droits d'une façon plus convaincante. Toutes les lois qui avaient trait à l'affaire, et jusqu'aux circulaires ministérielles, lui étaient parfaitement connues. Elle parlait peu et d'une voix douce; mais chaque mot touchait le but. Le résultat final de cette conférence fut que nous consentîmes à toutes ses exigences, et que nous fîmes des concessions dont nous restâmes ébahis nous-mêmes. Au retour, deux gentilshommes se traitèrent eux-mêmes et publiquement d'imbéciles. Tous grognaient et hochaient la tête d'un air mécontent. — A-t-elle de l'esprit, cette femme! s'écriait l'un d'eux.

— C'est une fière coquine! ajouta un autre, moins délicat dans ses expressions. Comme on dit, elle vous fait le lit très doux, mais il est dur d'y dormir.

— Et quelle avare! dit un troisième. Une cuillerée de caviar et un petit verre d'eau-de-vie par tête! Voilà-t-il pas...

— Que pouvez-vous attendre de cette femme? s'écria un gentilhomme resté jusque-là silencieux. Qui donc ignore qu'elle a empoisonné son mari?

A ma grande surprise, personne ne protesta contre cette horrible accusation. Je fus encore plus étonné en voyant que tous, quoi qu'ils en eussent, témoignaient pour Anna le plus grand respect. Le juge de paix s'éleva jusqu'au lyrisme. — C'est Sémiramis, s'écria-t-il, ou la grande Catherine. Pour l'obéissance des paysans, un modèle; pour l'éducation des enfans, un modèle. Quelle tête! quelle cervelle!

Sémiramis et Catherine à part, nul doute que la veuve Slotkine ne menât une vie très heureuse. Sa famille, son entourage, elle-même, tout respirait le contentement du dedans et du dehors, l'agréable sérénité de la santé physique et morale. Jusqu'à quel point méritait-elle un semblable bonheur? C'est une autre question. Du reste, ces sortes de questions ne se posent guère que lorsqu'on est jeune. Tout dans le monde, le bon comme le mauvais, est donné à

l'homme moins en vertu de ses mérites qu'en conséquence d'immuables lois, ignorées encore, mais logiques.

J'avais pris des informations sur Evlampia auprès du juge de paix. Depuis sa disparition, on était resté sans nouvelles à son sujet; on la croyait morte. Pourtant je suis convaincu que je l'ai rencontrée; voici dans quelles circonstances. Environ quatre ans après ma dernière entrevue avec Anna au sujet des terres communes, je m'étais établi pour tout l'été à Mourino, petit village des environs de Saint-Pétersbourg, bien connu comme lieu de villégiature d'un ordre inférieur. A cette époque, la chasse autour de Mourino était assez bonne, et presque chaque jour je sortais avec mon fusil. J'avais pour compagnon un bourgeois de la capitale nommé Vikoulof, bon garçon, pas sot du tout, mais qui avait mené, comme il disait lui-même, une « conduite perdue. » Où cet homme n'avait-il pas été, et que n'avait-il pas été? Rien ne pouvait le surprendre; cependant il n'aimait que deux choses, la chasse et l'eau-de-vie. Voilà qu'un jour, revenant à Mourino, nous eûmes à passer devant une maison isolée située près d'un carrefour et entourée d'une palissade haute et serrée. Ce n'était pas la première fois que je voyais cette maison; elle avait je ne sais quoi de mystérieux, de verrouillé, de muet, qui faisait penser à une prison ou un hôpital. De la route, on ne pouvait distinguer que le toit à angle aigu, peint d'une couleur sombre. Dans toute la palissade existait une seule porte, et cette porte elle-même semblait barricadée. Jamais aucun bruit ne s'y faisait entendre; et pourtant la maison n'était pas abandonnée; on reconnaissait qu'elle était habitée par quelqu'un. Au reste, elle aurait pu soutenir un siége, tant elle était solidement bâtie et puissamment protégée. — Qu'est-ce que cette forteresse? demandai-je une fois à mon camarade de chasse.

Vikoulof cligna de l'œil d'un air malin. — Hein! quel étrange bâtiment? Il rapporte gros à l'*ispravnik* du district.

— Comment cela?

— Avez-vous jamais entendu parler des *raskolnik* (vieux croyans), de ceux nommés *khlisti*, qui vivent sans prêtres?

— Certainement.

— Eh bien! c'est ici qu'habite leur principal chef, leur *mère*.

— Une femme!

— Oui, une mère. Ils appellent cela une sainte vierge mère de Dieu. On dit que celle-ci est bien sévère, un vrai général. Elle vous remue des milliers de roubles. Ah! si c'était en mon pouvoir, je pendrais toutes ces saintes vierges; mais à quoi bon?

Les paroles de Vikoulof me restèrent dans l'esprit. Souvent depuis lors je me détournais de ma route tout exprès pour revoir la maison mystérieuse. Un jour que j'arrivai devant son unique porte,

j'entendis, ô miracle! tirer le verrou de bois, la clé grinça dans la serrure, la porte s'ouvrit lentement; une puissante tête de cheval, à la crinière tressée, parut sous une *douga* bariolée, et une légère *téléga*, comme celles des riches marchands, sortit de la cour et gagna la route. Sur le coussin en cuir, de mon côté, était assis un homme d'une trentaine d'années, d'un visage remarquablement beau et régulier. Il était vêtu d'un caftan noir très propre, et portait un bonnet, noir aussi, qui lui couvrait le front jusqu'aux yeux. Avec un maintien grave, il tenait les rênes du vigoureux animal qui traînait la *téléga*. A son côté était assise une femme de haute taille, droite comme une lance. Un riche châle noir lui couvrait la tête. Elle était vêtue d'une courte pelisse en velours olive et d'un jupon en laine bleue. Ses deux mains blanches, gravement croisées sur sa poitrine, se soutenaient l'une l'autre. La *téléga* tourna brusquement, de sorte que la femme se trouva tout près de moi. Elle fit un mouvement, et je reconnus Evlampia, la fille de Kharlof. Je la reconnus sur-le-champ, sans la moindre hésitation, car je n'ai jamais vu qu'à elle des yeux comme les siens, et surtout ces lèvres hautaines et sensuelles à la fois. Son visage s'était allongé, et quelques rides se montraient sur la peau défraîchie; mais c'est l'expression de ce visage qui avait le plus changé. Il serait difficile de décrire cette assurance sévère, orgueilleuse. Ce n'était plus la calme jouissance du pouvoir, c'en était la satiété que respirait chacun de ses traits. Dans le regard nonchalant qu'elle laissa tomber sur moi se lisait l'habitude de ne rencontrer partout qu'une soumission sans réplique. Évidemment cette femme vivait entourée, non de sectaires, mais d'esclaves; évidemment elle avait oublié le temps où la moindre de ses volontés n'était pas un ordre. Je prononçai son nom à haute voix, elle frissonna légèrement, et me regarda pour la seconde fois non point avec effroi, mais avec une colère dédaigneuse, comme si elle eût dit : Qui ose me déranger? Puis elle entr'ouvrit à peine la bouche et prononça un seul mot. L'homme assis à son côté se redressa, frappa des rênes sur les flancs du cheval, qui partit au grand trot, et la *téléga* disparut. Depuis ce temps, je n'ai plus rencontré Evlampia; je ne puis pas même me figurer comment la fille de Kharlof était devenue une sainte vierge chez les *khlisti*. Qui sait? peut-être a-t-elle déjà fondé une nouvelle secte qui s'appelle la secte d'Evlampia; de pareilles choses se sont déjà vues en Russie.

Voilà ce que j'avais à vous dire de mon *roi Lear* de la steppe, de sa vie et de sa famille. — Le conteur se tut, et nous nous séparâmes.

IVAN TOURGUÉNEF.

L'ALLEMAGNE CONTEMPORAINE

ÉTUDES ET PORTRAITS

II.

LES POÈTES DE L'EMPIRE ALLEMAND.

I. Emanuel Geibel, *Heroldsrufe, ältere und neuere Zeitgedichte*, 1871. — II. Oscar von Redwitz, *Das Lied vom neuen deutschen Reich*, 1871. — III. Emil Rittershaus, *Neue Gedichte*, 1872.

I.

« Je voudrais me conserver libre, s'écriait jadis un poète allemand, me cacher au monde entier, voguer sur des eaux tranquilles, abrité derrière un rideau de nuées, et que par un charme magique le chant des oiseaux m'affranchît du poids de la terre. Bercé par le pur élément, je voudrais fuir les hommes et leurs souillures, effleurer la rive par intervalles sans jamais descendre de ma nacelle, saisir en passant un bouton de rose, et poursuivre mon humide voyage, voir de loin comment paissent les troupeaux, comment croissent et se renouvellent les fleurs, comment les vendangeuses détachent les grappes, comment les faucheurs coupent l'herbe odorante, et ne me nourrir que de la clarté du jour qui demeure éternellement pur, et de quelques gorgées d'une onde fraîche, breuvage qui ne hâte point le cours du sang. » Le poète se répondait à lui-même : « Que signifient ces découragemens enfantins, ces vains et chimériques souhaits? Apprendre à aimer les hommes, voilà le seul vrai bonheur. La fleur se dessèche sans retour, sans retour croît et grandit l'enfant; il y a dans le cœur des abîmes qui sont plus

profonds que l'enfer;... mais, si au jour de joie succède un jour sombre, tout finit par se balancer. Comme la lune, dans son vol léger, tour à tour t'apparaît ou se dérobe au sein des nues, qu'ainsi passe devant toi la face changeante de la vie, jusqu'à ce qu'elle s'engloutisse dans les flots. »

Platen a représenté sous ces traits deux sortes de poésies, deux muses. L'une, rebutée de ce qu'on voit et de ce qu'on entend ici-bas, prenant la terre en dégoût, s'enfuit dans une solitude, où elle s'enivre de ces songes qui font oublier la vie. L'autre, moins délicate ou moins chagrine, se mêle résolûment aux hommes, se plaît aux bruits des cités, aux rumeurs confuses des multitudes. Elle foule d'un pied hardi l'arène où crient, gesticulent, se coudoient et se débattent des joies grossières et des colères brutales, elle y ramasse un peu de limon sanglant; pétris par ses doigts, cette boue et ce sang tressaillent, s'animent, prennent un visage où respire une tragique beauté. Comme le cœur humain, le champ de la poésie est infini, et les poètes sont libres dans le choix de leurs sujets comme dans celui de leurs amours. Le point est que l'inspiration soit franche, que l'artiste ait une âme, que dans l'œuvre il y ait un homme. Il est un poète illustre qui n'a chanté sur sa lyre que des boxeurs, des cochers et des jockeys; mais il a répandu dans ses chants toute la Grèce, ses héros et ses dieux, et le grand cœur de Pindare. En nous promenant au sein du monde invisible, Dante ne nous y fait voir que des guelfes et des gibelins, il nous détaille toute la gazette de Florence; mais c'est Dante qui la raconte, et il a coulé des passions d'un jour dans cet airain qui brave le temps. Il a su découvrir dans ce qui passe ce qui ne passe point, dans Florence tout le ciel et tout l'enfer; les pensées éternelles qui le hantaient ont communiqué aux battemens de ce cœur de gibelin leur religieux mystère et leur durée.

La politique n'est pas un éden; c'est un lieu troublé, obscur, souvent fangeux, et les muses, vêtues d'hermine, qui craignent les éclaboussures, feront mieux de ne s'y point hasarder. De grands poètes ont paru ignorer ce qui se passait autour d'eux, ils sont morts sans avoir fait à l'histoire de leur temps l'honneur de la mettre en vers; que leur importaient les secrets des cabinets, les agitations des carrefours? Leur propre cœur suffisait à les occuper. D'autres ont consacré par leurs chants les deuils et les fêtes de leur peuple. « Comme les douces rosées, filles des nuages, disait Pindare, réjouissent le laboureur dont elles fécondent les champs, ainsi les hymmes embellissent les succès de l'athlète vainqueur, et il devient l'entretien des siècles futurs. » D'autres encore n'ont célébré que des noms ou des choses périssables et n'ont pas su les disputer à la mort; ils

dorment, eux et leurs sujets, dans le même tombeau et dans le même oubli. A ceux-ci, l'âme a manqué plus que le talent; leurs tendresses comme leurs haines ne méritaient pas de traverser les siècles. On a cru condamner la poésie politique en disant que mettre la puissance d'un grand génie au service des passions d'un parti, c'est livrer aux Turcs les statues de Phidias pour en faire de la chaux; mais le caractère du génie est de ne pouvoir s'asservir aux passions des partis. Il y a en lui quelque chose de souverain qui répugne à toutes les complaisances honteuses, à tous les esclavages. Il ne saurait ni flatter bassement ce qu'il aime, ni outrager l'ennemi vaincu; ses amours ont de pieuses inquiétudes et la clairvoyance d'une incorruptible justice, ses colères ont des retours généreux et de saintes clémences. Il sait que tout triomphe a un lendemain, que le ciel est jaloux, que les vents sont changeans; il porte en lui une sagesse cachée què la fortune n'éblouit ni ne maîtrise. Aussi, quoiqu'il marche les yeux attachés sur la terre, quoiqu'il paraisse ne ressentir que des douleurs et des joies mortelles, il peut dire au monde avec confiance en lui montrant son cœur et son poème : Entrez, il y a ici des dieux! *Introite, nam et hic dii sunt.*

Si l'on retranchait de la poésie lyrique de l'Allemagne toutes les odes et les chansons politiques, on dépouillerait ce merveilleux écrin sinon de ses plus beaux joyaux, du moins de quelques perles de grand prix. De Herder à Uhland et de Uhland à Freiligrath, le patriotisme a inspiré aux poètes allemands de nobles accens, des accords d'une grâce suave ou d'une mâle et forte harmonie. Qui ne sait qu'en 1813, dans ces jours de sanglante et de glorieuse mémoire où la nation se leva tout entière pour secouer un insupportable joug, quelques-uns de ses fils surent se battre en chantant et chanter en mourant? Ce ne fut pas Goethe qui se chargea de redire dans la langue des dieux ce qui se passait alors de terrible et de violent au fond des cœurs et le sombre enthousiasme qui emportait les courages (1). L'Allemagne insurgée lui faisait l'effet d'une maison d'aliénés, où sa sagesse n'était pas à l'aise. Il croyait à l'étoile invincible de Napoléon. « Ils auront beau remuer leurs chaînes, s'écriait-il, ils ne les briseront pas; cet homme est trop grand pour eux. » Non-seulement il avait peu de foi au succès, mais il détestait à l'égal des portes de l'enfer le fanatisme et la haine, tout ce qui rétrécit le cerveau, tout ce qui trouble la pensée, toutes les fumées âcres qui blessent des yeux amoureux du jour. Il disait au patrio-

(1) Voyez l'excellente histoire de la littérature allemande de M. Julian Schmidt, 5e édition, t. III, pages 3, 36 et suivantes. Voyez aussi Ludwig Haüsser, *Deutsche Geschichte vom Tode Friedrichs des Grossen bis zur Gründung des deutschen Bundes*, p. 242 et 243.

tisme ce qu'il avait dit autrefois à l'église : « ôte-toi de devant mon soleil, le soleil de la pure humanité! » L'arrivée des Prussiens à Weimar le contraria; les volontaires, selon lui, se comportaient mal et ne prévenaient point en leur faveur. Il s'enfuit à Tœplitz, où, pour mieux se distraire, il entreprit d'étudier l'histoire de la Chine. Plus tard, lorsque tonnait le canon de Waterloo, il n'était plus en Chine, il était en Perse; il lisait Hafiz, et les ghazels de celui qu'on a surnommé l'Anacréon de Chiraz le transportaient; sous l'influence de ce charme, de cette ivresse, il composait déjà dans sa tête son *Divan*. « Le nord, l'ouest et le sud se déchirent, les trônes volent en éclats, les empires tremblent. Fuis, va respirer dans le pur Orient l'air des patriarches; parmi les amours, les coupes et les chants, la source de Chiser te rajeunira. » C'est ainsi qu'il avait laissé à de nouveau-venus, à des talens obscurs, novices, à peine dégauchis, le soin de célébrer la patrie, les batailles de la liberté, les déroutes de la tyrannie. Leurs chansons déplaisaient à sa dédaigneuse oreille; il lui semblait que ces violons grinçaient, il préférait Suleika et les soupirs des houris. Pourtant ces violons ont chanté des airs qui méritent de vivre; cette poésie militante qui sent la poudre, où vibre le souffle des tempêtes, n'a pas atteint à la perfection de la forme, mais elle a de l'élan, du jet, une éloquente sincérité : c'est le cri du malheur, du courage et de la foi. Si le *Divan* est un impérissable chef-d'œuvre, Théodore Kœrner a son prix, et on se plaira toujours à écouter ce qu'en partant pour chercher la mort sur un champ de bataille ce héros de vingt-deux ans disait à son épée (1).

En 1870 comme en 1813, la guerre a eu ses poètes. Gravelotte et Sedan ont singulièrement enrichi le Parnasse germain. Il n'est pas de bulletin de victoire qui n'ait fait entrer en danse les lyres et les guitares. A l'armée active et permanente de la poésie allemande se sont joints et le landsturm et les volontaires; la mobilisation a été générale, tout le monde était sur pied, et chacun a fait vaillamment son devoir. Ceux qui ne possédaient qu'un flageolet tâchaient d'en grossir le son à force d'y souffler; ceux qui avaient de la voix se sont époumonés, et ceux qui l'avaient fausse s'excusaient sur

(1) Les plus admirables vers, les plus achevés de forme qu'aient inspirés les guerres d'indépendance, sont les *Sonnets cuirassés* (*geharnischte Sonette*) de Rückert, qui en 1813 avait vingt-quatre ans; mais ces beaux vers sont plus cherchés que ceux d'Arndt et de Kœrner. Rückert était moins poète qu'artiste. Possédant à un degré rare les ressources de la langue et les secrets du métier, il a traité tous les sujets, s'est essayé dans tous les styles; sa carrière poétique a été une longue expérimentation, et ses expériences ont presque toutes réussi. C'est le plus grand d'entre les habiles. « Les *Sonnets cuirassés*, a remarqué finement M. Julian Schmidt, ont de l'essor et une grande richesse de pensées; mais quiconque a une oreille délicate pour les vibrations du cœur y sentira par endroits l'inspiration de seconde main, *das Anempfundene.* »

leurs bonnes intentions. Les journaux ont été inondés de vers; parfois un heureux assemblage d'ïambes, de trochées et d'anapestes imitait, à s'y méprendre, le grondement du canon et les charges de cavalerie. A tout cela se mêlaient l'éternel Arminius, qui n'a jamais négligé de si belles occasions de revivre, et le dieu Thor, qui arrivait tout courant de Troudouangour pour menacer Paris de son formidable marteau. Un critique allemand représentait dernièrement à tous ces rimailleurs subalternes que le patriotisme ne suffit pas, que, de même que l'argent est le nerf de la guerre, le nerf de la poésie pourrait bien être le talent. Ils pouvaient répondre comme certain personnage de Heine : « D'autres poètes ont de l'esprit, d'autres la fantaisie, d'autres la passion ; nous avons la vertu. Voilà notre seul bien. » Cependant de vrais poètes, qui ne manquent ni d'esprit ni de fantaisie, ont pris part à ce bruyant concert, et leurs voix ont fini par couvrir les autres. Ils ont exprimé en vers harmonieux et faciles le légitime orgueil que leur inspirait le triomphe des armes allemandes, et ils ont chanté avec une sorte d'enthousiasme religieux la restauration de l'empire. Quelques-uns ont pu se vanter à bon droit qu'ils avaient depuis longtemps annoncé ce grand événement, que leurs regards prophétiques avaient vu Jérusalem sortir de ses cendres, l'oint du Seigneur poser sur sa tête la couronne de gloire.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la restauration de l'empire est une cause en faveur dans le monde littéraire d'outre-Rhin, et qu'il y a en Allemagne des poètes impérialistes. Le saint-empire germanique a cela pour lui, que jadis il fut assez puissant pour faire de grandes choses, et que plus tard, dans l'âge de décadence où les pouvoirs se corrompent, où leurs vices l'emportent sur leurs qualités, il fut mis dans l'impuissance de mal faire, de telle sorte qu'on lui sait également gré de ce qu'il a fait et de ce qu'il n'a pas fait. Quels noms que ceux d'un Henri l'Oiseleur, d'un Othon le Grand, ces vainqueurs des Slaves et des Huns, ces épées infatigables dont il est vrai de dire qu'elles travaillaient pour une idée, ces conquérans législateurs qui donnèrent à l'Allemagne avec ses premières chartes la Lorraine, la Bohême et l'Italie! Quelle émouvante tragédie que la querelle des investitures, que la destinée des Henri de Franconie dans leurs alternatives de grandeur et d'abaissement! Et où trouver de plus imposantes figures que celles des deux Frédéric de Souabe? Ces noms et ces visages n'ont jamais cessé de hanter les imaginations germaniques. Les Allemands ont ceci de particulier, que, grâce à la réformation, à la science, à la philosophie, ils sont à certains égards le peuple le plus moderne, le plus émancipé de l'Europe, et qu'ils sont en même temps le peuple le plus at-

taché, le plus dévot à ses souvenirs. Ils sont doués d'une mémoire tenace et résistante, où il n'y a point de fuite, et qui garde tout. Au goût des hardiesses, des nouveautés, des aventures de l'esprit, ils joignent ce qu'on pourrait appeler le conservatisme du cœur; aussi ont-ils inventé l'art de conserver leurs passions, et vous les voyez tirer du fond de leur poitrine de tendres fidélités ou des haines acerbes qu'on croyait mortes depuis longtemps, et qui paraissent aussi fraîches que le premier jour, à cela près qu'elles sentent un peu le renfermé. Quiconque a voyagé en Allemagne y a rencontré des hommes très raisonnables et très raisonneurs, fort avancés dans leurs idées, chauds partisans de la musique, de la religion et de la politique de l'avenir, et qui ne laissent pas d'avoir leurs superstitions et leurs légendes. A de certaines heures, vous voyez flotter dans leurs yeux des fantômes, vous y apercevez distinctement Barberousse, le champ de bataille de Teutobourg, Chrimhield, tous les Nibelungen, et il prend à ces romantiques défroqués des attendrissemens qui ont mille ans de date : ce ne sont pas des hommes du XIXe siècle, ils sont tout à la fois du XIIIe et du XXe. On a dit avec raison que le vaincu de Tagliacozza, ce pauvre Conradin, mis à mort par Charles d'Anjou en l'an de grâce 1268, est encore en possession d'arracher des larmes à bien des Allemands, qu'il est encore un de leurs griefs contre la France. Il a figuré avec honneur dans les odes et les chansons guerrières de l'an passé, en compagnie d'Arminius et du dieu Thor. L'Allemagne est une maison très aérée et très bien éclairée; Luther, Kant, Lessing, Goethe, Hegel, y ont percé de larges fenêtres par lesquelles la lumière entre à flots, et cependant cette maison où il fait si clair ne laisse pas d'être visitée par des revenans qui en vérité ne sont pas d'humeur débonnaire et mènent grand bruit. M. de Bismarck est le rare exemple d'une tête allemande que ne hantent point les fantômes; mais, lorsqu'il le faut, ce grand sceptique sait évoquer les revenans.

Si Charles-Quint eût réussi dans ses projets, il aurait fait de la puissance impériale une redoutable machine d'oppression. La défection de Maurice de Saxe sauva la réforme et l'Allemagne. Sous Ferdinand II, l'empire s'asservit de nouveau à la politique espagnole, et menaça de détourner à jamais l'Allemagne de ses vraies destinées. Plus allemand que l'empereur, un Tchèque, Wallenstein, refusa de mettre son épée au service de l'Espagne et des jésuites; il lui en coûta la vie. Quand les Allemands oublient, c'est qu'ils le veulent bien; ils ont des ignorances volontaires. En ce temps d'impérialisme rajeuni, on n'aime pas à se souvenir qu'au XVIe et au XVIIe siècle la cause des princes dans leur procès avec l'empereur était celle des peuples et de la liberté des consciences, que les fran-

chises germaniques ont triomphé par le secours de l'étranger, qu'après Gustave-Adolphe rien ne leur fut plus utile que l'alliance de la France. Grâce à Richelieu, à Mazarin, à l'épée de Condé et à la paix de Westphalie, le sceptre impérial ne fut plus pour l'Allemagne une menace ni un danger, et il put reconquérir cette popularité des pouvoirs faibles, qui ont moins de réelle autorité que de lustre et de prestige. On ne saurait les rendre responsables de rien. La faiblesse a cet avantage, qu'elle peut s'attribuer toutes les bonnes intentions, et souvent c'est un bonheur pour un gouvernement que d'avoir le droit de ne rien faire.

Dans les premières années de ce siècle, par l'établissement de la confédération du Rhin, vaine chimère d'un enfant gâté de la fortune qui en était venu à croire tout possible, l'Allemagne perdit son empereur. Au congrès de Vienne, il fut question de le lui rendre. Stein, passionné pour cette restauration, avait réussi à gagner à sa cause Capo d'Istria et la Russie; il ne put vaincre la résistance des princes de Metternich et de Hardenberg. Comme l'a dit M. Thiers, « l'Autriche avait senti le poids de la couronne germanique, et elle n'en voulait pas la dépendance, si en la rétablissant on la laissait élective. Or, comme la Prusse ne pouvait l'admettre qu'élective, dans l'espérance de l'obtenir un jour, l'Autriche avait eu la sagesse de ne plus vouloir d'une couronne fort lourde, qu'on n'obtenait à chaque règne qu'en flattant les électeurs, et qu'on était menacé de voir passer à la Prusse. » Dès lors on put prévoir que la restauration de l'empire ne s'accomplirait qu'après une lutte décisive entre la Prusse et l'Autriche, que la couronne serait le prix du vainqueur, et que cette couronne deviendrait un patrimoine de famille. En attendant, ce ne furent pas seulement les âmes romantiques qui pleurèrent l'empire disparu : il avait le grand mérite de ne plus exister, et ce qui existait plaisait peu. La confédération germanique s'appliquait à faire regretter l'empereur.

Jamais nation ne ressentit une déception pareille à celle qu'éprouva l'Allemagne au lendemain des guerres de l'indépendance. On venait de faire de grandes choses, on avait brisé ses chaînes et renversé le colosse qui tenait l'Europe sous son talon, maître impérieux que la révolution avait mis sur le pavois et qui avait renié sa mère; on avait invoqué contre lui les idées mêmes qu'il avait trahies, et au prix de sanglans sacrifices on avait eu raison de ce génie en démence. Un enthousiasme généreux animait les cœurs, on sentait courir dans ses veines la fièvre des grandes pensées et des grandes actions, et l'Allemagne demandait à ses hommes d'état de s'inspirer de ses désirs, de respecter ses espérances, qui avaient germé et fleuri dans le sang, de lui préparer un avenir digne de ses efforts;

mais on était conduit par des vieillards qui ne consultaient que leurs défiances. Oublieux de tout ce qu'ils avaient promis à Kalisch et ailleurs, les gouvernemens ne songeaient qu'à se liguer contre les peuples, et faisaient peser sur eux le joug d'une police ombrageuse et tracassière. L'Allemagne se sentait jeune; ses hommes d'état, ne pouvant lui communiquer leurs années, avaient pris le parti de la traiter en enfant, de la réintégrer dans son berceau, et ses rois et ses roitelets lui récitaient des contes de nourrice pour l'endormir; quand l'enfant criait, on le fouaillait.

Ce fut alors qu'une jeune muse, pleine de grâces et d'enchantemens, confidente de cette grande espérance déçue, éleva la voix et se mit à parler aux princes, leur disant : « Avez-vous oublié le jour des batailles et que les peuples ont lavé de leur sang votre honte? Ne ferez-vous point ce que vous avez promis? » Et, craignant que les peuples, à force d'être bercés, ne finissent par s'assoupir, elle leur criait : « Où est le prix de vos souffrances et de vos travaux? Vous avez détruit les hordes étrangères, et cependant vous êtes encore en servitude. » Prenant dans sa main son bâton de pèlerin, cette muse faisait le tour « du pays où fleurit la pomme de terre. » Elle pénétrait chez les rois, elle y voyait des arbres qui, au lieu de se nourrir des sucs grossiers, mais vivifians, de la terre, tournaient en l'air leurs racines. Elle entrait chez les poètes, et leur reprochait de n'avoir pas le temps de s'occuper des chagrins des petits, tout appliqués qu'ils étaient à contempler leur grand cœur déchiré. Elle entrait dans les églises, où des robes noires disaient en citant l'Évangile : Apprenez à vous soumettre et à vous taire! « comme si la Bible tout entière eût été un livre des rois. » Elle se mêlait à la foule et admirait comment ses maîtres l'instruisaient à tromper ses inquiétudes et la longueur des jours par des plaisirs épais, par de gras divertissemens. Elle contemplait à Nuremberg le vieil écusson de l'empire; elle le trouvait bien changé. La devise portait : comme il plaît à Dieu! Les armoiries étaient un escargot, le tenant une écrevisse.

Ainsi parlait Uhland. Et cependant les années qu'a duré la confédération germanique ont été pour l'Allemagne des années d'école, un temps de laborieux, mais d'utile apprentissage. Elle a réclamé ses droits, plaidé contre ses gouvernemens; dans ce lent procès, elle a déployé une ténacité opiniâtre et courageuse, perdant le plus souvent le principal, gagnant presque toujours l'incident. C'est ainsi que les peuples deviennent libres, ce que les princes leur octroient ne leur profite guère; à cheval donné, comme dit le proverbe, on ne regarde pas la bride, et la bride est souvent telle qu'on ne peut se servir du cheval. De 1815 à 1860, l'Allemagne a peiné, et ce

qu'elle possède de plus précieux, ce qu'on s'étudie aujourd'hui à lui ôter, est le fruit de ce patient travail. La France lui vint en aide dans son apprentissage : que ne lui a pas appris 1830 ! Mais c'est encore une de ces choses dont elle n'aime plus à se souvenir, et pourtant c'est plus près de nous que Conradin.

Les fautes des princes ont profité à l'empereur et préparé l'avénement d'un nouveau césar, qui aujourd'hui a l'Allemagne à sa discrétion. Beaucoup d'Allemands en vinrent à se dire que, du moment qu'il faut avoir un maître, mieux vaut qu'il soit grand que petit, parce que cela rend la servitude plus honorable. D'autres s'imaginèrent qu'on ne pouvait atteindre à la liberté que par l'unité, et à l'unité que par l'empire. Ils rêvaient une charte impériale qui aurait contenu toutes les garanties constitutionnelles et qui aurait été imposée d'en haut à tous leurs princes. Dans leur pensée, l'empereur devait être le gendarme de la liberté; mais, lorsqu'on offrit cette charge au roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, il ne se sentit pas la vocation, et il déclina le présent. Quant aux véritables impérialistes, ils se souciaient peu de constitution et de garanties; ils voulaient à tout prix un empereur, quel qu'il fût, pour que l'Allemagne eût un chef militaire, et que ce chef lui rendît la prépondérance en Europe. Ils s'appliquaient à démontrer en prose et en vers à leurs compatriotes qu'entourés de monarchies unitaires et fortement constituées, le régime fédératif les mettait à la merci des convoitises de leurs voisins. L'expérience de cinquante années a prouvé au contraire que la confédération germanique était une institution défensive d'une réelle efficacité; en revanche, elle se prêtait difficilement à une politique active au dehors, les jalousies, les compétitions, l'opposition des intérêts, rendant presque impossible l'accord nécessaire à une commune entreprise. Or c'était précisément une politique d'action que les impérialistes réclamaient pour leur pays; leur patriotisme s'indignait que l'Allemagne fût la seule puissance de l'Europe qui n'eût pas le libre usage de ses mouvemens. Ils sentaient que leur nation était en proie à un sourd malaise, à une sorte de fièvre lente, que quelque chose d'obscur fermentait en elle, que comme Hamlet elle méditait jour et nuit le problème de sa destinée, que, désireuse d'agir et d'essayer ses forces, il lui fallait ou cette grandeur des peuples émancipés qui se gouvernent eux-mêmes, ou la grandeur plus hasardeuse des peuples militaires et conquérans. Leur choix était fait, ils avaient soif de gloire et d'aventures, et l'Allemagne a fini par penser comme eux. Quand une nation, pleine d'énergies et de ressources, ne trouve pas chez elle cette activité régulière, cette saine occupation qu'on appelle la liberté, il faut, sous peine d'étouffer, qu'elle dépense sa force au dehors.

Ce fut surtout à partir de 1840 que les poètes impérialistes se prirent à chanter tout haut les douleurs, les ambitions et les espérances qui les possédaient. Ils conversaient avec les corbeaux qui voltigent autour de la mystérieuse caverne où Frédéric Barberousse a dormi son long sommeil; ils interrogeaient leurs croassemens : ce grand empereur allait-il enfin s'éveiller, et, debout sur la montagne, montrer du doigt la tête prédestinée qui attendait la couronne impériale, le nouveau césar qui renouerait la chaîne brisée des siècles, attacherait l'Allemagne à sa fortune et lui ouvrirait à deux battans les portes de l'avenir ? « Hélas ! s'écriait Henri Heine en terminant *Atta Troll*, voici peut-être la dernière libre chanson de la muse romantique. Elle se perdra dans le vacarme et les cris de guerre des Tyrtées du jour. D'autres temps, d'autres oiseaux !.. Quel piaillement ! On dirait des oies qui ont sauvé le Capitole. Quel ramage ! Ce sont des moineaux avec des allumettes chimiques dans leurs serres, qui se donnent des airs d'aigles portant la foudre de Jupiter. Quel roucoulement ! Ce sont des tourterelles lasses d'aimer, qui veulent haïr et, au lieu de s'atteler au char de Vénus, traînent celui de Bellone. D'autres temps, d'autres oiseaux ! d'autres oiseaux, d'autres chansons ! Elles me plairaient peut-être, si j'avais d'autres oreilles. » On était alors en 1841.

L'Aristophane du XIXe siècle parlait bien légèrement de ces colombes converties au culte de Bellone. Elles avaient le secret et l'oreille de leur peuple. Les anciens appelaient les poètes des devins, des *vates*. On ne saurait contester aux poètes impérialistes le mérite d'avoir lu dans le livre du destin. Ils pressentaient que, fatiguée des luttes des partis, l'Allemagne se prendrait un jour à tourner ailleurs ses désirs et ses pensées, et qu'un audacieux viendrait qui lui achèterait son âme en lui promettant en échange l'empire de la terre. Un plus grand prophète qu'eux tous avait déjà conté cette histoire dans *Faust;* seulement il l'avait altérée et embellie. Il s'est trouvé que Marguerite avait horreur de Faust; elle est à lui, mais ses embrassemens lui sont un enfer, et jamais il n'aura son cœur. Ces devins étaient aussi des docteurs et des conseillers : ils enseignaient à l'Allemagne que les combats de la liberté sont des combats sans gloire, que les droits politiques sont de vaines subtilités et les constitutions des grimoires, qu'il n'y a d'évident que l'éclair de l'épée et une branche de laurier ramassée dans le sang, — et, pour l'arracher tout à fait à ses rêveries, ils s'efforçaient de réveiller ses haines assoupies, de lui persuader que la vraie liberté c'est d'avoir un empereur qui fait peur au Welche. « Non, ce n'est pas un bien-être servile, ni les sanglantes balançoires du temps de l'égalité welche après lesquelles soupire notre peuple, s'écriait un poète

de Lubeck (1). Son cœur ne peut plus cacher le chagrin que lui cause le chêne fracassé; mais de jour en jour un mot grandit, irrésistible, le grand mot de l'empire allemand. En vain le vieux dragon de la jalousie à quatre têtes monte la garde devant l'arbre de vie et nous en refuse le fruit. Qu'il gronde, qu'il vomisse des flammes! Tiens ferme, ô mon peuple! Dieu veille sur tes espérances... Ce qui a mûri dans les âmes se crée une chair et des os. La nécessité parlera tout haut dans le tonnerre des batailles... Voici la fin de ma chanson, voici le vert printemps qui s'annonce : c'est l'empire, plein de puissance et de gloire. »

Pour avoir l'empire, il fallait une guerre et un homme; vingt ans auparavant, dès 1844, ce même prophète appelait de ses vœux les plus ardens cet homme et cette guerre :

« Prie le ciel qui peut prier, et que celui dont le regard ne cherche pas au ciel un refuge dise son secret à la tempête, pour qu'elle le promène de lieu en lieu comme une formule magique. Que le nourrisson qui commence à peine à bégayer apprenne de sa mère ces paroles; que le vieillard les prononce encore aux portes du tombeau : — O destinées, accordez-nous un homme, un seul homme!.. Un homme nous fait besoin, un petit-fils des Nibelungen, pour que de son poing et de sa cuisse d'airain il maîtrise le temps, ce coursier emporté!

« J'en atteste le ciel, je ne compte pas au nombre des audacieux qui demandent pour un rien de sévères destins; mais, plutôt que de pourrir par un cancer intérieur, je voudrais rencontrer l'ennemi sur un champ de bataille. Oui, je bénirai trois fois l'heure où flamboieront les épées sorties du fourreau, où, sur le bord de la Moselle et de l'Oder, au lieu de venimeuses paroles de dispute, les balles pleuvront. Oh! si je voyais demain la clarté du soleil se mirer dans le casque des escadrons! si demain nous faisait entrer dans le pays de l'ennemi!.. Guerre, guerre! donnez-nous une guerre pour remplacer ces querelles qui nous dessèchent la moelle dans les os. L'Allemagne est malade à en mourir; ouvrez-lui donc une veine! »

Un autre poète a rendu aussi des oracles, et ses prophéties furent récitées au théâtre d'Elberfeld le 1er janvier 1861. Que la France était loin de deviner ce qui se passait alors dans le cœur des poètes du saint-empire!

« L'art a des yeux de prophète, l'art est un révélateur... Un cliquetis de chaînes se fait entendre au loin sur le Belt, et en Alsace le Français règne encore aujourd'hui;... mais écoutez : à l'est et à l'ouest, au sud

(1) Geibel, *Heroldsrufe. Das Lied vom Reiche.*

et au nord, sur le bord du Rhin et sur les rives de l'Eider retentit le cri des poètes : debout, ma patrie!... Ce n'est pas en rêvant dans le sein de la paix, c'est dans les batailles que l'Allemagne deviendra une, libre et grande. Je le vois en esprit; j'entends le bruit de la mêlée. Le coursier des combats écrase le nid de l'alouette, les obusiers entonnent leurs foudroyans cantiques, la fumée de la poudre monte jusqu'aux nuages avec les dernières lamentations des mourans, avec le hurrah des combattans;... mais je vois autre chose : au-dessus du carnage et du sang rayonne comme une rouge et brûlante aurore. A l'ouest, au loin sur les cimes des Vosges, je vois étinceler des feux de joie. Je vois la verte parure de nouveaux lauriers : sur la cathédrale de Strasbourg flotte une bannière allemande. La cloche nous invite aux chants de louange; l'Allemagne le nomme sien, le fleuve allemand... Et maintenant elle dépose sur le front du meilleur de ses fils la couronne impériale, et lui présente le sceptre... Sonnez, trompettes! Battez, tambours! O jour de la victoire, quand donc viendras-tu? Dieu soit avec moi! Dieu te soit en aide, Germanie (1)! »

Mais le prophète de Lubeck, M. Geibel, avait pris les devans. Il n'avait pas attendu jusqu'en 1861 pour conquérir l'Alsace et Strasbourg. Voici ce que le Saint-Esprit lui dictait en 1846, lorsque pointait à l'horizon la question du Slesvig-Holstein, lorsque *le brigand danois, pareil à un dragon marin,* s'apprêtait à dévorer l'Allemagne !

« Le vieux munster de Strasbourg fait ainsi parler ses cloches : — L'art allemand m'apprit en des temps meilleurs à dresser mes tours jusqu'aux étoiles, et pourtant je languis encore tristement dans la servitude du Welche. Cependant, quand je regarde dans le cours des temps, j'aperçois qu'un étranger, le Danois, s'oubliera dans son audace effrontée jusqu'à retrancher un membre du corps allemand, et je me tiens aux écoutes, inquiet. S'il réussit, ô misère! je gémirai dans les cendres, l'éclat de ma rosace pâlira, mes soupirs feront éclater mes tours et mes murailles; mais s'il échoue, alors ce sera pour moi un signe : ma captivité ne durera point éternellement, un jour je serai délivré par l'épée.»

Ce qui est particulier, c'est qu'en 1870, après la déclaration de guerre, ces poètes vaticinans, qui depuis vingt-cinq ans réclament et revendiquent l'Alsace, ont dit à la France : « Pourquoi nous chercher querelle? Nous sommes gens bénins et débonnaires, qui ne demandons qu'à bâtir en paix notre maison, et jamais on ne nous surprit à convoiter le bien d'autrui. » Tel un agneau reprochant ses

(1) Emil Rittershaus, *Neue Gedichte. Zum neuen Jahr.*

appétits voraces à un loup ravisseur. Après Wœrth, l'agneau ne bêlait plus. Quel mot trouverons-nous pour définir de si étranges contradictions? Les Allemands, nous l'avons dit, ont quelquefois des oublis volontaires.

II.

Si le Daphnis de Virgile, cet arbitre souverain des tournois poétiques, revenait au monde et qu'il fît jouter devant lui les coryphées de la poésie impérialiste, qui d'entre eux cueillerait la palme? Il en est jusqu'à trois qui seraient dignes de prendre part à cet assaut. Nous en avons déjà cité deux : l'un, M. Rittershaus, est né à Elberfeld, où il vit encore, et il a célébré son pays, la Westphalie, cette terre rouge, patrie des chênes, de Witikind, de Teut, des longues amours et des yeux bleus. L'autre, M. Geibel, a vu le jour dans l'extrême nord, sur les bords de la Trave, dans l'une des quatre républiques de feu la confédération germanique. Après avoir fait d'excellentes études à l'université de Bonn, il a couru le monde pendant quelques années et visité avec un savant ami la Grèce et l'archipel. En 1840, il était de retour à Lubeck, sa ville natale; peu de temps après, il obtint une pension du roi de Prusse, plus tard il fut nommé par le roi de Bavière professeur d'esthétique à l'université de Munich. On voit que cette muse, quoique née sur un sol républicain, n'a pas à se plaindre des princes; mais elle n'a pas été récompensée au-delà de son mérite. M. Geibel est depuis longtemps l'un des poètes lyriques les plus goûtés de l'Allemagne. A ces deux concurrens, il faut en joindre un troisième, M. Oscar de Redwitz, un méridional, lequel appartient par sa naissance à la Franconie, par son éducation et par son mariage au Palatinat, où est sa résidence habituelle. M. de Redwitz, qui est aujourd'hui dans la maturité de l'âge, et nous voudrions dire du talent, commença par étudier en droit. Il n'a pas lieu de se repentir d'avoir abandonné Thémis pour une divinité moins sévère, mais souvent plus trompeuse; sa plume, fille gâtée, a remporté de faciles et brillans succès, à quoi l'ont aidée deux alliés très puissans, l'esprit d'à-propos et la faveur d'une coterie.

A ne considérer que le talent, M. Rittershaus et ses *neue Gedichte* seraient dignes d'obtenir le prix. M. Rittershaus est un vrai poète; il a l'émotion sincère et délicate, et, selon les occasions, la grâce ou la force. Il a même su retrouver dans quelques-unes de ses compositions les mieux réussies le secret des maîtres de la poésie allemande, lequel consiste à exprimer des pensées profondes et les choses intimes du cœur dans une langue simple, facile, divine-

ment familière. Les poètes des autres nations ont la plupart le génie descriptif ou oratoire; ils se plaisent à glorifier la nature et ses charmes, ou, la prenant pour confidente, ils lui racontent avec une chaleureuse éloquence leurs douleurs et leurs joies. Dans le vrai *lied* allemand, c'est la nature elle-même, cette éternelle rêveuse, qui parle et qui chante; elle révèle au poète ce qu'elle sait ou ce qu'elle pressent des divins mystères, et le poète, fidèle interprète, ne fait que traduire dans le langage des hommes les mots furtifs qu'ont échangés en sa présence les vents et la forêt, les entretiens muets de la lune avec la terre ou les bans que publient dans une nuit de printemps un rossignol amoureux et une chouette fatidique. Les Goethe, les Uhland, les Heine, sont pareils à ce héros fabuleux qui, pour avoir bu quelques gouttes du sang du dragon, avait compris tout à coup la langue des oiseaux, des fleurs et des étoiles, et leur génie s'entend à faire parler les choses, sans y mettre du sien. Aussi quatre petits vers, rimés ou non, leur suffisent-ils souvent pour exprimer un monde de pensées et de profondes sagesses, car les choses ne sont pas agitées et bavardes comme l'homme, elles sont discrètes, recueillies et concises. Le charme propre à la poésie allemande, c'est le mystère, et il y a dans son instrument un peu sourd un silence qui fait rêver.

M. Rittershaus est un vrai poète, mais il n'est pas un véritable impérialiste; c'est ce qui doit l'exclure du concours. Bien que les vents orageux qui soufflaient sur l'Allemagne l'aient pour un temps détourné de sa voie, il y a en lui quelque chose qui résiste; on revient tôt ou tard à sa nature. En 1862, il a composé de beaux vers en l'honneur de Fichte, dont on célébrait la fête; il y exprimait le vœu que ce grand penseur devînt l'oracle de la nation et la pénétrât de son esprit. C'est un péché mortel pour un impérialiste que d'aimer et de chanter Fichte, cette grande âme républicaine qui a toujours tenu un si fier langage aux puissans de la terre. Plus tard, au lendemain de Sadowa, M. Rittershaus s'écriait : « La foule suit le char du vainqueur; le poète restera fidèle au vieux drapeau du droit des peuples et de la liberté. » Si en 1870 il a traité fort durement les Welches, par une contradiction qui lui fait honneur, il disait aussi à la France : « Tu as combattu jadis pour les vérités éternelles, tu as été un prophète de l'humanité... Non, nos rancunes et notre haine ne s'adressent point à cette France qui porterait volontiers avec nous l'étendard de la liberté, et dont le sang a coulé dans la nuit de décembre! » Après la victoire, il a mêlé des avertissemens à ses hosannas. « Que l'empire, disait-il, soit le temple de la liberté et non une caserne impériale! » Or, si le premier devoir de l'impérialiste est de mépriser le Welche sans rémission, le

second est de ne jamais parler légèrement de la caserne. M. Rittershaus s'imagine-t-il qu'on lui puisse pardonner d'avoir prêché tout récemment la fraternité des peuples, d'avoir exhorté l'Allemagne à fermer son oreille aux propos des flatteurs, à ne point diviniser ses mérites et ses vertus, à chercher partout le bien et le vrai sans faire acception des personnes, « et, comme une abeille, à se nourrir de toutes les fleurs qui croissent sur le grand arbre de l'humanité? » Lui pardonnera-t-on aussi d'avoir écrit en 1871 : « Grand Dieu! quand verra-t-on sur la terre la pentecôte des peuples?.. De quoi vous sert de tourner vos regards en haut aussi longtemps que vous vous plaisez dans vos songes, aussi longtemps que, l'échine basse, vous vous faites les porte-queue des prêtres et des rois? La liberté devient son propre bourreau dans un peuple qu'éblouissent des chimères. Il ne peut y avoir de pentecôte des peuples que dans un monde de libres penseurs. » M. Rittershaus est un républicain dérouté, et nous soupçonnons que l'empire de ses rêves est un empire sans empereur. De tous les problèmes politiques, c'est le plus difficile à résoudre.

Le Chant du nouvel empire allemand (*das Lied vom neuen deutschen Reich*) a valu à son auteur, M. de Redwitz, les remercîmens et les félicitations empressées des plus grands personnages. Ce chant, qui remplit un volume de près de 300 pages, a fait événement. M. de Redwitz est un fervent catholique, et il semblait qu'en sa personne l'église faisait adhésion à l'empire, rendait hommage à l'empereur. « O roi Guillaume! s'écriait le poète, ô noble et héroïque vieillard, pour toi retentissent mes louanges, tu as subjugué mon cœur; ses glaces ont fondu au soleil de tes exploits. » Malheureusement il s'est trouvé que M. de Redwitz ne parlait qu'en son propre nom, qu'il n'avait reçu de mandat ni des rédacteurs de la *Germania*, ni de MM. de Mallinckrodt, Windthorst et de Reichensperger, ni d'aucune *des perles* de ce terrible centre droit que M. de Bismarck rabrouait naguère si vertement. Cela diminue un peu l'importance politique du *Chant du nouvel empire allemand*. Ce n'est pas le manifeste d'un parti qui se rallie, c'est le transport lyrique d'une âme tendre et peut-être imprévoyante, qui n'a pas su résister à son enthousiasme, qui, pareille à la sainte pécheresse, est venue répandre un vase de parfums sur des pieds adorés. L'enthousiasme nuit quelquefois à la discipline. Peut-être M. de Redwitz s'est-il trop hâté, mais nous n'avons aucune raison de croire qu'il se repente de rien.

On n'avait pas prévu que l'auteur d'*Amaranthe* s'embarquerait jamais dans une telle aventure. Cette *Amaranthe* eut en 1849 un prodigieux succès; elle en est aujourd'hui, sauf erreur, à sa vingt-

sixième édition; il en parut quatorze en trois ans. Qui ne connaît en Allemagne cette épopée romantique et dévote? Des chevaliers poupins qui se signent et se croisent, des troubadours, des guitares, d'éternelles sonneries de cloches, des fleurs et des ruisseaux à foison, une dépense inouie de clairs de lune, des gazouillemens d'oiseaux dans tous les coins, un charmant petit moyen âge de poche tout pimpant et endimanché, une dévotion doucereuse et mignarde, une croix enguirlandée de roses, sur laquelle se becquettent des colombes qui ont fait le pèlerinage de Paphos, ajoutez une subtile odeur de cierges et de musc qui pénètre, imprègne tout, tel est ce poème, qui offre un attrait de curiosité et presque de plaisir à quiconque aime le joli ou ne craint pas trop le musc. On y trouve de vrais chefs-d'œuvre de descriptions coquettes et précieuses dignes du cavalier Marin.

« Chaque feuille dort encore dans la forêt, chaque tronc et chaque pierre, les oiseaux dans le bocage, les fleurs près du puits et à l'orée du bois. Cependant, au bruit des pas d'Amaranthe, qui traverse la lisière, le prunellier s'éveille en sursaut de son rêve. Comme il secoue son dernier somme de sa tête emperlée de rosée, une de ses baies vient à tomber dans le nid des merles. Près de là, remué par le vent, s'éveille le jeune peuple folâtre des aulnes; à peine ont-ils ouvert leurs petits yeux verdâtres, ils s'empressent malgré l'heure matinale de taquiner le vieux sapin, et rient sous cape de le voir dodeliner sa tête endormie. Ils le tirent par le pan de son habit. Il leur jette un regard fâché, et, encore à moitié engourdi, il gronde et murmure; eux, le rire aux lèvres, le tiennent enlacé dans leurs branches. Comment faire tête à cette jeunesse? Il est bien forcé de se réveiller enfin. Pendant ce temps, le merle s'est remis de sa panique, et du milieu de ses ronces la grive, sa voisine, l'a entendu. Elle crie un gracieux bonjour à l'alouette huppée qui gîte dans le gazon. Aussitôt celle-ci prend son essor; il faut qu'elle aille saluer l'étoile du matin. Troublé par le battement de son aile, le lapereau met le nez hors de son chou et s'élance d'un pied agile. Le pic fringant becquette le pin, l'écureuil dresse l'oreille et dévale lestement de son nid haut perché pour laver ses petits yeux dans la rosée. Enfin le coucou a jeté son cri; il est bien temps de s'éveiller. Chaque arbre le dit à son voisin; on voyage de nid en nid, et il se fait entre frères et sœurs un échange empressé de saluts. Alors du buisson épineux et du sein de la feuillée partent et se croisent mille doux appels. Cependant monte du fond de la vallée, comme le son lointain du cor des Alpes, le murmure des cloches qui annoncent le dimanche. »

Voilà des grâces qui abondent dans cette mystique épopée. —

O Amaranthe, muse éthérée et langoureuse, dont les yeux d'azur reflètent la beauté du ciel, vous qui aimiez à poser votre doigt de rose sur la fossette d'un menton fait à peindre, muse des pieux élancemens et des séraphiques amours, qui pouvait deviner qu'un jour vous emboucheriez le clairon des batailles?

Toutefois, en y regardant de près, on conçoit que l'auteur d'Amaranthe ait aspiré à la gloire d'être le chantre officiel de l'empire et de l'empereur. Nous avons vu que la première qualité de l'impérialiste est de nourrir dans son cœur la haine sainte et le saint mépris du Welche, quelque chose des sentimens qu'un mandarin chinois de première classe peut éprouver pour un portefaix négro-malais. Cette haine est le meilleur dérivatif aux fâcheuses velléités qu'ont les Allemands de s'occuper de leurs petites affaires intérieures et de critiquer leurs gouvernemens. L'homme promit dans le temps au cheval de le venger du cerf; c'est ainsi qu'il parvint à le seller et à le brider. Sa haine assouvie, le cheval se serait de grand cœur débarrassé de l'homme; mais il craignait que le cerf humilié et battu ne roulât dans sa tête des projets de sanglantes représailles, et il prit en patience sa servitude. L'Amaranthe de M. de Redwitz contient une profonde allégorie qui n'échappe pas à un lecteur attentif. Le héros du poème, le chevalier Walther, s'était laissé prendre dans les filets d'une altière comtesse italienne, Ghismunda, qui a toutes les vanités, toutes les perfidies d'un cœur welche. Elle est coquette, frivole, inconstante, friande de bijoux, adonnée aux chiffons, volontaire et trompeuse; elle ne pense qu'à s'amuser, elle ne connaît d'autres plaisirs que la toilette, le bal, la chasse et les blessures empoisonnées que font ses yeux, elle rudoie les pauvres et les mendians; — ni âme, ni cœur : ce sont des fruits qui ne mûrissent pas en pays welche. Amaranthe possède au contraire toutes les vertus germaniques; elle est humble, chaste, soumise, attachée à ses devoirs, incapable d'une pensée légère; pendant que son âme voyage au ciel et converse avec les anges, ses doigts se fatiguent à coudre en cachette des chemises pour une pauvresse. Walther, le jeune premier, rompt avec la sirène qui l'avait séduit par son sourire welche, il épouse Amaranthe et toutes ses blondes vertus.

Les allégories fortement conçues ont toujours un double fond. Amaranthe et Ghismunda ne représentent pas seulement deux races, l'une pure et glorieuse, l'autre perverse et déchue; elles personnifient aussi deux sortes de poésie, l'une qui va à confesse, l'autre qui n'y va pas. Celle-ci a lu Spinoza, Hegel, Voltaire; elle voit partout dans l'Évangile des légendes et des mythes, elle adore le grand tout, elle est panthéiste et révolutionnaire; Walther a beau lui expliquer le catéchisme dans une tirade de quatre cents vers, cette

fière païenne refuse obstinément de se laisser convertir. Amaranthe est la muse confite en dévotion, qui dit soir et matin son chapelet, qui préfère à tous les plaisirs et à toutes les philosophies du monde le son des cloches, la nappe des communians. « Pour fortifier mon âme, dit-elle, je recours souvent aux sacremens. » Le poème parut en 1849, au fort de la réaction politique et religieuse, et il plut en haut lieu. Les fiançailles de Walther et d'Amaranthe symbolisaient la réconciliation, le mariage du génie et de l'église. Quand au mépris du Welche on joint le mépris de la philosophie, on a bien toutes les qualités requises pour écrire *le Chant du nouvel empire allemand*.

La dernière guerre a rapporté à l'Allemagne 5 milliards de francs et cinq cents sonnets, car, si notre compte est juste, il y en a cinq cents dans le *lied* de M. de Redwitz. Après la conclusion de la paix des Pyrénées, Mairet en composa un pour fêter ce grand événement, et il eut l'honneur de le présenter lui-même à la reine-mère, Anne d'Autriche. M. de Bismarck peut se vanter d'avoir ouvert dans l'histoire du monde une ère nouvelle, où tout sera plantureux comme les forêts de l'Inde, gigantesque comme les pyramides d'Égypte; désormais on comptera les indemnités de guerre par milliards, et pour chaque milliard on fera cent sonnets de réjouissance. Toutefois il y a entre les milliards et les sonnets cette différence, qu'au dire des essayeurs-jurés l'or welche est de bon aloi, et qu'il n'est pas sûr que tous les vers des poètes de l'empire allemand soient au titre légal.

Il s'est fait jadis en Allemagne d'admirables sonnets. Le vieil Opitz en avait déjà composé. Plus tard, l'école puritaine et teutonisante condamna « cette invention, demi-galante, demi-mystique, des troubadours welches. » On fit à Goethe un crime de s'être amusé à de si méprisables bagatelles; c'était, disait-on, faire un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette. Ce furent les romantiques qui réhabilitèrent le proscrit. A.-W. Schlegel a défini dans un sonnet les règles du sonnet; il y veut deux choses : une plénitude de sens que ne gênent point les bornes étroites où elle est renfermée, et des oppositions habilement balancées. Il aurait dû ajouter l'exquis de la forme; quand on travaille en fin, la moindre bavochure fait tache. Platen le savait; il ne s'est rien permis dans ce genre défendu qui ne fût parfait et de main d'ouvrier. Encore s'inclinait-il modestement devant les maîtres : Pétrarque, Camoëns et l'auteur des *geharnischte Sonette*. « Je marche sur la trace des maîtres, disait-il, comme un glaneur suit les moissonneurs, car je n'ose me nommer quatrième après eux. » Pourquoi donc M. de Redwitz s'est-il servi d'une invention welche pour dire leur fait aux Welches

et célébrer les gloires germaniques? « Tu ressembles, disait Uhland à un contempteur des sonnets qui se permettait d'en faire, tu ressembles à ce magister qui grondait son élève d'avoir volé des cerises et qui les mangeait lui-même, tout en grondant. » M. de Redwitz a même poussé l'inconséquence jusqu'à parler le welche, et parmi ses sept mille vers il a inséré des vers français de sa composition. Il nous représente les Parisiens s'écriant tout d'une voix en 1870 :

Ha, vous, Prussiens, l'Autriche n'est pas la France!
Vous serez battus, et avec élégance.
Ha, vive la guerre allemande, ha, vive le Rhin!
Ce n'est qu'une promenade jusqu'à Berlin (1).

La princesse palatine rapporte dans une de ses lettres que, lorsque M. de Navailles visita Sceaux, on lui montra la belle cascade, la galerie d'eau qui était une merveille, la salle des maronniers, et qu'il n'admirait rien de tout cela; mais quand il vint au potager où était la salade, il s'écria : « Franchement la vérité, voilà une belle chicorée. » Nous sommes comme M. de Navailles; sans méconnaître les beautés dont le poème de M. de Redwitz est émaillé, nous avons un faible pour ses vers français. *Franchement la vérité,* ces quatre vers sont la plus belle rose de son bouquet.

Pour être écrit tout entier en sonnets, *le Chant du nouvel empire* ne manque point de variété. On y trouve des récits épiques, des effusions lyriques, des alléluias, des épigrammes, des indignations, des cris de fureur, des soupirs, des larmes, des adorations, des roucoulemens de colombe. Tantôt le poète adresse d'éloquentes prosopopées à l'empereur Guillaume, « dont l'œil est éclairé par la lumière de la foi, » et aux généraux qui commandaient à Wœrth et à Sedan, et il les supplie de se souvenir de leurs victoires jusqu'à leur mort, à quoi sûrement ils ne manqueront pas. Tantôt il fait comparaître en présence de M. de Moltke Alexandre, Jules César, Napoléon, Wellington, le grand Frédéric; ces conquérans regardent avec stupeur ce rival qui les a surpassés, et tous ils s'inclinent profondément devant lui. Tantôt il met en scène le grand chancelier, « cet aigle qui embrasse de son œil perçant les champs de bataille de la diplomatie, ce héros qui a fait la guerre sainte avec le glaive de l'esprit, cet archer dont les flèches ont transpercé le mensonge et l'effronterie gauloises. » — « Une seule chose m'inquiète, ô grand homme, lui dit-il; as-tu un cœur? Ce cœur fait peu parler de lui,

(1) Un recueil allemand (*Unsere Zeit*) reproche aux vers allemands de M. de Redwitz de pécher par une abondance de chevilles, d'inversions forcées, d'apostrophes dures, de rimes cherchées ou douteuses, d'images de mauvais goût. Voilà des reproches qu'on ne peut faire à ses vers français.

et cependant, quand tu es resté quelque temps loin de chez toi, tu soupires après tes foyers, et tu as su aimer ta femme et ta sœur. Oui, tu as beau être un homme de bronze, un prince rigide sur le trône de l'intelligence, tu as un cœur qui jamais ne se raillera du mien. »

Puis, s'adressant aux Welches, M. de Redwitz les frappe d'anathème. Il stigmatise avec un impitoyable acharnement le mensonge welche, la perfidie welche, l'immoralité welche, la corruption welche! A toutes ces horreurs il oppose l'honnêteté allemande, la chasteté allemande, la piété allemande, la conscience allemande et toutes les vertus que Dieu a récompensées d'une manière si éclatante en faisant passer 5 milliards des poches françaises dans les poches allemandes.

« Qui ne rougirait, s'écrie-t-il, d'avoir pu jadis admirer les manières welches, parler la langue welche, adopter des maximes welches? »

. . . . De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?

« Qui donc aujourd'hui, poursuit-il, regarderait sans dégoût le bourbier welche?.. Ce que recouvrait une chair rosée éclate maintenant comme un abcès purulent. Des cadavres putréfiés jonchent de toutes parts ce jardin parfumé qui recouvrait un cimetière. Jamais on ne vit pareille pourriture, qui brave toute honnêteté;... ce peuple était digne de son Bonaparte. »

L'Allemagne elle-même, hélas! n'est pas sans reproche. Le poète s'indigne de ne pas trouver autour de lui des enthousiasmes aussi brûlans que le sien : « non, les cœurs ne sont pas assez pavoisés. » Les uns se permettaient de critiquer les opérations de guerre, fâcheuses habitudes, dispositions chagrines contractées dans un temps de paix. D'autres affectaient de craindre que Gravelotte et Sedan ne préparassent à l'Allemagne le règne du sabre, « comme si un peuple de héros pouvait se laisser asservir. » D'autres encore se plaignaient qu'après avoir fait la guerre à Napoléon, on la fît à la France, et demandaient la paix à grands cris, « race de tièdes et de lâches. » Les femmes non plus, ô honte! ne furent pas toutes irrépréhensibles. On en a vu qui, dans les hôpitaux, s'occupaient de préférence des blessés ennemis, et « les dorlotaient avec des minauderies welches. » — « Méritent-elles, ces femmes, le nom de femmes allemandes? Non, ce ne sont que des dames, aussi peu allemandes que leur langue et leur toilette... Paix, mon cœur! ne te livre pas à la colère! oublie ces quelques gouttes d'eau sale noyées dans un océan d'amour pur et sacré. »

Après cette incartade, M. de Redwitz supplie Dieu de délivrer enfin les Allemands de leur modestie, de leur humilité, — de leur mettre dans l'esprit qu'ils sont un peuple incomparable, le premier peuple du monde, et en finissant il compare le nord et le sud de l'Allemagne à deux cygnes voguant de conserve sous la protection de l'aigle impériale; il souhaite que le cœur de ces cygnes soit désormais semblable au chant d'un rossignol. « Dans ce cœur, dit-il, selon la mission que j'ai reçue, je dépose ce poème du nouvel empire allemand. » Grâce à Dieu, ce n'est qu'un in-douze; mais il est de poids et de dure digestion, même pour un cœur de cygne qui chante comme un rossignol. Cela rappelle certaine cuisine dont Henri Heine avait tâté dans un restaurant de son pays, et qui se composait, disait-il, de sensibleries pâtissées très indécises, d'amoureux plats aux œufs, de sincères boulettes aux prunes, de soupe platonique à l'orge, et de vertueuses andouillettes de ménage. Pour relever le goût, le cuisinier a mêlé du vinaigre à son lait, du poivre à son sucre candi. Pauvres hères que nous sommes, notre estomac welche ne résiste pas à de telles mixtures; bons ou mauvais, il ne supporte que les goûts francs.

III.

M. Emmanuel Geibel a sur l'auteur d'*Amaranthe*, sans parler du reste, cet avantage marqué, qu'il n'a pas attendu pour chanter l'empire que l'empire fût fait, ni pour prédire la fête que la fête fût venue. En réunissant en un volume toutes ses poésies politiques, il les a intitulées avec un juste orgueil *les Appels du héraut* (*Heroldsrufe*), car il y a près de trente ans qu'il appelle et qu'il prophétise. Perchée sur sa tour d'ivoire, sa muse racontait aux vents, aux étoiles, aux vagues de la mer, son amoureux martyre et le mystère de son attente; elle sondait du regard les profondeurs de l'espace; dans chaque tourbillon de poussière qui blanchissait à l'horizon, elle croyait découvrir son rêve, qui l'avait entendue et qui accourait. Que les jours, que les années ont duré à son impatience! Les destins semblaient sourds à ses cris; mais rien n'a pu lasser son indomptable espoir. Enfin tout s'est accompli, elle a contemplé sur la montagne les pieds du bien-aimé, qui s'avançait vêtu de pourpre, le front ceint d'une couronne d'or entrelacée de lauriers. Si les longues fiançailles sont de mode en Allemagne, les fiançailles de trente ans y sont rares. Qui ne serait touché d'une telle persévérance si tardivement récompensée? « O hymen! ô hyménée! s'écrie le chœur dans Aristophane, que tout le peuple fasse éclater sa

joie et forme des danses. Voilà le moment d'apporter les torches et de faire paraître l'épouse. »

M. Geibel est un poète en vogue. Ses douces mélancolies, ses gaîtés tempérées, ont fait leur chemin dans le monde; on le met en musique, et ses romances sont en possession de faire gémir et soupirer tous les pianos de l'Allemagne. Comme il arrive à certains écrivains, le public lui est bien plus favorable que la critique. Les censeurs d'office de la littérature lui reprochent de n'avoir rien de très original, ni qui soit vraiment à lui, et de ne pas éviter toujours le convenu, le banal, ni la fadeur. D'autres se plaignent que sa poésie sonne creux, que, si on lit facilement ses vers, ils se laissent facilement oublier. D'autres encore l'accusent d'avoir un tour d'esprit un peu philistin, et d'écrire pour les pensionnats de demoiselles, pour les *Backfische*. Il peut se consoler des sévérités de la critique : il a le succès, et la malveillance de ses dénigreurs est obligée de lui reconnaître deux qualités, ce je ne sais quoi qui ne se définit pas, mais qui s'impose, le charme, et beaucoup d'étude, la connaissance approfondie du métier, la science du vers et de la rime comme du rhythme. Un esprit chagrin a prétendu qu'en fait d'art notre siècle n'avait aujourd'hui de véritable supériorité que dans l'aquarelle et dans la musique de piano. Il ne faut pas trop ravaler le piano. Si l'âme et la profondeur lui manquent, il offre en revanche des ressources infinies à l'agilité des doigts, aux tours de souplesse, sans compter qu'il a ce mérite d'être un orchestre en raccourci. Non-seulement la poésie de M. Geibel a souvent été chantée avec accompagnement de piano, mais il est lui-même en matière de poésie un très habile pianiste. Il a traduit dans la langue du piano les thèmes traités avant lui par les grands poètes allemands; cela fait une musique facile, courante et agréable. Son instrument étant universel, il s'est essayé dans tous les genres, dans l'épopée comme dans le drame; il a mis en vers un mythe oriental, il a raconté le voyage de fiançailles du roi Sigurd, on a de lui un *Meister Andrea* qui est une comédie, un roi Roderic, une Brunhild, une Sophonisbe, qui sont des tragédies en cinq actes, et, quel que fût son sujet, il a fait preuve de talent; mais l'Orient, les Nibelungen, l'Espagne, Rome, Carthage, ce brillant virtuose a tout réduit aux proportions du piano. On regrette quelquefois les éclatantes sonorités de l'orchestre, les tendresses et les grincemens du violon, les accens caverneux de la contre-basse, les tendres soupirs du hautbois et les fanfares de la trompette. C'est pourtant quelque chose qu'un habile pianiste, et il faut savoir se contenter des à-peu-près.

Grâce aux ressources variées de son instrument et à la souplesse de sa main, le poète officiel de l'empire, le *Kaiserdichter*, a pu du-

rant bien des années chanter le même air sans se répéter. Il a composé pour son dieu des hymnes, des odes, des complaintes en tercets, des chansons. En 1844, au bord de la mer, il écrivait ces sonnets dont nous avons parlé plus haut; quelques-uns sont d'une forme achevée et d'une véritable beauté, et dépassent de bien loin, selon nous, les récentes poésies de l'auteur. L'homme est ainsi fait que le désir l'inspire mieux que la possession. A ces sonnets, il mêlait des cavatines telles que celle-ci :

« A travers la nuit profonde passe un bruissement qui fait plier les branches bourgeonnantes. Dans le vent résonne une vieille chanson, la chanson de l'empereur allemand.

« Mon esprit est hagard, mon cœur est pesant. Je me tiens aux écoutes; ce bruit est pareil à une armée en marche dans les nuées, ou au frémissement d'un aigle.

« Bien des milliers de cœurs sont tourmentés comme le mien, et comme le mien sont dans l'attente. Sur toutes les montagnes, ils montent la garde pour voir si le soleil se lève rouge.

« L'Allemagne, fiancée, déjà parée pour la noce, dort d'un sommeil de plus en plus léger. Quand l'éveilleras-tu au bruit de tes trompettes, quand l'emmèneras-tu chez toi, ô mon empereur! »

En 1849, M. Geibel crut posséder son empereur. La veille du jour des Rameaux, un ami l'abordant lui cria d'une voix tremblante: Réjouis-toi, un empereur allemand vient d'être proclamé à Francfort. Au même instant, de toutes les tours de la ville s'éleva un carillon de cloches qui annonçaient Pâques fleuries. « Il me sembla que ces cloches sonnaient en l'honneur de l'empire allemand, et l'hosanna qui leur répondait pieusement dans ma poitrine s'adressait à la fois à deux rois qui faisaient leur entrée, au roi des cieux et à celui de ce monde. » Éperdu, le poète monte à cheval et s'enfuit dans les bois pour s'entretenir avec eux de l'émouvante nouvelle. Il y avait comme une musique répandue dans l'air, les sources murmuraient le nom glorieux, les oiseaux s'égosillaient, et M. Geibel pensait à Henri l'Oiseleur, au blond héros saxon, qui avait l'œil sur le trébuchet quand le duc Éberhard lui vint offrir la pourpre et la lance sacrée. Alors, rapprochant en lui-même le passé et le présent, son cœur se pâma. « Je pleurai comme pleure un homme quand une grande destinée frappe de sa main puissante sur son cœur. » O déception! Frédéric-Guillaume IV ne trouva pas que le fruit fût encore mûr, il refusa de le cueillir. « Nous restâmes orphelins comme nous l'avions été pendant quarante-trois ans, nous suspendîmes de nouveau nos harpes aux branches des saules, et le

vent gémissait à travers leurs cordes. » Comment ne pas admirer de si doux transports et les saints ravissemens de cette dévotion amoureuse? Du Vulturne jusqu'au Rhône et du Rhône jusqu'à la Seine, pauvres Welches que nous sommes, de tels sentimens nous dépassent. Nous avons tour à tour des gouvernemens qui nous plaisent, d'autres que nous supportons, Dieu le sait, avec une patience exemplaire; mais, quels qu'ils soient, qu'ils nous agréent ou nous fassent peur, nous ne leur sommes guère dévots. Race dure et gangrenée, il est des larmes que nous ne verserons jamais, et la fleur bleue du romantisme politique ne fleurira jamais sur notre bourbier.

Le poète impérial n'a jamais perdu de vue le grand objet qui le transportait. Il avait par instans des mélancolies et des colères. Dans ses mauvaises nuits, il faisait des songes symboliques qui assombrissaient son réveil. Il croyait voir des abeilles cheminant sans guide et s'égarant dans l'espace, des flèches que lançaient au hasard des mains enfantines et qui retombaient impuissantes, une escarboucle faite pour orner la couronne du monde, et qui gisait honteusement dans la poussière de la route. Alors il gourmandait son peuple, lui reprochait de s'occuper de tout hormis de la seule chose nécessaire; il maudissait les partis qui détournaient l'Allemagne de ses vraies destinées, qui, la prenant par l'appât de la liberté, l'emmenaient loin des chemins où l'attendait la grande ombre de Henri l'Oiseleur. Il s'écriait : « Quand donc reverdira le vieux chêne? quand fleurira dans le jardin allemand la couronne de notre empereur? Épée de l'Allemagne, jusques à quand dormiras-tu dans le fourreau? »

Mais sa foi ne connaissait pas les défaillances. Il savait que l'empire serait enfanté par les tempêtes, qu'il renaîtrait à la lueur des éclairs et sur une terre inondée de sang, — et d'avance il voyait couler ce sang fécond, sa muse s'y désaltérait. Peut-on payer trop cher un empereur? « Le jour viendra, écrivait-il en 1859, où le Seigneur lavera la honte de son peuple. Celui qui parla dans les plaines de Leipzig parlera de nouveau dans le tonnerre... Alors, portant sur ton front l'insigne de la souveraineté, tu trôneras devant les nations de l'Europe, princesse sans pareille. Éclatez, éclatez enfin, flammes purificatrices de l'incendie du monde! Comme un phénix, sors de ce bûcher, aigle impérial! » Les tempêtes ont été de parole. En février 1864, à l'ouverture des hostilités contre le Danemark, le poète s'écriait joyeusement : « Je te salue, sainte pluie de feu, tempête de la colère qui éclates après tant d'heures d'angoisse! Nous guérissons dans tes flammes, et mon cœur te répond par des battemens de joie. Aigles au puissant essor, en avant! Déjà l'Allemagne respire et accorde ses harpes pour célébrer vos vic-

toires. » Trois ans plus tard, l'empire était à moitié fait, ce nouvel empire où devaient fleurir à l'envi toutes les vieilles vertus allemandes, où toutes les mains se joindraient pour prier, « où le cœur de la vierge enfermerait des trésors d'honneur et d'innocence, où le chérubin des chastes amours défendrait le jeune homme contre les approches du tentateur. » M. Geibel adressait alors à Guillaume I[er] cette étonnante parole : « Oint du Seigneur, tu nous as rendu enfin le beau droit de nous estimer nous-mêmes. » O grande Allemagne d'autrefois, école où s'est instruit tout ce qui pense en Europe, que vous en semble? Il a fallu qu'un roi se chargeât de vous retirer de votre bassesse et de décrasser votre nom.

Après le Danois, après l'Autriche, le Welche a mordu la poussière. Pour chanter cette dernière victoire, M. Geibel a éprouvé le besoin d'ajouter une octave à son clavier. Quand on veut célébrer dignement le maître, il faut parler sa langue. Bien que l'empereur Guillaume passe pour goûter médiocrement la poésie, il a eu l'honneur de rajeunir un genre littéraire qui était tombé en désuétude, et dont il a donné d'excellens modèles dans ses lettres à la reine, d'une inspiration toute biblique, pleines du Dieu d'Israël et des batailles. L'impérial écrivain a fait école, mais ses nombreux disciples ne l'ont point égalé; il leur manque le je ne sais quoi qui ne se laisse pas imiter. Nous nous souvenons cependant d'avoir lu dans la *Gazette de la Croix*, peu après la conclusion de la paix, une poésie très sacrée et très hébraïque, qui avait un assez beau caractère : « nos prières ont converti les champs de bataille en autels, et maintenant nos guerriers reviennent couverts de gloire et chargés de butin, *beuteschwer*. » C'est ainsi que le psalmiste s'écriait : « Tu m'as délivré de la main des enfans de l'étranger dont la bouche prononce des mensonges, et dont la droite est une droite trompeuse, afin que nos fils soient comme de jeunes plantes et nos filles comme les pierres taillées pour l'ornement d'un palais. Que nos celliers soient remplis! que nos bœufs soient appesantis par leur graisse! »

M. Geibel, qui a la main déliée, qui possède à fond le mécanisme du doigté et à qui rien n'est impossible, s'est piqué de prouver qu'il savait dans l'occasion composer des psaumes. De tout temps il s'est plu à faire figurer dans ses vers Jehovah ou Jahveh, la verge du Seigneur, Sodome et Gomorrhe, et ce qu'une femme d'esprit appelait le patois de Canaan; — mais, pour écrire son *psaume contre Babylone*, il a dû relire tout Jérémie, tout le roi-prophète, et, comme les guerriers allemands, il est revenu, lui aussi, chargé de butin. Ces pastiches, élégamment tournés, ont eu du succès. Le poète y annonçait à la France que la terre serait sombre et le ciel ardent, que le sang monterait jusqu'aux brides des chevaux, que

les fleuves seraient encombrés de débris et de cadavres, que les maisons brûleraient, qu'on entendrait des hurlemens dans les rues, qu'un festin serait préparé aux loups et aux vautours; « nous ne pardonnerons pas avant qu'agenouillés et vous reconnaissant pécheurs, vous ayez abjuré l'esprit de mensonge et demandé grâce au Seigneur qui vous juge. » Ailleurs il représentait le génie du mal se conjurant avec les puissances de l'enfer pour fonder son empire dans le sang et la terreur; mais le héros de la Marche est venu, fort et pieux, et sur sa tête volaient les chérubins dans les nuées. « Le dieu de la lumière a terrassé le dragon, et la ville des insolentes railleries tremble sous l'épée flamboyante de l'Allemagne. » Ces cantiques sont d'une savante facture; on croit entendre le grondement de la foudre, les hennissemens des chevaux, le vol des archanges, autant du moins que tout cela peut être reproduit à force d'arpéges et d'accords plaqués; — mais nous préférons résolûment à cette religion krupp, qui se charge par la culasse, les charmantes romances qu'écrivait autrefois M. Geibel, ses chansons de printemps, sa ballade du page et de la fille du roi.

Dieu soit loué, la dernière pièce des *Heroldsrufe* est consacrée à chanter la paix. Le refrain en est ainsi conçu : « louange au Seigneur, au puissant Sauveur, qui, par ses conseils merveilleux, nous a redressés dans la tempête, et aujourd'hui s'approche de nous comme un doux murmure! » Cependant ce chant de paix est encore belliqueux; le poète y convie l'Allemagne à un dernier combat, à une suprême victoire. « Que celui qui pendant la guerre marchait devant nous dans une nuée de feu donne à notre peuple la force de vaincre une fois encore, la force d'extirper des cœurs la sombre semence du mensonge, et tout ce qui reste de welche dans les pensées, dans les mots et dans les actions, *das Welschthum auszumerzen in Glauben, Wort und That!* » Voilà le vœu final de M. Geibel. Il ne sera content et rassuré que lorsqu'aura disparu à jamais la dernière trace du dernier de ces Welches à qui Goethe déclarait devoir la meilleure partie de ce qu'il savait, et qui, faute de mieux, ont donné au monde Michel-Ange et Poussin, Dante et Molière, Galilée et Descartes, Torricelli et Laplace, Volta et Lavoisier, Machiavel et Montesquieu, Beccaria et Mirabeau. Alors fleurira sur toute la terre la vertu allemande, que célébreront d'agréables virtuoses, et l'hypocrisie respirera plus à l'aise; car, les Welches étant morts, il ne s'écrira plus de *Pantagruel*, ni de *Provinciales*, ni de *Tartufe*. En vérité, le monde sera heureux; la vertu allemande n'est pas aussi triste et incommode qu'on pourrait le croire. « Il y a chez nous de la vertu et des mœurs, a dit un poète allemand; cependant nous nous donnons en cachette de bien doux plaisirs. »

La critique d'outre-Rhin a traité avec rigueur les chantres de Sedan et du nouvel empire; elle a loué leurs intentions beaucoup plus que leurs vers. On a pu lire, dans un recueil qui a de l'autorité (*Im neuen Reich*), qu'il était permis de s'étonner que de si grands événemens eussent si mal inspiré les poètes. Il est probable que ni psaumes ni sonnets ne passeront à la postérité, que rien ne survivra, sinon les simples rimes du fusilier Kutschke, poésie de corps de garde, vive d'allure, pleine de gaillardise, et qui ne manque pas de bouquet.

Was kraucht da in dem Busch herum?
Ich glaub', es ist Napolium.
Was hat er rum zu krauchen dort?
Drauf, Kameraden, jagt ihn fort!

« Qui rôde là-bas dans le buisson? Je crois que c'est Napoléon. Qu'a-t-il donc à rôder par là? Sus, camarades, foncez sur lui! »

Le talent serait-il devenu si rare en Allemagne? « L'âge d'or de la poésie n'est plus, a dit l'auteur des *Heroldsrufe;* mais l'enthousiasme fait retentir dans ce siècle de fer plus d'une chanson ailée. » M. Geibel est trop modeste, son talent ne fait pas question; ce qui lui manque, c'est précisément l'enthousiasme, celui qui ne s'échauffe jamais à froid, celui qui jamais ne se bat les flancs. Kœrner et Arndt étaient loin de savoir le métier comme lui; mais dans ces poètes de 1813 tout est sincère et vibrant, la colère comme la foi, la piété comme la passion ; ils avaient le cœur sur les lèvres, et dans leur bouche liberté, Dieu, patrie, tous les mots ont un sens. Chantez ce qu'il vous plaira, les roses ou les batailles, la Providence ou le hasard, votre pays ou l'univers, si vous avez la franchise de l'inspiration, vos vers seront assurés de vivre.

Les talens n'ont pas manqué au sujet, mais le sujet a manqué au talent. Les Allemands sont ainsi faits que le plaisir, le bonheur, la gloire, le succès, ne leur suffisent point; ce n'est pas assez qu'on les envie ou qu'on les admire, ils exigent qu'on les approuve et qu'on les estime. Les Welches ont découvert depuis longtemps qu'il se passe dans ce monde beaucoup de choses où la vertu n'a rien à voir, et quand ils vont en bonne fortune ou en quelque endroit où leur conscience pourrait les gêner, ils ont soin de la laisser à la porte, quitte à la reprendre en sortant. L'Allemand ne se résigne pas ainsi à se séparer de sa conscience ; il entend qu'elle soit de toutes ses affaires, de tous ses plaisirs, et il l'emmène partout avec lui. Ces consciences qui ont été menées ou traînées partout, qui ont tout vu et trempé dans tout, deviennent prodigieusement

habiles à tout justifier; elles n'ont rien vu qui ne fût édifiant, elles revêtent la robe blanche des lévites pour célébrer avec attendrissement les vertus qui leur ont été données en spectacle, et, par manière de conclusion, elles déclarent que la vertu a tous les droits, que le monde entier lui est promis en récompense : cherchez d'abord le royaume de Dieu, et tout vous sera accordé par-dessus. Tel ce moine qui soutenait que le bon gibier avait été créé pour les religieux, et que, si les perdreaux, les faisans, les ortolans, pouvaient parler, ils s'écrieraient : « Serviteurs de Dieu, soyons mangés par vous! » Il y a là peut-être matière à un fabliau; mais je doute, ô serviteurs de Dieu, que l'Alsace mangée par vous puisse vous fournir le motif d'un dithyrambe ou d'une ode. S'il est permis de vanter son appétit, il faut toujours avoir le style de son sujet.

Le fusilier Kutschke est un bonhomme; il est carré des épaules et très rond en affaires, il ne cherche pas midi à quatorze heures. Il a entendu *Napolium* rôder dans le buisson, il a pris son fusil. Le fusil était bon, les camarades étaient solides.

Napolium, Napolium,
Mit deiner Sache geht es krumm.

« Napoléon, Napoléon, le diable s'est mis dans tes affaires. » Les poètes officiels parlent autrement, ils donnent dans le phébus : ce qui selon eux a vaincu à Wœrth et à Sedan, ce n'étaient pas les fusils et les canons, c'était l'humilité, la tempérance et la chasteté allemandes conduites par saint Michel en personne. Kutschke n'a pas vu saint Michel, et on l'étonnerait beaucoup en lui parlant de sa chasteté et de sa tempérance; mais il a une idée, qui est simple : il veut à toute force entrer à Paris pour y rabattre le caquet de la grande nation.

Und die französ'sche Grossmaulschaft
Auf ewig wird sie abgeschafft.

Les poètes officiels le prennent sur un autre ton; ils fulminent des anathèmes contre Babylone; si leur peuple aspire à conquérir le monde, c'est qu'il a reçu mission de Dieu pour le régénérer. Ils font des phrases, le fusilier Kutschke n'en fait point, et les poètes de 1813 n'en faisaient pas non plus. La phrase est la mort de la poésie et la ressource des consciences qui ont la rage de s'ingérer dans ce qui ne les regarde pas.

La déconvenue de Raton est le fond de l'histoire universelle. Il tire les marrons du feu, Bertrand les croque; l'un a de la main, l'autre est habile. Raton n'était pas content, nous dit le fabuliste, et il ajoute :

Qu'ainsi ne le sont pas la plupart de ces princes,
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

Cette aventure est toujours piquante; mais il ne faut pas, en la racontant, s'accompagner de la harpe de David. Tout le monde sait que les Allemands n'ont pas fait ce qu'ils voulaient faire, qu'ils ont subi leur destinée, qu'une puissance infiniment ingénieuse a exploité le sentiment national et l'enthousiasme unitaire au profit de son ambition, et que, si les destins lui sont propices jusqu'au bout, avant peu il n'y aura plus en Allemagne que 50 millions de Prussiens. On ne saurait trop admirer l'habileté consommée qui a présidé à cette grande entreprise et la conduite des guerres qui en ont assuré le succès; elles font également honneur au mérite des généraux, à l'excellence des institutions. Il faut savoir se contenter d'être heureux, envié et redouté; c'est encore un assez beau partage. Si votre gloire et votre force sont incontestables, c'est en vain que vous voudriez nous faire croire à vos principes, nous vous dirons avec Corneille :

Vous en avez beaucoup pour être de vrais dieux.

Ces principes incompatibles vous jettent dans des contradictions qui font tort à vos vers. Vous voudriez vous faire passer pour d'honnêtes bourgeois dont un brigand est venu assaillir la maison et qui ont fait justice du brigand, — et voilà trente ans que vous convoitez le bien d'autrui, que vous hissez votre drapeau sur la cathédrale de Strasbourg! Vous invoquez le droit qu'ont les peuples de s'appartenir, de se constituer à leur guise, et ce droit vous le foulez insolemment aux pieds à Metz et en Alsace. Vous vous êtes cent fois indignés contre l'humeur conquérante de la France, et le premier usage que vous faites de votre force, c'est de vous agrandir par des conquêtes. Vous lui avez reproché son empereur, et vous n'avez eu rien de plus pressé que de vous en donner un, qui a le droit de mener ses peuples en guerre sans les consulter. Vous avez censuré l'incommode jactance de la grande nation, et vous fatiguez tous les échos de l'Europe de l'énumération de vos grandes vertus. Vous avez fait ou on vous a fait faire une brillante campagne qui vous rapporte deux provinces et 5 milliards, et vous entendez que l'on admire votre générosité; la main sur la conscience, invoquant le Dieu du Thabor et du Golgotha, vous vous donnez pour les régénérateurs du monde. Étrange contre-sens! quand on a fait un bon coup et qu'on éprouve le besoin de fêter religieusement son succès,

on laisse le Christ en paix, on élève un autel à Mercure, dieu des milliards, dieu du commerce et d'autre chose.

Les poètes de 1813 avaient du caractère, le fusilier Kutschke en a aussi. Il est bourru, un peu brutal, et il a ses nerfs. Le bruit que faisait *Napolium* dans le buisson lui a échauffé les oreilles, il a crié haro sur l'écornifleur. Il sait très nettement ce qu'il est et ce qu'il veut : il s'appelle Kutschke, et il n'aime pas les rôdeurs, ni les gens dont le cas est louche. Quant au reste, ne lui demandez pas son avis, il n'en a point, et c'est pour cela qu'il a mérité d'être traduit en islandais, en sanscrit et en babylonien (1). Les poètes officiels ne savent pas comme lui ce qu'ils veulent et ce qu'ils sont; ils flottent dans un chaos d'idées contradictoires, qu'ils ne réussissent pas à débrouiller, et leurs images bariolées trahissent les incohérences de leur pensée. Il s'est fait dans leur cœur un mariage désassorti entre la sagesse tolérante et lumineuse qu'ils ont apprise des grands écrivains de la grande Allemagne et un patriotisme étroit, exclusif, chagrin, qu'ils ont longtemps reproché à la France, et qui, dans la seconde moitié du XIXe siècle, est un humiliant anachronisme. Ces poètes qui jouent sur leur chalumeau ou sur leur clavecin des sonates sanguinaires, qui font des odes à la sainte mitraille et croient à la régénération du monde par le canon Krupp, sont des civilisés cherchant avec effort à s'inoculer des passions barbares; mais l'esprit de leur siècle est en eux et les condamne. Ils s'exercent laborieusement au mépris comme à la haine, ils tâchent de se persuader qu'ils sont le pur froment, qu'il ne pousse hors de leurs frontières qu'une folle ivraie, des orties, des herbes vénéneuses. S'arrogeant les fonctions du souverain juge, de l'éternel vanneur, leur superbe justice balaie d'un souffle toute cette paille et ces ordures; mais ils sont trop éclairés, trop réfléchis pour prendre leurs anathèmes au grand sérieux, et quand ils parlent de la pourriture welche, ils savent qu'il y a partout de la corruption, que *le chérubin des chastes amours* n'empêche pas le tentateur de tailler beaucoup de besogne à la police de Berlin. Ces haines et ces mépris sont une leçon apprise, aussi bien que ce nouveau catéchisme qui enseigne que le ciel, son soleil et ses tonnerres appartiennent à l'Allemagne, qu'ils sont à ses ordres, qu'elle en dispose comme de son bien, que Dieu est allemand, qu'il porte à sa cou-

(1) L'érudition se mêle de tout en Allemagne. La chanson de Kutschke a été traduite à grands coups de dictionnaire en grec et en hébreu, en sanscrit et en arabe, en provençal et en lithuanien; elle a même été transcrite en hiéroglyphes et en caractères cunéiformes. L'une de ces traductions est en vers français, qui valent à peu près ceux de M. de Redwitz. Nous souhaitons que la transcription babylonienne soit mieux venue.

ronne une cocarde noire, blanche et rouge comme le pavillon de la marine allemande.

A force de répéter certaines choses, on les croit à moitié; — il est bien difficile de les croire tout à fait dans un pays qui a produit Lessing, Goethe et Humboldt. M. Geibel a-t-il une foi sincère, entière, inébranlable, celle qui transporte les montagnes, non-seulement au chérubin des chastes amours, mais encore à ces autres chérubins qui à Gravelotte couvraient de leurs ailes son empereur, le héros de la Marche? M. Geibel ressemble à ce Mustapha dont parle Voltaire, qui croyait que l'ange Gabriel descendait souvent de l'empyrée pour apporter à Mahomet des feuillets de l'Alcoran écrits en lettres d'or sur du vélin bleu; tout en croyant fermement, il sentait quelques nuages de doute s'élever dans son âme. M. Geibel en est là; on peut dire de lui comme de Mustapha qu'il croit ce qu'il ne croit pas, qu'il s'accoutume à prononcer, à l'exemple de son mollah, certaines paroles qu'il prend pour des idées. Aussi a-t-il peine à s'entendre avec lui-même, et comme lui, cœurs partagés, ses confrères sont en proie à la misère des contradictions. Dans leurs vers s'entremêlent et s'entre-choquent le dieu des batailles et le dieu de la raison, Jehovah et l'absolu, Fichte et l'Alcoran, la philosophie et les archanges, les capucinades et les vérités, la grande Allemagne et la petite. Non, votre vin n'est pas franc; il sent la fabrication et le bois de campêche. Passe encore si cette boisson procurait une joyeuse ivresse! Elle ne fait monter au cerveau que de noires fumées. Ce triste vin est un vin triste.

Il y avait jadis un génie qui s'appelait Gwyn-Araun; il était, dit l'histoire, sorti d'un nuage comme un éclair. Nourri par la magicienne Morgan, il faisait honneur à son lait et à ses soins : bien qu'il n'eût pas trois pieds de haut, il était devenu le véritable roi des enchantemens et de la féerie. A son cou pendait un cor d'ivoire qui avait la vertu de faire danser la mélancolie, chanter la tristesse. Son cheval, appelé Karn-Groun, le transportait en un clin d'œil d'un bout de la terre à l'autre. Il prenait à son gré toutes les formes, tous les visages, et prêtait sa figure à qui bon lui semblait. Initié à tous les mystères, il conversait familièrement avec les étoiles comme avec les fleurs, et les choses, non plus que les âmes et les dieux, n'avaient pour lui rien de caché. Au demeurant. il n'employait sa puissance qu'à obliger et à secourir les hommes, Généreux, bienfaisant, il leur donnait de sages conseils; il rectifiait leurs préjugés, étendait leur esprit, guérissait leurs blessures et leurs colères, les consolait, les pacifiait. Un jour, Gwyn eut la malencontreuse idée de prier à dîner un solitaire, un ermite d'humeur farouche, nommé Kollenn. L'ermite se présente au palais;

sans prendre le temps d'en admirer les colonnades, il traverse à grands pas la cour d'honneur, où une foule de sylphes et de sylphides d'une incomparable beauté dansaient aux sons d'une harpe magique. Il entre brusquement dans la salle à manger; la table était dressée. « Tu n'as qu'à le vouloir, lui dit le génie, et les plats d'or et les coupes de diamant que tu vois vides devant toi se rempliront à l'instant des mets les plus exquis, des liqueurs les plus douces. — Tu es le diable, lui répliqua le saint, et je ne vois ici que des feuilles sèches. » A ces mots, tirant de dessous sa haire son flacon d'eau bénite, il le vida sur la table. Aussitôt le palais, les portiques, les sylphes, le roi des fées lui-même, tout disparut. On ignore ce que Gwyn est devenu. Voilà l'histoire de la poésie allemande. Elle a invité chez elle un hôte fâcheux, un marguillier, un sacristain à l'œil plombé, au front étroit, au teint bilieux, qui s'appelle Kollenn ou le chauvinisme. Il s'est présenté tenant à la main une fiole pleine d'une âcre eau bénite, où il avait distillé beaucoup de fiel et d'absinthe; — les vases d'or et les coupes de diamant se sont évanouis comme les fantômes d'un songe. Il n'y a plus sur la table que des feuilles sèches.

Nous avons pleine confiance dans l'avenir littéraire de l'Allemagne, elle a encore beaucoup à nous donner. Nous osons croire que Kollenn aura prochainement épuisé toute sa provision d'eau bénite, qu'il ne lui en restera plus une seule goutte pour ses tristes aspersions, qu'il pendra son goupillon au croc et que le roi des fées reviendra; — mais aussi longtemps que les poètes d'outre-Rhin n'auront pour s'inspirer que le mépris du Welche ou l'adoration de leurs propres vertus, nous préférerons à leurs sonnets comme à leurs psaumes l'histoire des trois Calenders et de quelques dames de Bagdad; c'est plus gai et en vérité plus instructif. Et nous relirons aussi certains poètes du temps passé, Hœlderlin et ses épigrammes contre la fausse dévotion qui fait servir les dieux au décor de sa rhétorique et à l'arrondissement de ses périodes, Uhland, Lenau, Platen surtout, ce noble talent qui eut le tort, il est vrai, d'aimer la France, d'admirer Corneille et d'aller finir ses jours chez les Welches. « Assurément, disait-il, c'est une belle vertu que la fidélité; cependant la justice est plus belle encore, et quand je devrais mourir un jour abandonné et solitaire, je veux arracher leur capuchon aux hypocrites. Ce n'est pas la peine d'être un pied-plat. »

Abziehn den Heuchlern will ich ihre Kutten;
Nicht lohnt's der Mühe schlecht zu sein.

VICTOR CHERBULIEZ.

UN MINISTRE

DU ROI PHILIPPE LE BEL

GUILLAUME DE NOGARET.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ATTENTAT D'ANAGNI.

Le règne de Philippe le Bel est peut-être le plus extraordinaire de notre histoire. Jamais le gouvernement de la France ne fut plus original, plus tranché, plus hautement novateur. Rompant avec les principes les plus essentiels de la société du moyen âge, le roi petit-fils de saint Louis inaugura définitivement sur les ruines du droit ancien la conception de l'état, le pouvoir absolu du souverain, l'immoralité transcendante de la politique, une sorte de protestantisme, si l'on convient de désigner par ce mot la dévolution faite au laïque des fonctions relatives au maintien de la foi et à la surveillance de l'église. Peu de règnes cependant ont été jusqu'à nos jours plus mal connus. Ce roi extraordinaire, dont l'action cachée se montre partout si puissante, reste pour l'historien un mystère. On ne sait presque rien de sa personne; il n'a eu ni Joinville ni Commines; les chroniqueurs ne donnent qu'une idée tout à fait insuffisante de ses desseins. Les hommes qui l'entourèrent semblent de même avoir fui la publicité; leurs mémoires, leurs projets sont restés ensevelis jusqu'à notre temps dans les archives secrètes de l'état. Vigor, François Pithou, Dupuy, Baillet, les gallicans du XVIIe siècle, commencèrent les premiers à percer cette obscurité; mais ils se bornèrent à

éclaircir ce qui intéressait les luttes ecclésiastiques. C'est à la critique de notre temps, aux vastes travaux sur l'histoire nationale, qui sont la gloire de notre École des chartes et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qu'il était réservé de présenter un tableau clair et certain de ces années obscures et pourtant si décisives. Tout était à débrouiller. Les pièces originales de la politique de Philippe sont assez nombreuses, mais elles présentent des difficultés particulières; les dates que leur assignent Dupuy, Baillet, Raynaldi, sont presque toutes fausses; aucun récit historique contemporain ne pouvant servir à les lier entre elles et à les agencer, il faut, pour en déduire les faits, beaucoup d'attention, de patience et de sagacité. Cette tâche a été parfaitement remplie par M. Boutaric (1) et par M. Natalis de Wailly (2). Grâce au zèle de ces deux investigateurs, nous possédons maintenant une trame excellente du règne de Philippe IV; on pourrait avec leurs travaux faire presque jour par jour l'histoire du prince, de ses ministres, de ses conseillers. Il y a un an, nous essayâmes de résumer ici les travaux de MM. Boutaric et de Wailly sur un des publicistes de Philippe, l'avocat Pierre Du Bois (3); aujourd'hui nous tenterons la même chose pour le plus célèbre des hommes énergiques qui attachèrent leur fortune à celle du plus audacieux des rois. Guillaume de Nogaret n'est un modèle à suivre pour personne; mais tout ce qui est puissant doit passer à sa manière pour une salutaire leçon. Poussées à un certain degré de force et employées pour de grandes causes, l'impudence même et la scélératesse donnent une haute idée de la race, et, comme la lecture d'une pièce de Shakspeare, d'où Dieu et le sens moral sont absens, elles élèvent, assainissent, ne fût-ce que par la réaction qu'elles provoquent et par l'espèce d'effroi qu'elles inspirent.

I.

Guillaume de Nogaret naquit à Saint-Félix de Carmaing ou Caraman, aujourd'hui chef-lieu de canton du département de la Haute-Garonne, qui faisait alors partie du Lauraguais et du diocèse de Toulouse. On ignore la date précise de sa naissance. Ce nom de Nogaret, équivalent de Nogarède ou Nougarède, est la forme méridionale d'un mot dont la forme française serait *Noyeraie;* aussi le sceau de notre Nogaret porte-t-il pour armes un noyer de sinople en champ

(1) *La France sous Philippe le Bel.* Paris, 1861; *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale,* t. XX, 2e partie; *Revue des questions historiques,* t. X et XI (1871 et 1872).

(2) *Recueil des historiens de la France,* t. XXI et XXII.

(3) *Revue des Deux Mondes,* 15 février et 1er mars 1871.

d'argent. Il paraît qu'il y a eu près de Saint-Félix un fief appelé Nogaret, mais ce nom put être postérieur à l'anoblissement de Guillaume, et venir de sa famille.

L'homme célèbre dont il s'agit appartenait à cette portion éclairée, intelligente, pleine de feu, de la race languedocienne qui, au XIIIe siècle, sous le couvert du catharisme, au XVIe siècle et de nos jours, sous le couvert du calvinisme, a su invariablement protester contre les superstitions dominantes. Le grand-père de Guillaume fut brûlé comme patarin. La terreur religieuse qui régna dans le midi pendant tout le XIIIe siècle pesait lourdement sur les familles qui avaient vu un de leurs membres condamné par l'inquisition. Le père de Guillaume eut probablement à en souffrir; Guillaume lui-même s'entendit reprocher toute sa vie la mort de son grand-père, mort qui est à nos yeux un courageux martyre, mais qui passait alors pour la plus triste marque d'infamie.

La famille de Nogaret n'était pas noble. Aucun titre antérieur à 1299 ne donne à Guillaume le titre de *miles;* dom Vaissète, avec sa critique ordinaire, a relevé des preuves positives qui établissent qu'en 1300 il était un anobli de fraîche date; Jacques de Nogaret, tige des Nogarets d'Épernon, ne fut anobli que par Charles V. On sait que les anoblissemens, rares encore sous le règne de Philippe le Hardi, se multiplièrent sous le règne de Philippe le Bel.

Guillaume de Nogaret se voua de bonne heure à la profession qui, depuis la deuxième moitié du XIIIe siècle, a conduit en France aux premières fonctions de l'état. L'étude des lois arrivait à une importance extraordinaire et primait déjà de beaucoup la théologie. Guillaume débuta dans la vie avec le simple titre de *magister* et de *clericus*. L'amour-propre des Toulousains, qui les a portés à se rattacher Nogaret comme un compatriote, les a induits aussi à prétendre qu'il fit ses études à Toulouse. Le fait est que c'est vers 1291 que nous commençons à posséder quelques renseignemens certains sur Nogaret, et qu'à cette époque nous le trouvons « docteur en droit et professeur ès-lois » à Montpellier; il y était encore en 1293. En 1294 et 1295, il est juge-mage (*judex major*) de la sénéchaussée de Beaucaire et de Nîmes. En décembre 1294, Alphonse de Rouvrai, sénéchal, le charge d'une commission délicate. Il n'y avait qu'un an que le roi avait pris possession de Montpelliéret par ledit sénéchal. Selon sa constante pratique, Philippe cherchait à profiter du pied qu'il avait mis dans Montpellier pour étendre ses droits sur la ville entière et supprimer les droits qui restreignaient le sien. Le sénéchal fit citer les habitans de la ville et de la baronnie de Montpellier à se trouver en armes à un lieu marqué; ils refusèrent. Le sénéchal alors fit assigner à son tribuna le lieutenant du roi de Majorque à Montpellier et les consuls de la

ville pour rendre compte de ce refus. Ils comparurent le samedi avant la Saint-André (30 novembre), donnèrent par écrit les raisons de leur conduite, et en appelèrent au roi. Le sénéchal, au mois de décembre, chargea Guillaume de Nogaret de réfuter l'argumentation des consuls. Tout d'abord Nogaret nous paraît ainsi comme un de ces légistes qui ont contribué, au moins autant que les hommes d'armes, à construire l'unité française et à fonder la puissance de la royauté. Nul doute que dès cette époque il n'ait énergiquement secondé la politique de Philippe le Bel, qui, surtout dans le midi, consistait à séculariser la société et à transférer au pouvoir laïque plusieurs attributions qui jusque-là avaient été entre les mains du pouvoir religieux.

Ce fut probablement en 1296 que Nogaret fut appelé par le ro pour faire partie de son conseil, et devenir l'agent des principales affaires de la royauté. En cette année, il intervient pour régler les difficultés qu'entraînait la réunion du comté de Bigorre à la couronne de France. En cette même année, il remplit une mission pour le roi et la reine dans les comtés de Champagne et de Brie. Il y porta, ce semble, l'âpreté anticléricale dont il donna plus tard tant de preuves; nous voyons en effet le clergé de Troyes réclamer énergiquement contre ses décisions. En 1298, il juge dans les affaires les plus graves du parlement. En 1300, il est député par le roi pour faire la recherche de ses droits au comté de Champagne. C'est en 1299 qu'il fut anobli. Les actes de 1298 ne lui donnent que le titre de *magister;* au contraire, dans un acte passé à Montpellier à la fin de juillet 1299, il est qualifié *miles* ou « chevalier. » C'est sous le règne de Philippe le Bel que l'on voit paraître ces « chevaliers ès-lois » que l'on peut considérer comme la vraie origine de la noblesse de robe. On appelait ainsi les légistes qui avaient été créés chevaliers sans avoir porté les armes. Le titre officiel de Nogaret sera désormais *legum doctor et miles*, ou *miles et legum professor*, ou simplement *miles regis Franciæ*, chevalier du roi de France. Une classe d'hommes politiques, entièrement nouvelle, ne devant sa fortune qu'à son mérite et à ses efforts personnels, dévouée sans réserve au roi qui l'avait créée, rivale de l'église, dont elle aspirait en bien des choses à prendre la place, faisait ainsi son entrée dans l'histoire de notre pays et allait inaugurer dans la conduite des affaires un profond changement.

En 1300, Nogaret figure pour la première fois dans la grande lutte qui devait rendre son nom célèbre, c'est-à-dire dans le différend du roi Philippe le Bel et du pape Boniface VIII. Ce différend avait commencé l'an 1296. La réconciliation du roi et du pape, après leurs premiers démêlés, n'avait été qu'apparente; deux orgueils rivaux aussi énormes que celui de Boniface et celui de Philippe ne pou-

vaient vivre en paix. Poussant à l'extrême les ambitions politiques de la papauté italienne, Boniface ne voulait souffrir que rien se fît en Europe sans sa permission. La sentence arbitrale qu'il avait rendue le 30 juin 1298 entre le roi de France et le roi d'Angleterre était une source de difficultés sans fin. Le pape surtout n'admettait à aucun prix que le roi de France reconnût pour roi des Romains Albert d'Autriche, arrivé à l'empire par le meurtre d'Adolphe de Nassau. Un sentiment supérieur à l'affreuse barbarie de son temps guidait souvent Boniface; mais la prétention de régner sur toute l'Europe sans armée qui lui appartînt, dans un temps où la force devenait la mesure du droit, était chimérique. C'est dans ces circonstances que Philippe envoya au pape une ambassade à la tête de laquelle était Nogaret. Le roi se disait sérieusement disposé à partir pour la croisade; c'était uniquement en vue de faciliter une telle entreprise qu'il avait accepté la sentence arbitrale du pape; l'alliance particulière qu'il avait conclue avec le roi des Romains n'avait pas d'autre but. — Des députés d'Albert d'Autriche se trouvaient en même temps à Rome; Nogaret se mit en rapport avec eux, et les deux ambassades allèrent ensemble trouver Boniface. Le pape resta inflexible. Nogaret eut beau alléguer l'éternel argument dont aimaient à se couvrir les avocats gallicans de Philippe le Bel, l'intérêt de la croisade. Boniface soutint que Philippe n'exécutait de la sentence arbitrale que ce qui lui convenait; il trouva mauvais que le roi et l'empereur fissent leurs traités sans sa participation, et il déclara qu'il voyait dans leur alliance une ligue contre lui. Boniface insinuait ouvertement que, si le roi des Romains ne donnait la Toscane à l'église romaine, il ne régnerait jamais en paix, qu'on trouverait moyen de lui susciter des affaires qui l'empêcheraient de s'établir. — Nous ne connaissons les faits de cette ambassade que par Nogaret lui-même, et il est probable que les besoins de son apologie ont eu beaucoup de part dans la manière dont il en présente le récit. S'il fallait l'en croire, le pontife se serait violemment emporté, et aurait tenu sur le roi des propos si désobligeans que l'ambassadeur se serait vu forcé de prendre hautement la défense de son maître et d'adresser à Boniface sur diverses actions de sa vie passée et sur sa conduite présente des avis qui équivalaient à des reproches. On serait mieux assuré de ce fait si plus tard l'astucieux légiste n'avait eu un intérêt suprême à ce que les choses se fussent passées de la sorte. Après l'attentat d'Anagni, Nogaret soutiendra qu'il avait prévu depuis 1300 les maux que devait causer au monde l'humeur du pape, et que dès lors le zèle qu'il avait pour le repos de l'église ainsi que son ardeur jalouse pour l'honneur de la France le portèrent à dire à sa sainteté ce qu'il avait cru capable de lui ouvrir les yeux.

Cette admonition, vraie ou prétendue, sera la base sur laquelle Nogaret essaiera de s'appuyer pour prouver que Boniface était un incorrigible, et que, l'ayant semoncé en vain, il avait eu, lui Nogaret, le devoir de procéder par la force contre un ennemi aussi dangereux de l'église.

On a mêlé Nogaret avec Plaisian, Flotte et Marigni au parlement de Senlis (1301) contre Bernard de Saisset, mais on n'a pu fournir les preuves d'une telle assertion. On a donné aussi Nogaret pour compagnon à Pierre Flotte dans son voyage à Rome en l'an 1301, voyage qui amena l'éclat de la bulle *Ausculta fili*, mais cette supposition paraît gratuite. Au contraire nous possédons les pièces originales de deux missions qui lui furent confiées en 1301, et où il eut pour collègue Simon de Marchais. Par la première de ces pièces, il est chargé de choisir et de nommer un gardien pour l'abbaye de Luxeuil. L'autre mandat nous révèle combien le souci des intérêts commerciaux était vif chez les hommes d'affaires qui entouraient Philippe. La Seine n'était alors navigable que jusqu'à Nogent. Le roi a entendu dire qu'on pourrait la rendre navigable jusqu'à Troyes ou même plus loin vers la Bourgogne, et aussi qu'il serait possible d'établir une ligne de navigation fluviale de la Seine à Provins. Il donne aux deux chevaliers des pleins pouvoirs pour l'exécution de ces travaux et en particulier pour indemniser les moulins qu'il sera nécessaire de déplacer. Au milieu de tant d'actes d'une administration peu scrupuleuse, on est heureux de trouver une pièce qui allègue pour motif le bien public, inséparable de celui du roi (*ad utilitatem publicam et nostram*). Les dépenses doivent être faites par les villes, les localités et les personnes qui tireront profit de ladite canalisation. On ne sait si l'ordre de Philippe fut réalisé; la Seine, en tout cas, n'est restée navigable que jusqu'à Méry, entre Nogent et Troyes.

En 1302, Nogaret reçoit une commission plus singulière : le roi le charge par lettres patentes de recueillir les coutumes de la ville de Figeac. Nogaret fit exécuter le travail par un clerc dont on possède aux archives nationales la rédaction originale chargée de ratures; à la marge sont des notes brèves, dures, impératives, *non est utile, non est rationis*, d'une belle et forte écriture, qui est sûrement celle de notre légiste. M. Boutaric croit que la rédaction définitive ne fut pas faite ou du moins ne fut pas mise en vigueur. En cette même année 1302, on dit que le roi nomma Nogaret « chevalier de son hôtel, » et lui confia le commandement de 200 hommes d'armes. Beaucoup de biographes ont supposé que ce fut aussi en 1302 que le roi l'investit de la garde du grand sceau, et qu'il succéda dans cette charge à Pierre Flotte, tué à la bataille de Courtrai (11 juillet 1302). Dom Vaissète a victorieusement réfuté cette erreur. Nogaret n'a été

chargé de la garde du grand sceau qu'à partir du 22 septembre 1307; nous montrerons même que Nogaret ne fut jamais proprement chancelier, et qu'il ne fut appelé ainsi que par une sorte d'abus. « Il paraît cependant, ajoute dom Vaissète, qu'il exerça quelque charge dans la chancellerie et peut-être celle de secrétaire du roi, car il est écrit sur le repli d'une charte du roi du mois de juin 1302 : *Per dominum G. de Nogareto.* »

Sans document précis et par simple supposition, on a mis Nogaret parmi les légistes qui, au commencement de 1302, entourent le roi et lui donnent les moyens de répondre aux agressions papales. Une telle supposition est assurément très vraisemblable. Cependant ce n'est qu'au commencement de 1303 que Nogaret joue dans la grande lutte un rôle principal. A ce moment, l'animosité du pape et du roi arrivait à son comble. Les ennemis acharnés de Boniface, les Colonnes, étaient en France, et mettaient au service du roi leur profonde connaissance des intrigues italiennes. Boniface, par son caractère hautain et sa manie de se mêler de toutes les affaires, avait fait déborder la haine. Les Florentins, les gibelins, les Colonnes, les Orsini eux-mêmes, le roi de France, le roi des Romains, les moines, les mendians, les ermites, tous étaient exaspérés contre lui. Les saints, tels que Jacopone de Todi, le souvenir sans cesse tourné vers leur homme de prédilection, Pierre Célestin, que le nouveau pape avait si étrangement fait disparaître, envisageaient Boniface comme l'ennemi capital du Christ. Déjà les Colonnes avaient levé l'étendard de la révolte et montré la voie de l'attaque. Boniface était un homme mondain, peu dévot, de foi médiocre; il ne se gênait pas assez pour les exigences de sa position. Ses allures, tout vieux qu'il était, pouvaient sembler celles d'un cavalier plutôt que celles d'un prêtre; il détestait les *frati*, les ermites, les sectes de mendians, qui pullulaient de toutes parts, et ne cachait pas le mépris qu'il avait pour ces saintes personnes. La démission de Célestin V, qu'on disait avoir été forcée, le rôle équivoque que Boniface avait joué dans ce singulier épisode, les circonstances bizarres de la mort de Célestin, faisaient beaucoup parler. Un parti se trouva bientôt pour soutenir que Boniface n'était pas vrai pape, que son élection avait été invalidée par la simonie, que Célestin n'avait pas eu le droit de se démettre de la papauté, que Boniface était incrédule, hérétique. Les libelles des Colonnes exposaient toutes ces thèses dès l'année 1297; Étienne Colonna, réfugié en France, répétait les mêmes assertions jusqu'à satiété. Les folles violences de Boniface, la croisade prêchée contre les Colonnes, la bulle outrée *Lapis abscissus*, achevèrent de tout perdre. La rage des Colonnes et les profonds mécontentemens de Philippe firent ensemble alliance. Par le conseil des Italiens, qui, dès cette épo-

que, donnaient à la France des leçons de politique perfide, le roi et ses confidens conçurent le projet le plus extraordinaire : aller chercher Boniface à Rome pour l'amener à Lyon devant un concile qui le déclarerait hérétique, simoniaque, et par conséquent faux pape.

L'étonnante hardiesse de ce plan n'a été dépassée que par la hardiesse de l'exécution elle-même. Nogaret fut l'homme choisi pour le mener à bonne fin. Sa haine de légiste contre les pouvoirs exorbitans de la juridiction ecclésiastique, sa docilité sans borne envers la monarchie absolue, sa haine de Français contre l'orgueil italien, son vieux sang de patarin et le souvenir du martyre de son aïeul lui firent accepter une commission dont certes personne, dans les siècles antérieurs du moyen âge, n'aurait osé admettre l'idée.

II.

Ce plan dut être arrêté en l'année 1303, vers le mois de février. Trois personnages, Jean Mouschet, qualifié de *miles*, Thierry d'Hiricon, Jacques de Gesserin, qualifiés de *magistri*, furent donnés pour compagnons à Nogaret. Le premier de ces personnages est bien connu. C'était un Florentin ou, comme on disait alors, un « Lombard. » Son vrai nom était Musciatto Guidi de' Franzesi; dans les documens français il est appelé « monseigneur Mouche » ou « Mouchet. » On le voit avec son frère Biccio (Biche ou Bichet) mêlé, quelquefois d'une manière odieuse, souvent aussi d'une façon honorable, à presque tous les actes financiers de l'administration de Philippe le Bel. On a eu tort de présenter uniquement ces deux personnages comme des agens de fraudes et de rapines. Il est sûrement difficile de les justifier sur tous les points; cependant les nombreux documens officiels où leur nom figure dénotent deux financiers habiles, deux élèves exercés de la grande école des banquiers de Florence, pas toujours assez scrupuleux sans doute, en tout cas deux avant-coureurs de ces légions d'Italiens consommés dans l'art de gouverner qui, au XVIe et au XVIIe siècle, furent les agens de la politique et de l'administration françaises. Philippe le Bel est le premier souverain français que nous voyions ainsi entouré d'Italiens. La haine religieuse des ultramontains a voulu conclure du nom *de' Franzesi* donné par Villani que les Mouschet étaient Français d'origine. Nous ne demanderions pas mieux; mais il faut remarquer que ce nom est rendu en latin par *de societate Frescobaldorum et Francentium.* Au mois d'octobre 1302, Philippe avait déjà chargé Jean Mouschet d'une mission importante à Rome. En 1301, Jean Mouschet avait aussi accompagné Charles de Valois en Italie, l'avait reçu à son château de Staggia et avait été son agent principal dans la fâcheuse campagne

où les intrigues de ce même pape, qu'il s'agissait maintenant de briser, avaient engagé le frère du roi de France et l'avaient si tristement compromis.

Les lettres patentes qui conféraient à Nogaret, Mouschet, Hiricon, Gesserin la mission inouie d'aller arrêter le pape au milieu de ses états pour le faire comparaître devant le tribunal qui devait le juger sont datées du 7 mars 1303. Les pouvoirs qu'on leur attribue sont à dessein exprimés en termes vagues. Le roi déclare qu'il les envoie *ad certas partes, pro quibusdam nostris negotiis;* il leur donne « à tous et à chacun le droit de traiter en son nom avec toute personne noble, ecclésiastique ou mondaine, pour toute ligue ou pacte de secours mutuel en hommes ou en argent qu'ils jugeront à propos. » Il n'est pas douteux que le roi ne fût dès lors dans le secret et ne sût parfaitement ce qu'ils allaient faire et les moyens qu'ils se proposaient d'employer.

Le plan de campagne ainsi conçu et les commissaires étant nommés, on procéda aux formes légales. Une assemblée se tint au Louvre le 12 mars 1303. Cinq prélats y assistaient; Philippe était présent ainsi que Charles de Valois et Louis d'Évreux, frères du roi, Robert, duc de Bourgogne, et d'autres princes. Quand l'assemblée fut constituée, Nogaret, qualifié *miles, legum professor venerabilis,* s'avança et lut une requête dont il déposa copie entre les mains du roi. La pièce débutait comme un sermon par un texte de l'Écriture; Nogaret emprunta exprès son texte à une des épîtres attribuées à saint Pierre : *Fuerunt pseudoprophetæ in populo, sicut et in vobis erunt magistri mendaces.* Boniface est un vrai Balaam; un âne va le remettre dans le droit chemin. — Puis venait un acte d'accusation en quatre articles : 1° Boniface n'est point pape, il occupe injustement le saint-siége, il y est entré par de mauvaises voies, en trompant Célestin, et il ne sert de rien de dire que l'élection qui a suivi l'a légitimé; son introduction, ayant été vicieuse, n'a pu être rectifiée; 2° il est hérétique manifeste; 3° il est simoniaque horrible, jusqu'à ce point d'avoir dit publiquement qu'il ne pouvait commettre de simonie; 4° enfin il est chargé d'une infinité de crimes énormes, où il se montre tellement endurci qu'il est incorrigible et ne peut plus être toléré sans le renversement de l'église. C'est pourquoi Nogaret supplie le roi et les prélats, docteurs et autres assistans, qu'ils excitent les princes et les prélats, principalement les cardinaux, à convoquer un concile général, où, après la condamnation de ce malheureux, les cardinaux pourvoiront l'église d'un pasteur. Nogaret offre de poursuivre son accusation devant le concile. Cependant, comme celui qu'il s'agit de poursuivre n'a pas de supérieur pour le déclarer suspens, et comme il ne manquera pas de faire son possible pour traverser les bons desseins des amis de

l'église, il faut avant tout qu'il soit mis en prison, et que le roi avec les cardinaux établisse un vicaire de l'église romaine pour ôter toute occasion de schisme jusqu'à ce qu'il y ait un pape. Le roi y est tenu pour le maintien de la foi, et de plus comme roi, dont le devoir est d'exterminer tous les pestiférés en vertu du serment qu'il a fait de protéger les églises de son royaume, que ce *lupus rapax* est en train de dévaster; il y est tenu aussi par l'exemple de ses ancêtres, qui ont toujours délivré d'oppression l'église romaine.

L'accusation fut reçue. Un roi que saint Louis avait tenu enfant sur ses genoux, et qui était lui-même un homme de la plus haute piété, crut sincèrement ne faire que suivre les principes de ses ancêtres en s'érigeant en juge du chef de la catholicité et en se portant contre lui défenseur de l'église de Dieu.

Nogaret et ses trois compagnons partirent sans doute de Paris peu de temps après l'assemblée du 12 mars. Un acte de ce même mois, daté de Paris, montre que ses services lui furent en quelque sorte payés d'avance. Cet acte accorde à Guillaume et à ses héritiers un revenu de 300 livres tournois payable sur le trésor du roi à Paris, en attendant que ce revenu lui soit assigné en terres. Les quatre envoyés étaient sûrement partis le 13 juin, puisqu'à cette date nous trouvons une nouvelle assemblée du Louvre, où figure non plus Nogaret, mais Guillaume de Plaisian, lequel répète à peu près l'acte d'accusation du 12 mars, et déclare expressément qu'il s'en réfère à ce qu'a dit antérieurement Nogaret. Le roi consent à la réunion du concile en invoquant pour motif ce que lui avait auparavant représenté Nogaret; il renouvelle en même temps son adhésion à l'acte d'accusation du 12 mars (1).

Nous ne savons rien de l'itinéraire des quatre légistes jusqu'à Florence. Ils s'arrêtèrent quelque temps dans cette ville, où ils avaient une lettre de crédit pour les « Perruches » ou Petrucci, banquiers du roi. On s'était arrangé pour que les Petrucci ignorassent l'usage qu'on voulait faire de l'argent. L'opération eut de la sorte un caractère de guet-apens assez messéant à la dignité du roi, et qui d'ailleurs recélait un défaut profond; il était clair en effet que la surprise devait réussir, mais que le premier moment d'étonnement une fois passé serait suivi d'un retour dangereux. Si l'enlèvement du pape était bien organisé, les moyens pour le garder et l'amener en France n'étaient pas suffisamment concertés. On sent en tout cela un plan italien, une conjuration hardie, mais sans longue portée. Comme il arriva plus tard dans les grandes expédi-

(1) « Non recedendo ab appellatione per dictum G. de Nogareto interposita, cui ex tunc adhæsimus ac etiam adhæremus. »

tions françaises en Italie, personne ne pensa au retour. Ardens foyers de divisions intestines, les villes de la péninsule offraient toujours un accueil empressé à l'étranger riche ou puissant qui venait servir les haines de l'un des partis; mais bientôt la réaction se produisait; tous les partis étaient ligués contre l'intrus, qui ne réussissait pas sans peine à sortir du nid d'intrigues où il avait imprudemment mis le pied.

De Florence, les envoyés de Philippe se rendirent à Staggia, près de Poggibonzi, sur le territoire de Florence, près des frontières de Sienne. Mouchet possédait là un château, où il avait hébergé Charles de Valois en 1301. Nogaret et sa bande y firent un assez long séjour, durant lequel ils organisèrent leur expédition. Peut-être à Florence avaient-ils déjà recueilli des partisans parmi les gibelins, irrités contre Boniface. De Staggia, ils envoyèrent en Toscane et dans la campagne de Rome des agens munis de lettres et chargés de faire des offres d'argent à tous ceux qu'on jugeait capables d'entrer dans la ligue du roi. Nogaret et ses amis dissimulaient complétement leur dessein. Ils disaient qu'ils étaient venus traiter d'un accord entre le pape et le roi. Quelques seigneurs puissans du pays, tous ou presque tous du parti gibelin, se mirent avec eux. C'était d'abord Jacopo Colonna, surnommé *lo Sciarra*, homme violent qui portait aux derniers excès les haines de sa famille, et qui d'ailleurs avait de grandes obligations à Philippe; les enfans de Jean de Ceccano, dont le pape retenait le père prisonnier depuis longtemps; les enfans de Maffeo d'Anagni, quelques autres barons de la campagne de Rome. Sciarra forma ainsi une troupe de 300 chevaux, que suivait un nombre assez considérable de gens de pied. Environ 200 chevaux, reste de l'armée de Charles de Valois, se joignirent à la bande de Sciarra; cela faisait en tout environ 800 hommes armés. Tout ce monde était payé par le roi, portait l'étendard des lis, criait *vive le roi!*

Boniface avait par ses fautes miné en quelque sorte le sol sous lui. Roi profane beaucoup plus que père des fidèles, il faisait servir ses pouvoirs spirituels à ses ambitions laïques; par une suprême inconséquence, il opposait ensuite le bouclier du respect religieux aux coups qu'il s'était légitimement attirés par ses intrigues politiques. La nature semblait l'avoir formé pour mener aux abîmes à force d'excès l'altière conception de la papauté créée par la grande âme de Grégoire VII.

La conjuration grossissait chaque jour. Nogaret tenta vainement d'y engager le roi de Naples, Charles II d'Anjou. Il s'adressa aux Romains sans plus de succès; mais il réussit pleinement auprès de Rinaldo ou Rainaldo da Supino, originaire d'Anagni et capitaine de la ville de Ferentino. Boniface s'était fait un ennemi mortel de cet

homme dangereux en le dépouillant du château de Trevi, qu'il tenait en fief. Un tel personnage était bien ce qu'il fallait à Nogaret. Vassaux du saint-siége, Rainaldo et ses amis pouvaient être présentés comme obligés d'obéir à une réquisition faite pour l'intérêt du saint-siége (1). Ils avaient caractère pour agir en l'affaire, ce que n'avait pas Sciarra. Rainaldo et les siens furent bientôt gagnés; cependant ils ne voulurent pas s'engager sans avoir obtenu la promesse d'être mis à l'abri par le roi des suites spirituelles et temporelles de l'entreprise. Nogaret les rassura, ainsi que la commune de Ferentino, en leur livrant une copie authentique des pleins pouvoirs que Philippe lui avait donnés; il leva les derniers scrupules en stipulant que tous ceux qui obéiraient à la réquisition du roi en cette pieuse entreprise seraient largement payés de leur peine. Rainaldo tremblait bien encore par momens. En vain Nogaret disait-il agir en bon catholique et ne travailler que pour le bonheur de l'église; les Italiens se montraient justement inquiets de ce qui arriverait après le départ des envoyés de Philippe. Ils exigèrent que Nogaret promît de marcher le premier avec l'étendard du roi de France. Nogaret n'accepta cette condition qu'avec regret; il aurait voulu ne paraître en tout ceci que le chef élu des barons de la campagne de Rome (2). Il crut tout arranger en déployant à la fois la bannière fleurdelisée et le gonfanon de saint Pierre. A partir de ce moment, Rainaldo devint l'homme du roi de France (3), lié à lui « pour la vie et la mort du pape. » Toute sa famille, son frère Thomas de Meroli, et beaucoup de gens de Ferentino s'engagèrent avec lui. La ville de Ferentino fournit un corps de troupes auxiliaires qui grossit le parti, et surtout lui donna un air de légalité qui lui avait si complétement fait défaut jusque-là.

Sciarra commençait cependant à rôder avec sa bande autour d'Anagni. Nogaret prétend dans ses apologies qu'il fit à cette époque ce qu'il put pour ramener Boniface à de meilleurs sentimens, et qu'il essaya de le voir; mais c'est là sûrement un artifice auquel le rusé procureur eut tardivement recours pour colorer sa conduite du zèle de la foi et de la discipline ecclésiastique. Pendant tout l'été de 1303, Boniface ignora ce qui se tramait contre lui. S'il quitta Rome (avant le 15 août) pour aller demeurer à Anagni, dont il était originaire et où étaient les fiefs de sa famille, ce fut moins par suite d'une appréhension déterminée que par ce motif général que le séjour de la turbulente ville de Rome était devenu presque impossible pour lui.

(1) « Requisivisse ex parte regis ut devotos et filios Ecclesiæ romanæ, cujus agebatur negotium in hac parte. »

(2) « Accersitis baronibus aliisque nobilibus Campaniæ, qui me ad hoc pro defensione Ecclesiæ capitaneum elegerunt et ducem. »

(3) « Miles illustrissimi principis domini regis Franciæ. »

D'Anagni, nous le voyons sans cesse lancer contre le roi ces bulles d'un grand et beau style sonore, dont aucun pontife du moyen âge n'eut aussi bien que lui le secret. Ses cardinaux l'accompagnaient; mais ils étaient loin d'approuver ses exagérations. Sans parler des Colonnes, expulsés du sacré-collége, beaucoup de cardinaux gémissaient des violences où ils voyaient leur fougueux chef se laisser emporter.

L'or de Nogaret avait déjà pénétré dans Anagni, et Boniface n'avait aucune défiance. Il était tout entier occupé à la composition d'une nouvelle bulle, plus ardente encore que les autres, qui devait paraître le jour de la Nativité de la Vierge, le 8 septembre. Cette bulle renouvelait l'excommunication contre le roi, déliait ses sujets du serment de fidélité, déclarait nuls tous les traités qu'il pouvait avoir faits avec d'autres princes. Boniface, dans cette bulle, parle des Colonnes; mais il n'y dit pas un mot de Nogaret ni de ses associés. Évidemment, il ne se doutait pas du péril qui le menaçait. Au contraire Nogaret était averti de la nouvelle bulle préparée par le pape. L'excommunication portée contre le roi en des termes si redoutables eût été un coup très grave; il résolut de la prévenir. Le samedi 7 septembre au matin, Nogaret, Sciarra, les seigneurs gibelins et la troupe qu'ils avaient formée se disposèrent à faire leur entrée dans Anagni. Hiricon, Gesserin, Mouchet, n'étaient plus avec Nogaret, car celui-ci déclare qu'il n'eut avec lui à Anagni que « deux damoiseaux de sa nation; » d'ailleurs ces personnages ne figurent jamais dans les procès auxquels donna lieu la capture du pape; ils étaient restés sans doute à Staggia. Quant à Nogaret, évitant tout rôle militaire, il affectait de n'être que l'huissier qui portait au pontife romain l'assignation fatale de son juge souverain.

La ville d'Anagni trompa complétement la confiance que Boniface avait mise en elle. L'or de Philippe avait opéré son effet. Les portes furent trouvées ouvertes, et quand les lis entrèrent, ce fut au cri de *Muoia papa Bonifazio! Viva il re di Francia!* A côté de l'étendard du roi, Nogaret faisait porter le gonfanon de l'église, pour bien établir que c'était l'intérêt de l'église qui le guidait dans son exploit. La noblesse d'Anagni et quelques cardinaux du parti gibelin, entre autres Richard de Sienne et Napoléon des Ursins, se déclarèrent pour les Français. D'autres s'enfuirent déguisés en laïques ou se cachèrent; beaucoup de domestiques du pape firent de même.

Les conjurés voulaient d'abord marcher droit sur le palais du pape; mais il fallait passer devant les maisons du marquis Pierre Gaetani, neveu de Boniface, et de son fils, le seigneur de Conticelli. Ceux-ci, assistés de leur famille, résistèrent, firent des barricades. Les maisons sont forcées; Gaetani est pris avec tous ses gens. Les palais de trois cardinaux amis du pape sont de même enlevés, et

les cardinaux faits prisonniers. Nogaret arriva ainsi jusque sur la place publique d'Anagni. Là, il fit sonner la cloche de la commune, assembla les principaux de la ville, en particulier le podestat et le capitaine, leur dit son dessein, qui était pour le bien de l'église, les conjura de le vouloir assister. Les Anagniotes acquiescèrent. Leur capitaine était Arnolfo, un des seigneurs de la campagne, gibelin et ennemi capital du pape; Arnolfo décida de la trahison, les Anagniotes se joignirent à la bande des envahisseurs. Comme ces derniers, ils portaient en tête de leur troupe l'étendard de l'église romaine. La faiblesse radicale de l'ambition des papes se voyait ainsi dans tout son jour. Ne possédant pas de force armée sérieuse, jetés au milieu des passions féodales et municipales, ils devaient périr par un coup de main. Plus tard, privée de la papauté, qu'elle regardait comme son bien, l'Italie se repentit de ne pas lui avoir fait une vie plus tenable; on peut même dire qu'elle s'amenda; à partir du XVe siècle, les différens pouvoirs de l'Italie connivèrent à la conservation de la papauté; mais au moment où nous sommes, les mille petits pouvoirs qui se partageaient l'Italie rendaient impossible un rôle comme celui qu'avait rêvé Boniface. Il était trop facile au souverain mécontent de trouver autour du pontife, dans sa maison même, des alliés et des complices.

Le pape surpris chercha, dit-on, à obtenir une trêve de Sciarra. On lui accorda en effet neuf heures de réflexion, depuis six heures du matin jusqu'à trois heures du soir. Après quelques efforts pour gagner les Anagniotes, efforts déjoués par Arnolfo, Boniface fit demander ce qu'on voulait de lui. « Qu'il se fasse *frate*, lui fut-il répondu, qu'il renonce au pontificat, comme l'a fait Célestin. » Boniface répondit par un énergique « jamais. » Il protesta qu'il était pape, et jura qu'il mourrait pape.

La maison qu'habitait le pontife était un château fortifié, attenant à la cathédrale et communiquant avec elle. Les portes du château étaient fermées; ce fut par l'église que les conjurés résolurent d'y pénétrer. Ils mirent donc le feu aux portes de la cathédrale. Les fleurs de lis du petit-fils de saint Louis entrèrent par effraction dans le parvis sacré; l'église fut pillée, les clercs chassés et dépouillés s'enfuirent, le pavé fut souillé de sang, en particulier de celui de l'archevêque élu de Strigonie. Les gens du pape tentèrent quelque résistance à l'entrée du passage barricadé qui menait de l'église au château; ils durent bientôt se rendre aux gens de Sciarra et d'Arnolfo. Les agresseurs alors se précipitèrent de l'église profanée et éclairée par les flammes dans le manoir papal.

La nuit approchait. Quand le vieux pontife entendit briser les portes, les fenêtres, et qu'il vit y mettre le feu, quelques larmes coulèrent sur ses joues. « Puisque je suis trahi comme Jésus-Christ,

dit-il à deux clercs qui étaient à côté de lui, je veux au moins mourir en pape. » Il se fit revêtir alors de la chape de saint Pierre, mit sur sa tête le *triregno*, prit dans ses mains les clés et la croix, et s'assit sur la chaire pontificale, ayant à côté de lui deux cardinaux qui lui étaient restés fidèles, Nicolas Boccasini, évêque d'Ostie (depuis Benoît XI), et Pierre d'Espagne, évêque de Sabine. A ce moment, la porte céda. Sciarra entra le premier, s'élança d'un air menaçant, et adressa au pontife vaincu des paroles injurieuses. Nogaret, qui s'était un moment écarté, le suivit de près. Le dessein de Nogaret était d'intimider le pape, de l'amener à se démettre, ou à convoquer lui-même le concile qui l'eût déposé. Fidèle à son rôle de procureur, il expliqua au pape, « en présence de plusieurs personnes de probité, » la procédure faite contre lui en France, les accusations dont on le chargeait (accusations sur lesquelles, ne s'étant point défendu, il était, d'après le droit inquisitorial, réputé convaincu), et l'assignation qui lui était faite de comparaître au concile de Lyon pour y être déposé, vu sa culpabilité notoire comme hérétique et simoniaque. « Toutefois, ajouta l'envoyé du roi, parce qu'il convient que vous soyez déclaré tel par le jugement de l'église, je veux vous conserver la vie contre la violence de vos ennemis, et vous représenter au concile général, que je vous requiers de convoquer; si vous refusez de subir son jugement, il le rendra malgré vous, vu principalement qu'il s'agit d'hérésie. Je prétends aussi empêcher que vous n'excitiez du scandale dans l'église, surtout contre le roi et le royaume de France, et c'est à ces motifs que je vous donne des gardes pour la défense de la foi et l'intérêt de l'église, non pour vous faire insulte ni à aucun autre. » Boniface ne répondit pas. Il paraît qu'aux gestes furieux de Sciarra il n'opposa que ces mots : *Eccoti il capo, eccoti il collo*. Chaque fois qu'on lui proposa de renoncer à la papauté, il déclara obstinément qu'il aimait mieux perdre la vie. Sciarra voulait le tuer, Nogaret l'en empêcha; seulement, pour intimider le vieillard, il parlait de temps en temps de le faire amener garrotté à Lyon. Boniface dit qu'il était heureux d'être condamné et déposé par les patarins. Il faisait sans doute par ce mot allusion au grand-père de Nogaret. Peut-être cependant désignait-il par là l'église de France; Boniface, en effet, avait coutume de dire que l'église gallicane n'était composée que de patarins.

Pendant que cette scène étrange se passait, le manoir papal, ainsi que les maisons de Pierre Gaetani et des cardinaux amis du pape, étaient livrés au pillage. Le trésor pontifical, qui était très considérable surtout depuis le jubilé de l'an 1300, les reliquaires, tous les objets précieux, furent la proie des Colonnes et de leurs partisans; les cartulaires et registres de la chancellerie apostolique furent dispersés, les vins du cellier bus ou enlevés. Tout cela se pas-

sait sous les yeux du pape et malgré les efforts de Nogaret. Celui-ci jouait très habilement son rôle d'homme de loi impassible. Il voyait avec inquiétude le tour que prenait l'affaire. Le pillage du palais et du trésor pontifical avait été le principal mobile des condottiers italiens; ce pillage accompli, il était bien à craindre que pour eux l'expédition ne fût terminée. Nogaret inclinait dans le sens d'une modération relative. Grâce à lui, François Gaetani, neveu du pape et l'un des plus compromis dans les actes du gouvernement de Boniface, put sortir d'Anagni et gagner une place voisine, où Nogaret défendit de le forcer. Ceux des cardinaux qui voulurent demeurer neutres dans le conflit furent libres de se retirer à Pérouse.

Jamais, sans contredit, la majesté papale ne souffrit une plus cruelle atteinte. Quoi qu'on en ait écrit cependant, il n'y eut pas de la part de Nogaret d'injures proprement dites; de la part de Sciarra, il n'y eut pas de voies de fait. Villani parle d'outrages adressés au pape par Nogaret (*lo scherni*). La situation était outrageuse au premier chef; mais il n'est nullement conforme à la froide attitude judiciaire que Nogaret, Plaisian, Du Bois, gardèrent envers la papauté, de supposer que l'envoyé du roi se soit laissé aller à des paroles qui eussent affaibli sa position d'huissier portant un exploit ou de commissaire remplissant un mandat d'arrestation. Une tradition fort acceptée veut que Sciarra ait frappé Boniface de son gantelet. Un tel acte n'est pas en dehors du caractère d'un bandit comme Sciarra; toutefois cette circonstance manque dans les récits les plus autorisés, en particulier dans celui de Villani, qui, par ses relations avec les Petrucci, put être si bien informé. Dans ses apologies, Nogaret se fait à diverses reprises un mérite d'avoir, non sans peine, sauvé la vie à Boniface et de l'avoir gardé des mauvais traitemens. Nous ne nions pas que la brutalité de Sciarra n'ait été capable des derniers excès et ne les ait tentés; nous disons seulement que rien n'indique qu'aucun sévice ait eu lieu en réalité. Le moine de Saint-Denis paraît assez près de la vérité, et en tout cas il s'écarte peu de la relation de Nogaret, quand il veut que ce dernier ait défendu le pape contre les violences de Sciarra. Cette version fut généralement accréditée et devint presque officielle en France. Il faut sûrement ranger parmi les fables les outrages qu'on aurait fait subir au pape dans les rues d'Anagni. Dante paraît avoir été plus poète qu'historien quand, parlant des dérisions, du vinaigre et du fiel dont fut abreuvé le pontife, il compare Nogaret à Pilate :

. . . .

Veggio in Alagna entrar lo flordaliso,
E nel vicario suo Cristo esser catto.

Veggiolo un' altra volta esser deriso;
Veggio rinnovellar l' aceto e'l felle,
E tra vivi ladroni esser anciso.

Veggio 'l nuovo Pilato si crudele
Che ciò nol sazia, ma senza decreto
Porta sul tempio le cupide vele.

III.

Autant la suite des faits qui s'accomplirent dans la journée du samedi 7 septembre 1303 est claire et satisfaisante, autant ce qui se passa les jours suivans est obscur et inexpliqué. Le dimanche 8 septembre, les envahisseurs du château de Boniface paraissent être restés oisifs. Pourquoi ce moment de repos? pourquoi Nogaret, dont le plan s'est développé jusqu'ici avec une sorte de rigueur juridique, s'arrête-t-il tout à coup? Sans doute Nogaret ne trouva pas chez ses associés la ferme suite d'idées qu'il portait lui-même en son dessein. On ne peut le disculper cependant d'un peu d'imprévoyance. Son projet d'un coup de force à exécuter au cœur de l'Italie sans un seul homme d'armes français, avec l'unique secours des discordes italiennes, eût été bien conçu, si, le coup une fois frappé, il n'eût eu qu'à se dérober; mais sa retraite avec un pape prisonnier jusqu'à Lyon, au milieu de populations qui, une fois l'orgueil de Boniface humilié, n'avaient plus d'intérêt à seconder son vainqueur, et que d'ailleurs leur patriotisme italien et leurs instincts catholiques devaient indisposer contre un étranger sacrilége, une telle conception, dis-je, était entachée de toute sorte d'impossibilités. Si l'on avait pu appuyer cette hardie tentative sur l'expédition qu'avait faite Charles de Valois en Italie deux ans auparavant, à la bonne heure; mais cette expédition avait été dans un sens contraire, elle avait été en faveur du pape et des guelfes contre les gibelins : Charles de Valois resta toujours au fond un secret partisan de la papauté et combattit énergiquement l'influence que les légistes gallicans exerçaient sur l'esprit de son frère. De la sorte, les tentatives d'intervention française en Italie dans les premières années du XIVe siècle furent, comme toutes celles qui devaient se produire plus tard et jusqu'à nos jours, pleines de décousu et de contradictions. Nogaret échoua par suite de la légèreté, sinon de la perfidie, de ses alliés. Toutes ces étourderies italiennes, ces vengeances sans autre but que la satisfaction d'une haine personnelle, ces débordemens de passion sans règle supérieure, firent avorter son plan. Sa petite bande, toute composée d'Italiens et dont il n'était pas bien maître, fondit entre ses mains.

Pendant la journée du dimanche, Nogaret ne bougea pas du château pontifical. Il assure qu'il fut occupé tout ce temps avec Rainaldo da Supino à garder le pape ainsi que les Gaetani, ses neveux, et à les préserver des mauvais traitemens, tâche difficile à laquelle il ne put réussir qu'en y engageant quelques Anagniotes et des étrangers. Il voulait aussi, dit-il, sauver ce qui restait du trésor de l'église. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il vit le pape ce jour-là. S'il fallait l'en croire, Boniface aurait reconnu avec une sorte de gratitude les efforts qu'il avait faits pour arrêter le pillage des meubles et du trésor. Nogaret s'attribue aussi le mérite d'avoir relâché Pierre Gaetani et son fils Conticelli, qu'on avait faits prisonniers dans le premier moment. Assurément, les apologies de Nogaret portent à chaque ligne la trace d'une attention systématique à créer autour du fait principal et indéniable des circonstances atténuantes; nous croyons néanmoins qu'il montra en effet dans le manoir une certaine circonspection. Peut-être l'impossibilité de faire quelque chose de suivi avec un fou comme Sciarra le frappa-t-elle, et dès le dimanche chercha-t-il à sortir le moins mal possible de l'entreprise téméraire où il s'était engagé.

On assure que le pape ne prit durant tout ce temps aucune nourriture; si cela est vrai, ce ne fut pas sans doute par suite d'un refus de ses gardiens, ce fut par sa propre volonté, soit qu'il craignît d'être empoisonné, soit que la rage le dévorât. Nogaret prétend qu'il lui fit servir ses repas, en prenant toutes les précautions possibles contre un empoisonnement.

Le lundi 9 septembre, ce qui s'est passé mille fois dans l'histoire des révolutions italiennes arriva. Il y eut un revirement subit. Les habitans d'Anagni, après s'être donné le plaisir de trahir Boniface, se donnèrent le plaisir de trahir ceux qu'ils avaient d'abord accueillis contre Boniface. A la voix du cardinal dei Fieschi di Lavagna, ils sont pris d'un soudain repentir. Dès le matin, renforcés par les habitans des villages voisins, ils s'arment en masse aux cris de *Vive le pape! Meurent les traîtres!* Ils se portent en même temps, au nombre de dix mille, vers le château pour réclamer le pontife. On parlementa quelque temps. Les conjurés soutenaient qu'ils étaient chargés par l'église universelle de garder Boniface. Les Anagniotes répondaient qu'on n'avait plus besoin d'eux pour cela : « Nous saurons bien tout seuls, disaient-ils, protéger la personne du pape; cela nous regarde. » La lutte s'engagea et fut assez vive. La bande de Sciarra et de Rainaldo perdit beaucoup d'hommes; accablée par le nombre, elle fut obligée de sortir du château et de la ville. Une partie du trésor papal fut reprise; la bannière des lis, qui avait été arborée sur le palais pontifical, fut traînée dans la boue. Nogaret

abandonna précipitamment la place. Il était temps; au moment où il franchissait la porte, des forces nouvelles arrivaient au pape et allaient rendre irrévocable la défaite du parti français.

Un des vices essentiels du complot de Nogaret et de Sciarra était qu'on n'avait pas pu y engager les Romains. Les gibelins de Rome, à qui l'on en fit la confidence au mois de juillet et d'août, ne crurent pas au succès ou craignirent la prépondérance qui en résulterait pour les Français. Quand on apprit à Rome (sans doute dans la matinée du dimanche) l'attentat commis à Anagni, l'émotion fut grande. Les divisions de partis furent un moment oubliées; la haine contre les Français se réveilla. On expédia au pape quatre cents cavaliers romains, conduits par Matthieu (cardinal) et par Jacques des Ursins. Cette troupe arriva au moment où Nogaret sortait d'Anagni. Elle fit mine de l'attaquer; Nogaret alla se réfugier avec son ami Rainaldo derrière les murs de Ferentino, qui n'est qu'à une heure d'Anagni.

Dès que les gens du parti français eurent pris la fuite, le pape sortit du palais et vint sur la place publique. Là il se laissa, dit-on, aller à un mouvement d'effusion populaire qui n'était guère dans sa nature. La foule s'approcha, il causa avec elle, demanda à manger, donna des bénédictions et, à ce que l'on assura plus tard, des absolutions. Boniface était délivré, mais à demi mort. L'orgueil était si bien le fond de son âme, que, cet orgueil une fois abattu, l'altier Gaetani n'avait plus de raison de vivre. Il ne convenait pas à un tel caractère d'être victime ou martyr. On prétend qu'un moment il admit la possibilité de se réconcilier avec le roi, et qu'il offrit de s'en rapporter au jugement du cardinal Matthieu Rossi touchant le différend qui déchirait la chrétienté. Cela est bien peu vraisemblable; ce qui l'est moins encore, c'est le récit inventé plus tard pour la défense de ceux qui s'étaient compromis, et selon lequel il aurait pardonné à ses ennemis, aux cardinaux Richard de Sienne et Napoléon des Ursins, ainsi qu'à Nogaret et à Rainaldo da Supino, à tous ceux enfin qui avaient volé le trésor de l'église. S'il le fit, ce fut sûrement par dégoût de la vie plutôt que par mansuétude évangélique. Le ressort de l'âme était brisé chez lui; il n'était pas capable de survivre à l'affront qu'il avait reçu à la face de l'univers.

Les Anagniotes auraient voulu garder chez eux Boniface; mais, après la trahison dont ils s'étaient rendus coupables, le pape ne pouvait plus avoir en eux aucune confiance. Malgré leurs supplications, il partit pour Rome, escorté par les cavaliers romains, qui étaient venus achever sa délivrance. Le sacré-collége se reformait; plusieurs des cardinaux traîtres ou fugitifs étaient venus le re-

joindre; Napoléon des Ursins, en particulier, ne le quittait pas. Il vint de la sorte à Saint-Pierre, où il prétendait, dit-on, assembler un concile pour se venger du roi de France. En réalité, il n'avait fait que changer de prison. Les Orsini le tenaient en charte privée; ils essayaient en vain de le réconcilier avec les Colonnes; Napoléon des Ursins interceptait les lettres qu'il écrivait à Charles II, roi de Naples. L'amas d'intrigues que le vieux pontife avait entassé autour de lui l'étouffait. La rage était d'ailleurs trop forte dans cette âme passionnée; elle le tua. Ses domestiques le trouvaient toujours sombre; il avait des momens d'aliénation mentale, où il ne parlait que de malédictions et d'anathèmes contre Philippe et ses ministres. On le voyait seul dans sa chambre se ronger les mains, se frapper la tête. Comme son âme était cependant grande et forte, il retrouva, ce semble, le calme à ses derniers momens. Il mourut le 11 octobre, à l'âge de quatre-vingt-six ans, et avec lui finit la grande tentative, qui avait à moitié réussi au XII[e] et au XIII[e] siècle, de faire de la papauté le centre politique de l'Europe. La papauté va maintenant expier par un abaissement de plus d'un siècle l'exorbitante ambition qu'elle avait conçue et en partie réalisée, grâce à une incomparable tradition de volonté et de génie.

Nogaret passa l'intervalle depuis le 9 septembre, jour de son expulsion d'Anagni, jusqu'au 11 octobre, jour de la mort de Boniface, à Ferentino, auprès de Rainaldo. Le projet avait échoué, et certainement la situation des conjurés eût été fort critique, si la vie de Boniface se fût prolongée. Ce n'est pas impunément que Nogaret fût resté chargé de la responsabilité d'avoir, sans ordre bien précis, compromis la couronne de France dans un complot de malfaiteurs. La mort du pape vint changer sa défaite en victoire. Ce qu'il y a d'extraordinaire en effet dans l'épisode d'Anagni, ce n'est nullement que le pape ait été surpris par Rainaldo et Nogaret, c'est que cette surprise ait amené des résultats durables; c'est que la papauté, loin de prendre sa revanche, ait été abattue sous ce coup, c'est qu'au prix de satisfactions illusoires obtenues sur des subalternes, elle ait fait amende honorable au roi sacrilége, et reconnu qu'en emprisonnant le pape et en amenant sa mort, ledit roi avait eu d'excellentes intentions et agi pour le plus grand bien de l'église. Cela ne s'est vu qu'une seule fois, et c'est par là que la victoire de Philippe le Bel sur la papauté a été dans l'histoire un fait absolument isolé.

Pendant le court intervalle qui s'écoula entre la mort de Boniface (11 octobre) et l'élection de son successeur (22 octobre), Nogaret reste à Ferentino. Son attitude n'était nullement celle d'un vaincu. Le 17 octobre, nous le trouvons logé chez Rainaldo, traité

en ami, bien reçu par la commune (1). Ce jour-là, il donne à Rainaldo un acte notarié pour le rassurer sur les suites de l'échauffourée. Il lui promet au nom du roi tous les secours d'hommes et d'argent nécessaires pour le venger des habitans d'Anagni et des parens de Boniface, ainsi que le dédommagement entier de ce qu'il a souffert et de ce qu'il souffrira dans la suite pour la même cause. Nogaret est qualifié dans cet acte *excellentissimi regis Franciæ miles et nuntius specialis;* tout ce qu'il a fait, il l'a fait « en faveur de la foi orthodoxe; » la conduite des Anagniotes dans la journée du lundi 9 septembre est qualifiée de trahison; ils seront punis: après avoir commencé par promettre aide et conseil à Guillaume et tenu un moment leur parole, n'ont-ils pas essayé de lui faire subir une mort cruelle? n'ont-ils pas traîné dans les rues d'Anagni le drapeau et les armes du roi de France?

L'élection du pieux et doux Boccasini (Benoît XI), qui eut lieu le 22 octobre à Pérouse, sembla donner une entière satisfaction à Nogaret. A l'altier Gaetani succédait l'humble fils d'un notaire de Trévise, préparé par sa piété, ses habitudes monacales et la modestie de son origine à toutes les concessions, à toutes les amnisties, à ces pieux malentendus dont se compose l'histoire de l'église, et dont tout l'artifice consiste à donner raison au plus fort « pour éviter le scandale. » C'est alors qu'on vit la grandeur de la victoire remportée par Philippe. Il avait par le prestige de sa force tellement dompté la papauté que la complaisance dont on pouvait être capable envers lui devenait le titre principal pour être élu pape. Boccasini avait été témoin oculaire de la scène d'Anagni, et pourtant il ne perd pas un jour pour traiter avec Philippe. Un nouvel envoyé royal, Pierre de Péred, prieur de Chiesa, était arrivé en Italie la veille de la mort de Boniface, ayant pour mission de soulever les Italiens contre ce pape. Benoît XI, à peine nommé, le reçut. Péred ne recula pas sur un seul point; il s'étendit en lamentations sur les plaies faites à l'église par Boniface, il insista sur la nécessité de convoquer un concile à Lyon ou en tout autre lieu non suspect ni incommode aux Français, afin de réparer les maux causés par le défunt antipape. Benoît XI était si frappé de terreur qu'il promit tout ce qu'on voulut. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ce bon pape put triompher de ses légitimes répugnances jusqu'à entrer en relation, non-seulement avec Péred, mais avec l'insolent envahisseur du palais d'Anagni, avec celui qu'il avait vu de ses yeux quelques jours auparavant accomplir sur la personne de son prédécesseur un attentat inoui jusque-là.

(1) « Post ejus exitum de Anagnia, ipsum apud Ferentinum, cum communi civitatis ipsius, recepimus et eum fovimus. »

Loin de mollir en effet, la conduite de Nogaret continuait d'être le comble de l'audace. Il déclarait hautement de Ferentino que la mort de Boniface n'avait pas interrompu les poursuites qu'il était chargé d'intenter contre lui. Les crimes d'hérésie, de simonie, de sodomie pouvaient se poursuivre contre les morts; les fauteurs de Boniface, ses héritiers, étaient des coupables vivans qui ne pouvaient rester impunis. Son zèle pour les intérêts du roi l'obligeait d'ailleurs à tirer une éclatante vengeance de la trahison des habitans d'Anagni. Voilà ce que Nogaret répétait hautement. Dès qu'il apprit l'élection du nouveau pape, il eut l'impudence de s'approcher de Rome en avouant le dessein de venir continuer ses poursuites contre la mémoire de l'hérétique défunt et contre ses fauteurs.

Benoît XI n'avait aucune force armée; n'étant en rien militaire, il sentait sa faiblesse en ce siècle de fer. Il n'osait venir à Rome, ville redoutable, qui avait rendu la vie si dure à plusieurs de ses prédécesseurs; il restait à Pérouse, et ne songeait qu'à éteindre l'incendie allumé par Boniface. L'effronterie de Nogaret, toujours armé des pouvoirs du roi, le remplissait d'inquiétude. Benoît le fit prier instamment par l'évêque de Toulouse de ne pas passer outre sans nouveau commandement du roi. Il ajoutait qu'il était décidé à faire cesser le scandale, à donner satisfaction au roi et à rétablir l'union entre l'église romaine et le royaume. Il demandait à Nogaret de retourner le plus tôt possible en France, afin d'engager le roi à envoyer une ambassade pour traiter de la paix (1). Ainsi l'auteur du crime le plus effroyable qu'on eût jamais commis envers la papauté devenait le négociateur choisi par la papauté elle-même. Voilà certes qui dut troubler plus profondément dans leur tombe les Grégoire et les Innocent que le tumulte d'Anagni et le prétendu soufflet de Sciarra.

Tout ceci se passait en décembre 1303 et janvier 1304. Nogaret, chargé d'une mission papale, repartit en hâte pour la France, et joignit le roi à Béziers vers le 10 février de l'an 1304.

Ernest Renan.

(La seconde partie au prochain n°.)

(1) « Statim seu infra modicum tempus, Benedicto ad summum pontificatum assumpto, ad instantiam ipsius dicti Benedicti, in partibus Romanis existens, veni celeriter ad dominum regem pro conservatione pacis et unitatis Ecclesiæ Romanæ ac domini regis et regni, ad procurandum etiam ut dominus rex legatos seu nuntios suos mitteret ad dictum dominum Benedictum pro conservatione pacis et unitatis prædictæ, quod me procurante fecit dominus rex prædictus. » — Autant le récit de Nogaret est suspect quand il s'agit de faits sur lesquels personne ne peut le démentir, autant il mérite créance pour des allégations comme celle-ci, relative à des faits bien connus du roi et des personnages en vue desquels il écrit ses apologies.

LES

ORIGINES DU GERMANISME

IV.

LA GERMANIE DE TACITE. — L'IMAGINATION ROMAINE ET L'ASPECT D'UN MONDE NOUVEAU.

Pendant que, du côté des barbares, s'accomplissait le passage, que nous avons décrit (1), de l'état de tribus non fixées à l'état agricole connaissant les demeures fixes et la propriété foncière privée, dans le même temps une transformation intellectuelle et morale s'opérait chez le monde romain, provoquée en grande partie par la solennelle rencontre du génie classique et du génie germanique. S'il est vrai que, nous plaçant à une date aussi reculée que l'est celle d'un Tacite, nous ne puissions recueillir sur la civilisation nouvelle apparaissant à l'horizon qu'un assez petit nombre d'observations authentiques et directes, nous pouvons du moins, dès le premier contact entre ce monde nouveau et le monde romain, mesurer quel ébranlement le génie classique en a ressenti, et augurer par là du futur rôle de ce génie barbare, tant il est vrai que le livre de Tacite marque un grave moment non pas seulement dans l'histoire politique et sociale, mais aussi dans l'histoire morale et intellectuelle. Nul peuple étranger n'avait encore forcé la conscience romaine à cet aveu, plusieurs fois exprimé par l'historien, qu'il pourrait arri-

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars, *les Institutions et l'état social des Germains selon Tacite.*

ver qu'un jour l'empire tombât en subissant la défaite. Pour la première fois, Rome remplace par une virile, mais amère prévision ses habituels dédains. Un changement moral s'accomplit. Il s'exprime tout d'abord par l'étonnement visible, par le sentiment de crainte incertaine et quelquefois de terreur qu'inspire la vue de cet autre univers se révélant au-delà du Rhin. L'imagination romaine ne s'était jamais montrée si attentive aux impressions de la nature : c'est qu'à ces impressions, jadis indifférentes, se mêle désormais un grave soupçon de l'avenir. Essayons de nous rendre compte de cette ouverture des esprits qu'une secrète angoisse accompagne. Voyons les âmes romaines, au seul aspect physique de ces vastes régions jusqu'alors inconnues, s'ébranler, devenir anxieuses, et chercher dans le mystère d'un nouveau climat et de nouveaux horizons les indices d'obscures destinées.

A un tel examen se rattache d'ailleurs une autre recherche d'un intérêt très général et très élevé. On se rappelle quel grand objet Alexandre de Humboldt s'est proposé dans son *Cosmos*. Il a voulu suivre l'esprit humain prenant possession, feuillet par feuillet, du livre du monde. A mesure que la nature créée s'est laissé arracher quelqu'un de ses secrets, ou bien qu'elle a permis d'entrevoir quelque rayon de sa beauté, des témoins se sont rencontrés pour transmettre à la fois la peinture de cette vue nouvelle et celle de l'impression par eux ressentie. C'était le poète chantant la jeunesse du monde, le géographe retraçant de lointains rivages, le voyageur décrivant les régions où il avait pénétré le premier, le naturaliste étudiant des animaux ou des plantes inconnus, l'astronome découvrant des astres encore sans nom. Humboldt a entrepris de recueillir chacun de ces témoignages, comptant retrouver ainsi, pour chaque grande scène, la fraîcheur du premier aspect et la joie de la première découverte, comptant jouir à la fois et de la nature et du génie humain dans quelques-unes de leurs plus pures manifestations. Ceux-là mêmes qui, faute de connaissances spéciales, n'ont lu que son admirable second volume diront assez s'il n'a pas merveilleusement réussi. Linné, dans le secret de son cabinet de travail, penché sur une fleur qu'il étudie, découvre une loi de la botanique, et, se relevant, s'écrie : « J'ai vu passer Dieu omnipotent, omniscient! » Humboldt, lui, en réunissant de tels hommages comme des chants épars, a reconstitué l'hymne continu de l'humanité reconnaissante au souverain créateur. De cette histoire du curieux développement de l'idée du cosmos le livre de Tacite, éclairé par les témoignages analogues de ses contemporains, est toute une page, d'un grand prix et d'un suprême intérêt.

I.

Le monde oriental ou grec n'avait pu léguer à l'imagination romaine, qui n'était guère prête d'ailleurs à les féconder, qu'un petit nombre de données concernant la nature et le climat du nord. Peu importait que les Phéniciens en eussent parcouru les mers, peut-être jusque vers les côtes de Suède et de Norvége. Peu importait qu'un des navigateurs envoyés par l'antique Carthage au-delà des colonnes d'Hercule eût visité les côtes occidentales de la Gaule, et se fût élevé jusqu'aux îles britanniques; ces souvenirs étaient à peu près perdus. Vainement aussi, au temps d'Alexandre ou de ses successeurs, Pythéas, le fondé de pouvoirs du commerce marseillais, avait pénétré au fond de la Baltique, pour renouer au nom de ses commettans les relations engagées autrefois par les négocians de Marseille phénicienne. Les Romains semblent avoir appris seulement par l'invasion gauloise, puis par celle des Cimbres, qu'il y avait à l'ouest et au nord des Alpes des barbares très redoutables. On disait des Cimbres qu'ils avaient quitté leur pays chassés par un débordement de la mer, après avoir lutté contre les vagues leurs épées à la main. Strabon rejette comme une vaine fable ce récit d'une grande inondation maritime; mais la science moderne est plus attentive : le savant professeur de Kiel, M. Forchhammer, a retrouvé dans la partie occidentale des duchés de l'Elbe et du Jutland les traces de ce qu'il appelle le déluge cimbrique. Les flots auraient déposé dans tout ce pays un grossier galet facilement reconnaissable; bien plus, des études récentes, dues aux disciples mêmes de M. Forchhammer, ont paru montrer les restes de ce fléau s'étendant par toute la vallée de l'Eyder jusque dans la ville de Kiel, dont une grande partie serait construite sur de tels atterrissemens. Pourquoi d'ailleurs les côtes de la Mer du Nord eussent-elles été exemptes dans l'antiquité des désastres qui les ont tant de fois maltraitées depuis? L'histoire des tribus frisonnes, dispersées encore aujourd'hui sur ces rivages, est celle d'une perpétuelle lutte contre les invasions de la mer. Les annales du littoral hollandais n'ont pas de trait plus saillant, et l'imagination a peine à reconstruire les terribles scènes à la suite desquelles, au XIIIe siècle, s'est égrenée cette série d'îles, du Dollart au Zuiderzée, alors que la mer rompait aussi, par de formidables orages, la langue de terre qui faisait jadis de ce dernier golfe un lac intérieur : trente villages en une fois y furent engloutis. Un semblable désastre eut lieu encore en 1825. Que l'antique tradition attachée au souvenir de l'émigration des Cimbres fût exacte de tout point ou seulement en

partie, elle n'en a pas moins été pour Rome la première révélation de certains traits réels du climat du nord.

Ce fut César qui, en reculant la frontière jusqu'au Rhin, en conduisant ses légions au sein de la Germanie et de la Grande-Bretagne, ouvrit hardiment ce monde barbare, où pénétrèrent après lui les lieutenans d'Auguste. Strabon dans sa *Géographie*, Pline l'Ancien dans son *Histoire naturelle*, à côté de laquelle nous voudrions pouvoir placer son ouvrage en vingt livres, malheureusement perdu, sur les expéditions des Romains en Germanie, nous ont conservé le trésor des informations acquises à la suite de ces guerres; le livre de Tacite, commenté par la comparaison avec leurs témoignages, nous rendra au complet l'impression profonde que ces nouveaux spectacles avaient produite sur l'esprit des Romains.

Le haut nord était pour eux la région vague et sans limites où se plaçait la dernière des terres, la mystérieuse Thulé. Il restera sans doute toujours impossible de déterminer précisément ce que les anciens entendaient sous ce nom. Était-ce l'archipel des Féroe, ou bien seulement les îles du Danemark, ou bien la vaste péninsule scandinave, qu'ils croyaient une île, ou bien l'Islande? Il est infiniment probable qu'ils ont appliqué cette dénomination tour à tour à chacune de ces contrées; elle aura changé d'objet suivant le progrès de leurs connaissances vers le nord. De même le nom d'Hespérie, qui s'appliquait à l'Occident, avait successivement désigné, selon l'avancement des notions géographiques, la Grèce par rapport à l'Asie, puis l'Italie par rapport à la Grèce, puis la côte de Carthage et le versant septentrional de l'Atlas, avec les fameux jardins des Hespérides, puis les côtes de l'Espagne méridionale avec Tartessus et Gadès, enfin, au-delà des colonnes d'Hercule, les îles Fortunées; les découvertes modernes devaient encore ajouter, par-delà la fabuleuse Atlantide, l'impropre dénomination des Indes occidentales.

Quoi qu'il faille penser de l'ancienne Thulé, il est incontestable que les Romains du Ier siècle après notre ère ont déjà une certaine connaissance de la nature septentrionale, et qu'ils ont été étonnés des phénomènes étranges que leur présentaient ce ciel, ces eaux et ces rivages. Tacite avait pu recueillir sur tout cela des récits de témoins oculaires. Il avait mis à profit sans nul doute les souvenirs et au besoin les notes de son beau-père Agricola, dont les vaisseaux allèrent conquérir les Orcades et aperçurent Thulé à travers les neiges. Il lui avait été facile d'interroger dans Rome même des soldats, des matelots ou des barbares esclaves, tels que ces auxiliaires germains qui, enrôlés par Agricola, avaient déserté sur trois chaloupes sans pilotes; errant au gré des flots jusqu'à l'extrémité sep-

tentrionale de la Calédonie, ils avaient été réduits à manger quelques-uns d'entre eux; les survivans échouèrent sur les côtes du pays des Suèves et des Frisons, qui les traitèrent en pirates. Devenus esclaves, ils furent amenés parmi nous, dit Tacite, et acquirent une certaine célébrité par la singularité de leurs aventures.

Les premiers phénomènes que des habitans de la zone tempérée avaient dû remarquer en passant, pendant la saison d'été, sous le climat du nord, étaient évidemment ceux de la lumière. Il n'en est pas qui parlent plus intimement aux sens et à l'âme, ni qui exercent une influence plus pénétrante et plus irrésistible; il n'en est pas, dans les pays septentrionaux, de plus remarquables ni de plus excessifs. De l'Italie aux contrées riveraines de la Mer du Nord ou de la Baltique, la différence n'est pas seulement dans un soleil d'été ici moins implacable, dans un azur moins intense, dans une atmosphère plus subtile, ce semble, et d'un rayonnement plus doux; il y a aussi des traits tout à fait particuliers, comme la fréquence des aurores boréales et les jours continus, sans coucher de soleil. Ce dernier phénomène, pour n'être pas accidentel, n'en surprend pas moins l'hôte inaccoutumé par des dehors étranges et par une apparente dérogation aux lois qui régissent les autres climats. Je rentrais une fois à minuit, au milieu de juin, du parc voisin de Stockholm dans la ville. Le soleil ne se montrait pas, mais un clair crépuscule égalait, peu s'en faut, la lumière du jour; il s'en distinguait par un reflet uniforme, blafard, voilé, rappelant cette lueur inquiétante qui accompagne les éclipses. Quelques vapeurs, condensées en traînées cotonneuses et blanchâtres, planaient sur les eaux; la ville, silencieuse, paraissait obéir à un sommeil magique : c'était une entière évocation de la nature romantique du nord. Ce que nous admirons aujourd'hui, croit-on que les anciens ne le remarquaient pas? Tacite n'a pas manqué de signaler la singularité de ces manifestations lumineuses; par deux fois, il a noté le phénomène des longs jours, d'abord dans l'*Agricola*, en décrivant le climat au nord de la Calédonie. « Les nuits mêmes y sont claires, dit-il; aux extrémités de ce pays, elles sont si courtes qu'un crépuscule sépare seul le jour qui s'achève du jour suivant qui commence. Si les nuages n'interceptaient la vue, les habitans disent qu'on apercevrait l'éclat du soleil, qui ne se lève ni ne se couche, mais ne fait que raser la ligne d'horizon. » Ces derniers mots donnent une description remarquablement exacte et fidèle de ce qu'on peut observer le 24 juin vers la latitude où se trouve, au sommet de la Baltique, la ville de Tornéo. L'explication que Tacite en propose est moins heureuse : c'est, à l'entendre, que ces extrémités de la terre sont très plates; il en résulte que l'ombre n'y peut grandir, et que la nuit ne saurait

s'y former jusqu'à atteindre le ciel et les astres. Il n'est pas facile assurément d'interpréter cette réponse, et nous devrons attendre du grand écrivain des notions morales, d'éloquentes et vives peintures, plutôt que des enseignemens météorologiques. Tacite revient dans sa *Germanie* à ce même trait du climat septentrional, observé non plus à l'extrémité de la Grande-Bretagne, mais sur les côtes lointaines de la Baltique, et cette fois il ajoute à son récit quelque mention des légendes que la réalité mal comprise avait enfantées dans l'imagination populaire. « Au-delà des *Suiones*, dit-il, est une mer qu'on croit la limite et la ceinture du monde, parce que les dernières clartés du soleil couchant y durent jusqu'au lever de cet astre, et jettent assez de lumière pour effacer les étoiles. La crédulité ajoute qu'on entend même le bruit qu'il fait en sortant de l'onde, qu'on aperçoit la forme de ses chevaux et les rayons de sa tête. » Virgile disait déjà, usant d'une métaphore qu'expliquaient de vieilles croyances superstitieuses, qu'on voyait sur les rivages de la Scythie le soleil laver son char dans l'Océan rougi de ses feux,

Præcipitem Oceani rubro lavit æquore currum.

Le génie romain, peu inventif, ne savait que faire appel à tout l'antique appareil de la mythologie classique en présence de manifestations incomprises. Déjà cependant, devant une nature différente, ses comparaisons prenaient d'autres tours et admettaient d'autres élémens : de nouvelles sources s'ouvraient pour l'imagination romaine. Ce serait à nous à deviner si, en divers cas, elle n'a pas voulu rendre des impressions dues au seul aspect du ciel germanique. N'y aurait-il pas déjà quelque allusion par exemple, dans ce dernier passage de Tacite, au spectacle merveilleux des aurores boréales?

Personne n'ignore combien de formes singulières affectent ces apparitions magnétiques, beaucoup plus fréquentes et complètes dans le nord que partout ailleurs. Tantôt ce sont des flammes répandues par tout le ciel et qui convergent vers un centre constant, dégagé de lueurs, tantôt au contraire un foyer de lumière intense darde d'éclatans rayons; ou bien un vaste mur incandescent se replie en formant des sinuosités aux vives arêtes, ou des séries de colonnes aux couleurs changeantes se dressent pour se dissoudre bientôt dans un océan de feu. Est-il vrai, comme on le dit, que les aurores boréales soient accompagnées d'un bruit semblable à la crépitation des étincelles électriques? M. Silieström, un des membres de la mission dirigée par M. Gaimard de 1838 à 1840, s'abstient de rien affirmer à ce sujet; il est disposé toutefois à se défier d'une confusion entre le

sens de l'ouïe et le sens de la vue, facilement explicable. En voyant ce ciel couvert de flammes, dit-il, ces lueurs aux transformations rapides, ou bien ces rayons formés en un instant, qui traversent le ciel comme des fusées avec une vitesse effrayante et qui étincellent d'une très vive lumière, il est naturel qu'on rapporte par erreur au sens de l'ouïe les seules perceptions du sens de la vue, et qu'on s'imagine entendre un pétillement. On s'expliquerait d'ailleurs sans trop de difficulté un tel bruit là où l'électricité joue évidemment un si grand rôle. Ce qui est certain, c'est que le nombre est considérable, au moyen âge et dans l'antiquité, de récits superstitieux ou légendaires qui s'interpréteraient par l'aspect mal compris des aurores boréales. Telles seraient certaines circonstances de la tradition, si populaire chez les peuples germaniques, sur le chasseur invisible, Odin, le Freischütz, ou Robin Hood. Dans la région qu'il traverse, les nuages s'illuminent de sinistres clartés, et l'on entend au loin les aboiemens des chiens et le sifflement des traits au milieu des airs. Grégoire de Tours raconte qu'un jour une lumière fulgurante enflamma tout à coup l'atmosphère, et qu'il y eut, tant qu'elle dura, comme le bruissement intense d'un arbre au vaste feuillage tombant au travers d'une forêt. Un chroniqueur parle d'une colonne bleue qui apparut au ciel, et de laquelle semblait sortir un bruit de flèches dardées à l'entour. Faudrait-il expliquer par l'aurore boréale et ces curieux récits et tant de singulières expressions des écrivains de l'antiquité, les *cæli hiatus* et les *cælestia prælia* de Pline, les *arma crepitantia cælo* de Tibulle et d'Ovide, les souvenirs analogues consignés par Virgile et Tacite? S'il en était ainsi, nous aurions un nouveau et précieux témoignage des impressions que la vue du ciel septentrional avait produites sur l'imagination des Romains.

De cette lumière du nord, quelques anciens croyaient voir des cristallisations délicates et charmantes dans la curieuse matière de l'ambre, qui se recueille en si grande quantité sur les côtes de la Baltique, et dont Tacite nous rappelle que les Romains, comme toute l'antiquité, étaient avides. L'ambre peut être considéré comme ayant joué un grand rôle dans l'histoire antique du commerce, et par conséquent de la civilisation. Les plus anciennes sépultures, égyptiennes, orientales, étrusques, nous montrent combien il était précieux au luxe des premiers peuples. Les Phéniciens le recherchaient avec avidité pour le transmettre aux Grecs, qui aimaient à s'en parer dès le temps d'Homère. Par quelles voies et dans quels lieux les navires de Byblos ou de Tyr venaient-ils charger leurs cargaisons? Tacite, en mentionnant la tradition de nouvelles colonnes d'Hercule sur la côte nord-ouest de la Germanie,

permet de croire que le commerce phénicien exploitait la Mer du Nord. Bien plus, s'il est vrai que Pythéas, à en croire un fragment de sa relation dans Pline, ait vu le Frische-Haff et les rives orientales de la Baltique, comme il semble n'avoir fait que visiter les anciens comptoirs des Phéniciens pour renouer au nom de Marseille leurs traditions de commerce, on peut penser qu'ils ont, eux aussi, pénétré à la recherche de l'ambre dans cette seconde mer. Ils durent toutefois se contenter souvent de venir le recevoir dans leurs comptoirs du nord de l'Adriatique, où il arrivait en traversant, de tribu en tribu, toute l'antique Germanie. Ainsi s'expliquerait la tradition qui rattachait à la région de l'Éridan la production de cette précieuse substance. Là était tombé Phaéton, disait-elle, et ses sœurs, désolées de sa mort, avaient été changées en peupliers sur les bords du fleuve; mais elles n'avaient pas cessé de répandre des larmes, et ces larmes, que chaque tronc d'arbre distillait, c'était l'ambre. A la suite des Phéniciens, les Grecs étaient venus par terre chercher l'ambre aux lieux de son exploitation principale. On a trouvé dans le pays de Posen de très anciennes monnaies d'Athènes qui paraissent l'attester. Ce qui abonde dans le sol des provinces baltiques, ce sont les monnaies romaines, puis les monnaies orientales. Le commerce antique avait été ainsi, comme par un dessein providentiel, sollicité sans cesse à la découverte du nord, et, si le souvenir des entreprises phéniciennes s'était effacé et perdu, voici que les Romains, à la suite des campagnes qui leur ouvraient la Germanie septentrionale, se rendaient au même appel. L'ambre avait été toujours fort recherché par le luxe de Rome, mais il semble que la mode ait eu à ce sujet un mouvement prononcé de recrudescence au temps de Pline l'Ancien et de Tacite. Pline nous apprend que telle statuette d'ambre, artistement travaillée, coûtait plus cher qu'un esclave sain et fort. Sous le règne de Néron, un chevalier romain, envoyé vers les marchés des embouchures de la Vistule, en avait rapporté une assez grande quantité pour qu'au prochain combat de gladiateurs on pût en orner leurs armures et les diverses parties du cirque. Les itinéraires que donne la *Géographie* de Ptolémée offrent deux routes qui, de Carnuntum, près de Vienne, sur le Danube, à travers la Silésie, la Pologne et la Poméranie, se dirigeaient vers les bouches de l'Oder : c'étaient sans nul doute de très anciennes voies de commerce que Rome avait dû reprendre aisément.

Quelles idées l'imagination romaine attachait-elle à cette matière de l'ambre pour la tenir en aussi grande estime que les perles, les murrhins et le cristal? On en connaissait à peine la nature et l'origine; les interprétations les plus étranges, comme on peut le

voir dans Pline, avaient été proposées. A vrai dire, la série des conjectures modernes n'a pas été moins bizarre, jusqu'à ce que la science eût nettement reconnu que l'ambre est une résine d'arbres fossiles, d'une espèce disparue de conifères, qui, pendant les premières époques du continent européen, couvrait les rivages de la Baltique et de la Mer du Nord. Lorsque, par la tempête, les flots sont violemment agités, ils arrachent du sol ces fragmens, qu'ils roulent et dont ils se jouent, mais qui, grâce à une densité presque égale à celle de l'eau de mer, montent à la surface pour aller s'échouer sur la plage. Cette origine de l'ambre, Pline et Tacite la connaissaient en partie, puisqu'ils préfèrent, entre autres dénominations, le mot de *succin*, de nature à marquer qu'il s'agit du suc d'un arbre ou d'une résine. La curiosité de leurs contemporains admirait ici deux choses : d'abord la propriété électrique, éveillée par le frottement, et puis cette intéressante particularité, la fréquente présence d'insectes ou de fragmens végétaux dans l'intérieur même de la matière translucide. Martial a, de son style le mieux aiguisé, adressé de jolies épigrammes à l'abeille, à la fourmi, au vermisseau emprisonnés de la sorte :

« Enfermée dans une larme des Héliades, voyez briller cette abeille; elle apparaît captive dans son propre nectar. C'est ainsi qu'elle recueille le prix de ses merveilleux travaux. Elle-même sans doute aura choisi cette tombe.

« Pendant qu'il rampait sur les branches que mouillent les larmes des Héliades, ce vermisseau s'est vu pris dans la liqueur visqueuse. Cesse, Cléopâtre, de vanter ton royal sépulcre; un vermisseau repose dans un cercueil plus précieux que le tien. »

Les petits vers de Martial n'avaient pour but que de plaire aux belles dames de Rome et à la cour de l'empereur; il est donc évident qu'il avait pris pour sujet non pas une particularité obscure, mais ce qu'on remarquait autour de lui avec surprise. Cette surprise, en excitant l'imagination des Romains, aurait pu les mettre sur la voie de l'étude et les avancer vers la science. Une attention prolongée, une curiosité sérieuse leur aurait préparé d'autres motifs d'admiration. Ils ne se seraient pas seulement convaincus que cette délicate substance avait été une des premières occasions de communications et d'échanges entre les peuples, ils eussent pu remarquer encore que la faune et la flore révélées par l'ambre n'étaient pas celles de leur temps, mais qu'ils avaient sous les yeux les authentiques témoignages d'un nord primitif, digne objet des scrupuleuses recherches de la science moderne.

N'eût été ce rare présent de l'ambre, les océans du nord n'eussent offert aux anciens Romains que de sinistres sujets d'étonnement et de crainte. Les Romains, à la vérité, semblent n'avoir jamais été marins très hardis. Nous savons combien il leur en coûta, lors de la première guerre contre Carthage, d'oser passer de Sicile en Afrique; les matelots prétendaient que la côte méridionale de l'île, étant oblique, devait enfanter de terribles orages. Les soldats, bientôt après, marchant sur Carthage, assiégeaient le serpent du Bagradas avec leurs machines de guerre, nous dit Tite-Live, comme ils eussent fait une forteresse : leur courage hésitait devant les mystérieuses menaces d'une nature inconnue. Les Grecs aussi s'étaient laissé longtemps arrêter par le formidable cap Malée. Ils prirent leur revanche en s'avançant partout à la suite des Phéniciens, et en traversant avec une admirable ardeur, sous la conduite d'un Alexandre, toute l'ancienne Asie. Toutefois, quand ils atteignirent la mer des Indes, ils se virent accueillis par le phénomène, pour eux nouveau, des marées. Quinte-Curce nous a dépeint leur frayeur dans une de ses meilleures pages. Or ce qui était arrivé aux soldats d'Alexandre dans la presqu'île de Pattalène, aux embouchures de l'Indus, les soldats de César l'éprouvèrent sur le rivage de l'Atlantique. Sans doute la flotte romaine dut se familiariser promptement avec le périodique retour du flux et du reflux; toutefois Drusus et Germanicus, un demi-siècle après, semblent encore mal préparés à braver ce péril. Pline l'Ancien continue à s'étonner de ce débordement de la mer, comme il l'appelle, qui laisse incertaine l'éternelle question posée par la nature, à savoir si les côtes appartiennent aux continens ou bien à la région des eaux.

S'il faut en croire Tacite, les océans du nord, après ce premier et fâcheux accueil, réservaient aux Romains beaucoup d'autres dangers. Ce n'est qu'avec une sorte de répugnance que l'auteur de la *Vie d'Agricola* parle de la mer qui s'étend après la Calédonie : « mer paresseuse et qui résiste aux efforts des rameurs, *mare pigrum et grave remigantibus*. Les vents mêmes peuvent à peine en soulever les flots, sans doute parce qu'elle baigne peu de terres et de montagnes, et que ce sont les côtes qui enfantent les vents, ou bien aussi parce que cette mer sans fond comme sans bornes est plus lente à s'ébranler. » Tacite achève cette explication peu lucide par quelques traits d'une précision rare : « On voit cette mer, dit-il, çà et là se diviser en fleuves, pénétrer au milieu des terres, les environner, circuler même dans les rochers et les montagnes comme dans son propre lit. » Qu'on prenne, à défaut de souvenirs personnels, une carte géographique, et l'on recon naîtra à cette parfaite description, les fiords qui, découpant la côte norvégienne, introduisent entre de hauts murs de rochers la mer

même presque jusqu'au pied des Dofrines. Ce que Tacite avait dit de l'Océan calédonien, il le répète de celui qui baigne la Germanie : « mer paresseuse et presque immobile, *mare pigrum ac prope immotum.* » Il ajoute cette fois : « Océan immense, et dont les navires venus de nos contrées n'abordent que rarement le courant contraire, *immensus ultra utque sic dixerim adversus oceanus.* » Il n'est pas facile de saisir nettement ce que Tacite veut exprimer par ce mot : *adversus oceanus;* il paraît avoir pensé que la masse des eaux venant du nord afflue sur les côtes de la Germanie par un courant semblable à celui des fleuves, et pénible à remonter pour un vaisseau venant du sud; mais il est très loin, bien entendu, de soupçonner les vrais courans, particulièrement ceux du *gulf-stream.* En tout cas, nul de ces traits ne serait à négliger pour qui voudrait reconstituer l'histoire des sciences naturelles chez les anciens.

Une fois agitées, ces mers passent pour avoir de terribles tempêtes. Il faut certainement compter au nombre des plus belles pages de Tacite celle où il a décrit l'orage qui assaillit la flotte de Germanicus au sortir de l'Ems : Humboldt nous dit qu'il ne la relisait jamais sans un certain ravissement; elle mérite cet hommage parce qu'elle est une admirable peinture à la fois pittoresque et morale. C'était vers l'automne de l'année 16 après Jésus-Christ. Germanicus venait d'achever la brillante campagne qui, dans les champs d'Idisiavisus, sur la rive droite du Wéser, avait vengé le désastre subi naguère par Varus. Une partie des légions s'étaient acheminées par le continent vers leurs quartiers d'hiver; le reste avait dû s'embarquer avec le général, et gagner la Mer du Nord par l'Ems et le golfe du Dollart, pour rentrer dans la province de Germanie inférieure par les canaux de Drusus, le lac Flévo et le Rhin.

« D'abord la mer fut tranquille, dit Tacite; on n'entendait que le bruit des rames et le frémissement des voiles qui faisaient mouvoir ces mille vaisseaux. Tout à coup d'épais nuages, amoncelés, se fondent en grêle; les vents soufflent de toutes parts et tourmentent la vague, on n'y voit plus autour de soi; les pilotes ne peuvent plus gouverner;... le vent du sud, le terrible Auster, est seul maître du ciel et des eaux. Il saisit les navires, et les disperse en pleine mer ou vers des îles qu'environnent des rocs escarpés ou des bas-fonds dangereux. On avait d'abord évité ces périls, non sans peine; mais, quand le changement de la marée conspira avec la direction du vent, il ne fut plus possible de jeter les ancres, et il n'y eut plus assez de bras pour épuiser l'eau qui entrait de toutes parts. Il fallut livrer à l'abîme chevaux, bêtes de somme, même les armes, afin de soulager les bâtimens qui menaçaient de s'entr'ouvrir et de s'affaisser sous le poids des vagues. Autant l'Océan dépasse en vio-

lence toute autre mer, et le climat de la Germanie en rigueur tout autre climat, autant cette tempête différa de toutes les autres par ce qu'elle eut d'extraordinaire et d'horrible. On n'avait autour de soi que des rivages ennemis, ou une mer si vaste et si profonde qu'on ne supposait pas de terres au-delà. Une partie des vaisseaux furent engloutis; plusieurs furent jetés vers des îles éloignées. Sur ces rivages déserts nos soldats périrent de faim, excepté ceux à qui la tempête jeta quelques cadavres de chevaux... Pendant tout ce temps, Germanicus allait errant, nuit et jour, de rocher en rocher, s'écriant avec désespoir qu'il était la cause d'un si grand désastre; ses amis l'empêchèrent à grand'-peine de se précipiter dans l'abîme. Enfin la marée nouvelle, avec un vent meilleur, ramena nos malheureux vaisseaux. On les répara en grande hâte pour aller recueillir les naufragés... Chacun d'eux, au retour de ces terres lointaines, faisait de merveilleux récits de tourbillons violens, d'oiseaux inconnus, de monstres marins, moitié bêtes moitié hommes, visions réelles ou imaginées par l'épouvante... »

Il y a au musée de Dresde un paysage célèbre de Rembrandt qui est d'un sombre et terrible effet; il représente le moment qui précède l'orage : le vent du sud semble avoir pris possession de toute la nature, et une lumière blafarde s'échappe d'un immense enroulement de nuages obliques. Ajoutez à ce souvenir une mer furieuse de Bakhuysen, un ciel orageux de Ruysdael, et vous aurez une série de pages pittoresques à côté desquelles se place naturellement le poétique tableau que nous devons à Tacite. Son récit a encore un autre intérêt, disions-nous; à côté du peintre il y a l'historien moraliste. Cette terreur dont la narration de Tacite se trouve empreinte, ce n'est pas une invention du narrateur; loin de là, il traduit des émotions communes à ses contemporains, et qui ont été vraiment ressenties. Nous en avons l'intéressante preuve dans un fragment en vers de la même époque qui, par bonheur, nous est resté. Un certain Pedo Albinovanus, le même peut-être que Tacite a mentionné comme chef de cavalerie dans ses *Annales*, se trouvait précisément à bord du bâtiment qui portait Germanicus. Il avait écrit en vers le récit de cette journée, et Sénèque nous a transmis ce morceau dans son curieux recueil de thèses de rhétorique.

« Depuis longtemps déjà, nous avons laissé derrière nous la lumière du jour. Nous sommes emportés vers les limites du monde connu; nous naviguons dans la nuit par un sentier sacrilége, audacieusement résolus à atteindre le point extrême où tout finit. Voyez! la surface de la mer s'enfle lourdement et se hérisse, et les monstres, géans avides de sang, se dressent autour de nous; déjà ils saisissent de leurs griffes redoutables les flancs du navire. Et ces mots qu'on entend murmurer augmen-

tent la crainte : « Le navire n'avance plus! un souffle de vent ne viendra plus animer notre voile! Il faut obscurément périr ici tous, sans défense, proie malheureuse des monstres de la mer! » Et du bord élevé le pilote essaie de plonger son regard dans l'espace, de percer les ombres de la nuit, mais sa vue ne peut rien découvrir. Alors de sa poitrine oppressée s'échappent ces paroles entrecoupées par l'épouvante :

« Où voulons-nous aller, mes amis? Le jour a disparu, la déesse Nature nous ferme par des ténèbres éternelles le chemin qui conduit aux extrémités de l'univers. Cherchons-nous encore des hommes, avec un nouveau ciel sur leurs têtes? Cherchons-nous un autre monde duquel nul récit ne nous a affirmé l'existence? La divinité nous ordonne de retourner en arrière : nul œil mortel ne doit contempler les limites du monde. Que l'audacieux aviron n'irrite plus le flot sacré; cessons de profaner par notre approche la demeure silencieuse et paisible des dieux! »

Que le rhéteur se fasse ici quelquefois entendre, nous n'en disconvenons pas; mais un sentiment réel d'étonnement et de crainte domine cependant cette rhétorique, et, rapprochés l'un de l'autre, les deux écrivains, Tacite et Pedo Albinovanus, sont les interprètes directs de ceux qui les entourent : nous avons dans leurs témoignages les fidèles échos de la profonde impression que les Romains avaient éprouvée au premier aspect des océans du nord. Des terres enfin qu'on pouvait rencontrer au milieu de ces mers, Tacite ne sait rien non plus que de mornes et repoussantes traditions. Ou bien ce sont des îles immenses, *insularum immensa spatia*, qui, parmi un monde étrange, réservent aux naufragés un hideux esclavage, ou bien les côtes mêmes de la Baltique orientale offrent des monstres à tête humaine, au corps et aux membres de bêtes sauvages. Tacite voudrait ne pas croire à tant de rapports effrayans; il se contente de permettre le doute. Pline l'Ancien, lui, enregistre sans scrupule, à propos de ces îles septentrionales, les plus bizarres légendes. Il en connaît où les hommes naissent avec des pieds de cheval; il mentionne des tribus qui se nourrissent exclusivement d'œufs d'oiseaux et d'avoine, et des indigènes qui vivent nus, mais avec de si vastes oreilles qu'ils peuvent s'en couvrir tout le corps. Pline égale ici les rapports du Grec Ctésias sur les merveilles de l'Inde, sur ces hommes à qui leur jambe dressée en l'air servait de parasol, sur les fourmis chercheuses d'or, etc. Bien que toute l'antiquité ait ri de Ctésias, la science moderne explique certaines de ses informations, mais il n'y a pas apparence qu'il doive en arriver ainsi pour les légendes de Pline sur ces îles de la Baltique. Trop souvent dépourvu de critique, il admet sans examen les récits les moins autorisés. Il n'en est pour nous qu'un rapporteur plus fidèle de ce qu'on

pense autour de lui, et plus utile à comparer avec les relations moins suspectes de Tacite.

II.

Voilà ce que les Romains du Ier siècle savaient ou imaginaient sur le ciel, les mers et les terres de l'extrême Germanie ou du nord. Leurs terreurs croissaient en proportion de leur ignorance; elles se résumaient en une seule idée et un seul mot : ces contrées étaient la fin du monde; en voulant y pénétrer, on insultait à la nature et aux dieux, on attirait sur soi la Némésis divine. Faire violence à la déesse Nature, chez les Grecs aussi c'était l'argument redoutable qu'on avait opposé aux promoteurs de certaines grandes entreprises, à ceux qui voulurent couper la Chersonèse de Thrace ou bien l'isthme de Corinthe. — Il y avait du moins une partie de la Germanie, l'ouest et le centre, que les généraux et les soldats romains avaient parcourue, et de laquelle ils rapportaient d'innombrables témoignages. Comment cette région plus voisine leur apparaissait-elle? Comment accueillaient-ils, alors qu'ils n'en étaient plus réduits à d'incomplètes visions ou à de vagues souvenirs, les plus habituelles manifestations d'une nature, d'un sol, d'un climat, qui hier encore leur étaient nouveaux? César, lui, composait un traité sur l'*Analogie* en traversant les Alpes, au lieu d'accorder quelque admiration aux grandioses beautés des montagnes; Tacite et les écrivains du Ier siècle nous attesteront-ils une pareille froideur de la part de leurs contemporains en présence de la Germanie? La réponse à de telles questions ne laisse pas que d'être complexe : l'impression produite sur l'esprit romain n'a pas été ici, comme pour l'extrême nord, d'étonnement presque superstitieux d'abord, puis de crainte et d'horreur. Au contraire, à l'égard de la Germanie proprement dite, Rome a commencé par le mépris hostile, pour en venir ensuite à des impressions qui n'excluaient pas un certain respect. La progression est visible, et c'est ici encore un curieux chapitre à écrire d'histoire à la fois pittoresque et morale.

Quintilien nous rapporte que les soldats de César, avant de passer le Rhin, ne manquaient pas de faire leur testament. Toutefois la contrée nord-ouest, comprenant les rivages de la Mer du Nord, depuis ce fleuve jusqu'au Wéser, était devenue presque familière aux Romains avant toute autre portion de la Germanie, parce que, dans leur tentative de conquête, leurs chefs voulaient s'appuyer sur les flottes qui, par l'estuaire de l'Ems, apportaient du lac Flévo et du Rhin des approvisionnemens et des secours. Pline l'Ancien visita ces parages, et il faut voir quels sentimens lui inspirent les pauvres tribus qui les habitent. Une page de son *Histoire naturelle*, proba-

blement empruntée à son ouvrage sur les guerres contre les Germains, donne une curieuse peinture de ce qu'il a vu chez les Chauques, peuple situé sur les côtes du Hanovre actuel. « Envahis deux fois dans les vingt-quatre heures, dit-il, par les flots débordés de l'Océan, ces peuples bâtissent de misérables huttes sur des monticules qu'ils élèvent au-dessus du niveau des plus hautes marées. Semblables à des gens qui naviguent quand les eaux couvrent tout à l'entour, mais à des naufragés quand elles ont fait retraite, on les voit poursuivre autour de leurs chaumières le poisson qui fuit avec les vagues. De leurs mains, ils façonnent la boue, qu'ils font sécher au vent de mer bien plutôt qu'au soleil, et c'est là tout leur combustible pour cuire leurs alimens et réchauffer leurs entrailles glacées par le souffle du nord. » Quel curieux contraste qu'une telle page écrite par le futur observateur des fléaux du Vésuve! Et quel profond mépris sous la plume de cet homme du midi quand il achève par ces mots : « Voilà des peuples qui, le jour où ils seront vaincus par nos armes, crieront qu'on leur ravit la liberté. A leur aise! souvent la fortune fait semblant d'épargner ceux qu'elle veut le plus durement punir. »

Tacite a de semblables expressions de dédain. Lui aussi, il prend en pitié ce ciel bas, *cœlum demissum*, ce climat venteux, ce sol humide, et un de ses argumens pour croire que les Germains sont un peuple autochthone est d'affirmer que nul émigrant n'aurait certainement quitté d'autres pays pour une telle contrée. Leur genre de vie est, suivant lui, aussi triste que leur climat : ils font bouillir et mangent l'avoine, qu'à Rome on considère comme une mauvaise herbe; il paraît croire qu'ils ne connaissent pas l'automne, c'est-à-dire, aux yeux des Romains, la charmante saison des réunions champêtres, des fêtes populaires, des dialogues enjoués. Tout au moins n'ont-ils pas la vraie fête des vendanges, cette joie de l'Italie, car « leur boisson est une certaine liqueur faite d'orge ou de froment, à laquelle la fermentation donne une sorte de ressemblance avec le vin. » On connaît la caustique apostrophe de Julien contre le Bacchus bâtard des peuples du nord, qui sent le bouc au lieu d'exhaler l'ambroisie. La pensée est la même sous la plume de l'historien et sous celle du philosophe; il y a loin de ces expressions dénigrantes à l'exaltation scandinave et germanique de la bière dans les Eddas ou les Nibelungen, et à la coupe écumante du poétique roi de Thulé.

Tacite ne s'est pas contenté du dédain. Son patriotisme jaloux y ajoute une perfidie peu digne de lui quand il laisse échapper ce conseil : « Envoyons des vins chez ces peuples. Favorisons leur goût d'ivresse; nous triompherons d'eux ainsi plus facilement que par les armes. » C'est que, avec le souvenir présent de honteuses défaites,

tout lui est odieux de la Germanie. Ne lui faut-il pas, dès le début des *Annales*, mentionner et expliquer le triste renom des marécages situés entre les bras du Rhin ou sur les deux rives du bas Eyder? Au travers de ce qu'on appelle aujourd'hui le marais de Burtange, sur la frontière nord-est de la Hollande actuelle, les premiers Romains entrés en Germanie avaient dû jeter une de ces constructions comme on en retrouve encore dans la Westphalie et en France même, partout où les soldats de Rome ont eu besoin de traverser des régions noyées. Joignant aux expéditions militaires les grands travaux nécessaires aux communications, ils ont établi dans ces marais des chaussées composées de rondelles de bois assez peu pesantes pour ne pas s'enfoncer à l'excès dans la vase. Les débris de ces constructions sont désignés de nos jours sous le nom ordinaire de Ponts longs. Ceux de Burtange n'avaient pas longtemps résisté, et Tacite nous décrit la désastreuse retraite que Cécina dut opérer en de tels lieux. L'étroite chaussée, rompue çà et là, était jetée sur un terrain boueux que d'innombrables ruisseaux empêchaient de se fixer; des deux côtés, à peu de distance, s'élevaient des collines occupées par des bois. L'habile Arminius, chef des Germains, avait pris possession de ces fourrés, d'où il pouvait aisément assaillir ou inquiéter son ennemi. En vain celui-ci essayait-il d'élever quelques digues pour détourner les eaux du marécage : Arminius, des hauteurs, dirigeait vers le vallon de nouvelles eaux qui ruinaient toute protection et toute défense. Il faut lire dans Tacite le tableau de la nuit qu'on passa en présence. Du côté des barbares, certains du triomphe, des chants d'allégresse ou de terribles menaces que les échos des montagnes rendaient plus sinistres en les répercutant; « chez les Romains au contraire, des bivouacs aux feux languissans, des paroles entrecoupées, les soldats étendus çà et là le long des palissades ou errans le long des tentes, veillant par pure insomnie bien plutôt que par consigne ou de leur propre volonté. » Leur chef, le vieux Cécina, en était à sa quarantième campagne. Accoutumé aux disgrâces de la guerre, il ne s'étonnait de rien. Il eut toutefois pendant cette nuit un songe affreux. Il crut voir ce même Varus dont le désastre, quelques années auparavant, avait tant humilié Rome, se lever tout sanglant du fond de ces marais, l'appeler et lui faire signe de le suivre. Arminius, quant à lui, comptait renouveler sa victoire; on l'entendit, quand il fit sonner la charge, crier à ses soldats, en leur désignant le chef romain : « Celui-ci encore est Varus! Voici ces mêmes légions que les destins nous livrent encore une fois! » Tacite écrivait ce chapitre des *Annales* environ un siècle après la date de ces grands événemens. On peut juger, aux vives couleurs de ses récits, non pas seulement de son talent littéraire, — ce serait trop peu, — mais aussi de l'émotion patrio-

tique que réveillaient chez lui ces noms d'hommes et de lieux d'une célébrité désormais sinistre.

Toutefois le principal épouvantail qu'offrait la Germanie aux Romains, c'étaient ses forêts épaisses. On se rappelle quelle barrière longtemps infranchissable la forêt ciminienne avait élevée entre la Rome primitive et l'Étrurie encore puissante et redoutée. Tite-Live, en racontant sous le règne d'Auguste l'histoire de ces premiers siècles, ne croit pas pouvoir mieux décrire ce que jadis cet obstacle inspirait de frayeur qu'en le comparant à ce qu'avait été, de son propre temps, l'immense forêt hercynienne. César paraît comprendre sous ce nom le Schwarzwald ou Forêt-Noire, le Rauhe Alp, et peut-être même le Jura de Franconie, puisque, faisant commencer la chaîne boisée sur les confins de l'Helvétie, il la voit se continuer le long du Danube. Elle a, suivant lui, une largeur de neuf journées de marche, et soixante journées ne suffiraient pas pour la parcourir dans toute sa longueur. Comme dit le proverbe allemand, l'écureuil, sautant d'arbre en arbre, y pouvait courir sept milles sans toucher terre.

Pline l'Ancien a sur elle d'étranges expressions, toutes poétiques. Il admire ses chênes énormes « contemporains du monde, » dont les branches, s'inclinant jusqu'à terre, enfantent de nouvelles pousses qui forment à leur tour d'immenses arcades ou s'entre-croisent en murailles inextricables. Il connaît d'autres forêts encore qui couronnent des falaises sur les côtes de l'Océan. Souvent les arbres de l'extrême bord se détachent, avec la motte de terre végétale qu'ont enserrée leurs racines, et glissent vers la mer; on les voit, debout sur cette sorte d'île, flotter à la surface des eaux, et les vaisseaux romains, que leur choc menace, sont tout étonnés d'avoir à livrer des batailles navales contre des troncs et des feuillages. Des animaux jusqu'alors inconnus errent dans ces bois. César y cite un bœuf unicorne qui ne serait, au dire de Cuvier, qu'un renne mal décrit, et ce bœuf *urus*, gros comme un éléphant, dont les cornes, montées en argent, servaient dans les festins barbares pour boire l'hydromel : c'est sans doute l'aurochs actuel de Lithuanie. César y désigne aussi des élans aux jambes sans articulations ni jointures, à ce qu'il croit; ces animaux ne se couchent pas pour dormir, et, si quelque accident les fait tomber, ils ne peuvent ni se soulever ni se redresser. Pline répète quelques-unes de ces fables et les augmente, par exemple lorsqu'il mentionne dans la forêt hercynienne un grand nombre d'oiseaux extraordinaires, dont les plumes brillent comme du feu dans les ténèbres. Est-ce le ver luisant qui a donné lieu à ce conte, ou bien le regard étincelant d'oiseaux de nuit? Une autre explication a été proposée : au moyen âge, les voyageurs avaient la coutume, dans le nord, de marquer leur route au

travers des bois par des souches dressées de distance en distance, et pourvues sans doute de certains signes. Ces troncs, en pourrissant, se couvraient d'une végétation parasite connue des botanistes pour devenir facilement lumineuse dans la nuit.

Comme César et Pline, Tacite redoute les forêts germaniques. Quand il nous raconte que le sol y était sillonné de nombreux souterrains recouverts de broussailles, où les barbares se réfugiaient contre le froid ou bien cachaient leurs grains, il est clair qu'il entend aussi que ces cavernes deviendront de secrets et dangereux asiles pour leurs soldats, et concourront à leur système de défense nationale. Il a en mémoire les désastres que les armées romaines y ont déjà subis. Qu'on relise dans les *Annales* l'incomparable scène de Germanicus rendant les derniers honneurs aux restes mortels de Varus et de ses trois légions, dans les mêmes lieux où, cinq ans auparavant, ils avaient succombé. *Incedunt mœstos locos, visuque ac memoria deformes*... Quelle intraduisible expression d'un sentiment de terreur toujours subsistante! Peu de temps encore avant l'époque où Tacite écrivait, n'était-ce pas dans une forêt de Germanie que le Batave Civilis, instigateur et chef d'une vaste coalition entre Germains et Celtes, avait réuni en un repas funèbre ceux qui consentaient à le suivre, et leur avait fait prêter le serment d'une haine mortelle contre Rome, absolument comme jadis le chef des redoutables Samnites avait aussi formé dans les profondes retraites apennines, au prix de terribles sermens, sa fameuse Légion de lin? Au fond de leurs bois, les Germains adoraient ces divinités dont Rome elle-même commençait à croire l'intervention puissante. Là se célébraient les sanglans sacrifices, là étaient déposés ces symboles guerriers, ces simulacres de monstres qui servaient aux barbares de signes de ralliement pendant les batailles. De plusieurs d'entre ces forêts on racontait des choses mystérieuses. Il y en avait une dans laquelle, par une prescription religieuse, on ne devait entrer qu'avec les mains liées; si l'on tombait à terre, il n'était pas permis de se relever. Dans une autre, la divinité venait à une certaine époque visiter ses adorateurs; les chevaux blancs attelés à son char et les témoins de ce qui se passait au fond du sanctuaire payaient ensuite cet honneur de la vie: on les noyait dans un lac consacré. L'Allemagne du moyen âge et celle de nos jours ont gardé de curieuses traces du culte même qui était réservé aux arbres. On remarque aujourd'hui, sur les places de beaucoup de villes allemandes, surtout dans le nord, des statues dites de Roland. Elles représentent en effet le neveu de Charlemagne tenant en main sa bonne épée. Par quelles voies le souvenir du paladin a-t-il dominé de la sorte dans une contrée si éloignée de la scène de ses exploits? On a pensé que la légende de Roland n'avait eu d'autre raison de

paraître ici qu'une singulière confusion de noms. Les seigneurs féodaux, dès le commencement du moyen âge, avaient suspendu aux troncs de certains arbres le bouclier et l'épée, signes de haute justice. C'était là qu'ils faisaient exécuter leurs sentences, de manière que le sol, tout à l'entour, avait pris le nom de *terre rouge*, c'est-à-dire arrosée de sang, *rothes-land;* la ressemblance de ce dernier nom avec celui de Roland expliquerait toute l'énigme. Quant aux arbres de justice, ils avaient eux-mêmes remplacé des arbres que consacrait une antique tradition religieuse.

Rien d'étonnant si, du milieu de cette Germanie hostile, de terribles visions s'étaient dressées au-devant des Romains envahisseurs. Ils avaient franchi les premiers obstacles à la voix de leurs chefs, et s'étaient courageusement avancés au travers du pays inconnu; mais, quand ils parvinrent aux rives de l'Elbe et qu'ils s'apprêtèrent à le franchir, le jeune et ardent Drusus, frère de Tibère, qui les commandait, vit apparaître en avant du fleuve une femme d'une taille plus qu'humaine; elle lui dit en langue latine, suivant l'expresse remarque de Suétone, que son insatiable ambition devait avoir un terme, qu'il était parvenu à la fin de sa course et à la fin de sa vie. Quelques jours après, Drusus, qui s'était immédiatement résigné au retour, tomba de cheval, se blessa et mourut. Nul ne douta dans l'armée que la Germanie ne lui eût apparu elle-même pour défendre l'accès de ses solitudes et revendiquer son indépendance. Après avoir parcouru le vaste pays du Rhin à l'Elbe, après avoir construit quelques places et une ligne fortifiée d'Augsbourg, sur le Danube, à Cologne, sur le Rhin, les légions se retirèrent. On se contenta de découper dans la circonscription même de la Gaule belgique, sur la rive occidentale du Rhin, deux étroits territoires qu'on décora des noms de Germanies supérieure et inférieure : on avait ainsi, au lieu de l'immense contrée qu'on avait cru conquérir, deux soi-disant provinces nouvelles, prises tout entières en réalité sur le précédent domaine de l'empire, sauf quelques points de la rive orientale du fleuve. Rome comptait-elle faire illusion de la sorte aux autres et à elle-même, ou bien n'était-ce pas l'indice d'un changement de conduite traduisant une transformation de son propre génie?

Les Romains avaient toujours été un peuple d'esprit pratique. Le pays barbare qu'ils n'avaient pu dompter par les armes, ils s'appliquèrent à l'exploiter au profit de leur commerce. La volupté romaine fut très ingénieuse à profiter des ressources inattendues que lui offrait la région rhénane. Les matrones achetèrent avidement les chevelures dorées des femmes germaines, ou, pour teindre leurs propres cheveux, les pommades fabriquées dans le pays des Mattiaques ou de Wiesbaden. Les légions se familiarisèrent avec le voi-

sinage de leur ancien ennemi : Pline rapporte que sur les bords du Rhin les officiers avaient grand'peine à empêcher leurs soldats de poursuivre une espèce de canards dont la plume faisait d'excellens oreillers et le foie d'excellens pâtés. On ouvrit les mines et les carrières du Siebengebirge et de l'Abnoba. Nul n'ignore enfin avec quel empressement les Romains voulurent jouir des abondantes eaux minérales qu'ils rencontraient dans le Taunus. La contrée se couvrit de villes florissantes, dont les ruines ou de précieux débris nous rappellent aujourd'hui l'ancienne richesse. Leurs inscriptions, qui subsistent en assez grand nombre, nous montrent particulièrement non pas un mélange des deux civilisations germanique et romaine, encore si inégales et si distinctes, mais déjà cependant l'admission de quelques divinités barbares en même temps que des divinités orientales et celtiques. L'Hercule Saxanus par exemple, qui n'est autre que le *Sachsnôt*, c'est-à-dire Tyr ou Zio, mentionné par une célèbre formule d'abjuration à côté de Thor et d'Odin, figure sur les tombeaux romains de la région rhénane aussi bien que Taranus et Mithra.

C'était le présage de concessions presque involontaires et inconscientes marquant un changement dans les idées romaines. Deux siècles avant Jésus-Christ, Ératosthène l'Alexandrin professait déjà qu'on devait, non pas diviser les hommes en Grecs et barbares, mais distinguer ceux qui font le bien de ceux qui commettent le mal. L'esprit grec, sur ce point comme sur tant d'autres, devançait les temps et marquait les cimes lointaines à atteindre. La Rome impériale n'en était pas là; toutefois son orgueil s'abaissait. Moins exclusive, moins égoïste qu'au temps de ses éclatantes victoires, elle ressentait des scrupules, elle en venait à admettre qu'il y eût place pour l'indépendance de ces peuples étrangers, puisqu'ils ne se laissaient pas vaincre. Avec l'horizon visuel, comme il arrive d'ordinaire, l'horizon intellectuel et moral s'était agrandi. L'imagination romaine n'avait jamais été active ni féconde : on se rappelle ce proconsul dont parle Cicéron, qui, ennuyé des discussions philosophiques des Grecs et de leurs incessantes définitions du souverain bien, leur proposa de prendre jour pour un congrès où l'on arrêterait une solution définitive. L'imagination romaine avait toujours vu se placer entre elle et l'aspect direct de la nature le vieux panthéisme oriental qui, créant à sa manière tout un monde, cachait la réalité vivante. La mer agitée, c'était Neptune en courroux; dans certains tableaux de Pompéi, les rivages et les montagnes sont représentés par des personnages symboliques. L'ouverture du monde germanique, avec ses motifs d'étonnement et de terreur, rendit ce service aux esprits romains de les

ramener en face de la nature. Les dieux du vieil Olympe n'exerçaient plus là leur empire, et, quant aux divinités barbares, leur action, comme leur essence même, était par trop obscure. Nous avons assisté, grâce à des témoignages directs, c'est-à-dire en relisant les pages émues des écrivains de l'antiquité, aux vives impressions que l'aspect d'un monde nouveau avait fait naître; nous avons vu combien de spectacles merveilleux ou terribles, jusque-là non soupçonnés, avaient dû remuer jusqu'en leurs profondeurs la conscience et l'intelligence des peuples classiques, déplacer pour ainsi dire l'axe de l'esprit humain, et lui montrer des chemins encore non frayés.

C'est d'ailleurs le temps où le commerce pénètre de la Méditerranée jusqu'en Chine et aux Indes; Strabon a recueilli des informations jusque sur l'Afrique équatoriale, Pline l'Ancien et lui ont repris celles de Pythéas sur la Baltique et peut-être sur le haut nord. Mille échos arrivent des pays et des temps les plus divers: avec Lucien et Apulée commencent les récits romanesques; avec Pline et Sénèque se montre une insatiable curiosité interrogeant la nature. C'est le temps où l'esprit antique, qu'avait honoré déjà, il est vrai, dans cette voie un Aristote, s'ouvre clairement à la doctrine de la science. « Il reste beaucoup à faire, s'écrie Sénèque, et, cela accompli, il restera beaucoup à faire, et, après le travail de mille siècles, ceux qui viendront pourront ajouter encore. » C'est le temps où le stoïcisme, aidé de la paix romaine, a proclamé les grandes idées de patrie, d'humanité, de liberté morale et de communs devoirs. C'est le temps enfin où, avec les esprits, les âmes vont s'ouvrir à la vraie lumière du christianisme. Il n'a pas pu être d'un inutile concours à ce principal moment de l'histoire que la barbarie germanique se révélât alors, et que fût soulevé en ce temps même un coin du voile qui couvrait le cosmos.

Ainsi se rapprochaient à leur insu, mais non jusqu'à se confondre jamais, deux génies profondément distincts. Le génie classique, résumant la civilisation de l'Orient et de la Grèce, s'est nourri de presque toute la séve indo-européenne. Il a eu pour priviléges la conception et la diffusion des idées générales. Ces idées, il les a traduites en philosophie et en morale par des systèmes élevés ayant pour base une vue spiritualiste de la nature et une intelligence théorique de la communauté des droits et des devoirs, — en politique par des ébauches savantes d'administration centralisée, qui n'ont toutefois jamais atteint la pratique ni la doctrine du gouvernement représentatif, tel que l'a compris l'esprit moderne. Elles l'ont conduit à une claire perception et à une expression parfaite du beau dans les arts plastiques, parce qu'elles lui révélaient un

type idéal. Elles lui ont inspiré en même temps l'élégance et la précision littéraires : l'enseignement rhétorique, phénomène très considérable et d'une grande portée dans l'histoire de la pensée grecque ou romaine, n'a été que la prédication constante, jamais interrompue, de ces idées générales, faites pour une propagande au service de laquelle nul peuple n'a montré plus d'esprit que les Grecs, et nul plus de ferme raison que les Romains, créateurs du droit écrit. Par elles, le génie classique a dominé tout l'ancien monde et règne en partie sur le monde moderne, domination légitime, qui doit cependant tenir compte de certains élémens nouveaux.

Le génie germanique se montre à nous déjà dans Tacite par quelques-uns de ses traits particuliers. Le plus saillant est sa tendance à l'individualisme : il n'est pas besoin de rappeler à nouveau les textes, qui sont bien connus, et que nous avons d'ailleurs interprétés en parlant des institutions barbares. Tacite a marqué ce premier trait d'une manière charmante en disant la répugnance des Germains pour les villes, leur goût pour les habitations éparses, selon que les invite la lisière d'une forêt, ou le bord d'un lac, ou le voisinage d'une source agréable. Ce n'est plus ici l'unique besoin d'isolement qui se manifeste, c'est un sens de la nature peut-être plus direct, et l'habitude d'un commerce plus intime avec elle. Il faut saisir dans toute sa portée l'indication précieuse de l'historien romain, sa vue à la fois ingénieuse et profonde. Le monde classique reposait sur la cité, que constituaient dès le premier jour, en Grèce et à Rome, les mêmes élémens, c'est-à-dire le temple, la forteresse et le groupe des chefs de *gentes* réunis sur un haut-lieu, Acropole, Palatin ou Capitole. De son bâton recourbé, l'augure étrusque a tracé et découpé dans les cieux une figure à quatre angles droits que, par la vertu de son art, il abaisse sur la terre, et qui vient y inscrire au nom des dieux les limites sacrées de la ville future. Le fondateur ou premier roi vient ensuite, qui, du soc de la charrue, creuse le fossé de la *Roma quadrata*, d'où sortiront l'*agger* et le mur; le mur s'étendra ensuite, par une fiction légale et religieuse, quand les frontières de l'état se reculeront par la conquête. L'état, dès l'origine, est là tout formé : il enveloppe, réunit et condense toutes les forces. Combien est différente, dès sa première ébauche, la société germanique, mieux faite pour la fédération que pour une centralisation sociale et politique! Le seul groupe naturel de la famille y sert de base fondamentale : encore les liens en sont-ils peu étroitement serrés. Le besoin de la défense commune ou de la commune attaque, avec le dévoûment de l'homme à l'homme et la solidarité de péril, telles sont les causes de rapprochement entre les pères de famille pendant la guerre; la délibération sur les in-

térêts de tous les réunit pendant la paix, avec une entière égalité de droits. De l'assemblée générale ils retournent à leurs habitations séparées, à leur vie solitaire, moins fréquemment en commerce avec les hommes qu'avec la nature. Lorsque, au XVIIIe siècle, les philosophes, disciples de Rousseau, et la mode à leur suite, soutiendront contre les jardins français le parti des jardins anglais, jaloux d'imiter les prairies et les bois et de se confondre avec tout le paysage d'alentour, ce sera le curieux témoignage d'une diversité de génies survivant chez un peuple de double formation, comme est la France, et reparaissant après des siècles jusque dans les appréciations du goût, jusque dans les délicatesses et les caprices d'une civilisation raffinée.

Un second trait principal auquel se peut reconnaître le primitif génie germanique, trait cette fois encore admirablement traduit par Tacite, c'est ce sentiment religieux qui, sans le secours importun des formes matérielles, dans le silence et dans l'ombre des grands bois, se recueille et adore : *lucos ac nemora consecrant, deorumque nominibus appellant secretum illud, quod sola reverentia vident*. On a dit, — Jacques Grimm lui-même, — qu'il fallait voir dans ces expressions de Tacite un clair pressentiment de la réforme protestante. Soit, si l'on parle de l'étonnement douloureux que ressentit Luther en face des scandales religieux de son temps, ou bien de sa répugnance contre la profusion des images et le culte des saints; mais une telle interprétation cesse, à notre avis, d'être juste, si l'on songe que le mysticisme, l'ardeur de l'adoration solitaire et contemplative, élémens religieux qu'on devine, ce semble, derrière les expressions de Tacite, ne sont pas ceux qu'a exaltés la réforme. Le mysticisme, avec un profond sentiment de l'indéfini, on le retrouve en certaine mesure, il est vrai, dans la poésie germanique, dans la peinture allemande avant le XVIe siècle, dans la musique allemande de notre temps. Quant aux sublimes essors de l'élévation religieuse, ils ne sauraient prendre naissance que dans la sphère de la grande imagination, où les peuples héritiers du génie classique sont, tout compte fait, restés les maîtres. Avec Homère, Eschyle, Platon, Aristote, Phidias, Virgile, Dante, la pensée humaine avait atteint les plus hautes cimes. Qu'au nom d'un Shakspeare et d'un Luther, organes d'une différente conception de l'idée religieuse et de la poésie, au nom d'un Goethe, symbole d'une fusion cosmopolite, on réserve l'avenir, cela doit être permis à qui veut espérer; mais qu'ils sont lents à paraître, qu'ils sont prompts à s'effacer quand on croit les saisir, les signes d'une conciliation véritable qui serait la vraie force du génie moderne!

A. GEFFROY.

DES FONCTIONS

DU CERVEAU

I.

Le premier soin de la physiologie a été de localiser les fonctions de la vie dans les différens organes du corps qui leur servent d'instrument. C'est ainsi qu'on a rattaché la digestion à l'estomac, la circulation au cœur, la respiration au poumon; c'est encore de même qu'on a placé le siége de l'intelligence et de la pensée dans le cerveau. Toutefois, relativement à ce dernier organe, on a cru devoir faire des réserves et ne pas admettre que l'expression métaphysique des facultés intellectuelles et morales fût la manifestation pure et simple de la fonction cérébrale. Descartes, qu'il faut mettre au nombre des promoteurs de la physiologie moderne parce qu'il a très bien compris que les explications des phénomènes de la vie ne peuvent relever que des lois de la physique et de la mécanique générales, s'est clairement exprimé à cet égard. Adoptant les idées de Galien sur la formation des esprits animaux dans le cerveau, il leur donne pour mission de se répandre au moyen des nerfs dans toute la machine animée, afin de porter à chacune des parties l'impulsion nécessaire à son activité spéciale. Cependant, au-dessus et distincte de cette fonction physiologique du cerveau, Descartes admet l'âme, qui donne à l'homme la faculté de penser; elle aurait son siége dans la glande pinéale, et dirigerait les esprits animaux qui en émanent et lui sont subordonnés.

Les opinions de Descartes touchant les fonctions du cerveau ne pourraient aujourd'hui supporter le moindre examen physiologique; ses explications, fondées sur des connaissances anatomiques insuf-

fisantes, n'ont pu enfanter que des hypothèses empreintes d'un grossier mécanisme. Néanmoins elles ont pour nous une valeur historique, elles nous montrent que ce grand philosophe reconnaissait dans le cerveau deux choses : d'abord un mécanisme physiologique, puis, au-dessus et en dehors de lui, la faculté pensante de l'âme. Ces idées sont à peu près celles qui ont régné ensuite parmi beaucoup de philosophes et parmi certains naturalistes; le cerveau, où s'accomplissent les fonctions les plus importantes du système nerveux, serait non pas l'organe réel de la pensée, mais seulement le *substratum* de l'intelligence. Bien souvent en effet on entend faire cette objection, que le cerveau forme une exception physiologique à tous les autres organes du corps, en ce qu'il est le siége de manifestations métaphysiques qui ne sont pas du ressort du physiologiste. On conçoit que l'on puisse ramener la digestion, la respiration, la locomotion, etc., à des phénomènes de mécanique, de physique et de chimie; mais on n'admet pas que la pensée, l'intelligence, la volonté se soumettent à de semblables explications. Il y a là, dit-on, un abîme entre l'organe et la fonction, parce qu'il s'agit de phénomènes métaphysiques et non plus de mécanismes physico-chimiques. De Blainville dans ses cours de zoologie insistait beaucoup sur la définition de l'*organe* et du *substratum*. « Dans l'organe, disait-il, il y a un rapport visible et nécessaire entre la structure anatomique et la fonction; dans le cœur, organe de la circulation, la conformation et la disposition des orifices et de leurs valvules rend parfaitement compte de la circulation du sang. Dans le substratum, rien de pareil ne s'observe : le cerveau est le substratum de la pensée; elle a son siége en lui, mais la pensée ne saurait se déduire de l'anatomie cérébrale. » C'est en se fondant sur de pareilles considérations qu'on s'est cru autorisé à prétendre que la raison pouvait être, chez les aliénés, troublée d'une manière dite *essentielle*, c'est-à-dire sans qu'il existât aucune lésion matérielle du cerveau. La réciproque a été de même soutenue, et on trouve cités dans des traités de physiologie des cas où l'intelligence se serait manifestée intègre chez des individus dont le cerveau était ramolli ou pétrifié. Aujourd'hui les progrès de la science ont ruiné toutes ces doctrines; cependant il faut reconnaître que les physiologistes qui se sont autorisés des recherches modernes les plus délicates sur la structure du cerveau pour localiser la pensée dans une substance particulière ou dans des cellules nerveuses d'une forme et d'un ordre déterminés n'ont pas davantage résolu la question, car ils n'ont fait en réalité qu'opposer des hypothèses matérialistes à d'autres hypothèses spiritualistes.

De tout ce qui précède, je tirerai la seule conclusion légitime

qui en découle : c'est que le mécanisme de la pensée nous est inconnu, et je crois que tout le monde sera d'accord sur ce point. La question fondamentale que nous avons posée n'en subsiste pas moins, car ce qui nous importe, c'est de savoir si l'ignorance où nous sommes à ce sujet est une ignorance relative qui disparaîtra avec les progrès de la science, ou bien si c'est une ignorance absolue en ce sens qu'il s'agirait là d'un problème vital qui doit à jamais rester en dehors de la physiologie. Je repousse, quant à moi, cette dernière opinion, parce que je n'admets pas que la vérité scientifique puisse ainsi se fractionner. Comment comprendre en effet qu'il soit donné au physiologiste de pouvoir expliquer les phénomènes qui s'accomplissent dans tous les organes du corps, excepté une partie de ceux qui se passent dans le cerveau? De semblables distinctions ne peuvent exister dans les phénomènes de la vie. Ces phénomènes présentent sans doute des degrés de complexité très différens, mais ils sont tous au même titre accessibles ou inaccessibles à nos investigations, et le cerveau, quelque merveilleuses que nous paraissent les manifestations métaphysiques dont il est le siége, ne saurait constituer une exception parmi les autres organes du corps.

II.

Les phénomènes métaphysiques de la pensée, de la conscience et de l'intelligence, qui servent aux manifestations diverses de l'âme humaine, considérés au point de vue physiologique, ne sont que des phénomènes ordinaires de la vie, et ne peuvent être que le résultat de la fonction de l'organe qui les exprime. Nous allons montrer en effet que la physiologie du cerveau se déduit, comme celle de tous les autres organes du corps, des observations anatomiques, de l'expérimentation physiologique et des connaissances de l'anatomie pathologique.

Dans son développement anatomique, le cerveau suit la loi commune, c'est-à-dire qu'il devient plus volumineux quand les fonctions auxquelles il préside augmentent de puissance. A mesure que l'intelligence se manifeste davantage, nous voyons dans la série des animaux le cerveau acquérir un plus grand développement, et c'est chez l'homme, où les phénomènes intellectuels sont arrivés à leur expression la plus élevée, que l'organe cérébral présente le volume le plus considérable. D'après la forme du cerveau, d'après le nombre des plis ou circonvolutions qui en étendent la surface, on peut déjà préjuger l'intelligence des divers animaux; mais ce n'est

pas seulement l'aspect extérieur du cerveau qui change quand ses fonctions se modifient, il offre en même temps dans sa structure intime une complexité qui s'accroît avec la variété et l'intensité des manifestations intellectuelles. Relativement à la texture du cerveau, nous n'en sommes plus au temps de Buffon, qui considérait la cervelle, ainsi qu'il l'appelait avec dédain, comme une substance muqueuse sans importance. Les progrès de l'anatomie générale et de l'histologie nous ont appris que l'organe cérébral possède la texture à la fois la plus délicate et la plus complexe de tous les appareils nerveux. Les élémens anatomiques qui le composent sont des élémens nerveux sous la forme de tubes et de cellules combinés et unis entre eux. Ces élémens sont semblables dans tous les animaux par leurs propriétés physiologiques et par leurs caractères histologiques; ils diffèrent par le nombre, les réseaux, les connexions, l'*arrangement* en un mot, qui présente une disposition particulière dans le cerveau de chaque espèce. En cela, le cerveau suit encore la loi générale, car dans tous les organes l'élément anatomique garde des caractères fixes qui le font reconnaître; le perfectionnement organique consiste surtout dans l'arrangement de ces élémens, qui, dans chaque espèce animale, offre une forme spécifique. Chaque organe serait donc en réalité un appareil dont les élémens constitutifs restent identiques, mais dont le groupement devient de plus en plus compliqué à mesure que la fonction elle-même se montre plus variée et plus complexe.

Si nous considérons maintenant les conditions organiques et physico-chimiques nécessaires à l'entretien de la vie et à l'exercice des fonctions, nous verrons qu'elles sont les mêmes dans le cerveau que dans tous les autres organes. Le sang agit sur les élémens anatomiques de tous les tissus en leur apportant les conditions de nutrition, de température, d'humidité, qui leur sont indispensables. Lorsque le sang afflue en moindre quantité dans un organe quelconque, l'activité fonctionnelle se modère, et l'organe entre au repos; mais, si le fluide sanguin est supprimé, les propriétés élémentaires du tissu s'altèrent peu à peu, en même temps que les fonctions sont anéanties. Il en est absolument de même pour les élémens anatomiques du cerveau. Dès que le sang cesse d'y parvenir, les propriétés nerveuses sont atteintes, ainsi que les fonctions cérébrales, qui finissent par disparaître, si l'anémie devient complète. Une simple modification dans la température du sang, dans sa pression, suffit pour produire des troubles profonds dans la sensibilité, le mouvement ou la volonté.

Tous les organes du corps nous offrent alternativement un état de repos et un état de fonction dans lesquels les phénomènes cir-

culatoires sont essentiellement différens. Des observations nombreuses, prises dans les appareils les plus divers, ont mis ces faits hors de doute. Lorsque par exemple on examine le canal alimentaire d'un animal à jeûn, on trouve la membrane muqueuse qui revêt la face interne de l'estomac et des intestins pâle et peu vascularisée; pendant la digestion au contraire, on constate que la même membrane est très colorée et gonflée par le sang, qui y afflue avec force. Ces deux phases circulatoires, à l'état de repos et à l'état de fonctions, ont pu être vérifiées directement dans l'estomac chez l'homme vivant. Tous les physiologistes connaissent l'histoire d'un jeune Canadien blessé accidentellement d'un coup de mousquet chargé à plomb qui l'atteignit presque à bout portant dans le flanc gauche. La cavité abdominale avait été ouverte par une énorme plaie contuse, et l'estomac, largement perforé, laissait échapper les alimens du dernier repas. Le malade fut soigné par le docteur Beaumont, chirurgien à l'armée des États-Unis; il guérit, mais en conservant une plaie fistuleuse de 35 à 40 millimètres de circonférence, à travers laquelle on pouvait introduire différens corps et inspecter facilement ce qui se passait dans l'estomac. Le docteur Beaumont, voulant étudier ce cas remarquable, s'attacha en qualité de domestique ce jeune homme, dont la santé et les facultés digestives en particulier s'étaient complétement rétablies. Il put le garder à son service pendant sept années, durant lesquelles il fit un très grand nombre d'observations du plus haut intérêt pour la physiologie. A jeûn, en regardant dans l'intérieur de l'estomac, on en apercevait distinctement la membrane interne; elle formait des replis irréguliers, la surface, d'un rose pâle, n'était animée d'aucun mouvement, et n'était absolument lubréfiée que par du mucus. Aussitôt que les matières alimentaires descendaient dans l'estomac et touchaient la membrane muqueuse, la circulation s'y accélérait, la couleur s'avivait, et des mouvemens péristaltiques s'y manifestaient. Les papilles muqueuses versaient alors le suc gastrique, fluide clair et transparent destiné à dissoudre les alimens. Lorsqu'on essuyait avec une éponge ou un linge fin le mucus qui recouvrait la membrane villeuse, on voyait bientôt le suc gastrique reparaître et s'assembler en gouttelettes qui ruisselaient le long des parois de l'estomac comme la sueur sur le visage. Ce que nous venons de voir sur la membrane muqueuse gastrique s'observe de même pour tout l'intestin et pour tous les organes glandulaires annexés à l'appareil digestif. Les glandes salivaires, le pancréas, pendant l'intervalle des digestions, présentent un tissu pâle et exsangue dont les sécrétions sont entièrement suspendues. Pendant la période digestive au contraire, ces mêmes glandes sont gorgées de sang, ruti-

lantes, comme érectiles, et leurs conduits laissent écouler les liquides sécrétés en abondance.

Il faut donc reconnaître dans les organes deux ordres de circulations : d'un côté la *circulation générale*, connue depuis Harvey, et de l'autre les *circulations locales*, découvertes et étudiées seulement dans ces derniers temps. Dans les phénomènes de circulation générale, le sang ne fait en quelque sorte que traverser les parties pour passer des artères dans les veines; dans les phénomènes de la circulation locale, qui est la vraie circulation fonctionnelle, le fluide sanguin pénètre dans tous les replis de l'organe, et s'accumule autour des élémens anatomiques pour réveiller et exciter leur mode d'activité spéciale. Le système nerveux, sensitif et vaso-moteur, préside à tous les phénomènes de circulations locales qui accompagnent les fonctions organiques; c'est ainsi que la salive s'écoule abondamment lorqu'un corps sapide vient impressionner les nerfs de la membrane muqueuse buccale, et que le suc gastrique se forme sous l'influence du contact des alimens et de la surface sensible de l'estomac. Toutefois cette excitation mécanique sur les nerfs sensitifs périphériques, venant retentir sur l'organe par action reflexe, peut être remplacée par une excitation purement psychique ou cérébrale. Une expérience simple vient en donner la démonstration. Prenant un cheval à jeûn, on découvre sur le côté de la mâchoire le canal excréteur de la glande parotide, on divise ce conduit, et rien n'en sort; la glande est au repos. Si alors on fait voir au cheval de l'avoine, ou mieux, si, sans rien lui montrer, on exécute un mouvement qui indique à l'animal qu'on va lui donner son repas, aussitôt un jet continu de salive s'écoule du conduit parotidien, en même temps que le tissu de la glande s'injecte et devient le siége d'une circulation plus active. Le docteur Beaumont a observé sur son Canadien des phénomènes analogues. L'idée d'un mets succulent déterminait non-seulement un appel de sécrétion dans les glandes salivaires, mais provoquait encore un afflux sanguin immédiat sur la membrane muqueuse stomacale.

Ce que nous venons de dire sur les circulations locales ou fonctionnelles ne s'applique pas seulement aux organes sécréteurs où s'opère la séparation d'un liquide à la formation duquel le sang doit plus ou moins concourir; il s'agit là d'un phénomène général qui s'observe dans tous les organes, quelle que soit la nature de leur fonction. Le système musculaire, qui ne produit qu'un travail mécanique, est dans le même cas que les glandes, qui agissent chimiquement. Au moment de la fonction du muscle, le sang circule avec une plus grande activité, qui se modère quand l'organe entre en repos. Le système nerveux périphérique, la moelle épi-

nière et le cerveau, qui servent à la manifestation des phénomènes de l'innervation et de l'intelligence, n'échappent pas non plus à cette loi, ainsi que nous allons le voir.

Les relations qui existent entre les phénomènes circulatoires du cerveau et l'activité fonctionnelle de cet organe ont été longtemps obscurcies par des opinions erronées sur les conditions du sommeil, considéré à juste titre comme l'état de repos de l'organe cérébral. Les anciens croyaient que l'état de sommeil était la conséquence d'une compression opérée sur le cerveau par le sang lorsque sa circulation se ralentit. Ils supposaient que cette pression s'exerçait surtout à la partie postérieure de la tête, au point où les sinus veineux de la dure-mère viennent aboutir dans un confluent commun qu'on appelle encore *torcular* ou *pressoir d'Hérophile*, du nom de l'anatomiste qui en donna la première description. Ces explications hypothétiques se sont transmises jusqu'à nous; ce n'est que dans ces dernières années que l'expérimentation est venue en démontrer la fausseté. On a prouvé en effet par des expériences directes que pendant le sommeil le cerveau, au lieu d'être congestionné, est au contraire pâle et exsangue, tandis que pendant la veille la circulation, devenue plus active, provoque un afflux de sang qui est en raison de l'intensité des fonctions cérébrales. Sous ce rapport, le sommeil naturel et le sommeil anesthésique du chloroforme se ressemblent; dans les deux cas, le cerveau, plongé dans le repos ou l'inaction, présente la même pâleur et la même anémie relative.

Voici comment se fait l'expérience. Sur un animal, on enlève avec soin une partie de la paroi osseuse du crâne, et on met à nu le cerveau de manière à observer la circulation à la surface de cet organe. C'est alors qu'on fait respirer du chloroforme pour opérer l'anesthésie. Dans la première période excitante de l'action chloroformique, on voit le cerveau se congestionner et faire hernie au dehors; mais, dès que la période du sommeil anesthésique arrive, la substance cérébrale s'affaisse, pâlit, en présentant un affaiblissement de la circulation capillaire qui persiste autant que dure l'état de sommeil ou de repos cérébral. Pour observer le cerveau pendant le sommeil naturel, on a pratiqué sur des chiens des couronnes de trépan en remplaçant la pièce osseuse enlevée par un verre de montre exactement appliqué, afin d'empêcher l'action irritante de l'air extérieur. Les animaux survivent parfaitement à cette opération; en observant leur cerveau par cette sorte de fenêtre pendant la veille et pendant le sommeil, on constate que, lorsque le chien dort, le cerveau est toujours plus pâle, et qu'un nouvel afflux sanguin se manifeste constamment au réveil, lorsque les fonctions cérébrales

reprennent leur activité. Des faits analogues à ceux observés chez les animaux ont été vus directement sur le cerveau de l'homme. Sur un individu victime d'un épouvantable accident de chemin de fer, on eut l'occasion d'observer une perte de substance considérable. Le cerveau apparaissait dans une étendue de 3 pouces de long sur 6 de large. Le blessé présentait de fréquentes et graves attaques d'épilepsie et de coma, pendant lesquelles le cerveau s'élevait invariablement. Après ces attaques, le sommeil survenait, et la hernie cérébrale s'affaissait graduellement. Lorsque le malade était réveillé, le cerveau faisait de nouveau saillie, et se mettait de niveau avec la surface de la table externe de l'os. A la suite d'une fracture du crâne, on observa chez un autre blessé la circulation cérébrale pendant l'administration des anesthésiques. Au début de l'inhalation, la surface cérébrale devenait arborescente et injectée; l'hémorrhagie et les mouvemens du cerveau augmentaient, puis, au moment du sommeil, la surface du cerveau s'affaissait peu à peu au-dessous de l'ouverture, en même temps qu'elle devenait relativement pâle et anémiée.

En résumé, le cerveau est soumis à la loi commune qui régit la circulation du sang dans tous les organes. En vertu de cette loi, quand les organes sommeillent et que les fonctions en sont suspendues, la circulation y devient moins active; elle augmente au contraire dès que la fonction vient à se manifester. Le cerveau, je le répète, ne fait pas exception à cette loi générale, comme on l'avait cru, car il est prouvé aujourd'hui que l'état de sommeil coïncide non pas avec la congestion, mais au contraire avec l'anémie du cerveau.

Si maintenant nous cherchons à comprendre les relations qui peuvent exister entre la suractivité circulatoire du sang et l'état fonctionnel des organes, nous verrons facilement que cet afflux plus considérable du liquide sanguin est en rapport avec une plus grande intensité dans les métamorphoses chimiques qui s'opèrent au sein des tissus, ainsi qu'avec un accroissement dans les phénomènes calorifiques qui en sont la conséquence nécessaire et immédiate. La production de la chaleur dans les êtres vivans est un fait constaté dès la plus haute antiquité; mais les anciens eurent des idées fausses sur l'origine de la chaleur : ils l'attribuèrent à une puissance organique innée ayant son siége dans le cœur, foyer où bouillonnent le sang et les passions. Plus tard, le poumon fut considéré comme une sorte de calorifère dans lequel la masse du sang venait tour à tour puiser la chaleur que la circulation était chargée de distribuer à tout le corps. Les progrès de la physiologie moderne ont prouvé que toutes ces localisations absolues des conditions de la vie sont

des chimères. Les sources de la chaleur animale sont partout et nulle part d'une manière exclusive. Ce n'est que par l'harmonisation fonctionnelle des divers organes que la température se maintient à peu près fixe chez l'homme et les animaux à sang chaud. Il y a en vérité autant de foyers calorifiques qu'il y a d'organes et de tissus particuliers, et nous devons partout relier la production de chaleur avec le travail fonctionnel des organes. Quand un muscle se contracte, quand une surface muqueuse, une glande sécrètent, il y a invariablement production de chaleur en même temps qu'il se produit une suractivité dans les phénomènes circulatoires locaux.

En est-il de même pour le système nerveux et pour le cerveau? Des expériences modernes ne permettent pas d'en douter. Chaque fois que la moelle épinière et les nerfs manifestent la sensibilité ou le mouvement, chaque fois qu'un travail intellectuel s'opère dans le cerveau, une quantité de chaleur correspondante s'y produit. Nous devons donc considérer la chaleur dans l'économie animale comme une résultante du travail organique de toutes les parties du corps; mais en même temps elle devient aussi le principe de l'activité de chacune de ces parties. Cette corrélation est surtout indispensable pour le cerveau et le système nerveux, qui tiennent sous leur dépendance toutes les autres actions vitales. Les expériences ont montré que le tissu du cerveau présente la température la plus élevée de tous les organes du corps. Chez l'homme et les animaux à sang chaud, le cerveau produit lui-même la chaleur qui est nécessaire à la manifestation de ses propriétés de tissu. S'il n'en était pas ainsi, il se refroidirait infailliblement, et on verrait aussitôt toutes les fonctions cérébrales s'engourdir, l'intelligence et la volonté disparaître. C'est ce qui arrive chez les animaux à sang froid, chez lesquels la fonction de calorification n'est pas suffisante pour permettre à l'organisme de résister aux causes de refroidissement extérieures.

III.

Sous le rapport des conditions organiques ou physico-chimiques de ses fonctions, le cerveau ne nous présente donc rien d'exceptionnel. Si maintenant nous passons à l'expérimentation physiologique, nous verrons qu'elle parvient à analyser les phénomènes cérébraux de la même manière que ceux de tous les autres organes. Le procédé expérimental le plus généralement mis en pratique pour déterminer les fonctions des organes consiste à les enlever ou à les détruire d'une façon lente ou brusque, afin de juger des usages de l'organe d'après les troubles spéciaux apportés dans les phéno-

mènes de la vie. Ce procédé de destruction ou d'ablation organique, qui constitue une méthode brutale de vivisection, a été appliqué sur une grande échelle à l'étude de tout le système nerveux. Ainsi, quand on a coupé un nerf et que les parties auxquelles il se distribue perdent leur sensibilité, nous en concluons que c'est là un nerf de sensibilité; si c'est le mouvement qui disparaît, nous en inférons qu'il s'agit d'un nerf de mouvement. On a employé la même méthode pour connaître les fonctions des diverses parties de l'organe encéphalique, et, bien qu'on ait rencontré ici de nouvelles difficultés d'exécution à cause de la complexité des parties, cette méthode a fourni des résultats généraux incontestables. Tout le monde savait déjà que l'intelligence n'est pas possible sans cerveau, mais l'expérimentation a précisé le rôle qui revient à chacune des portions de l'encéphale. Elle nous apprend que c'est dans les lobes cérébraux que réside la conscience ou l'intelligence proprement dite, tandis que les parties inférieures de l'encéphale recèlent des centres nerveux affectés à des fonctions organiques d'ordre inférieur. Ce n'est pas ici le lieu de décrire le rôle particulier de ces différentes espèces de centres nerveux qui se superposent et s'échelonnent en quelque sorte jusque dans la moelle épinière, il suffit de constater que nous en devons la connaissance à la méthode de vivisection par ablation organique qui s'applique d'une manière générale à toutes les investigations physiologiques. Ici le cerveau se comporte encore de même que tous les autres organes du corps, en ce sens que chaque lésion de sa substance amène dans ses fonctions des troubles caractéristiques et correspondant toujours à la mutilation qui a été produite.

Au moyen des lésions cérébrales qu'il produit, le physiologiste ne se borne pas à provoquer des paralysies locales qui suppriment l'action de la volonté sur certains appareils organiques; il peut aussi, en rompant seulement l'équilibre des fonctions cérébrales, amener la suppression de la liberté dans les mouvemens volontaires. C'est ainsi qu'en blessant les pédoncules cérébelleux et divers points de l'encéphale, l'expérimentateur peut à son gré faire marcher un animal à droite, à gauche, en avant, en arrière, ou le faire tourner, tantôt par un mouvement de manége, tantôt par un mouvement de rotation sur l'axe de son corps. La volonté de l'animal persiste, mais il n'est plus libre de diriger ses mouvemens. Malgré ses efforts de volonté, il va fatalement dans le sens que la lésion organique a déterminé. Les pathologistes ont signalé chez l'homme des faits analogues en grand nombre. Les lésions des pédoncules cérébelleux déterminent chez l'homme comme chez les animaux les mouvemens de rotation. D'autres malades ne pouvaient marcher

que droit devant eux. Par une cruelle ironie, un brave et vieux général ne pouvait marcher qu'en reculant. La volonté qui part du cerveau ne s'exerce donc pas sur nos organes locomoteurs eux-mêmes; elle s'exerce sur des centres nerveux secondaires qui doivent être pondérés par un équilibre physiologique parfait.

Il est une autre méthode expérimentale plus délicate, qui consiste à introduire dans le sang des substances toxiques diverses destinées à porter leur action sur les élémens anatomiques des organes laissés en place et conservés dans leur intégrité. A l'aide de cette méthode, on peut éteindre isolément les propriétés de certains élémens nerveux et cérébraux de la même manière qu'on isole aussi les autres élémens organiques musculaires ou sanguins. Les anesthésiques, par exemple, font disparaître la conscience et engourdissent la sensibilité en laissant la motricité intacte. Le curare au contraire détruit la motricité, et laisse dans leur intégrité la sensibilité et la volonté; les poisons du cœur abolissent la contractilité musculaire, l'oxyde de carbone détruit la propriété oxydante du globule sanguin sans modifier en rien les propriétés des élémens nerveux. Comme on le voit, par cette méthode d'investigation ou d'analyse élémentaire des propriétés organiques, le cerveau et les phénomènes dont il est le siége peuvent encore être atteints de la même manière que tous les autres appareils fonctionnels du corps.

Enfin il est une troisième méthode d'expérimentation, qu'on pourrait appeler celle des expériences par rédintégration. Cette méthode réunit en quelque sorte l'analyse et la synthèse physiologiques, elle nous permet d'établir par preuve et par contre-épreuve les relations qui relient la fonction à son organe dans les manifestations cérébrales. Lorsqu'on enlève le cerveau chez les animaux inférieurs, la fonction de l'organe est nécessairement supprimée; mais la persistance de la vie chez ces êtres permet au cerveau de se reformer, et, à mesure que l'organe se régénère, on voit ses fonctions reparaître. Cette même expérience peut également réussir chez des animaux supérieurs tels que des oiseaux, chez lesquels l'intelligence est beaucoup plus développée. Les lobes cérébraux ayant été enlevés chez un pigeon par exemple, l'animal perd immédiatement l'usage de ses sens et la faculté de chercher sa nourriture. Toutefois, si l'on ingurgite la nourriture à l'animal, il peut survivre, parce que les fonctions nutritives sont restées intactes tant que leurs centres nerveux spéciaux ont été respectés. Peu à peu, le cerveau se régénère avec ses élémens anatomiques spéciaux, et, à mesure que cette régénération s'opère, on voit les usages des sens, les instincts et l'intelligence de l'animal revenir. Ici, je me plais à le répéter, l'expérience a été complète; il y a eu en quelque sorte

analyse et synthèse de la fonction vitale, puisque la destruction successive des diverses parties du cerveau a supprimé successivement ses diverses manifestations fonctionnelles, et que la reproduction successive de ces mêmes parties a fait reparaître ces mêmes manifestations. Il est inutile d'ajouter que la même chose arrive pour toutes les autres parties du corps susceptibles de rédintégration.

Les maladies, qui ne sont au fond que des perturbations vitales apportées par la nature au lieu d'être provoquées par la main du physiologiste, affectent le cerveau suivant les lois ordinaires de la pathologie, c'est-à-dire en donnant naissance à des troubles fonctionnels qui sont toujours en rapport avec la nature et le siége de la lésion. En un mot, le cerveau a son anatomie pathologique au même titre que tous les organes de l'économie, et la pathologie cérébrale a sa symptomatologie spéciale comme celle des autres organes. Dans l'aliénation mentale, nous voyons les troubles les plus extraordinaires de la raison, dont l'étude est une mine féconde où peuvent puiser le physiologiste et le philosophe; mais les diverses formes de la folie ou du délire ne sont que des dérangemens de la fonction normale du cerveau, et ces altérations de fonctions sont, dans l'organe cérébral comme dans les autres, liées à des altérations anatomiques constantes. Si, dans beaucoup de circonstances, elles ne sont point encore connues, il faut en accuser l'imperfection seule de nos moyens d'investigation. D'ailleurs ne voyons-nous pas certains poisons tels que l'opium, le curare, paralyser les nerfs et le cerveau sans qu'on puisse découvrir dans la substance nerveuse aucune altération visible? Cependant nous sommes certains que ces altérations existent, car admettre le contraire serait admettre un effet sans cause. Quand le poison a cessé d'agir, nous voyons les troubles intellectuels disparaître et l'état normal revenir. Il en est de même quand les lésions pathologiques guérissent, les troubles de l'intelligence cessent et la raison revient. La pathologie nous fournit donc encore ici une sorte d'analyse et de synthèse fonctionnelle, comme cela se voit dans les expériences de rédintégration. La maladie en effet supprime plus ou moins complétement la fonction en altérant plus ou moins complétement la texture de l'organe, et la guérison restitue la fonction en rétablissant l'état organique normal.

Si les manifestations fonctionnelles du cerveau ont été les premières qui ont attiré l'attention des philosophes, elles seront certainement les dernières qu'expliquera le physiologiste. Nous pensons que les progrès de la science moderne permettent aujourd'hui d'aborder la physiologie du cerveau; mais avant d'entrer dans l'étude

des fonctions cérébrales, il faut bien s'entendre sur le point de départ. Ici nous avons voulu seulement poser un terme du problème, et montrer qu'il faut renoncer à l'opinion que le cerveau forme une exception dans l'organisme, qu'il est le *substratum* de l'intelligence et non son organe. Cette idée est non-seulement une conception surannée, mais c'est une conception antiscientifique, nuisible aux progrès de la physiologie et de la psychologie. Comment comprendre en effet qu'un appareil quelconque du domaine de la nature brute ou vivante puisse être le siége d'un phénomène sans en être l'instrument? On est évidemment influencé par des idées préconçues dans la question des fonctions du cerveau, et on en combat la solution par des argumens de tendance. Les uns ne veulent pas admettre que le cerveau soit l'organe de l'intelligence, parce qu'ils craignent d'être engagés par cette concession dans des doctrines matérialistes, les autres au contraire se hâtent de placer arbitrairement l'intelligence dans une cellule nerveuse ronde ou fusiforme pour qu'on ne les taxe pas de spiritualisme. Quant à nous, nous ne nous préoccuperons pas de ces craintes. La physiologie nous montre que, sauf la différence et la complexité plus grande des phénomènes, le cerveau est l'organe de l'intelligence au même titre que le cœur est l'organe de la circulation, que le larynx est l'organe de la voix. Nous découvrons partout une liaison nécessaire entre les organes et leurs fonctions; c'est là un principe général auquel aucun organe du corps ne saurait se soustraire. La physiologie doit donc, à l'exemple des sciences plus avancées, se dégager des entraves philosophiques qui gêneraient sa marche; sa mission est de rechercher la vérité avec calme et confiance, son but de l'établir d'une manière impérissable sans avoir jamais à redouter la forme sous laquelle elle peut lui apparaître.

CLAUDE BERNARD.

L'ARISTOCRATIE ANGLAISE

SON ORIGINE ET SON CARACTÈRE

Le gouvernement d'une aristocratie territoriale assurée de la possession du sol, armée du pouvoir législatif et ayant réduit l'exécutif à n'être que le docile représentant de ses volontés, ayant enfin réussi à grouper autour d'elle, sans aucune violence, par une attraction continue et invincible, tous les instincts d'une race énergique et patiente, a été comme un moment unique dans l'histoire du monde. La force de l'Angleterre est comparable à celle d'un arc toujours tendu; point de chocs ni de heurts, nulle tyrannie, mais une tension terrible qui plie tout, la politique et les mœurs, la religion et les lois : une sorte de volonté diffuse, à qui tous les instrumens sont bons, qui se transmet de génération en génération, sans distraction, sans remords et sans faiblesse.

Il n'est pas possible de nier que la grandeur de l'Angleterre n'ait été l'œuvre d'une oligarchie assez patricienne pour que l'hérédité y maintînt les habitudes du commandement, rajeunie assez souvent par les croisemens et les additions pour ne point s'abâtardir. Quels sont les caractères particuliers de cette oligarchie, qui a su se faire respecter et redouter de toute l'Europe? On peut, ce semble, les résumer ainsi : 1° elle a voulu être une aristocratie, non une noblesse; 2° elle a été moins militaire que politique; 3° elle a créé et modelé l'idéal de la nation, et conservé de tout temps la primauté intellectuelle et morale, ce qui fait que son prestige social est encore plus grand que son pouvoir, et qu'à la rigueur il pourrait survivre à toutes les lois qui détruiraient ce dernier.

I.

La création d'une semblable aristocratie n'a pas été le résultat d'un dessein; pour en chercher les causes secrètes, il faut remonter

à la nature elle-même. La mer n'a jamais empêché l'Angleterre de se mêler aux affaires du continent, mais, depuis la conquête normande, la Grande-Bretagne n'a pas été envahie : elle a porté la guerre au dehors; elle a frappé l'Europe, cherché le défaut de la cuirasse tantôt chez la France, tantôt chez l'Espagne, tantôt chez la Hollande. Ses coups irréguliers, inattendus, ont plus d'une fois fait pencher la balance. Ses grands hommes de guerre, Marlborough, Clive, Wellington, sont toujours, pour ainsi dire, venus à point. L'Angleterre est comme un témoin attentif qui sait se faire combattant à propos; toutefois sa noblesse et son peuple n'ont pas été condamnés à la guerre perpétuelle. Elle tire une sorte de gloire à être toujours prise au dépourvu et à tout obtenir, après le premier péril, de sa ténacité farouche et de sa froide audace. Elle n'a pas conquis, lambeau par lambeau, toutes ses provinces. Son unité nationale a été de tout temps assurée; elle n'a jamais eu besoin de se chercher elle-même : combien d'autres nations ont dû au contraire lutter pendant des siècles non pas même pour vivre, mais seulement pour naître et pour obtenir un nom! Aussi le métier des armes n'a jamais été considéré en Angleterre comme le seul qui pût convenir à un gentilhomme. L'armée n'a été longtemps qu'une sorte de garde royale, aujourd'hui encore elle est l'armée du roi; le souverain, quand il lui plaît, peut déposer un officier-général. Cependant la jalousie des parlemens a empêché l'armée de devenir un instrument de servitude. Le corps d'officiers, principalement formé de cadets de famille, est tout imbu de l'esprit des classes gouvernantes. L'aristocratie a rempli l'armée de son esprit; elle en est restée maîtresse, loin que celle-ci pût l'asservir. La marine est bien la marine de la nation, elle s'appelle la « marine britannique; » c'est la vraie défense d'une terre isolée, l'instrument le plus hardi, le plus terrible de sa puissance. Mais quelle a toujours été la plus haute récompense des marins comme des hommes de guerre? Ç'a été d'être admis dans les rangs des législateurs héréditaires.

Le génie des derniers conquérans explique bien pourquoi l'Angleterre est toujours restée belliqueuse, sans être vraiment militaire; si les Normands aimaient la bataille, ils aimaient aussi le butin. En Normandie, en Italie, en Sicile, en Angleterre, on les voit toujours les mêmes, jaloux de « gaigner, » amoureux de la terre. Pendant les croisades, ils oublient volontiers la terre-sainte et le tombeau du Christ; la folie celtique et latine n'emporte point ces froides raisons aux pays des chimères et de l'imagination. Cette race du nord, trempée dans le froid, matérielle, avide, de fibre un peu grossière, ne lâche pas volontiers la proie pour l'ombre. Les conquérans chrétiens de la Sicile n'ont point de fanatisme, ils ne

persécutent point les musulmans, ils trouvent bons les harems des émirs, ils mêlent l'architecture arabe à l'architecture gothique à Monreale, dans la chapelle Palatine. Jamais l'Angleterre n'eut besoin d'un Cervantes : dès le XV[e] siècle, la chevalerie y tombait sous le ridicule. Les guerres féodales ne se faisaient pas pour des idées, c'étaient des guerres agraires. La mort ne punissait pas assez la révolte, on y ajoutait la confiscation des biens. A qui donnait-on sa foi? A celui-là seulement qui vous avait donné ou laissé une part du sol. On ne se battait point pour des intérêts lointains, des symboles, des mots; on se battait pour des choses concrètes, des champs, des bois, pour la dépouille des vaincus.

Les compagnons normands, aventuriers heureux, amoureux de grand air et de chasse, eurent l'Angleterre entière pour parc. Les liens féodaux rattachèrent longtemps les conquérans à la France : il y avait là toujours ouvert un domaine admirable et presque sans bornes; l'Angleterre ne fut pendant quelque temps qu'une province. Quand la France se leva contre ceux qu'elle appela des étrangers, quand elle sentit s'éveiller en elle la conscience obscure d'une nation, il fallut renoncer à cet héritage. C'est alors que la bataille en Angleterre devint plus terrible. La guerre des deux roses vint après la guerre de cent ans. Ce fut en réalité une longue lutte pour la possession du sol anglais; conquérans et vaincus mêlèrent leurs rangs, se confondirent dans les luttes civiles. Ces âpres querelles attachèrent l'aristocratie normande, et la fixèrent définitivement à cette île, qui restait sa seule dépouille et sa richesse. Saxons et Normands n'eurent plus qu'un même destin, que des ambitions communes. Si l'Angleterre fit encore la guerre en Europe, ce fut moins pour faire des conquêtes que pour assurer son indépendance. Elle chercha longtemps encore à garder des positions, quelques têtes de pont en quelque sorte, sur le continent; mais, désormais isolée, rivée à son île, l'aristocratie des conquérans devient de plus en plus étrangère à l'Europe, et dans cette terre lointaine le système féodal, mieux soustrait aux influences de l'empire, de l'Italie, du droit écrit, s'épanouit, se développe, se transforme en toute liberté, sous les seules influences du temps et des sourds instincts qui composent ce qu'on appelle la volonté chez les nations.

La souveraineté véritable appartient en tout pays à ceux qui possèdent la richesse, le capital, et aux temps barbares il n'y a guère d'autre capital que la terre. La conquête de Guillaume fut la dépossession de tout un peuple. Tant qu'il n'y eut en Angleterre d'autre source de richesse que la terre, l'aristocratie territoriale fut la seule souveraine du pays. L'esprit barbare ne se contente point d'un empire d'imagination, d'une royauté idéale et nuageuse; il

aime les signes et les fruits de la puissance. Et quelle souveraineté terrestre peut être plus pleine que celle qui consiste dans la possession même du sol? Reconnaissez partout aux maîtres de la terre les maîtres d'un pays. Dans les temps modernes, le commerce, l'industrie, la mécanique, ont créé des richesses nouvelles. L'immense capital ainsi accumulé, servi par les intelligences les plus subtiles, les plus ardentes, par tout un peuple d'ouvriers vivans et d'esclaves de fer, a demandé sa part légitime dans le gouvernement; mais la richesse territoriale reste toujours la richesse par excellence. Le gentilhomme libre qui vit sur ses champs héréditaires, entouré de cliens, de serviteurs dociles, est le véritable roi; il est juge, il est arbitre, il est maître. Tout lui appartient, les bêtes de la forêt, les oiseaux, l'air, l'eau, les vents, les pluies; c'est pour lui que la séve monte au printemps. Il sort du passé, de l'histoire. Il ne promène pas de tous côtés une vie inquiète. Le lent mouvement des choses sans commencement ni fin l'emporte. Il vit lentement, sans fatigue, sans crainte. Il est moins un individu que le représentant d'une race; on salue en lui une royauté plutôt qu'un roi. On ne se figure pas une possession plus pleine, plus complète, garantie telle qu'elle est par les lois, par le respect, par le consentement universel. Peut-on imaginer, quand on ne les a point éprouvées, les jouissances d'une telle possession qui n'a rien de précaire, cet état particulier d'une âme qui se sent à l'unisson avec les lois éternelles de la nature? Pour l'homme, trois générations qui se suivent ne sont-elles pas presque l'infini même du temps? Ici, les trois âges peuvent se toucher au même point. Les berceaux sont voisins des tombeaux. Le rêve de la vie s'écoule sur la même scène, les acteurs entrent et sortent, jouant tous le même rôle.

Pourquoi fuirait-on ce rêve, le plus réel de tous les rêves humains? Qu'y a-t-il de préférable? Y a-t-il quelque part une richesse qui puisse mieux parler aux yeux? Celle-ci entre dans l'âme elle-même par la muette beauté des arbres, des fleurs, par les lignes familières des horizons, des ondulations dont tous les plis sont connus et éveillent un souvenir. L'homme possède-t-il véritablement quelque chose, s'il n'a quelques pieds de terre qu'il puisse appeler siens? Cette terre privilégiée, devenue comme l'épouse d'une famille, on lui donne tout; on la peigne, on l'orne de mille façons, on la draine, on ne se lasse pas de l'embellir, de la rendre plus féconde. Toute richesse en sort et toute richesse y retourne. Avec les moissons y germe aussi l'indépendance, ce bien le plus cher aux âmes fières, une indépendance robuste et paisible, qui ignore le doute et la crainte. Sous ce ciel doux, devant ces horizons toujours couverts d'une gaze légère, l'esprit endormi ne cherche point de

sensations ardentes; il n'a pas besoin des élancemens de l'ambition, il dédaigne les élégances serviles et honteuses des cours, il conserve une sorte de virginité farouche. La chasse, les pesantes vapeurs des repas copieux et d'une demi-ivresse pleine de rêves vagues, des amours presque animales, les soins de l'administration à moitié patriarcale, les devoirs d'une hospitalité à la fois simple et fastueuse, suffisent à remplir des vies qui se resserrent et s'enferment volontiers dans un horizon borné.

La terre manquait à Venise; son aristocratie a été marchande, elle a dépensé sa richesse en fêtes, en palais, en tableaux, en statues. Les marchands anglais, plus riches mille fois que les Vénitiens, n'ont jamais tenté d'opposer une aristocratie nouvelle à l'aristocratie territoriale. La richesse bourgeoise, emprisonnée dans des maisons de pierre, s'ingénie en vain à créer des enchantemens nouveaux. Elle orne ses demeures, rend la vie commode, facile, trop facile peut-être et trop unie. Les tapis étouffent le bruit des pas, mille riens, superflus d'abord, deviennent nécessaires; mais rarement le grand art jette son rayon dans ces vies artificielles, sur cette pompe intérieure, ce luxe banal et cette ostentation timide qui sont comme l'atmosphère de la richesse citadine. Aussi toute grande fortune fuit les villes et ne se croit bien assurée que si elle se consolide en un vaste domaine. La richesse mobilière se sent toujours pauvre à côté de la richesse immobilière : elle regarde avec jalousie les vieux châteaux gardés par les siècles et par les lois, les donjons que parent des lierres centenaires. Toute l'histoire d'Angleterre peut s'y lire. Pevensey, qui fut occupé par Guillaume après le débarquement de son armée, est encore debout et appartient aux Cavendish. Les compagnons de Guillaume couvrirent le pays de châteaux-forts; un siècle après l'invasion, il y en avait plus de mille. Monumens de servitude, ils sont devenus depuis des asiles de liberté. L'aristocratie anglaise a donc ce caractère de n'être pas une noblesse militaire ou marchande; elle est territoriale. Elle a administré le pays comme on administre une grande propriété. Les rois, les ministres, et je parle des plus grands, ont été ses agens, les fonctionnaires ses métayers, les armées ses chiens de garde et ses bergers.

Il faut montrer cependant comment elle a réussi à conserver la puissance territoriale et à la préserver de toutes les atteintes. La terre anglaise appartient à l'Angleterre, à une sorte d'être moral immortel, dont le roi est le représentant vivant et changeant. Celui-ci est nominalement le lord suprême, ce qui veut dire que la nation anglaise n'a jamais renoncé à une sorte de droit à la propriété absolue, à la souveraineté indivise du territoire de la Grande-

Bretagne. L'étranger peut jouir des libertés anglaises, la terre anglaise lui est refusée (1); mais l'Anglais lui-même ne connaît guère ce droit de propriété personnelle, indivise, absolue, tel que le définissait le droit romain. La vieille loi saxonne, coutumière et barbare, lutta toujours contre le droit de l'Italie, apporté par les abbés normands à Oxford. Les clercs, instrumens de Rome, tenaient pour le droit romain; les propriétaires saxons épargnés par la conquête, les nobles normands, maîtres du sol, pour la vieille coutume, qui attachait les terres à une race et ne reconnaissait point la propriété individuelle.

Pour comprendre la législation anglaise, il faut se débarrasser l'esprit de toutes les notions latines; la conception d'une chose qu'on possède seul, en plein, dont on puisse user, abuser, ne s'applique point à la terre anglaise. Aucun homme n'a sur la terre une puissance absolue. La terre la plus libre est un fief du souverain; tous les chaînons féodaux sont détruits, mais le dernier anneau, le roi, est resté. Cette servitude générale du sol, toute nominale il est vrai, exprime pourtant que l'individualisme doit toujours quelque chose à la communauté, le citoyen à la patrie, que la terre n'appartient pas tout entière à ceux qui en font sortir les moissons, et que la communauté garde sur elle une sorte de droit indéfinissable et inaliénable. Ce que l'on appellerait aujourd'hui l'état possède une façon de souveraineté non pas seulement idéale, mais matérielle et tangible; les bois, les champs, les blés, lui rendent hommage.

Si la terre n'est pas absolument libre, on peut en dire autant de la possession. Quand on essaie d'analyser la loi, on reconnaît qu'il y a non-seulement des qualités diverses inhérentes à la terre, mais des manières particulières de la posséder, et comme des degrés différens de propriété. Il faut distinguer : 1° les états de la terre, 2° les états de la possession, qui sont des formes plus ou moins limitées de la propriété absolue. Pour comprendre le premier point, il est impossible de ne pas remonter jusqu'à la conquête même. Le conquérant avait récompensé ses compagnons en leur cédant des parties de son immense domaine royal. Il créa des sortes de bénéfices militaires, qui peu à peu devinrent héréditaires. Les grands vassaux imitèrent le souverain et subinféodèrent des parties de leurs vastes territoires. Les propriétaires allodiaux, c'est-à-dire les Saxons qui n'avaient pas été dépouillés, cherchèrent des suzerains pour être mieux protégés. Le système féodal asservit donc bientôt toute l'Angleterre. Il s'établit quatre tenures différentes, et

(1) Elle l'a été du moins jusqu'à l'année dernière.

les terres se classèrent ainsi en quatre catégories, suivant la nature des services rendus par l'occupant à celui dont il dépendait : 1° si ce service était noble, militaire (*servitium militare*), le fief équivalait à notre *fief d'haubert;* 2° il y eut les terres de *franc-socage,* où l'occupant était encore libre, mais devait des services non militaires; au-dessous étaient les deux degrés de *villenage,* 3° le *villenage pur* et 4° le *villenage privilégié.* Ces quatre tenures se réduisirent peu à peu à trois : 1° la *tenure militaire* ou de chevalerie; 2° le *franc-socage;* 3° le villenage se transforma dans la tenure qui a pris le nom de *copyhold.*

Jusqu'à la fin du XVIIe siècle, la plus grande partie des terres anglaises fut occupée par des tenanciers de la première espèce. Au début, le possesseur du fief devait au moins quarante jours de guerre par an; sa terre n'était point libre, elle passait de droit à l'héritier, qui était le fils aîné, s'il y avait plusieurs enfans. Pendant la minorité, le lord suzerain était le tuteur légal, il gardait la terre et disposait des revenus sans avoir à rendre de compte, il pouvait marier le vassal ou se faire payer le consentement à son mariage; il percevait le droit de rançon, s'il était prisonnier, un droit pour la prise d'éperons de son aîné, un autre pour le mariage de sa fille aînée, les aides, les reliefs, des droits de mutation, de succession, d'entrée en possession, etc. Arrivé à sa majorité, le tenancier pouvait aliéner la terre, mais le lord conservait tous ses priviléges vis-à-vis du nouveau possesseur. Les services militaires se changèrent peu à peu en impôts; dès Henry II, on commençait à s'abonner, à payer l'*escuage.* Quand le roi faisait la guerre, il levait l'impôt de guerre sur tous les propriétaires. Le roi Jean s'engagea pourtant dans la grande charte à ne pas demander d'escuage sans le consentement du parlement. Tous les droits féodaux, si oppressifs, si nombreux, qui s'étaient attachés comme une lèpre à la tenure chevaleresque, ne furent définitivement abolis qu'à la restauration, quand Charles II chercha une récompense pour les cavaliers restés fidèles à la cause royale. L'acte qui détruisit la tenure militaire et ses conséquences mérite certes une place aussi importante que la grande charte dans l'histoire d'Angleterre.

Il ne resta donc plus que le franc-socage et le villenage. La terre de franc-socage est devenue aujourd'hui le *freehold* (terre tenue librement). Les services de la tenure militaire étaient, par la nature même du contrat chevaleresque, indéterminés; la tenure de franc-socage, moins noble, fut en réalité la plus heureuse, la plus rapprochée de la vraie propriété : elle n'était grevée que de servitudes déterminées, jours de labour dus au seigneur, rente en nature ou en argent, etc. Pendant les minorités, la tutelle appartenait non

pas au lord, mais aux parens; les mariages étaient aussi plus affranchis. Aujourd'hui presque toute la terre anglaise est tenue en *freehold;* les servitudes du temps passé sont abolies. La terre dite libre conserve encore un lien idéal avec le suzerain par excellence, le souverain; cependant elle n'est plus soumise qu'à l'impôt, elle ne doit plus rien à aucun suzerain intermédiaire.

A côté des terres tenues librement (*freehold*), il y a les terres de villenage (*copyhold*). Pour bien comprendre cette tenure, il faut se représenter ce qu'on nommait un manoir (*manorium*). Un grand baron, lord de manoir, gardait pour lui-même des terres dominicales, une sorte de domaine privé, et distribuait le reste à des vassaux, tenanciers libres; mais le domaine privé était trop grand pour que le lord fît valoir lui-même : il n'en gardait qu'une partie, livrait une deuxième partie à des vilains, enfin une troisième part, non cultivée, servait aux routes, aux pâturages du lord et des tenanciers. Les vilains, habitans des villages, tenaient leurs terres de la volonté, du bon plaisir du lord. On pouvait au début les déposséder; ils rendaient les plus bas services, ils appartenaient à la terre, et la terre ne leur appartenait pas. Leur tenure peu à peu se consolida, dépendit moins du caprice; la prescription lui donna une sorte de fixité. Chaque baron ou lord de manoir avait sa cour; la coutume de cette cour fut la sauvegarde des vilains, ils devinrent tenanciers en vertu du rôle de la cour (par copie du rôle, d'où vient *copyholders*). Le villenage dura jusqu'au règne du roi Jacques Ier. Les personnes devinrent libres, mais le statut de Charles II qui délivra les propriétaires libres des servitudes féodales réserva l'existence de la tenure de *copyhold;* les descendans des vilains, quoique devenus propriétaires de fait, n'occupèrent les anciennes terres du maître qu'en restant soumis à la coutume particulière du manoir.

Aujourd'hui les obligations de cette basse tenure sont réduites à assez peu de chose; cependant il en reste encore quelques-unes. Le plus souvent les règles de transmission sont les mêmes que pour les terres libres, mais il y a çà et là des exceptions. Le lord du manoir conserve toujours un droit de propriété supérieur et antérieur. Ce droit par exemple s'étend aux mines, au sous-sol, aux arbres mêmes plantés par le tenancier. Celui-ci ne peut faire des baux que d'un an sans la permission du lord. Le tenancier n'a en réalité qu'un droit d'occupation fondé sur la coutume. Chaque nouveau tenancier, héritier ou acheteur, paie au lord un droit de mutation ou de succession. Chaque manoir a sa coutume en ce qui concerne les rentes, les reliefs, etc. Il y a des manoirs où le lord, à la mort du tenancier, a le droit de saisir son meilleur animal (*heriot*).

Le parlement a permis de nos jours et rendu aussi facile que possible l'affranchissement complet des anciennes terres de villenage. Les droits du lord peuvent être rachetés à la volonté soit du lord, soit du tenancier. La proportion des *copyholds* par rapport aux terres libres ne peut donc qu'aller constamment en diminuant, car on ne saurait en faire de nouveaux, attendu que l'essence même de cette tenure est la coutume, et qu'elle n'est qu'un des restes de l'antique servitude. On peut donc prévoir le moment où toutes les terres anglaises auront la même qualité légale, si l'on peut s'exprimer ainsi. Toutefois, après les divers états de la terre, il faut parler de ceux de la possession, car il n'y a pas seulement aujourd'hui des terres de deux classes, il y a diverses façons de posséder une même terre.

La propriété féodale n'était en réalité qu'un usufruit, elle ne conférait qu'un droit d'usage; la noblesse ne se contenta pourtant pas longtemps d'une tenure aussi précaire, qui grandissait trop le suzerain aux dépens du père de famille. Ses efforts instinctifs tendirent à constituer la propriété héréditaire, à remplacer le lien féodal par les liens de la famille. Le *fief taillé* (*feudum talliatum*) fut fondé dans cette intention, il créa une sorte de propriété qui appartînt à la race; des possesseurs successifs, fermiers d'un grand nom, la conservèrent comme un dépôt, et la loi, qui l'entoura de sauvegardes et de chaînes, la protégea contre le caprice et la fantaisie individuelle. La volonté de chaque génération se trouva comme emprisonnée entre les volontés des générations antérieures et les droits des générations à venir. De semblables domaines furent placés sous la garde et la tutelle des morts. L'*act* fameux qui porte le nom *de donis conditionalibus*, rendu sous le règne d'Édouard Ier, fut un triomphe de l'aristocratie sur la royauté; il consolida la tenure des grandes familles en donnant une autorité prédominante à la volonté et aux intentions des donateurs qui constituaient un domaine. Cette volonté dut être obéie *secundum formam in carta doni expressam;* en dépit de toute aliénation, les biens immeubles devaient retourner de droit aux héritiers de celui qui avait reçu le don, ou, à défaut d'héritiers *de son corps* ou directs, à ceux du donateur. Le droit de succession des héritiers, les droits de réversion des héritiers du donateur, étaient absolus, indépendans de toute aliénation, de tout bail, de tout arrangement conclu par le possesseur de fief. Cette loi assit la famille, la lia à la terre, ancra l'aristocratie au sol. Les inconvéniens ne tardèrent pas toutefois à se manifester : les fermiers furent renvoyés de leurs fermes parce que les baux faits avec les tenanciers *in tail* ne furent pas considérés comme valides au-delà de la vie du bailleur; s'il en eût été autrement, on

aurait pu, au moyen de longs baux, frustrer les héritiers. Les créanciers n'eurent plus de gage pour le recouvrement des dettes. Le statut *de donis* rendit la rébellion plus facile, car le fief taillé ne put être confisqué, et fut seulement mis sous séquestre pendant la vie du propriétaire condamné pour haute trahison.

Un roi politique éluda une loi qui avait donné à la noblesse territoriale un pouvoir exorbitant. Il permit d'instituer des procédures factices entre des représentans du donataire et les propriétaires, au moyen desquelles on put convertir un fief taillé en fief libre. Cette opération se nomme barrer la taille (*to bar the entail*), elle met à néant toutes les servitudes, tous les droits de succession ou de réversion. L'immunité des fiefs taillés contre la confiscation prit fin aussi sous le roi Édouard IV; il l'enleva à la noblesse, et rendit ainsi les révoltes moins faciles. Sous le règne d'Henry VIII, on inventa un deuxième mode de procédure factice qui facilita encore l'aliénation des propriétés en permettant dans certains cas au possesseur de dépouiller ses successeurs ou les héritiers du donateur des priviléges que leur accordait le statut *de donis*. Plus tard, la couronne put mettre la main sur les fiefs entaillés pour le recouvrement de ses propres créances; enfin aujourd'hui la loi permet à tous les créanciers de mettre en vente les biens d'un banqueroutier.

Les anciennes procédures fictives ne sont plus employées pour affranchir les fiefs taillés; le tenancier peut rentrer dans la pleine propriété, s'affranchir entièrement par un simple acte enregistré en bonne forme. Cette faculté est rarement absolue, et voici de quelle façon la famille se protége contre l'individu. L'enrichi qui veut fixer son nom à une terre, ou le père qui marie son fils, ne laisse d'ordinaire la propriété dont il dispose qu'en usufruit : on fait ce qu'on nomme un *settlement;* par cet acte, la terre est laissée au fils en usufruit, au petit-fils à l'état de propriété non point absolue, mais entaillée. Le fils jouit de l'usufruit; quand le petit-fils arrive à la majorité, il peut, avec le consentement de son père (ou de toute personne que le premier donateur a constituée *protecteur* de la terre) rompre la chaîne, et entrer dans la pleine possession avec tous les droits qui s'y attachent. Ordinairement on n'use de cette liberté que pour faire un nouveau *settlement :* le propriétaire libre redevient donateur, laisse à son fils un usufruit, à son petit-fils une propriété entaillée qu'il peut affranchir à son tour avec le consentement du protecteur. Il y a ainsi comme une succession périodique d'états dans la possession. La chaîne qui noue les générations n'est pas absolument rigide, mais elle les lie cependant assez fortement pour que la terre ne puisse sortir trop vite ni trop aisément d'une seule main.

J'ai décrit la coutume; elle sort d'anciens droits. L'union de la famille et de la terre est encore si intime qu'aussitôt affranchie, la terre volontairement cherche de nouvelles servitudes. L'affranchissement périodique ne se ferait peut-être même pas, si la terre ne portait de très lourdes charges, les pensions des veuves, les sommes à payer aux cadets, aux filles; une aliénation partielle devient de temps à autre nécessaire, mais elle ne peut se faire que quand la terre est redevenue un moment tout à fait libre. On estime même que les charges de toute nature dévorent entièrement une propriété en trois générations, lorsqu'elle ne fait aucune recette extraordinaire, c'est-à-dire quand les mariages, les places, les profits du commerce, de la spéculation, ne ramènent point des capitaux à la famille.

La loi est aujourd'hui moins conservatrice que ne le sont les mœurs : elle favorise les aliénations de la terre; il n'y a aucun moyen légal de fixer, de consolider une propriété pour un temps qui embrasserait au-delà de l'existence d'une personne actuellement vivante et d'un laps supplémentaire de vingt et un ans. On ne peut rien donner aux enfans d'un être qui n'est pas né; on ne peut donner qu'à des vivans et aux enfans des vivans. Nulle générosité, nulle prévoyance ne peut traverser deux générations qui n'ont pas encore vie. La liberté de tester est complète dès qu'on possède une propriété affranchie de l'entaille. Toutefois nous avons vu comment la coutume ne rend la liberté absolue à la terre que pour la lui reprendre sans cesse; si une volonté unique ne lie plus toutes les générations à travers les siècles, cette volonté descend pour ainsi dire de génération en génération, se renouvelle, se rajeunit et lie les générations successives. Le droit d'aînesse, que les Normands firent entrer en Angleterre, est entré si profondément dans les mœurs que la liberté de tester le contredit rarement. La loi, quand un propriétaire meurt intestat, laisse la terre tout entière à l'aîné, mais ce cas est très rare; l'habitude des testamens est universelle : c'est la volonté paternelle, bien plus que la loi, qui consacre le privilége des aînés. La propriété territoriale est le signe visible de la puissance, la richesse la plus stable, la plus enviée, la plus enveloppée de respects, de souvenirs, de prestige. La famille s'y attache comme le lierre à un mur; les cadets, lésés dans leurs intérêts matériels, trouvent des plaisirs d'imagination dans la grandeur croissante de leur nom et dans le sacrifice qu'ils font à leur race. On ne les entend jamais se plaindre; jeunes, ils sont trop généreux, et vieux trop fiers. Une sorte d'égalité avec ce qu'il y a de plus grand les console de l'inégalité des fortunes. La nation voit aussi dans le droit d'aînesse la force qui arrache les jeunes gens aux loisirs trop faciles, les chasse du pays, les envoie

aux colonies lointaines, les oblige à l'action. Le travail reste ainsi chose noble : il n'est pas tout à fait nécessaire, comme en d'autres pays, pour être un homme du monde, de n'être rien. C'est une des surprises de l'étranger, que le droit d'aînesse, qui autrefois a eu des ennemis en Angleterre, n'en ait plus, au moins d'avoués. Sous l'empire des lois et des mœurs, la propriété foncière a conquis en Angleterre une solidité qu'elle n'a peut-être en aucune autre partie du monde civilisé. Loin de se diviser, elle se concentre dans un nombre de mains qui décroît toujours.

Les lois d'Henry VIII s'élevaient contre ceux qui inventaient de diminuer la part du peuple; elles défendaient le pauvre. Elles limitaient jusqu'au nombre des moutons sur certaines terres, pour ne point laisser multiplier les pâturages; elles luttaient contre l'esprit mercantile qui voulait traiter la terre anglaise comme une proie ordinaire et en tirer les plus gros revenus. Le parlement, voyant se dépeupler l'île de Wight, si exposée aux attaques de la France, y défendit les grandes fermes (sous Henry VII); il étendit plus tard cette défense à toute l'Angleterre. « Personne ne peut prendre plus d'une ferme quand le revenu dépasse dix marcs. » On rebâtit les petites fermes, on remit la charrue dans les terres livrées aux troupeaux. « Les moutons, écrivait sir Thomas More dans son *Utopie*, dévorent les hommes et dépeuplent non-seulement les villages, mais encore les villes, car partout où on trouve que les moutons donnent une laine plus douce et plus riche que d'habitude, les nobles et les gentilshommes, et même ces saints personnages, les abbés, ne se contentent plus des anciens revenus que leur donnaient leurs fermes, et, ne songeant pas assez que, vivant eux-mêmes à l'aise, ils ne font aucun bien au public, ils arrêtent la marche de l'agriculture. »

L'Angleterre n'était pas encore la terre de l'économie politique, et la division du travail n'était pas comprise. Aujourd'hui le *yeoman*, l'homme libre, cultivant sa propre terre, a presque disparu. Ce sont pourtant ces francs-tenanciers qui ont été les soldats de la révolution anglaise. L'*ironsides*, le régiment de Cromwell, était composé de gens de campagne, petits propriétaires, montés sur leurs propres chevaux. La pétition en faveur de Hampden fut portée au parlement par une troupe de cavaliers gentilshommes et francs-tenanciers du comté de Buckinghamshire, au nombre de 2,000 suivant les uns, de 6,000 suivant les autres. Au XVIIe siècle, l'Angleterre avait encore une foule de petits propriétaires vivant sur leurs terres, gens libres, prêts à défendre leur liberté les armes à la main. Ces laboureurs étaient les muscles et les nerfs de l'école libérale et protestante. Aujourd'hui les grands propriétaires les ont dépossédés : rien ne gêne cette continuelle absorption. Les grandes

fortunes de la banque, du négoce, se consolident toujours dans le sol. Est-ce demander à la terre un trop petit intérêt que de se contenter de 2 1/2, de 2 pour 100? la terre n'est point si avare, elle ajoute à cela des biens inestimables, la considération, la parité avec ce qu'il y a de plus respecté, l'autorité, l'influence locale, des fonctions judiciaires, la puissance politique. Les noirs comptoirs de la Cité, les mines creusées aux profondeurs des montagnes, les docks où s'accumulent les produits du monde entier, les fumantes usines, ces milliers de navires qui sillonnent les mers, tout paie tribut au vieux sol anglais. Quels prodiges d'activité n'a-t-il point fallu pour achever tant de nobles demeures où, dans le calme des grands parcs, toute activité semble éteinte! Ces oasis de paix, ces épais gazons qui amortissent le bruit des pas de l'homme, ces arbres solennels qui ne craignent rien que du temps, sont la dernière métamorphose des énergies humaines. Dans le silence de Blenheim, j'entends les cris d'un champ de bataille; l'immobile et mélancolique douceur de tant de beaux lieux est un voile à travers lequel la pensée peut rechercher les fantômes remuans du passé, les luttes de l'éloquence, les angoisses de la spéculation, les efforts du travail, les souffrances de générations entières.

Le prix de la terre va toujours en grandissant, et la demande est toujours supérieure à l'offre en dépit d'une continuelle émigration dans le monde entier. La richesse essaie toujours d'arrondir ses domaines, et l'agriculture intensive, devenue une pure industrie, tend à étendre les fermes pour diminuer les frais généraux. Il en résulte que le nombre des fermiers diminue aussi bien que celui des propriétaires.

La population rurale se divise en trois classes : propriétaires, fermiers, ouvriers agricoles vivant de salaires. En aucun pays, cette division d'attributions ne se trouve aussi complète, aussi exclusive; bon ou mauvais, le système a droit au nom d'anglais. A première vue, il frappe par quelque chose d'artificiel; il sépare trois choses, la terre, les instrumens du labour, les bras, qui se lient cependant et se complètent. Le système sert pourtant d'idéal aux économistes, et ils l'offrent sans hésitation comme modèle; ils le croient plus favorable qu'aucun autre à une production abondante: il met l'agriculture au niveau de la grande industrie.

Les charges de la terre sont légères; la loi, faite jusqu'ici par des propriétaires, l'a toujours ménagée. Jusque dans les temps modernes, elle avait des préférences marquées pour la grande propriété. Au-delà d'une valeur de 100,000 livres sterling, le droit de mutation était fixe et non proportionnel à la valeur. Depuis 1850, il est devenu proportionnel; le parlement l'a fixé à 10 shillings

pour 100 livres ou 1/2 pour 100; la propriété ne perd donc presque rien à changer de mains. Les droits de succession sont les suivans :

Pour le fils, la fille ou le successeur en droite ligne.. .	1 pour 100	sur la valeur.
Pour le frère, la sœur ou leurs descendans.	3 pour 100	—
Pour frère ou sœur de père ou de mère et leurs descendans.	5 pour 100	—
Pour frère ou sœur de grand-père et grand'mère. . . .	6 pour 100	—
Aux autres degrés ou pour les étrangers.	10 pour 100	—

II.

L'aristocratie anglaise a son fondement sur la richesse; sa puissance n'est pas seulement, comme celle des noblesses proprement dites, une puissance d'imagination. Ce qui donne le pouvoir, c'est la propriété, et de toutes les propriétés la plus robuste, la plus inébranlable, — ce ne sont pas des noms vains, des fictions, des symboles; sous les apparences idéales, il y a une trame ferme et résistante. L'esprit barbare a toujours respecté la force, la possession, le succès; il a vu dans la propriété la vraie garantie de la liberté. Est-on libre quand il faut tendre la main? D'où vient que l'église anglicane se sent indépendante des particuliers, des administrations locales, des représentans de l'état? C'est qu'elle est propriétaire. Ses biens sont sous la sauvegarde de l'état (l'on peut même ajouter à sa discrétion), mais elle ne reçoit pas, à proprement parler, de salaire. Pourquoi les églises dissidentes sont-elles indépendantes? C'est parce qu'elles possèdent des maisons, des églises, des revenus. On peut en dire autant des universités, des écoles, des corporations, des sociétés de tout genre. La chambre des pairs peut être considérée comme propriétaire, car l'ensemble des domaines attachés aux pairies est comme un trésor qui lui appartient. Sans le droit de propriété, il n'y a pas d'indépendance durable.

Le protestantisme a encore concouru à rattacher la race anglaise à la possession des biens terrestres. Avant toute autre nation d'Europe, l'Angleterre a connu le pouvoir de l'argent : la première, elle a eu de bonnes finances. L'économie politique, la science des richesses, a trouvé là sa terre bénie. Le catholicisme avait fait de la pauvreté une vertu et montrait dans le ciel la seule conquête digne de l'ambition humaine; il livrait la terre aux ordres religieux, qui la laissaient stérile. La misère aux pays latins est encore presque un signe de sainteté, une grâce terrestre. La route étroite du ciel ne doit avoir que des ronces, des pierres et des épines. Que sont

les joies si courtes de la vie, ses triomphes si éphémères, auprès des bonheurs infinis, des consolations sans bornes de la foi qui s'oublie dans l'obéissance, et se laisse choir en quelque sorte dans les abîmes de l'espérance, du pardon, des richesses célestes? La foi écrase, brise les ressorts de l'ambition vulgaire, efface les pointes de l'envie, refroidit les instincts de l'animal humain. Quand un pays catholique adore la richesse, c'est le signe qu'il approche de la décadence.

Tout autre fut l'esprit de la réforme : le protestantisme est la religion de l'essor, et qui est capable de l'essor de la pensée le devient aisément de tous les efforts matériels. En rendant à la conscience toute liberté, le protestantisme lui donna le goût de la lutte; il dit à l'homme : Pense, agis. Ennemi de la mollesse, de la paresse, de l'effacement volontaire, il pousse l'homme dans la vie, non comme une victime, mais comme un combattant. Le royaume du Christ doit être fondé ici-bas; c'est tout de suite qu'une doctrine doit porter ses fruits. Les meilleurs, ceux qui possèdent la vérité, les saints, doivent être aussi les plus forts, les plus habiles, les plus heureux, disons crûment le mot, les plus riches. La pauvreté n'est que le signe de l'incurie. La conquête de la richesse indique un effort, une victoire de l'homme sur ses passions; elle suit l'économie, l'ordre, la règle. Les sociétés religieuses qui sont nées de la liberté ont une soif d'ordre qui va jusqu'à la tyrannie, et qui épouvante l'insouciance latine. Cette contradiction, qui n'est qu'apparente, a éclaté à Genève, en Écosse, en Angleterre, dans l'Allemagne du nord, aux États-Unis. Sitôt que l'homme construit lui-même sa foi, il devient plus âpre en toutes ses entreprises; la volonté suit toujours la puissance, et la puissance la volonté.

De bonne heure, on cessa donc en Angleterre de mépriser la richesse, on y vit non pas un danger, mais une protection; on se persuada que la liberté ne peut aller sans la richesse. Ce n'est point par un profond calcul politique que l'aristocratie anglaise s'assimile toutes les grandes richesses et s'attire toutes les supériorités. Elle ne fait que suivre l'instinct barbare, toujours vierge et ingénu; en face d'une force nouvelle, elle songe moins à la détruire qu'à s'en emparer. Elle aime naïvement le succès. L'esprit anglo-saxon est un aimant qui tourne toujours son pôle attractif vers la puissance, la fortune, le bonheur, le hasard même. Il élève tout ce qui s'élève, il fortifie tout ce qui est fort; il ne donne pas au destin d'inutiles démentis. Il entoure ses favoris d'admirations sans réserve, déifie ses héros, ne voit jamais de taches dans son soleil. Il a moins d'envie à la fois et moins de générosité que l'esprit latin; celui-ci console la faiblesse par la pitié et meurtrit la grandeur par l'ironie. Sa va-

nité dément les faits, les annule, les insulte; une certaine finesse perverse l'éloigne des causes trop victorieuses et des triomphes trop pleins. Une certaine noblesse l'attache aux grandeurs d'illusion, d'imagination, aux chimères dont le temps inflexible emporte les lambeaux. L'Angleterre n'aime point à renverser ses idoles, elle les hisse devant l'humanité et cherche à les faire paraître plus grandes; elle prend tout au sérieux et n'a pas besoin du moindre effort pour admirer tout ce qui est heureux, tout ce qui est fort. En France, on ne courtise que ce qu'il y a de plus puissant; en Angleterre, on courtise tout ce qui est puissant. Tout ce qui surgit des classes moyennes est immédiatement absorbé par l'aristocratie. Celle-ci se rajeunit ainsi sans cesse : un peu de sang saxon vient constamment se mêler au vieux sang normand. L'aristocratie est comme une forêt dont les troncs laissent tomber les branches mortes et portent chaque année de nouveaux rameaux. Les filles nobles ne dérogent pas en épousant des hommes sans titre. Dans la même famille, les uns ont un titre qui confère un privilége politique, les autres des titres de simple courtoisie, les autres n'ont aucun titre, aucune particule. Des hommes nouveaux portent des titres anciens; des familles très anciennes n'ont aucun titre. Le rang est recherché, mais la fortune l'est encore plus; on ne comprend pas la noblesse dans la gueuserie. Les jouissances d'imagination ont peu de prix, séparées des plaisirs et des avantages que donne la richesse. Il y a des patriciens, il n'y a point de race patricienne. Le grand seigneur anglais ne ressemble pas plus au grand d'Espagne, dans les veines duquel ne coule plus qu'un mince filet de « sang bleu, » qu'aux valets anoblis des gouvernemens absolus, généraux d'antichambre, favoris de boudoir, gent sordide, mendiante et vénale.

Tout le monde ne peut pas devenir noble en Angleterre : cela n'est vrai que des riches, mais tout le monde peut espérer de devenir riche. Si la richesse ne mène pas toujours aux honneurs, elle en est le chemin le plus sûr. La possession d'un certain nombre d'hectares francs d'hypothèques semble à tout Anglais le titre le plus naturel à la pairie. Les pairs nommés par lord Palmerston, lord Derby ou M. Gladstone sont, comme ceux de M. Pitt, de grands propriétaires. Le mariage entre l'aristocratie et la richesse est devenu même plus intime de nos jours. Si noble qu'on soit, il faut être riche. Les chemins de fer, le grand commerce, l'industrie, font trop de parvenus heureux : il faut lutter avec eux. Aurait-on vu, il y a cinquante ans, dans un journal le paragraphe que je relève : « Le comte de L..., ayant été nommé pair représentatif d'Écosse, se retire de la banque de M. M...; il est remplacé par son fils, lord K...

1866). » Aujourd'hui des fils de duc se font banquiers, ingénieurs, négocians.

L'aristocratie ne se trouve plus assez riche : le népotisme n'est plus aussi éhonté, aussi scandaleux que par le passé, bien que la naissance soit encore le meilleur titre pour l'armée, pour la marine, pour l'église, pour toutes les fonctions dont dispose le gouvernement. La richesse est la seule voie qui conduise à la puissance. Le commerçant enrichi va de son comptoir au parlement. Quand sa fortune est faite, il peut ambitionner l'honneur de représenter son pays. Il va aux agens parlementaires. — Qu'êtes-vous prêt à payer? — lui dit-on tout de suite. La main ouverte, il arrive dans quelque bourg ou comté où il sème l'argent. De mille façons on le lui extorque, souscriptions, charités, réparations d'églises, etc. Il y a des députés qui dépensent plusieurs milliers de livres à se faire élire, et continuent à payer une sorte d'impôt annuel de 1,000, 2,000 livres. Est-ce trop, s'ils arrivent à se hisser dans la pénombre aristocratique, à se mêler avec leur famille aux vieilles familles des comtés et au tourbillon mondain de la capitale?

Il ne faut pas longtemps pour découvrir que le manteau de la vieille aristocratie couvre aujourd'hui une ploutocratie. Sans fortune, on ne peut prétendre à rien, ni à la considération sociale, ni aux honneurs. On refuse de croire au mérite qui ne sait rien obtenir pour lui-même. Sans fortune, Robert Peel, Gladstone, Disraeli, Bright, auraient toute leur vie erré autour du parlement. Autrefois les bourgs-pourris étaient comme des canonicats politiques qu'un grand seigneur pouvait donner à un parent pauvre, qu'un riche achetait. La réforme les a supprimés. Robert Peel était fils d'un filateur qui mourut en 1860, laissant 60 millions de fortune. Cette fortune le mit de pair avec l'aristocratie. A vingt et un ans, en 1809, il acheta un bourg-pourri qui avait douze électeurs. La société anglaise est hermétiquement fermée à la pauvreté. Est-il étonnant que la poursuite de la richesse soit si ardente, que la vie soit, pour presque tous, comme une lutte et une bataille? On sent partout l'effort, la tension. Étrange spectacle pour un témoin désintéressé! Tant d'efforts pour arriver souvent à de si petites fins, le sentiment du devoir transporté dans des choses artificielles et qui semblent superflues, des vies qui s'usent à soutenir de simples dehors, la vertu, le talent, le génie même, asservis à une inexorable tyrannie sociale! Mais, d'une autre part, une activité que rien ne lasse ni n'arrête et qui remue incessamment les choses matérielles comme les idées, une force qui cherche plutôt qu'elle n'évite les obstacles, tous ces beaux ouvrages enfin dont la grandeur fait oublier les misères et les souffrances de l'ouvrier!

Plus s'effacent les frontières vagues qui séparent l'aristocratie de la bourgeoisie opulente, plus la convoitise sociale devient ardente. L'être et le paraître se cherchent, se rapprochent, s'épousent. Dans un pays de priviléges, ce qui étonne, ce n'est point l'admiration que les enrichis éprouvent pour l'aristocratie, c'est plutôt le respect naïf que l'aristocratie ressent pour la richesse, et qu'elle ne cherche nullement à dissimuler. Ce sentiment vient du grossier bon sens de la race; elle respecte l'argent, elle sait que l'argent est une force, une réalité. Qui osera dire qu'un million soit une chimère, une valeur de caprice, une chose méprisable? L'imagination voit du premier coup ce qu'il y a dans ce mot, des maisons, des champs, le luxe, l'autorité, la pairie peut-être, c'est-à-dire le droit héréditaire à gouverner les hommes.

Le capital, qui sert de lien entre l'aristocratie et la bourgeoisie, grossit chaque jour avec une surprenante rapidité. En 1842, le revenu qui payait l'impôt à l'état (provenant de terres, maisons, chemins de fer, mines, commerce, actions industrielles, professions, corporations et établissemens privés) était de 3 milliards 900 millions. En 1862, l'impôt du revenu était payé par un revenu de 5 milliards 1/2 provenant des mêmes sources. De 1842 à 1852, en dix ans, le revenu taxé augmentait de 6 pour 100; de 1852 à 1861, dans les dix années suivantes, il augmente de 20 pour 100, du quart. En 1868, le revenu imposé dépasse 10 milliards. Quelle expansion du capital! La classe qui en est dépositaire devient chaque jour plus nombreuse, plus ambitieuse. Tout remue, enfle, se transforme. La marée des classes moyennes monte toujours. Oter à ces âmes tendues vers la richesse la vue de grandeurs tangibles, éclatantes, serait leur ôter leur idéal.

L'Angleterre, la première, a connu la puissance des capitaux; elle a pu dès 1750 réduire l'intérêt à 3 pour 100. Elle n'a point tenu le capital d'une main avare enfoui dans les choses immobiles, elle lui a donné des ailes, cherché les aventures, les hasards; ses calculs ont rêvé la conquête de l'univers. A côté de l'aristocratie rayonnante, visible, maîtresse du sol, de la popularité, une autre s'est élevée lentement, d'abord humble et ignorée, cachée dans les comptoirs, derrière les gros livres au large dos de cuir, les murs de briques des usines. Dans l'horizon triste et fermé de la vie bourgeoise, pendant les journées sombres et taciturnes, les âmes sont illuminées par les visions de la noblesse, du luxe, de la puissance. La bourgeoisie tient les yeux fixés sur l'aristocratie, l'aristocratie cherche la richesse. Elle lui sert de patron, d'appui; elle la protége. « D'autres nations ont fait céder des intérêts de commerce à des intérêts politiques, celle-ci a toujours fait céder ses intérêts politi-

ques aux intérêts de son commerce (1). » Comme une ventouse, il faut que le commerce tire au cœur anglais le sang du monde entier.

Au XVIIe siècle, on était extrêmement riche avec 20,000 liv. st. par an. C'était le revenu des trois ducs les plus opulens, Ormond, Buckingham, Albemarle. Le chiffre moyen du revenu pour un pair était de 3,000 livres, pour un membre des communes de 800 livres. Les ministres ne reculaient devant aucun moyen pour enfler leurs appointemens. La corruption parlementaire était sans vergogne. Les chanceliers, les lords de la trésorerie, les lords lieutenans d'Irlande faisaient des fortunes rapides. Titres, places, commissions, tout se vendait. Sous Jacques II, Sunderland, le président du conseil, recevait de Louis XIV une pension de 8,000 livres; d'Irlande, Tyrconnel lui envoyait des sommes énormes, le roi l'accablait de ses dons. Aujourd'hui il y a des bourgeois presque inconnus, dont le nom n'est jamais prononcé hors de la Cité, des grands ports, des districts manufacturiers, qui sont aussi riches, plus riches que les descendans des vieilles familles. Cependant il n'y a aucune hostilité entre la richesse héréditaire et la richesse des parvenus. La classe nobiliaire s'étend à mesure que grandit la fortune publique. Pitt à lui seul fit 140 pairs; il dédaignait trop les honneurs pour n'en être pas prodigue. La pairie, à son avis, convenait naturellement à la grande fortune : c'était une vanité ajoutée à d'autres vanités. Il n'y a pas aujourd'hui moins de 462 pairs qui ont droit de siéger à la chambre des lords; il n'y a pas de limite constitutionnelle à ce chiffre. Par les mariages, les alliances, l'aristocratie résorbe continuellement la richesse produite par le travail. Le tiers-état, qui ne se sent pas séparé de la noblesse par une insurmontable barrière, n'éprouve pour elle aucune haine : il y a une noblesse non qualifiée qui est toujours mêlée au tiers. Le parlement dès longtemps a été l'assemblée d'un ordre mixte formé de nobles et de marchands. Les gens de finance, de loi, de commerce, s'y trouvaient mêlés aux porteurs des noms les plus antiques. Le tiers ne devint point, comme en France, ennemi de l'aristocratie, car, celle-ci étant plus démocratique que dans notre pays, la démocratie y est devenue plus aristocratique.

Il n'y a pas encore en Angleterre de lutte ouverte entre l'aristocratie et la démocratie; l'histoire du pays est remplie des luttes entre l'aristocratie et la royauté. Le triomphe de l'aristocratie n'a été si durable et si glorieux que parce qu'il était une victoire contre la tyrannie. Sous les deux premiers George, les whigs défendent les droits de la maison de Hanovre; ces défenseurs sont en réalité des

(1) Montesquieu, *Esprit des Lois*, liv. XX, chap. VII.

maîtres. Sous George III, les tories reprennent quelque influence, mais ce n'est qu'au prix de l'abandon de leur fidélité à une cause détestée par le peuple. Le souvenir des grandes luttes contre le despotisme religieux et politique sert d'auréole à la classe aristocratique, et la nation assiste comme de loin à ce duel des partis qui se disputent le pouvoir, les places, les dignités, le patronage. Il lui suffit de voir la royauté séparée de Rome et docile aux parlemens. Peu lui importe que les uns réclament tous ces biens comme un droit, que les autres les achètent par un peu plus de complaisance envers la royauté. Cette complaisance n'est déjà plus que de la courtoisie. Les grandes familles whigs, nées dans la pourpre, se transmettent la puissance politique comme un héritage. Elles imposent au roi des ministres qu'il déteste.

Il y a déjà un peuple anglais, mais ce peuple n'a que des passions simples, élémentaires, la haine du pouvoir absolu, l'horreur de Rome, un patriotisme jaloux. Tant que ces passions sont satisfaites, il ne demande rien de plus. Il ne se mêle point au drame politique. Les whigs deviennent les ennemis de la royauté roidie contre leurs prétentions, ils sont les champions de la suprématie parlementaire; cependant leurs ministères sont, comme ceux des tories, des ministères de patriciens. Dans celui de lord North (de 1770 à 1782), il n'y a que des pairs et des fils aînés de pairs; North, fils aîné d'un comte, reste presque seul aux communes. M. Pitt, qui succéda au ministère de coalition, fut seul aussi dans la chambre basse; tous ses collègues étaient des pairs. Le ministère d'Addington, qui le remplace, renferme cinq pairs et quatre aînés. Dans le deuxième ministère de Pitt (1804), il n'y a avec lui à la chambre des communes que Castlereagh. La puissance politique était un monopole, un patrimoine. Elle ajoutait quelques émotions de plus aux plaisirs et aux enivremens de la jeunesse. A vingt-neuf ans, lord Shelburne est secrétaire d'état, Pitt à vingt-cinq ans premier ministre. Chesterfield n'avait pas atteint sa majorité quand il entrait à la chambre des communes, ni Fox, ni lord Liverpool : celui-ci, à trente ans, négociait, comme ministre des affaires étrangères, la paix d'Amiens.

La guerre avec la révolution française et avec l'empire servit les intérêts de l'aristocratie. Elle la grandit outre mesure; elle hissa Liverpool, Castlereagh, des hommes médiocres, à la hauteur de la gloire impériale, et, quand Napoléon tomba de ce sommet où l'avait porté son funeste génie, ils y demeurèrent dans les rayons de Trafalgar, de Waterloo, admirés, redoutés, pareils à des dieux. Si l'Europe vit avec un étonnement et un respect nouveaux les représentans d'une politique si heureuse, si ses souverains mêmes se

firent les courtisans des hommes d'état de la Grande-Bretagne, le peuple anglais pouvait-il rester insensible à ces triomphes? La royauté n'y avait eu aucune part : l'Angleterre avait été sauvée par son parlement aristocratique, et non-seulement sauvée, mais portée à travers mille hasards et mille périls, par une volonté tenace et romaine, à un degré de puissance qui confond l'imagination et qui étonnera l'histoire, quand elle ne regardera qu'à l'étendue et à la population des îles britanniques.

Si la politique extérieure de l'aristocratie anglaise fut aussi heureuse que hardie, sa politique intérieure sut éviter les fautes qui ont ruiné la plupart des aristocraties. Elle ne contraignit jamais la nation à la regarder comme une ennemie; elle ne sépara jamais ouvertement, insolemment, ses intérêts des intérêts du peuple, son honneur de l'honneur anglais. Elle sut toujours plier pour ne jamais rompre. On ne la vit jamais se porter tout entière du même côté dans les grandes luttes de l'opinion : elle sut donner des soldats et des chefs à toutes les causes; on trouve quelque grand nom aristocratique mêlé à tous les mouvemens, à toutes les réformes, à toutes les luttes politiques, religieuses et sociales. Elle ne cherche jamais la gloire de se perdre, les plaisirs féminins de la vanité qui défie la nécessité, les joies amères de la défaite. Elle a des instincts plutôt que des principes, des préférences plutôt que des doctrines; elle obéit à des traditions plutôt qu'à des règles immuables.

Après la révolution, les deux partis dont l'un avait vaincu la royauté, dont l'autre avait été vaincu avec elle, se transformèrent graduellement. Les jacobites devinrent les tories : l'attachement ardent, personnel, chevaleresque, pour la royauté se transforma en fidélité raisonnée et attiédie pour des principes et des théories de gouvernement; quant aux whigs, défenseurs naturels de la dynastie étrangère, ils avaient eux-mêmes affaibli et comme neutralisé la royauté, ils lui accordaient une fidélité despotique, elle était leur ouvrage et leur créature pour ainsi dire. Entre ces triomphateurs jaloux, hautains et une royauté douteuse, de fraîche date, que pouvaient faire les tories? Ils résistèrent à la centralisation, défendirent les petits propriétaires, les paysans, contre les grandes familles opulentes et avides. L'insolence, le népotisme des vainqueurs, la corruption qui suit toujours les grandes révolutions politiques et qui atteignit moins les vaincus, les froideurs de la royauté, tout contribuait à rapprocher du peuple le parti dont les principes étaient pourtant le moins populaires. Ainsi se perpétua dans tous les rangs de l'aristocratie un sentiment de solidarité avec la nation, ici entretenu par les souvenirs de la révolution, ailleurs par une nécessité politique en même temps que par une plus grande rusticité,

partout par la diffusion continuelle des idées et des intérêts. Un esprit commun pénétrait ces factions qui se disputaient le pouvoir : ne jamais changer que ce qu'il était impossible de conserver, conserver tout ce qui ne menaçait pas immédiatement ruine, réparer plutôt que renverser, céder toujours assez vite pour ne jamais paraître contraint, — opposer au spectacle des libertés anglaises les stériles agitations et les chutes lamentables des nations tourmentées du rêve de l'égalité, — maintenir enfin et exalter par tous les moyens le patriotisme de la nation, et lui faire voir dans son antique constitution la sauvegarde de sa grandeur et l'instrument de son ambition.

Ces sentimens, que personne ne discute, qui sont devenus comme des formes congénitales de la pensée, trop profondes pour être des calculs, ont acquis la puissance des instincts. Ils font de l'aristocratie anglaise la plus souple à la fois et la plus tenace, la plus fière et la moins entêtée, la plus solide et la moins immobile. Une double clientèle attache de toutes parts l'aristocratie à la nation, celle de la vanité et celle du besoin. Tous les fleuves de la richesse descendent vers la mer aristocratique, et les patriciens n'ont pas besoin, comme les sénateurs de Rome, de se faire un cortége de parasites. D'un autre côté, le droit d'aînesse tient autour des chefs de maison les cadets et leurs familles comme autant de satellites qui gravitent autour d'une pesante planète. Ces cercles concentriques de la richesse et de la pauvreté noble se mêlent, se traversent en tout sens comme des ondes, et vont expirer bien loin du centre. Aussi l'aristocratie se laisse toujours pénétrer à la longue par les idées nouvelles, elle n'oppose jamais au progrès ces barrières d'imagination que nul raisonnement, nul traité ne peut faire céder. En livrant, en détachant une à une les pièces de son armure féodale, elle n'a rien perdu de sa puissance morale; elle a toujours fait plus de cas de son autorité politique que de son prestige social : sa grande affaire a moins été le gouvernement que la jouissance de la terre anglaise. Le vieil esprit normand l'emporte encore sur l'ambition romaine. Jamais possession ne fut plus pleine, moins précaire, moins contrariée par les caprices et les hauteurs de ce qu'ailleurs on nomme l'état. On cherche partout l'état dans les provinces anglaises, on ne le trouve nulle part. Police locale, justice, routes, prisons, asiles, écoles, tout relève des propriétaires. On ne croit pas aux autorités déléguées et de seconde main. Ce n'est point parce qu'un grand seigneur est lord lieutenant d'un comté qu'on le respecte : il est lieutenant du comté parce qu'il est un grand seigneur, parce qu'il a de grands domaines, un grand nom.

III.

Les parlemens ont été les serviteurs de cette puissance, appuyée au sol et seule visible pour le peuple; les splendeurs d'une cour comme celle de Versailles n'en ont jamais détourné les yeux. Que de châteaux plus beaux que les palais royaux, environnés de plus de majesté et d'autant de souvenirs! Les ministres restent de simples citoyens, ils vont à leur ministère comme à un bureau : ce sont des intendans, des hommes d'affaires; le pouvoir ne met pas en un jour tout à leurs pieds, rang, fortune, talent, beauté. Ils n'ont pas les enivremens d'un pouvoir qui reste absolu, quoiqu'il s'exerce au nom d'un maître. Pitt a eu des visées personnelles, il était consumé par une volonté solitaire, et sans confidens : seul, il a fait par exemple l'union de l'Irlande et de l'Angleterre; mais la plupart des ministres, et je parle des plus illustres, se sont moins regardés comme les maîtres que comme les serviteurs d'un parti, d'une classe. Walpole, Liverpool, Palmerston, n'ont jamais rien inventé. Walpole demeura vingt ans au pouvoir sans rien perdre de la rudesse joviale du gentilhomme campagnard, d'humeur facile, infatigable, toujours prêt; esprit délié d'ailleurs et plein de ressources, quoique sans nulle hauteur, il voulait surtout rester en place, et fit l'Angleterre plus grande, presque sans le savoir, presque sans le vouloir. Dans tous les cabinets, il y a les orateurs, les hommes d'affaires hissés au pouvoir et à côté d'eux des hommes que leur simple nom y porte naturellement, plus oisifs et aussi indispensables, d'ambition plus muette et cependant aussi impérieuse. Les batailles politiques de l'Angleterre font penser aux combats d'Homère, où il y a toujours deux sortes de combattans, les hommes et les dieux. Les passions sont presque les mêmes, les dieux sont quelquefois vulnérables; mais Troyens et Grecs se donnent des coups mortels, et quand leurs favoris ont mordu la poussière, les dieux remontent à l'Olympe. Dans les ministères de ce siècle, les Atrides ont été Fox, Perceval, Canning, Peel, Disraeli, Gladstone. On a vu des ministres assez hardis pour faire à leur parti une sorte de violence : avant les deux réformes parlementaires, il s'en est trouvé qui ont songé à ce grand peuple sans voix et véritablement sans représentans. Tout en servant leur parti, les meilleurs ont cherché à servir la nation; mais ils n'ont jamais prétendu le faire autrement qu'en convertissant leur propre parti à leurs idées, ils n'ont jamais montré au peuple un ennemi dans le parlement ni dans l'aristocratie.

« Vous autres, écrivait Burke au duc de Richmond en 1772, gens de grande maison et de grande fortune héréditaire, vous ne res-

semblez pas à des hommes nouveaux comme moi. Quelque forts que nous puissions devenir, quelles que soient la dimension et l'exquise saveur de nos fruits, nous n'en sommes pas moins des plantes annuelles, nous naissons et nous mourons dans la même saison; mais en vous, si vous êtes ce que vous devez être, mon regard se plaît à reconnaître ces grands chênes qui ombragent toute une contrée et qui perpétuent ces ombrages de génération en génération. » C'est ce même Burke qui appelait l'aristocratie « le chapiteau corinthien de la société anglaise. » Si, pour juger un pays, on examine l'idéal social qu'il s'est donné, et c'est le seul moyen de le bien juger, il faut voir ce qu'a produit dans l'ordre moral la primauté incontestée et séculaire de l'aristocratie. L'idéal social de l'Angleterre se résume dans le type du *gentleman*, figure unique et presque indéfinissable, qui est comme le dernier fruit du système aristocratique : que de temps, de luttes et d'efforts, que de sang, de combats, n'a-t-il point fallu pour composer cet exemplaire idéal de la virilité anglaise! Comme un métal en fusion suinte à travers des monceaux de scories, ce type s'est lentement dégagé de la grossièreté, de l'avarice, de l'orgueil vulgaire des temps passés.

Paley ne pourrait plus définir aujourd'hui le point d'honneur « un système de règles établies par les gens du monde pour faciliter leurs rapports mutuels et non pour un autre objet; » il n'affirmerait plus que ce code n'est point blessé par « la cruauté envers les domestiques, la rigueur envers les dépendans, les fermiers, par le manque de charité vis-à-vis des pauvres, par les injustices que fait aux marchands l'insolvabilité ou le refus de paiement. » Ces paroles étaient peu injustes, adressées à la génération qui demandait la mode aux fils dissolus de George III, mais le triomphe des idées libérales a été aussi le triomphe des idées morales. Le mot de *gentleman* est pourtant bien ancien; il paraît déjà sous le règne d'Henry VI, seulement il s'applique moins pendant les siècles suivans à un caractère qu'à une condition sociale, il n'a encore qu'une partie de son sens moderne, et désigne ceux qui, sans avoir de titre, ne sont pas des plébéiens. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, les mœurs des gentilshommes campagnards étaient encore très grossières. Ils étaient élevés par des valets, des gardes-chasse, des chapelains réduits au rang de domestiques. Ils voyageaient peu, sortaient rarement de leur terre. La chasse et ses hasards, la guerre d'occasion, l'esprit de famille et de race, l'autorité du magistrat et la vanité du commandement militaire, entretenaient l'esprit d'indépendance. La hauteur patricienne se couvrait d'une rude étoffe plébéienne, les idées nouvelles avaient peine à pénétrer ces intelligences alourdies, ces vies matérielles, ces fidélités héré-

ditaires et presque canines aux dogmes politiques et religieux les plus étroits; mais le temps, la culture, l'impérieuse histoire, ont graduellement transformé ce caractère, en gardant ses vertus et sa vigueur native, il s'est dépouillé de son âpreté. Le *gentleman* anglais n'est point le gentilhomme français : il a des qualités plus froides, plus sérieuses. Son courage n'est pas bouillant, téméraire et chevaleresque; il est toujours calme, et il ne cherche et n'aime les extrémités du péril que pour faire briller son indifférence. Ce n'est pas non plus l'honnête homme du temps de Louis XIV; il est moins courtisan, moins poli, moins facile. Il ne s'efface jamais complétement, se respecte trop lui-même pour prendre les airs de néant ou les aimer chez les autres. Ce qui chez le baron féodal était l'indomptable fierté barbare est devenu, en traversant les siècles, une assurance tranquille; par un retour naturel, l'égotisme, ce sentiment qui fait que chacun ose être soi, s'accompagne d'un respect scrupuleux du droit d'autrui, d'une réserve délicate qui va parfois jusqu'à la timidité.

Mais il n'y a pas dans ce caractère de plus beau trait que le viril amour de la vérité; l'âme s'y est attachée d'une force si invincible qu'elle s'en est pénétrée, et que tout mensonge y devient impossible. L'aristocratie anglaise est la plus authentique, la plus vraie qu'il y ait au monde. Un *gentleman* rougirait de changer de nom, d'usurper un titre. Il ne trouverait pas de dupes volontaires d'une si basse supercherie. Nulle part on n'a mieux calculé ni pesé ce que vaut la parole humaine. Il faut venir étudier dans les tribunaux anglais l'art de témoigner, de comprendre, d'interpréter les témoignages. Le mensonge anglo-saxon n'est point le mensonge naïf et fanfaron des peuples du midi, qui n'a pas de but et s'enivre de lui-même; il paraît, même à ceux qui s'en rendent coupables, une horrible extrémité. L'œil ne perd jamais la faculté de séparer l'ombre et la lumière, de distinguer le vrai du faux. L'âme va au vrai comme un trait bien lancé et ne s'en détourne qu'avec un grand effort. Tant de conventions, de préjugés, de fictions, sont comme des voiles dont l'esprit s'enveloppe pour ne pas trop apercevoir le vrai. Si l'on procède avec tant de lenteur, c'est qu'on n'aime point à se démentir. « Si un enfant, dit Johnson, déclare qu'il a regardé par cette fenêtre, et qu'il ait regardé par la fenêtre d'à côté, fouettez-le. » L'air de la liberté est mortel à la fraude : dire d'un homme qu'il est *sûr* (*safe*) est le plus bel éloge qu'on en puisse faire. Le *gentleman* anglais n'a aucune peine à porter un secret : il est le secret vivant. Sa vie est tissée de prudence, de réserves; il a peu de confidens, n'aime point à faire voir à des yeux étrangers les faiblesses, les contradictions, les incohérences de la vie cachée. Il ne s'abandonne point

aux plaintes vaines, aux indiscrètes imprécations des euples du midi. On sent, on devine en tout homme une vie cachée; les cœurs ne sont point des portes dont les gonds sont usés. Les amours, les haines sont silencieuses. La conscience, enfermée sous des enveloppes plus épaisses, est plus délicate, plus tendre, plus morbide. Les mots sont mesurés, parce que les mots sont des actes. L'Anglais remplit les devoirs de l'amitié avec un soin scrupuleux qui fait trop penser au devoir, pas assez au plaisir. Il en est ainsi pour son hospitalité; il se doit à lui-même de bien traiter son hôte : il lui montre fleurs, tableaux, chevaux, tout ce qu'il possède, — de lui-même, peu de chose. Dans un pays d'aristocratie, le type du *gentleman* représente le principe d'égalité; la moindre nuance de servilité, de flatterie, l'émotion instinctive devant le titre ou la richesse, l'imitation, l'affectation, sont des dissonances. Toute imitation est vulgaire, toute affectation blesse la sincérité. Tout au plus peut-on admettre un certain genre de gaucherie qui ressemble à de la pudeur; mais l'idéal est dans le parfait équilibre entre l'être et le paraître, entre la pensée et l'action, dans une sécurité paisible qui ignore plus encore qu'elle ne dédaigne tous les faux-semblans, les hommages injurieux, le luxe inutile des vanités. C'est ainsi que la vertu, l'honneur, la culture de l'esprit, ont fait naître une certaine égalité au sein même des priviléges. De même que dans l'ancienne noblesse militaire française tout gentilhomme valait un gentilhomme, dans la société anglaise un *gentleman* vaut un *gentleman*.

Vous trouverez le *gentleman* aux États-Unis comme en Angleterre; toutefois il reste à la civilisation anglaise la gloire d'avoir produit l'idéal moral d'où ce type devait sortir. Il n'est pas vrai que l'aristocratie anglaise soit ouverte à tous : elle n'est ouverte qu'à la richesse. Il y a un certain degré de pauvreté, — qui ailleurs ne s'appellerait pas la pauvreté, — qui déclasse, qui rejette l'homme dans une espèce de gouffre où il s'enfonce, inconnu, non pas méprisé, mais oublié, pareil à une chose sans nom, épave humaine qui flotte quelque temps sur la misère; au-dessus, malgré la diversité des conditions, une sorte d'égalité peut naître, fondée sur quelque chose de presque indéfinissable, sur la culture de l'esprit, sur le raffinement des sentimens, sur une certaine vision morale qui se mêle aux visions grossières des sens. Je ne sais pas si l'on ne trouverait point dans la haute bourgeoisie anglaise les représentans les plus parfaits de l'idéal, bien qu'il ait été créé au sein de la société aristocratique. Comme une tache d'huile qui s'étend, l'idéal a depuis longtemps débordé l'aristocratie, il a gagné la bourgeoisie riche, puis la petite bourgeoisie elle-même. Les classes moyennes ont cherché à rache-

ter ce qui leur manquait par des vertus plus achevées, par une culture plus intensive, si je puis me servir de ce mot; elles ont perdu à cet effort un peu de grâce, elles y ont gagné plus de finesse. Le type au reste est aujourd'hui indépendant; il ne tire plus rien de son origine, semblable à ces oliviers aux larges rameaux dont le tronc est réduit à une mince écorce.

Le propre d'un idéal, c'est de dominer la réalité, de servir aux faits de contraste en même temps que de modèle. Si l'on doit accorder à l'aristocratie anglaise le mérite de s'être tenue aux plus hauts étages et d'avoir en tout temps offert au pays des modèles dignes d'être suivis, il est juste aussi de la rendre responsable des maux qui sont toujours attachés aux priviléges. Si ces maux ne sont pas plus apparens, c'est qu'ils ne frappent directement que la partie la plus intelligente et la plus cultivée de la nation; encore celle-ci en a-t-elle à peine conscience. L'idée pure du droit et de l'égalité ne peut traverser les mailles serrées des notions artificielles; elle est sans cesse voilée par le respect, la fiction, par un certain genre de patriotisme superstitieux. On est tout surpris en Angleterre de n'entendre jamais attaquer le droit d'aînesse, qui chasse chaque année hors de leur pays tant d'hommes obligés de chercher fortune. Celui que le hasard de la naissance n'a point favorisé, le bâtard de la fortune, va sans se plaindre au-devant des combats et des aventures de la vie. L'effort perpétuel cesse d'être pour beaucoup une douleur et devient presque un besoin. Le marchand, le négociant, ne s'arrêtent pas volontiers sur le chemin de la richesse, ils veulent toujours monter plus haut; ils ne savent pas, ne veulent pas se reposer. A vingt ans, on est trop confiant et trop généreux pour accuser le droit d'aînesse; à cinquante ans, on n'attaque pas ce qu'on a toute sa vie, de la bouche au moins, défendu. Le plaisir qu'on éprouve à défendre le droit est plus difficile à goûter que le plaisir de se sentir supérieur à l'injustice, joie négative, muette et hautaine, qui convient bien à des natures discrètes. Ainsi toutes les passions humaines, les meilleures comme les plus mauvaises, sont liguées pour soutenir le privilége, — la fierté, la générosité, l'esprit de famille et de caste, le besoin d'agrandir sans cesse cette Angleterre du dehors qui sert à la gloire et à la richesse de la vieille Angleterre, l'ardeur au travail, le besoin de se repaître au moins par la vue, si on ne peut le faire par la possession, de splendeurs matérielles éclatantes et de richesses qui nulle part n'ont d'égales.

Au-dessous du souverain, les lords sont ce qu'il y a de plus élevé dans la nation. Pour la multitude, pour le paysan, pour le boutiquier, pour le radical même, le lord n'est pas un homme comme un autre. On n'a pas d'autre nom à donner à Dieu. Le respect que les barons

imposaient jadis par la force leur est offert aujourd'hui comme un tribut volontaire. Il n'y a pas d'égalité, même dans l'enfance. A Oxford, les étudians nobles se reconnaissent à un détail de costume. A Eton, quand un écolier va faire ses adieux au maître, il trouve dans l'antichambre un plat couvert de billets de banque. Il y dépose de 10 à 15 livres sterling, s'il est roturier; s'il est titré, il va jusquà 50. Les nobles paient tous les ans 12 guinées au *head-master*, le double de la rétribution ordinaire (1), traduction un peu plate du fameux adage « noblesse oblige. » Ces respects d'exception qui déforment la droiture naturelle de l'enfance, tant de détails vulgaires de préséance, de pantomime servile, sont devenus naturels. Les âmes sont pliées à l'admiration volontaire et à l'adoration naïve. Le spectacle de tant de vies qui sont des combats et ne se hissent au pouvoir et à la fortune qu'à travers les souffrances, les hasards, a moins de charme pour des imaginations naturellement sombres que celui d'existences pleines, faciles, heureuses, sans doutes et sans craintes. Les yeux se tournent volontiers vers les lampes dont la flamme égale ne vacille jamais.

On trouve le même sentiment mêlé aux instincts les plus bas dans cette partie très nombreuse de la petite bourgeoisie qui se plaît aux courses, aux paris, aux jeux de toute sorte. Elle voit, elle cherche dans le lord non pas l'homme politique, le législateur, mais l'homme de plaisir; elle l'aime prodigue, dissipé, beau joueur, un peu vicieux, d'allure insolemment familière. Les nouveaux riches envoient leurs enfans dans les grandes écoles, à Oxford, chercher la familiarité des enfans de l'aristocratie; ils encouragent bien plus qu'ils ne blâment toutes les extravagances que se permettent leurs aînés en bonne compagnie. Que leurs fils obtiennent des honneurs universitaires, ce n'est pas ce qui les touche le plus; ce qu'on leur demande, c'est de rapporter dans le cercle bourgeois des noms, des souvenirs. Les fils des nouveaux riches remplissent les universités : ils y donnent le ton autant qu'ils le reçoivent; c'est là qu'on peut étudier à sa source le principe fondamental de la société anglaise, qui est le mariage de l'aristocratie et de la richesse.

Et pourtant, si la noblesse a quelques ennemis, c'est dans la bourgeoisie qu'il faut les chercher; mais ce n'est pas dans la bourgeoisie à peine parvenue, c'est plutôt dans celle qui a elle-même déjà une sorte d'assiette et de tradition, dans les rangs de ceux qui reçoivent en plein visage les rayons du soleil aristocratique, qui connaissent le mieux la noblesse, ses défauts, qui sont le plus souvent contrariés par ses privilèges. Deux hommes ont été élevés en-

(1) *Papers on public school education in England in 1860*, by M. J. Higgins.

semble, à la même école, à la même université; pour l'un des deux, un titre, un mot remplace trente années de luttes, de tourmens. Que de labeurs, d'humiliations, de dégoûts, avant d'obtenir une baronnie ecclésiastique ou temporelle! Et, pour un heureux qui monte à l'Olympe, combien d'autres restent parmi les *dii inferiores* de la finance, de la chicane, de l'administration! Les affaires, la politique, les laborieux plaisirs de Londres, confondent souvent les pairs, les gens de loi, les gens de finance. A la longue, l'homme actif, tenace, intelligent, honnête, est sûr de conquérir ce qu'on pourrait nommer la pairie morale; toutefois la patience a de sourdes colères, la générosité se lasse, et par momens glisse dans l'envie. Tous ces sentimens confus, qui peuvent naître de la lutte de l'ambition et de la faiblesse, qui se redressent contre des fortunes doucement insolentes et naïvement cruelles, sont des forces invisibles et muettes. On n'y saurait voir un danger réel pour l'institution aristocratique; la bourgeoisie, qui cache sous ses admirations et ses hommages des instincts vaguement hostiles, ne cherche point à lutter contre elle, ne l'attaque pas. Le peuple au contraire, qui ne la hait point, la détruira peut-être quelque jour. Il l'aperçoit de loin, ses admirations contiennent moins d'envie et plus de tolérance; il a moins de souci du prestige social de la noblesse que de sa puissance politique : aussi ce prestige pourra-t-il survivre longtemps à la perte de tous les priviléges. L'aristocratie gardera bien longtemps les immenses avantages que lui confèrent sa richesse territoriale, sa haute culture, ses traditions. Les puissances d'imagination sont les plus tenaces, les seules invincibles; mais l'autorité politique de l'aristocratie est sans doute destinée en revanche à s'affaiblir de jour en jour. Les pairs ne jouent déjà plus ce rôle idéal qui dans la théorie constitutionnelle est assigné à une chambre haute. Le vice de leur situation tient à ce qu'ils semblent toujours moins défendre la justice et la vérité que leur propre privilége, les traditions d'une caste, des biens trop personnels. Leur impartialité est ainsi suspecte, et leur autorité politique est amoindrie par cela même qui établit leur autorité sociale. Quand le parti radical dénoncera la chambre haute comme hostile aux intérêts de la nation, la chambre haute sera en grand péril. On ne supporte plus de sa part, même aujourd'hui, une hostilité prolongée à la volonté des communes; on la représente comme un frein à la violence du nombre, des majorités populaires. Le frein serait brisé le jour où on le trouverait trop résistant.

Depuis bien longtemps, la chambre des lords ne tient que la seconde place dans le gouvernement du pays. La réalité a été plus forte que la fiction. Le talent parvenu battra toujours le talent hé-

réditaire. Parmi les pairs mêmes, ce sont des parvenus qui font la loi. Les ducs, les comtes ne pourraient se passer de pairs juristes, sans apanage, sans naissance. Jusqu'au bill de réforme de 1832, les deux chambres, ayant une origine presque commune, n'en faisaient vraiment qu'une. Les pairs gouvernaient indirectement et par procuration dans la chambre des communes, y faisaient entrer leurs frères cadets, leurs fils, leurs cousins, leurs neveux, leurs créatures. Depuis cette époque, la chambre des lords a senti la puissance politique lui échapper par degrés. Tacitement elle s'est promis de savoir toujours céder à temps aux volontés des communes. Sa complaisance garantit sa durée; « céder pour exister » semble être devenu sa devise.

Les lords sont plutôt des correcteurs de législation que des législateurs. M. Bright les a nommés un jour « des rétameurs de lois; » mais la critique des lois est peut-être ce qui exige les capacités les plus variées, et l'esprit de la haute chambre est un peu trop uniforme pour cette tâche. Tout est jugé, compris, examiné, interprété à un point de vue trop exclusif. Dans les questions de politique extérieure, la critique de la chambre haute a plus de portée : l'histoire, la diplomatie, sont des besognes qui conviennent bien à ceux qui portent un grand nom historique; dans ces questions mêmes, la pompeuse fierté des discours, l'évocation des grands souvenirs, couvrent mal une autorité qui décline et des traditions qui s'effacent. L'âme des lords est plus chatouilleuse et plus guerrière que celle des communes : il semble que les premiers redoutent sans cesse de voir évanouir ce rêve de puissance, de force et de grandeur terrestre qui a pris corps en eux et avec eux; mais notre temps, qui change tout, méprise les longs calculs. La menace ne sied d'ailleurs pas longtemps à ceux qui ne tiennent pas l'épée. La chambre des communes, avare du sang et des trésors du pays, décide seule aujourd'hui de la paix et de la guerre, et n'obéit qu'aux volontés spontanées et directes de la nation.

Il est fort douteux que la chambre des lords puisse conserver longtemps encore un caractère judiciaire. En ce moment, elle est la plus haute cour d'appel du royaume : elle domine la hiérarchie des cours de comté et des cours supérieures; c'est le *lucus*, le bois sacré où l'on arrive après avoir traversé toutes les forêts de la jurisprudence. La logique moderne, habituée à la distinction des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire, les trouve sans cesse confondus dans la constitution anglaise. Le pair est un législateur héréditaire. Cette idée étonne moins que celle du juge héréditaire : c'est qu'il est plus facile de faire la loi que de l'interpréter. La loi arrive devant le législateur héréditaire, écrite par les communes,

portée par l'opinion publique. Il la repousse ou la sanctionne; certes le privilége est grand, mais, pour le bien exercer, il ne faut guère que de l'honnêteté, une intelligence générale des besoins du pays, quelquefois du désintéressement. L'administration même de la justice demande de tout autres qualités, une intelligence bien plus aiguë, des habitudes et des aptitudes spéciales que le premier venu ne saurait posséder. Aussi en fait, quand la chambre des lords devient cour d'appel, elle ne se compose plus que du chancelier, des jurisconsultes de la chambre (les pairs légistes), disons le mot, des parvenus. Les autres pairs ont cependant le droit de siéger, et parfois ils en usent : cela est arrivé dans le procès de O'Connell; deux pairs ordinaires entraînèrent par leurs voix sa condamnation. A une époque troublée et dans une affaire qui passionnerait la multitude, les lords ordinaires ne pourraient plus sans doute revendiquer leurs priviléges judiciaires sans soulever des colères qui pourraient devenir fatales à tous leurs priviléges. Bornée aux pairs légistes, la chambre des lords est cependant une mauvaise cour d'appel. Elle siége si rarement en cette capacité, à des intervalles si irréguliers, qu'on ne peut jamais prévoir le jour ou même l'année où elle prononcera ses jugemens, et le mot de jugement ne s'applique à ses décisions que par un abus de langage, car il n'y a point de juge qui prononce un arrêt : chaque pair se contente d'exprimer ses vues dans un discours adressé à la chambre dans les formes ordinaires. Les jugemens de la cour suprême d'appel perdent ainsi leur force principale : ce ne sont que les opinions d'une majorité balancée souvent par une minorité presque égale.

Enfin la juridiction de la chambre des lords a pour inconvénien de scinder l'exercice du droit d'appel. Certaines affaires vont aux lords, d'autres, en plus grand nombre, au conseil privé. Expliquez, par exemple, pourquoi les appels des cours ecclésiastiques anglaises sont du ressort du conseil privé, ceux des cours ecclésiastiques irlandaises du ressort de la chambre des lords, pourquoi la Grande-Bretagne n'a pas la même cour suprême que les colonies! Dans cette confusion, des conflits peuvent naître aisément. Si l'un des deux tribunaux doit être quelque jour sacrifié, ce sera plutôt la chambre des lords. Ce qui la protége encore, c'est la jalousie naturelle des partis, car le chancelier en fonction choisit les juges au sein du conseil privé, et dans les questions politiques il désigne de préférence ses partisans, tandis que le comité judiciaire de la chambre haute est permanent et semble promettre plus d'impartialité. En cessant d'être une cour d'appel ordinaire, la chambre des lords restera sans doute toujours la haute cour de justice politique. On n'en saurait imaginer de plus solennelle, de plus procédurière

et de plus lente, — grand avantage quand les passions sont soulevées; qu'on se souvienne du fameux procès de Warren Hastings!

Il est admis en principe que les lords abandonnent aux communes tout ce qui concerne les finances. La loi du budget n'est pas en réalité une loi ordinaire. L'impôt est un don volontaire que la nation se fait à elle-même; elle le livre au pouvoir exécutif et en règle l'emploi par l'organe de la chambre élective. C'est pour cela que les lords ne peuvent amender la loi du budget; si on la leur envoie, si cette loi reçoit également l'assentiment de la couronne, c'est qu'on n'a pas voulu lui donner dans la forme un caractère exceptionnel. Au fond, les mandataires élus de la nation ont seuls droit de disposer des trésors de la nation. Les lords toutefois, s'ils ne peuvent amender les lois de finance, peuvent les rejeter, de même que le souverain peut opposer son *veto* à une loi quelconque.

Les pairs ne peuvent être traduits que devant la chambre des lords pour crime de trahison et de félonie; pour les simples délits et les contraventions, ils sont passibles des tribunaux ordinaires. On ne peut pas dire qu'ils aient tel ou tel privilége; ils n'en ont en réalité qu'un, qui est la pairie; mais peut-on imaginer un privilége plus grand que le droit héréditaire à gouverner les hommes?

Tout se transforme en Angleterre; comment la chambre des lords pourrait-elle se transformer? A plusieurs reprises, on a songé à la création de pairs à vie. Cette innovation n'a jamais trouvé grande faveur. Une chambre qui renfermerait deux catégories de pairs serait trop divisée si la lutte s'établissait entre elles, trop dépendante de la couronne si les pairs à vie l'emportaient; si ces derniers tombaient sous la dépendance des pairs héréditaires, elle ne gagnerait rien à ce triomphe de la naissance sur le talent, sur l'éloquence, sur les grands services rendus au pays. Les esprits les plus radicaux ne vont pas encore bien loin sur le chemin des réformes; ils voudraient qu'il y eût des pairs représentatifs d'Angleterre, comme il y a déjà des pairs représentatifs d'Écosse et d'Irlande. Dans chaque comté anglais par exemple, on élirait, parmi tous les pairs héréditaires du comté, celui ou ceux qui rempliraient les fonctions législatives pendant un temps donné. On espère pouvoir rendre ainsi à la chambre des lords l'activité, la vie qui lui échappe. Ce problème de la chambre haute, qui est une des difficultés capitales du gouvernement parlementaire, ne se posera toutefois clairement devant le pays que quand la réforme électorale aura porté tous ses fruits. En ce moment, il n'y a pas encore de divorce véritable entre les communes et les lords.

A. Laugel.

UN ESSAI

DE

SYLLOGISME ÉCONOMIQUE

LE CAPITAL, LE SALAIRE, LE REVENU

Lorsqu'on veut pousser jusqu'au fond l'étude de certaines questions économiques, rien n'est difficile comme la réfutation des erreurs socialistes, propagées aussi bien par les impostures froidement calculées de faux prophètes avides que par les illusions d'esprits égarés ou de cœurs généreux. Contre les erreurs volontaires des cupidités intéressées, le seul argument est la force, à laquelle d'ailleurs les sectaires ne manquent jamais d'avoir recours, lorsqu'ils en ont les moyens, afin d'imposer leurs doctrines. Cependant il se rencontre parmi nous un grand nombre de gens persuadés qu'il suffit de renverser ce qui est mal en partie pour trouver sous les ruines le bien et le mieux. La logique et la passion les entraînent à la fois, et bientôt ils mettent sans réserve la première au service de la seconde. Avec ces derniers, il y a encore lieu de discuter pour tenter de mettre d'accord la logique et le bon sens.

La tâche est malaisée parce qu'en face de souffrances réelles dans notre société, de réclamations parfois justes, on ne peut invoquer le plus souvent que la dure nécessité des lois naturelles et inévitables, au lieu d'approuver des combinaisons et des espérances chimériques. Il serait urgent néanmoins de déjouer les sophismes de

ceux qui prêchent une nouvelle répartition de la richesse et ce qu'on appelle la liquidation sociale, aussi bien que de remettre en lumière certains faits et certaines propositions économiques dont la vérité, négligée jusqu'ici ou seulement pressentie d'instinct, demande à être plus nettement dégagée. Malheureusement la science jusqu'à ce jour ne fournit pas de chiffres et de données statistiques suffisamment incontestables pour les prendre comme point de départ ou les invoquer à titre de preuves. On est donc réduit à s'en tenir aux déductions spéculatives, aux raisonnemens, auxquels on peut toujours opposer d'autres raisonnemens, parfois même de séduisans paradoxes qu'il est souvent impossible de combattre sans un appareil compliqué d'interminables discussions. A défaut d'axiomes ou de chiffres incontestés pour asseoir la base solide que nous cherchons, nous aurons recours à des vérités dont la démonstration pourra, croyons-nous, être clairement établie.

Dans une nouvelle et radicale répartition des richesses, on prétend trouver le remède à tous les maux de l'humanité; s'il est prouvé que cette répartition est chimérique, qu'elle appauvrit la communauté et les particuliers, loin d'améliorer leur sort, — à quoi bon la demander? Certaines écoles réclament impérieusement l'augmentation générale et simultanée des salaires et se flattent de pouvoir l'opérer; s'il est démontré que les salaires sont sensiblement égaux aux produits et aux revenus réels, où prendra-t-on la matière de l'augmentation désirée? On sera donc autorisé à conclure que le champ des confiscations ou même des répartitions plus ou moins illégales en matière de richesse accessible est très borné, et que, s'il est permis à des spoliateurs révolutionnaires de ruiner une société qui se mettrait à leur merci, il leur est interdit par la force des choses de s'enrichir eux-mêmes. Restera toutefois à démontrer la sagesse des combinaisons dues à la civilisation moderne, l'utilité du capital et du capitaliste, également indispensables pour assurer le bénéfice de la main-d'œuvre en consommant l'excès de la production du travailleur sur sa propre consommation.

Tel est le double aspect des questions multiples que nous avons cherché à grouper en un corps de raisonnemens, et qui se tiennent toutes par un enchaînement qu'on ne saurait rompre. Quoique les nombres fournis par la statistique n'offrent qu'une certitude très discutable, et que les moyens de contrôle fassent souvent défaut, nous présenterons sous toutes réserves quelques chiffres choisis dans les travaux les plus autorisés, afin de satisfaire les esprits qui n'aiment pas à se renfermer dans le domaine des pures abstractions.

I.

Le fond de toutes les revendications socialistes, comme le prétexte, sinon la cause, de tous les bouleversemens contemporains, est le désir ardent du partage des biens et la foi invincible dans la possibilité de ce partage.

Tout d'abord la proie qui s'offre aux convoitises est le revenu, si inégalement distribué à chacun; il paraît facile d'en faire une plus équitable répartition. Toutefois on ne peut partager avec fruit que ce qui est saisissable, ce qui offre une utilité palpable et positive. Il convient donc de faire deux parts dans le revenu : la part des revenus réels créés par le travail, et la part afférente à la circulation. Quelle est la part des revenus réels? Elle est égale aux produits matériels, aux objets de consommation et d'échange; tout le surplus est dû à la circulation. Suivant que les produits ou la valeur des produits passent en un plus grand nombre de mains, la richesse double ou triple; si les produits valent 1, grâce à la circulation ils valent 2 ou 3. Supprimez les effets de la circulation, il reste purement et simplement le produit. C'est ce qui arriverait en cas de partage général. Si l'on réclame la liquidation de la richesse, on ne pourra partager que les produits; les effets de la circulation deviennent indivisibles et insaisissables comme une abstraction. Peut-on imaginer la répartition des résultats arithmétiques de l'immense circulation qui fait passer en tant de mains dans l'année une même somme d'argent ou de valeurs toujours identique à elle-même, quel que soit le nombre des évolutions accomplies? Ainsi la circulation augmente la richesse générale de tout ce qui dépasse la somme du produit réel; mais, les effets de la circulation ne pouvant être répartis, étant au contraire supprimés ou diminués à la moindre crise, on a le droit d'affirmer qu'en cas de partage il ne reste du revenu que ce qui en est la substance, c'est-à-dire 7 milliards environ de produits annuels, chiffre que nous nous réservons de justifier plus loin.

Ce ne sont pas seulement, il est vrai, les revenus qu'on veut partager, c'est aussi et surtout le capital, objet tour à tour des malédictions et des adorations que l'on sait, le capital qui fait la force du riche et lui donne, dit-on, le moyen d'exploiter les travailleurs. Ici encore on vient se heurter à une impossibilité matérielle. Il ne suffit pas de dresser des inventaires fictifs et de faire pleuvoir les milliards, afin de réjouir les convoitises de ceux qui réclament la liquidation sociale; encore faudrait-il prouver que toutes ces richesses sont une proie facile à saisir, et que la plus grande

partie n'en sera pas perdue pour ceux-là mêmes qui voudraient porter une main téméraire sur ce magnifique butin. Bastiat ne l'a-t-il pas dit déjà dans ses *Harmonies économiques?* « C'est une grande illusion de croire que le capital soit une chose existant par elle-même. Un sac de blé est un sac de blé, encore que, selon les points de vue, l'un le vende comme revenu et l'autre l'achète comme capital. » D'ailleurs il ne faut pas confondre le capital proprement dit, ou les utilités et la valeur des biens possédés, avec les capitaux disponibles et d'exploitation, expression concrète indiquant cette richesse circulante, échangeable et mobile qui se compose de revenus et d'épargne. Cette distinction est toutefois difficile à maintenir dans le détail, car le capital et le revenu sont alternativement le père l'un de l'autre, et cette paternité mutuelle est souvent délicate à discerner.

Considérons d'abord la richesse mobilière et commerciale. Pas de système qui puisse la partager; ni Internationale, ni république radicale n'y parviendront jamais, parce que de sa nature cette richesse est insaisissable pour quelque cupidité que ce soit : elle n'existera plus du jour où l'on voudra s'en emparer par la violence. Prosélytes naïfs, dupes éternelles des criminels rhéteurs qui veulent à vos dépens devenir ministres, généraux, préfets, dictateurs et le reste, touchez à ces milliards d'actions, de rentes, d'obligations, de titres de tout genre, et vous n'aurez plus entre les mains que des chiffons de papier sans valeur. Supposons la commune victorieuse à Paris, et, comme conséquence, l'Internationale installée au pouvoir. Un décret décide que toutes les propriétés, biens meubles et immeubles, seront distribuées gratis et également à tous les citoyens, ou bien confisquées et mises en vente au profit de l'état ou encore réservées à la collectivité. En quelques mains que passe la totalité des biens, quel que soit le mode employé pour faire fructifier et mettre en activité la richesse, on conçoit facilement que, les 7 milliards de produits demeurant seuls à partager, la part hypothétique de chacun ne serait jamais que le trente-huit-millionième des produits annuels, base réelle de la fortune publique. Par le fait même du décret spoliateur, il ne resterait de richesses positives, à part les propriétés bâties et les instrumens, que les produits annuels de la France, sans compter qu'une telle crise paralyserait en grande partie la production.

La répartition des terres elles-mêmes n'amènerait aucun profit pour personne, parce que le revenu utile en est compris dans l'estimation des produits généraux, dont la partie agricole n'augmenterait certes pas de valeur par le système des confiscations proposées, loin de là, à moins que l'on n'espère voir une fée venir doubler

d'un coup de baguette les forces productives du sol. Il faut remarquer en outre que les propriétaires actuels possédant au-delà d'un hectare environ seraient obligés de rapporter le surplus à la masse, parce qu'il n'existe tout au plus que 40 millions d'hectares cultivables en France. Quant à la propriété foncière collective et à la culture par délégation gouvernementale, c'est une question jugée et rangée déjà au nombre des pures utopies. Ainsi on pourrait dépouiller les propriétaires, mais non sans un immense et irrémédiable désastre frappant le pays tout entier, les pauvres comme les riches, et cela pendant de longues années, car un siècle, plus peut-être, ne suffirait pas pour nous faire retrouver nos richesses.

En réalité, les combinaisons économiques d'aujourd'hui ne s'écartent pas autant qu'on le pense de la formule socialiste ou communiste qui veut que toute propriété privée revienne à la collectivité. Bien que la propriété privée soit acquise ou possédée en vertu de l'achat ou de l'héritage, elle appartient pourtant en un certain sens à la collectivité, dont elle reste le domaine utile et éternel, puisque, sous forme d'impôt, chaque génération paie à la collectivité la valeur totale du capital représentant la pleine évaluation de la propriété mobilière et immobilière, en quelque sorte revendue par l'état et rachetée par les particuliers à perpétuité. Avant l'augmentation des impôts, due aux désastres de la guerre, la collectivité prélevait en quatre-vingt-dix ans la valeur totale des biens possédés. Aujourd'hui que notre budget se monte à 2 milliards 750 millions, en défalquant la part des impôts de consommation supportés par les ouvriers, on trouve que la fortune et la propriété paient la totalité de leur valeur en soixante-treize ans et neuf mois, avant que les vieillards de chaque génération aient atteint la plénitude de leurs jours (1). Si l'on prend la propriété foncière à part, c'est en trente ans que l'état en prélève par l'impôt la valeur totale. On pourrait donc avancer qu'à chaque génération ce n'est pas la richesse qui paie la dîme de ses biens à la collectivité, mais au contraire que c'est la collectivité qui ne laisse à la richesse que la dîme de la propriété et des fortunes.

A supposer même que les doctrines communistes fussent appli-

(1) Le budget actuel de la France, soit 2 milliards 750 millions, multiplié par soixante-treize ans et neuf mois, donne un total de 203 milliards; en défalquant un tiers de cette somme, soit 68 milliards pour les impôts de consommation payés par les classes laborieuses comme par les autres, il reste 135 milliards, qui sont payés à l'état par la fortune et la propriété. L'inventaire de la France étant porté généralement à 145 ou 150 milliards, la collectivité absorbe donc à chaque génération la totalité de la valeur des biens possédés, sauf une somme bien moindre d'un dixième laissée comme bénéfice aux détenteurs de la fortune publique et privée.

cables, il n'y aurait donc pour la collectivité aucun bénéfice. Seulement la grande supériorité de notre système économique consiste en ce que, tout en laissant la communauté toucher périodiquement et intégralement la valeur totale de toutes choses, la répartition des biens échappe à l'arbitraire et à l'instabilité d'un partage fait par l'état. Cette répartition s'opère naturellement, et par une sorte d'enchère publique du travail, de l'intelligence et de l'épargne, sans aucune intervention des pouvoirs humains, toujours plus redoutables, plus nuisibles, plus injustes dans leurs résultats généraux que ne le sont les écarts fréquens et les injustices apparentes ou réelles des décrets de la naissance et du hasard. Aussi le refus absolu de laisser l'état ou quelque pouvoir humain que ce soit disposer de la distribution du travail et de la richesse est-il le point stratégique où l'on ne doit rien concéder, et où il faut résister à outrance.

De passagères exagérations d'impôts, des spoliations violentes, sont des maux qui peuvent se réparer; mais admettre l'intervention de l'état dans la répartition des biens, c'est la ruine absolue, le suicide et la mort sociale. On alléguera que les collectivistes et les novateurs les plus subtils ne parlent ni de confiscation ni de spoliation directe; ils proposent la gratuité du crédit, la solidarité et la mutualité universelles, ou bien la collectivité seule propriétaire, transformant en usufruitiers les possesseurs actuels à des conditions nouvelles et inconnues; tout cela revient au même. Ces systèmes et d'autres encore ne sont que la spoliation déguisée plus ou moins habilement. Dès qu'on touche à nos savantes et utiles combinaisons économiques résultant de l'expérience comme de la nature des choses, et que la force brutale y porte la main, tout l'échafaudage compliqué de notre richesse disparaît, et nous restons en face du seul produit positif du sol et de l'industrie.

Lorsqu'on fait défiler devant les masses, fatiguées de travail ou dénuées de ressources, des comptes de centaines de milliards, on ne doit pas s'étonner que la tête leur tourne, que la colère et la cupidité s'allument dans leurs cœurs. Il est malaisé de leur faire comprendre que cet énorme capital, dont nous vivons tous pourtant, est une richesse souvent indivisible, en partie fictive et conventionnelle, en tout cas insaisissable, fluide, et qui s'évanouit dès qu'on veut la violenter et en faire le partage, non sans entraîner dans sa ruine la plus grande partie des produits dont elle est la source. La France, privée de son commerce de luxe et de tout ce qui surexcite la production, serait réduite à cet état misérable de ne chercher qu'à produire de quoi empêcher à peine ses habitans de mourir de faim. Toute possibilité de bénéfice étant désormais

supprimée, la production n'équivaudrait même plus aux exigences de la consommation. Loin de pouvoir atteindre le capital, les visées et les convoitises des socialistes ne peuvent donc s'exercer que sur les produits, encore sensiblement diminués : ces produits ne s'élèvent en réalité qu'à 7 milliards, et, comprenant les revenus et les capitaux en circulation, constituent toute la richesse active et réelle du pays.

Sans pousser le radicalisme jusqu'au partage intégral des biens, certaines écoles réclament impérieusement l'augmentation générale des salaires et une plus forte rémunération de la main-d'œuvre. Le grand cheval de bataille des sectes socialistes est de prétendre que la part des profits est trop forte pour le capital et trop faible pour le travail. A ne consulter que les apparences, on serait tenté de croire en effet que le capital abuse étrangement de ses avantages, et que la part du salaire pourrait être facilement augmentée. En voyant tel grand manufacturier se lancer dans les affaires avec quelques centaines de mille francs, puis, vingt ans après, posséder 10 ou 15 millions, ne se dit-on pas que, si cet heureux industriel avait 4 ou 5 millions de moins, et que les salaires de ses ouvriers eussent été augmentés d'autant, son aisance fût restée suffisante, et que tout eût été pour le mieux? Les grandes fortunes territoriales peuvent inspirer des réflexions analogues.

Avant tout, c'est à tort que l'on discute pour savoir s'il y a partage équitable ou non entre le capital et le salaire; en réalité, le partage n'existe pas. Il n'y a qu'une oscillation régulière, successive et forcée, qui porte la totalité des revenus et des capitaux d'exploitation disponibles tour à tour dans la main des travailleurs et dans celle des capitalistes. La somme est toujours la même, de quelque côté qu'elle se trouve. Selon la prospérité ou la rigueur des temps, elle augmente ou diminue, pour les uns comme pour les autres. Ce qui cause l'inégalité douloureuse des conditions, c'est que d'une part les travailleurs copartageans se comptent par de nombreux millions, tandis que de l'autre les capitalistes ne sont que quelques centaines de mille appelés à diviser entre eux cette masse de richesse identique dans la somme, mais profondément différente comme répartition à chaque oscillation du balancier économique. Cette inégalité de répartition pourrait-elle être corrigée par une combinaison quelconque?

Il n'en peut malheureusement pas être ainsi. Pas plus que la pauvreté, la richesse ne se règle par des décrets. Les réalités de l'économie politique ne sont pas si débonnaires; les lois en sont dures, inflexibles, au-dessus de toute volonté humaine. Celui-ci pourrait être riche et non celui-là; seulement il faut que quelqu'un le soit,

ce qui n'entraîne nullement d'ailleurs la fatalité de la misère. Pour que la richesse du pays existe, pour que 20 millions de salaires soient attribués au travail, il faut qu'un nombre restreint d'individus favorisés soient possesseurs ou détenteurs de 20 millions; avant de passer à la main-d'œuvre, le capital doit appartenir au capitaliste et ne saurait être impersonnel. C'est là le point délicat. La conviction contraire constitue la grande erreur universellement répandue que nous voudrions essayer de redresser.

Le salaire et le capital sont regardés comme deux choses différentes, comme deux antagonistes irréconciliables, dont le premier, le salaire, est dévoré par le second. Que diraient donc les préjugés vulgaires, s'il leur était prouvé que la richesse, le revenu, les capitaux disponibles et le salaire ne sont point ennemis, parce qu'ils sont une seule et même chose? Dans ses *Harmonies*, Bastiat écrivait : « Comme les capitaux ne sont autre chose que des services humains, on peut dire que *capital* et *travail* sont deux mots qui, au fond, expriment une idée commune; par conséquent il en est de même des mots *intérêt* et *salaire*. Là donc où la fausse science ne manque jamais de trouver des oppositions, la vraie sience arrive toujours à l'identité (1). » Stuart Mill, parlant des salaires, dit « qu'ils dépendent de la proportion qui existe entre la population et le capital circulant (2). » Il est vrai qu'il entend désigner non pas le capital circulant tout entier, mais bien la partie de ce capital consacrée au paiement de la main-d'œuvre. Nous croyons qu'il est permis d'aller plus loin et d'avancer que le revenu général réel ou les produits, qui sont la forme positive et seule utile de la richesse, doivent être, à peu de chose près, égaux à la masse des salaires.

Il faut bien s'entendre sur les significations variées du mot *capital*. S'il veut dire argent placé à intérêts et résultant des revenus et profits agglomérés, on peut affirmer que cet argent est transformé en salaires. Si le terme *capital* est employé dans le sens de biens immobiliers et d'instrumens de production, il rentre dans la catégorie des utilités, et le revenu seul qu'il rapporte passe en rémunération de main-d'œuvre. Néanmoins les sommes qui ont servi à l'achat d'immeubles se trouvent lancées dans la circulation, y remplissent les différens rôles des capitaux circulans, et se confondent en quelque façon avec le revenu annuel. Les capitaux mobiliers tout entiers passent en salaires, parce que, s'ils ne se transformaient pas incessamment en travail et par conséquent en salaires, ils ne rapporteraient rien et seraient nuls. Pour être productifs, ils doi-

(1) Bastiat, *Harmonies économiques*, p. 452.

(2) Stuart Mill, *Principes de l'économie politique*, traduction de Courcelle-Seneuil, t. Ier, p. 383, 384.

vent passer chaque année dans la main de l'ouvrier en rémunération d'un travail ou d'un objet produit, en un mot, pour rapporter 50,000 livres de rente, chaque million doit être transformé en un million de salaires et de produits, sauf amortissemens, escomptes ou assurances.

Si les produits annuels de la France sont de 7 milliards, les revenus et les capitaux disponibles, comme les salaires, ne peuvent être que de 7 milliards, et la richesse du pays n'est que cette somme initiale multipliée par la circulation. Les opérations de l'exercice étant terminées, de 7 milliards de salaires payés ou reçus, que reste-t-il? Il reste 7 milliards de produits, dont nous vivons, tandis que, si l'on dresse le bilan des revenus dus à la circulation, toutes les recettes et les dépenses compensées, il reste le numéraire, les valeurs de portefeuille et les instrumens de production, en face desquels on périrait d'inanition et de misère sans les produits de consommation déjà indiqués.

Tout vient, dit-on, de la main-d'œuvre des travailleurs. En revanche, tout y retourne. Par une filière certaine, tout arrive à se résumer en un travail manuel et en un salaire correspondant. Ce qui comporte utilité, service ou agrément, depuis le dernier brin d'herbe jusqu'aux plus grands comme aux plus petits travaux d'art ou d'exploitation, a été touché par la main de l'ouvrier, et lui a rapporté un salaire. Quel que soit le nombre des intermédiaires, il faut nécessairement que chaque dépense de culture, de bâtiment, d'industrie, de nourriture, de vêtement, d'art ou de luxe, de paix ou de guerre, productive ou non, se résolve dans un salaire. Quelle est la part qui revient à la main-d'œuvre dans la distribution du revenu général et des capitaux circulans, et qui ne peuvent pas ne pas circuler, s'ils produisent? Eh bien! c'est tout.

D'ailleurs, s'il est vrai que toute richesse, tout produit sorte de la main de l'ouvrier, la contre-partie n'est pas moins exacte : le salaire, la rémunération d'un travail quelconque vient du capital et du revenu. Parmi les conséquences affligeantes et inévitables des réalités économiques, au moins faut-il reconnaître ce fait consolant, que les capitaux disponibles et les revenus se trouvent dans l'impossibilité absolue de dérober une part sensible d'eux-mêmes au salaire, et qu'il est également impossible au salaire, ou plutôt à la main-d'œuvre, de ne pas mettre en valeur et de ne pas faire fructifier le capital entier. Ni l'infâme capital, ni le capitaliste ne sont responsables plus que d'autres des misères et des souffrances subies par les travailleurs. Les seuls et vrais coupables sont, outre les fléaux naturels, l'imprévoyante immoralité et les ambitions perverses. Malgré ce que peuvent dire les imposteurs qui cherchent à

tromper et à soulever les peuples à leur profit, il est donc impossible au socialisme, même vainqueur, de mettre le pied sur la gorge du capital et de lui faire rendre plus qu'il ne donne aujourd'hui, puisque chaque année tous ses revenus réels passent au salaire. Les réclamations intéressées des sectaires tombent du même coup, il n'y a plus antagonisme nécessaire et de principe entre le capital et le travail. Les capitaux actifs et le salaire sont égaux, solidaires et ne font qu'un; ils constituent une seule personne économique en deux natures, que l'on peut nommer également recette ou dépense, production ou consommation. C'est là de la solidarité universelle, de la bonne, et le terrain véritable de la réconciliation sociale.

Si l'affirmation de l'égalité entre les salaires, les produits et les capitaux disponibles est acceptée, il en ressort clairement que la somme générale des salaires ne dépend de qui que ce soit, et n'est susceptible d'être augmentée ou diminuée par aucune combinaison spéciale en dehors des fluctuations qui accroissent ou diminuent la prospérité universelle du pays. Le capital mobilier tout entier étant obligé de circuler pour produire et ne pouvant produire que par la main-d'œuvre, qui ne saurait elle-même se passer de salaire, celui-ci ne s'élèvera point sans que les capitaux et les revenus s'élèvent dans une proportion égale, et réciproquement. Le capital disponible fait tout l'effort dont il est capable, on n'a rien à lui demander de plus. Ce qu'un ouvrier gagnera au-dessus de la moyenne devra diminuer d'autant le salaire d'un autre ouvrier. La rémunération de la main-d'œuvre, variable dans la répartition individuelle, ne saurait être arbitrairement accrue dans la somme générale; les violences plus ou moins légales et les spoliations officielles n'y feront rien.

La révolution a le pouvoir de tout faire, croit-on d'une foi ardente et abusée. Sans contredit, il lui est facile de tout renverser, de tout détruire, ce qui n'est pas la même chose; mais elle aussi a des limites, et n'empêchera jamais les revenus de la richesse d'être approximativement égaux au salaire, et réciproquement. Aujourd'hui la révolution a tout vaincu, excepté la réalité. Arrivée au bout de son élan, n'ayant plus rien à réclamer, et ne trouvant plus d'autre programme que le socialisme sans raison, la révolution est vaincue par la réalité, contre laquelle elle vient se briser malgré les avertissemens des sages. En effet, les spoliations et les partages seraient sans cesse à recommencer. Toujours un clou chasse l'autre entre révolutionnaires, et le difficile est de ne faire qu'une révolution; les Anglais d'Europe et d'Amérique y ont seuls réussi. Chez nous, trop de gens pensent qu'il n'y a jamais assez de bouleversemens; le plus grand nombre est d'un avis contraire, mais

d'habitude les majorités conservatrices subissent bien plus qu'elles ne dirigent les événemens.

Dès qu'on ne peut ni augmenter ni diminuer la somme générale des salaires, la question se résume à chercher le moyen d'en assurer la distribution équitable entre ouvriers, puis à ne pas s'écarter de certaines lois invincibles, tout en s'efforçant d'équilibrer avec impartialité, mais individuellement, les bénéfices entre les travailleurs et les patrons. Ici s'élève encore une difficulté presque insurmontable. Comment déterminer la rémunération du travail autrement que d'après le prix établi sur les marchés par l'inflexible loi de l'offre et de la demande? Malheureusement le salaire se règle d'après la valeur vénale du produit et non d'après les besoins ou les efforts du producteur. Toutes les associations, toutes les sociétés coopératives du monde ne changeront rien à cette nécessité douloureuse. Le véritable bienfait des associations est d'exciter les vertus dont la pratique suffirait presque toujours d'ailleurs à empêcher les souffrances et les misères extrêmes, à faire prospérer isolément les groupes et les familles d'ouvriers.

Personne ne peut songer à fixer par une loi de maximum et de minimum le taux des salaires ou des fortunes, prétention qui constitue précisément l'erreur des diverses sectes socialistes. Dans le règlement du prix de la main-d'œuvre, la seule loi qui triomphera quand même est la loi de l'offre et de la demande. On objectera que des injustices flagrantes se révèlent dans le détail de la répartition des salaires. Pourquoi l'ouvrier du manufacturier heureux ne gagne-t-il pas plus et n'a-t-il point dans les gros bénéfices, créés par ses mains, une plus large part correspondante et une plus forte rémunération que l'ouvrier dont le travail est moins productif? Qu'importe au salarié que la richesse, fruit de ses labeurs, aille grossir la masse des capitaux transformés, il est vrai, en salaires, mais sans profit direct et personnel pour lui? Ne se chargerait-il pas, tout aussi bien que le patron, de dépenser et de rendre à la circulation l'argent de sa rémunération augmentée? Il faudrait alors que dans la manufacture d'en face les ouvriers voulussent consentir à laisser diminuer ou supprimer leur rétribution en cas de perte ou de faillite, sans quoi l'équivalence nécessaire entre les salaires, les revenus, les capitaux circulans et les produits serait détruite, et les sommes destinées à rémunérer le travail se trouveraient réduites d'autant, ainsi que la puissance de consommation. Aujourd'hui les pertes n'affectent point le salaire, qui a été payé d'avance; elles ne constituent que le désastre privé d'un capital qui s'échappe des mains du commerçant ou de l'entrepreneur malheureux, mais qui, loin d'être perdu pour tout le monde, rentre dans la circulation générale. Sur

dix commerçans, dit-on, 3 font fortune, 3 se soutiennent à peu près, et 4 succombent, végètent, ou se ruinent. « Prenez la cote de la Bourse, les actions au-dessous du pair y sont peut-être en majorité (1). » Et pourtant, par la combinaison du salariat, les ouvriers gagnent même dans les mauvaises affaires autant que dans les bonnes.

De quelque façon qu'on retourne ou qu'on déguise la question, il est impossible de se dérober aux rigueurs des lois économiques, qui règlent les rapports de la richesse, du revenu, de l'épargne et du capital comme ceux du travail, du salaire et du produit. On ne peut ni confondre, ni violer les unes ou les autres sans aboutir à l'appauvrissement ou à la ruine de la communauté entière. Les efforts de certaines écoles, à les supposer sincères, sont en pure perte; de longtemps, on ne trouvera pas plus le salaire capitalisateur que le loyer acquéreur ou l'impôt-assurance, si ce n'est par des travestissemens de mots ou des subterfuges de calcul appliquant des formes nouvelles aux faits ou aux procédés anciens. La formidable machine de guerre sociale, la grève universelle elle-même, n'amènerait, après bien des désastres, aucune solution utile et pratique. « Un ensemble de grèves qui augmenterait dans chaque métier la rémunération nominale de l'ouvrier sans accroître la production et sans multiplier les capitaux ne conduirait qu'à d'inévitables déceptions (2). » La liberté du travail et du capital peut seule concourir à l'élévation des salaires, ainsi qu'au progrès de la richesse générale, toujours inséparable de la liberté et de l'ordre.

II.

Pour donner un corps à ces raisonnemens spéculatifs, il faut passer sur le terrain des chiffres. Malheureusement ce terrain n'est pas aussi solide qu'on le pourrait souhaiter. Les données de la statistique ont une valeur très inégale à cause de l'étendue et de la diversité des matières soumises à l'examen et à l'analyse. Toutefois, si les assertions posées ne sont point rigoureusement exactes, encore moins sont-elles le contraire de la vérité. Il n'est pas inutile d'ailleurs de suivre sur leur propre terrain les novateurs audacieux et chimériques afin de montrer que leurs projets merveilleux, fussent-ils réalisables, n'amèneraient aucun profit pour personne.

Voyons donc ce que cache ce grand mot de liquidation sociale. Formulons une liquidation théorique aussi régulièrement et aussi

(1) Cernuschi, *Illusions des sociétés coopératives*, p. 49.
(2) M. Leroy-Beaulieu, dans la *Revue* du 1er décembre 1871.

sérieusement que possible. C'est l'inventaire tout entier de la France qu'il s'agit de relever pour élucider cette grosse question. Nous avons choisi à dessein la plus élevée que nous ayons rencontrée parmi les évaluations du capital de la France. D'après MM. Passy et Houssard, on peut estimer à 70 milliards le capital mobilier non engagé dans les entreprises commerciales et industrielles; d'autre part, la propriété foncière est évaluée à 100 milliards, rapportant 3 milliards 1/2 environ. Le capital engagé dans les entreprises commerciales est de 25 milliards, rapportant 2 milliards 1/2, à 10 pour 100 : total général 195 milliards, dont il semble qu'on doive retrancher, pour les dettes hypothécaires, chirographaires et nationales, 44 milliards, ce qui réduit l'inventaire de notre capital général à 150 milliards environ, chiffre généralement adopté. Ce serait une belle proie; mais vit-on du capital? On vit des produits qu'il donne. La répartition même des 5 milliards de numéraire existant en France ne changerait rien à la situation de chacun. Le capital une fois partagé, il ne resterait jamais, comme utilité réelle, que les produits à consommer.

La superstition populaire s'imagine volontiers que le capital est un gros amas d'or soigneusement enfermé et caché dans les armoires et les caisses des banquiers ou des propriétaires, qui, selon leur fantaisie, en distribuent à l'ouvrier une part tout juste suffisante pour l'empêcher de mourir de faim. Le peuple est encouragé à croire que le capital est une poule énorme qui pond indéfiniment des œufs d'or dont les riches dissimulent et accaparent le plus grand nombre. Les chefs socialistes promettent chaque jour à leurs adeptes, en vue d'un lendemain qui n'arrive jamais, de leur faire voir et de leur donner la poule, ne fût-ce que pour la mettre au pot, comme le disait déjà Henri IV, ce roi habile jusqu'au génie, qui resta Gascon en se montrant quelque peu socialiste pour son époque. Aux beaux temps de la commune de Paris, le peuple crut bien avoir attrapé la poule; c'est lui qui fut trompé une fois de plus. Comment pourrait-il en être autrement? Le capital, en fin de compte, ne vaut que par les produits.

Quel est annuellement le revenu réel, ou plutôt quelle est la somme des produits échangeables de la France? Le pays donne, dit-on, environ 3 milliards 1/2 de produits agricoles, et 3 milliards passés de produits industriels, en tout 7 milliards. Ce serait le chiffre le plus important à justifier dans cette étude, puisque les 7 milliards de produits formeraient seuls la matière utile du partage au cas où une telle opération deviendrait praticable. Les statistiques industrielles et agricoles ne sont pas ici nos seules autorités, ce chiffre s'appuie sur des concordances trop frappantes pour ne pas offrir

une suffisante probabilité. Ainsi M. Thiers, répondant à M. Desseilligny le 13 janvier dernier, affirmait l'existence de 7 milliards d'effets de commerce. Lorsqu'on s'occupe de l'impôt du revenu, tout le monde semble d'accord pour reconnaître que la somme des revenus nets des Français s'élève à 7 ou 8 milliards, ce qui serait à 5 pour 100 l'intérêt des 145 ou des 150 milliards du capital de la France. Seule de toutes les estimations des revenus et des produits réels, cette somme de 7 milliards présente des apparences de certitude. Dès qu'on veut pousser l'investigation économique plus loin, on est exposé à s'égarer, car, si l'on porte à l'actif de la France 7 milliards de salaires et 7 milliards de produits, puis autant pour les revenus privés et pour les effets de commerce, c'est non plus 15 ou 18 milliards qu'on obtient, mais bien 21. Sans rien préciser sur ce point, il y a lieu d'avancer que l'ensemble des fortunes et des revenus privés est toujours un multiple des 7 milliards fondamentaux de produits réels, multiple plus ou moins exact et élevé selon le nombre des évolutions économiques constatées. Quoi qu'il en soit, le chiffre des 7 milliards de produits paraît pouvoir être admis, sauf contrôle, comme point de départ.

Dans une liquidation sociale, quelque radicale qu'elle soit, chacun n'aura donc que son trente-huit-millionième des 7 milliards, c'est-à-dire 184 francs pour l'année entière, ou environ 50 centimes par jour. Il y a loin, on le voit, de cette maigre ration quotidienne, qui ne pourrait même pas être obtenue sans travail, aux 30 sous par jour que la commune de Paris donnait à ses fidèles et semblait garantir à tous les citoyens. Provoquer une révolution sociale et un bouleversement universel pour 50 centimes par tête et par jour, ou même un peu plus, cela demande quelque réflexion. Quel est l'ouvrier dont le salaire moyen n'est pas actuellement de beaucoup supérieur à cette somme dérisoire? C'est donc à perdre le surplus qu'il travaille, puisque les produits, dont la main-d'œuvre se partage seule aujourd'hui la valeur entière, devraient être répartis entre tous les Français. Comment se fait-il que presque tous aujourd'hui nous touchions en salaires, revenus et profits plus que notre part moyenne théorique? C'est que cette part moyenne ne pourrait s'établir que sur la richesse positive et limitée des produits réels, tandis que, dans l'état de liberté économique, les salaires, revenus et profits se prélèvent en grande partie sur la richesse relative de circulation, richesse changeante, aléatoire et fluide, qu'il est impossible de régler, de saisir ou de diviser.

M. Thiers, dans son discours du mois de juin dernier, porte à 15, 16 ou 17 milliards le produit annuel de la France, d'autres vont même jusqu'à 18 milliards; c'est qu'ils n'avaient pas à distinguer

la richesse résultant des produits réels et celle qui n'est due qu'à la circulation. Quand on essaie de répondre aux théories socialistes qui réclament le partage universel, les 10 ou 11 milliards de circulation en sus des 7 milliards de produits doivent être soigneusement écartés de la répartition fictive, dont nous venons de donner les résultats absolument nuls et négatifs.

Pour être claire, scientifique et rationnelle, la comptabilité sociale devrait être tenue en partie double et constater que 20 francs cinq fois touchés, transmis et dépensés, font bien 100 francs à l'inventaire des particuliers, mais ne font que 20 francs à l'inventaire général de la collectivité nationale, et sont seuls susceptibles d'être soumis à un partage. En ce genre, on commet d'ordinaire certaines inexactitudes; quelques évaluations de la statistique, parfois même officielle, donnent lieu à de singulières confusions. Tel fermier vend pour 10,000 francs de blé à la halle de Paris, on inscrit 10,000 fr. au compte des affaires de Paris; il paie 10,000 francs de fermage, on inscrit à l'actif du revenu agricole de Seine-et-Oise 10,000 fr. Cela ne fait pas 20,000 francs pour le produit général et réel de la France, cela n'en fait que 10,000 dans l'année. Un ménage jouit de 30,000 francs de rente; dira-t-on que cela fait 30,000 francs de revenu pour le mari et 30,000 francs pour la femme?

De même le capital et le salaire sont en quelque sorte mariés; ils jouissent de la même fortune, et pour eux le divorce ou la séparation de biens est impossible, quoiqu'ils fassent parfois mauvais ménage. Aussi, lorsque les statistiques nous disent que la France rend annuellement 15 ou 18 milliards de produits, il faut bien convenir, avant d'accepter ce chiffre, de ce qu'on entend par produit; doit-on y comprendre les revenus, les salaires, les intérêts et les bénéfices? Tout produit est vendu deux fois au moins dans le même exercice, une première fois par le travailleur au fabricant ou au commerçant, qui le paie en salaires par avance, et une seconde fois au consommateur, qui le paie au commerçant après livraison. Lors même que les intermédiaires seraient supprimés, que la vente serait directe de l'ouvrier au consommateur, les faits demeureraient les mêmes, et l'on ne pourrait pas moins inscrire 7 milliards à l'article vente ou production, et 7 milliards à l'article achat ou consommation; dans un cas comme dans l'autre, ce sont toujours les mêmes 7 milliards deux fois comptés.

La recette et la dépense d'un particulier ne sont pas du tout la même chose, et restent très faciles à distinguer. Un rentier touche dans l'année en revenu et en remboursement 9,000 francs, il dépense 9,000 francs, la balance est égale; 9,000 francs sont entrés dans sa caisse, autant en est sorti, reste zéro. Qui aurait jamais

l'idée de résumer son compte ainsi : recettes 9,000 francs, dépenses 9,000 francs, total 18,000 francs? Dans la comptabilité générale des nations, la situation est tout autre, et la difficulté devient plus grande; comme rien ne sort de la collectivité, toute recette est une dépense et toute dépense est une recette pour quelqu'un. Il faudrait donc inscrire les mouvemens de caisse de la collectivité sous les titres suivans : *recettes-dépenses* et *dépenses-recettes*, afin de rester dans la vérité mathématique. En effet, la société a deux poches, et, quel que soit le roulement financier, celui-ci ne consiste jamais qu'à faire passer l'argent d'une poche dans l'autre; l'argent sera toujours et tour à tour dans l'une des deux, mais ne sortira jamais de la possession de la communauté sociale. De là surgit cette anomalie de comptabilité qui fait dire : En France, les ouvriers touchent 7 milliards de salaires, les propriétaires et les commerçans, par la vente de leurs denrées ou marchandises, touchent 7 milliards; cela donne, en y ajoutant 4 milliards pour les bénéfices et opérations du commerce, un produit total de 18 milliards. Il n'existe pourtant, comme produit réel, que 7 milliards employés deux fois et demie, passant deux fois et demie d'une poche à l'autre. Si l'on retourne l'argument et qu'on écrive : 7 milliards dépensés d'une part, 7 milliards dépensés de l'autre, dépense totale 14 milliards, plus les transactions commerciales, la même erreur reparaît encore. C'est comme si l'on disait par exemple : Un député va de Paris à Versailles dans un cabriolet dont l'unique cheval fait 4 lieues; il en revient dans une calèche à deux chevaux, dont chaque cheval fait aussi 4 lieues, total 8, de sorte que pour le député il y aurait 4 lieues en cabriolet de Paris à Versailles, et 8 en calèche de Versailles à Paris. On comprend comment s'explique et se justifie l'écart entre le revenu général de 18 milliards souvent énoncé et les 7 milliards de produits. L'excédant est le résultat naturel d'une circulation utile et féconde, mais dont on ne voit pas comment l'on parviendrait à saisir et à distribuer les effets.

Par quels moyens les classes laborieuses pourraient-elles participer dans une plus large proportion qu'elles ne le font aujourd'hui aux bienfaits de la richesse de circulation? Ce n'est pas moins difficile à concevoir que désirable à trouver; mais jusqu'ici rien de sérieux ni de vraiment pratique n'a été expérimenté ni même proposé malgré tout ce qui a été dit et écrit sur le sujet. Veut-on cependant, pour épuiser la chimère, supposer un instant l'impossible, et partager théoriquement les 18 milliards tout entiers, que reviendrait-il à chacun? 473 francs par tête et par an. C'est l'hypothèse poussée jusqu'à l'absurde, les chiffres ne présentent plus même aucune signification précise à l'esprit. Qui peut calculer

en effet jusqu'à quel point se trouveraient bouleversés les rapports entre toutes les valeurs dans un changement aussi radical?

Quant à la prétention de ceux qui se flattent d'obtenir une meilleure répartition de la richesse par l'augmentation universelle des salaires, il est aisé d'en faire justice en montrant le néant de leurs promesses intéressées et captieuses. Essayons de porter le salaire général des ouvriers adultes au taux seulement du salaire moyen de Paris, qui est environ de 4 fr. 50 cent. par jour pour les hommes et de 2 francs pour les femmes. Nous comptons en France 6 millions d'hommes et 6 millions de femmes occupés aux travaux de l'agriculture, environ 2 millions d'hommes et 2 millions de femmes vivant du travail industriel, plus 1 million de salariés attachés aux services, transports et soins matériels divers; en tout 17 millions d'ouvriers et ouvrières, ou 8 millions 1/2 de couples de travailleurs manuels. Chaque couple gagnant 6 francs 50 centimes, ce qui donne un total de 55,250,000 francs par jour, on arrive à la somme de 13 milliards 812 millions pour 250 journées de travail par an. Que resterait-il aux 21 autres millions de la population française? 4 milliards, ou environ 45 centimes par tête et par jour, de sorte que pour les vieillards et les enfans et pour quiconque ne ferait pas partie des catégories autrefois désignées sous le nom de gens de métier, travaillant de leurs mains, c'est-à-dire pour les lettrés, les avocats, les rentiers, les propriétaires, les savans et les artistes, le revenu quotidien se réduirait à 45 centimes, insuffisans même pour la littérature démocratique la plus modeste. La république des lettres ne pourrait-elle donc fleurir que sous les monarchies? Ainsi tout novateur affirmant qu'une combinaison quelconque permettrait d'élever la moyenne générale des salaires au taux du salaire moyen de Paris est un imposteur, et mérite d'être puni autrement que par le mépris public, pénalité commode qui n'a jamais arrêté les amateurs de pêche en eau trouble.

Abordons les faits et les chiffres tels qu'ils sont présentés par la statistique. Les 18 millions d'ouvriers agricoles, hommes, femmes et enfans compris, gagnent ensemble une somme annuelle de 3 milliards 400 millions environ. D'autre part, les ouvriers industriels, s'élevant au chiffre de 5 millions ou 5 millions 1/2, y compris les serviteurs et salariés de toute espèce, ont réalisé au bout de l'année un salaire dont la somme constatée paraît pouvoir être estimée à 2 milliards 800 millions. Les produits agricoles étant évalués à 3 milliards 1/2, et les produits industriels à une somme à peu près égale, on voit qu'il y a presque équivalence entre les produits et les salaires. Il convient en outre de remarquer que le salaire industriel est estimé trop bas, parce qu'une certaine quantité d'ou-

vriers établis vendent directement leurs produits au consommateur et ne sont point comptés dans la catégorie des salariés, quoiqu'ils touchent pourtant la rémunération de leurs travaux manuels. On doit tenir compte aussi du mouvement des exportations et des importations, ainsi que du temps d'arrêt indispensable, si court qu'il soit, dans la circulation de la richesse, pour la formation de l'épargne ou des capitaux nouveaux.

De quelque façon qu'on propose une répartition socialiste et factice, en introduisant la question des salaires, celle du *collectivisme*, du *mutuellisme* ou toute autre, il n'y aura jamais annuellement à partager que les produits réels, se réduisant toujours à ces mêmes 7 milliards que nous avons déjà rencontrés dans la supputation des revenus, d'où résulte l'égalité entre le salaire, le revenu et les capitaux disponibles de la France. Ni la liquidation sociale, ni le partage communiste des biens ne produiraient aucun avantage pour les individus ou pour la généralité, parce que la seule richesse divisible et saisissable, répartie également entre tous, n'attribuerait évidemment à chacun qu'une quote-part inférieure au salaire moyen et aux ressources actuelles des classes laborieuses.

III.

On a vu contre quelles impossibilités viendrait échouer l'application des doctrines de nos réformateurs contemporains; il faut arriver en outre à montrer l'utilité féconde, la légitimité des combinaisons de la civilisation moderne, bien qu'elle soit imparfaite sur beaucoup de points et onéreuse pour un trop grand nombre d'individus. Chacun s'empressera de reconnaître qu'il reste de nombreux progrès, de notables réformes à opérer; mais ce que l'on doit rejeter comme pernicieux et irrémédiable, c'est le dessein arrêté de bouleverser notre organisation sociale au point de la détruire. La question des salaires, malgré l'extrême importance qu'elle présente, n'est en effet qu'un des élémens du problème social, dont les termes, selon nous, sont presque toujours mal posés. On ne va pas assez au fond des choses. La grande difficulté économique tient moins au manque de salaire qu'à l'insuffisance des consommateurs et à l'excès de la production.

Que voyons-nous avec certitude autour de nous? C'est d'abord que le travailleur civilisé produit plus qu'il ne consomme. Comme contre-partie, le consommateur qui ne produit pas devient nécessaire, afin qu'il y ait bénéfice et rémunération pour la main-d'œuvre, ainsi qu'accroissement du bien-être individuel et de la richesse publique. Bastiat nous dit et nous répète que « dans l'isolement nos

besoins surpassent nos facultés, et que dans l'état social nos facultés surpassent nos besoins. » En d'autres termes, dans l'état primitif et sauvage, l'homme consomme plus qu'il ne produit; alors il ne peut exister que des pauvres, les riches y sont aussi impossibles qu'inutiles, parce qu'il n'y a pas de surplus de production. Malthus prétend que l'accroissement de la population est géométrique, tandis que celui de la production est arithmétique; néanmoins le travailleur civilisé produit évidemment plus qu'il ne consomme (à l'exception des matières combustibles). Certains agronomes avancent que les familles ou groupes agricoles produisent l'équivalent de deux fois et demie leur consommation.

C'est ainsi que l'existence du riche et du lettré non producteurs devient possible et même indispensable pour arriver à consommer le surplus de la production et pour constituer, en payant ce surplus, le seul bénéfice rationnel du producteur. « La supériorité des facultés sur les besoins, créant à chaque génération un excédant de richesse, lui permet d'élever une génération plus nombreuse; admirable harmonie (1)! » Oui, sans doute, mais à la condition de trouver celui qui pourra consommer les résultats de la supériorité des facultés sur les besoins. L'ouvrier doit forcément produire plus qu'il ne consomme pour deux motifs. D'abord il est généralement obligé de vendre son travail ou ses produits au prix de fabrique, et de racheter tout ce dont il a besoin au prix de détail, d'où résulte un écart défavorable que les sociétés de consommation cherchent à atténuer. Ensuite l'ouvrier, afin de réaliser des bénéfices chaque année, doit toujours produire plus qu'il ne consomme en valeur comme en quantité; autrement l'échange commercial, qui profite au moins à l'un des deux contractans, serait remplacé par le troc simple et circulaire, ou troc pour troc, sans gain ni bénéfices. La limite de la production de chaque métier serait exactement la consommation du métier voisin et réciproquement, d'où résulterait le salaire consommateur parfaitement égal au salaire producteur, c'est-à-dire une complète absence de progrès et une véritable stagnation économique dans un cercle d'opérations stériles qui ne pourrait jamais s'agrandir. Quand même tout l'or du monde serait entre les mains de l'ouvrier, les valeurs nominales changeraient; mais où trouver le bénéfice? Il y a plus de profit à échanger commercialement 4 francs contre 5 qu'à troquer simplement 1,000 francs contre 1,000 autres. Le capital et le capitaliste peuvent seuls rendre cet inestimable service de transformer le troc simple circulaire et stérile en échange commercial et lucratif.

(1) Bastiat, *Harmonies économiques*, p. 533.

On ne saurait contester que dans le mouvement social, malgré de nombreuses pertes particulières, il y ait bénéfice. Celui du capital est évident; la France fait pour une somme énorme d'affaires et pour 1 milliard 1/2 d'économies annuelles. Quels peuvent être les bénéfices des travailleurs? Devant la faiblesse du salaire moyen, à peine ose-t-on parler des profits de la main-d'œuvre, et l'on est tout près de s'associer à la pensée de ceux qui s'expriment avec amertume et pitié sur le sort de cette admirable classe ouvrière de France, chez qui « la misère la plus poignante n'étouffe le germe d'aucune vertu (1). » Sans doute les travailleurs endurent de pénibles souffrances; dès qu'un homme souffre un peu, c'est trop, et, s'il est possible de le soulager, on n'y doit pas manquer. Cependant ne se trouverait-il pas quelque exagération aussi bien dans la misère poignante que dans les vertus de la classe ouvrière? Nous n'avons garde de décider si les travailleurs ont le nécessaire, c'est chose fort délicate de s'ériger en appréciateur des besoins d'autrui, la résignation devient trop facile; mais ne semble-t-il pas que les travailleurs aient du superflu?

La Bourse indique la situation de la fortune du pays, le cabaret indiquera celle de l'ouvrier. Des renseignemens puisés aux meilleures sources et pourvus de tous les caractères d'authenticité, il ressort qu'en France on compte 400,000 cabarets et débits de boissons, où se fait une consommation de liquides s'élevant à 2 milliards 1/2 de francs par an. Suivant les appréciations les plus modérées, la part de la consommation des classes laborieuses aux cabarets et débits de boissons est annuellement de 1 milliard 800 millions, le tiers au moins du produit agricole et la sixième partie environ du salaire et du produit général.

Nous reconnaissons volontiers qu'il faut à chacun quelques délassemens et une certaine part de superflu, chose si nécessaire que plusieurs y sacrifient l'indispensable; mais enfin le capital est le résultat de l'économie prélevée sur les fruits du travail antérieur par la privation et l'abstinence. L'ouvrier n'a pas de privilége pour la création du capital, et ne pourra le former plus ou moins qu'en sachant s'abstenir. A la vérité, il s'abstient déjà et se prive lui-même et sa famille du nécessaire afin de subvenir aux dépenses du cabaret. Supposons néanmoins que les buveurs français veuillent réduire d'un tiers ou d'un quart seulement leur consommation, c'est-à-dire sacrifier un petit verre ou une bouteille sur trois ou quatre, et diminuer de moitié, au grand profit de la santé et de la morale, ces excès dont le déplorable spectacle s'étale trop sou-

(1) Banfield, traduction d'Émile Thomas, p. 192.

vent à nos yeux; ce serait environ 1/2 milliard épargné par an. En vingt ou vingt-cinq années, chaque génération d'ouvriers travaillant de vingt à quarante-cinq ans trouverait le moyen d'amasser au moins 10 ou 15 milliards placés en propriétés, en actions et en valeurs de toute sorte.

Loin de nous la pensée de nous refuser à reconnaître de trop réelles douleurs, ou de répudier les devoirs de la saine mutualité humaine sous le prétexte, commode pour la richesse, que chacun est responsable de ses actes. Cependant nous ne pouvons laisser condamner la société et ses lois générales, sans oublier toutefois qu'une certaine part de responsabilité dans les vices et dans les crimes des pervers incombe toujours à la mollesse, à l'impéritie et à la corruption même des défenseurs naturels du droit et du bon ordre moral.

Si les produits n'ont servi qu'à payer les salaires, et les salaires qu'à créer des produits équivalens, quelle est la source des profits que réalisent l'industrie et le travail? En d'autres termes, puisque la production est supérieure à la consommation, où s'écoulera l'excédant de manière à constituer les bénéfices dont l'ouvrier a aussi une large part, comme le constatent les dépenses du cabaret? Bastiat, qui revient souvent sur cette idée, que dans l'état de civilisation l'homme produit plus qu'il ne consomme, ne paraît nullement redouter le trop-plein industriel et commercial que les Anglais appellent *glut*, engorgement; il s'en remet pour la consommation du surcroît de la production à « l'élasticité des besoins indéfiniment expansibles, parce qu'ils naissent d'une source intarissable, le désir. » Adam Smith nous dit bien que les produits se paient en produits, et que les services se paient en services; tout cela ne suffit point à donner la clé du problème des bénéfices.

La solution ne se trouve pas davantage, comme on pourrait le croire, dans l'utilité gratuite du sol, procurant au propriétaire une rente qui, n'ayant rien coûté et rapportant beaucoup, fournirait de quoi solder la différence nécessaire pour constituer les profits des producteurs et des vendeurs, ainsi que les revenus des consommateurs, circulairement solidaires les uns des autres. Bastiat, qui malheureusement n'a pas eu le temps de terminer son œuvre, démontre que tout ce qui est vraiment gratuit à l'origine reste perpétuellement gratuit dans le mouvement des transactions humaines; il ajoute avec raison que le travail, présent ou antérieur, qui transforme, transporte ou modifie la matière, se paie seul, et que rien au-delà de ce service n'est rémunéré. « Par un mécanisme merveilleux, dit-il, le jeu des concurrences, en apparence antagonistes, aboutit à ce résultat singulier et consolant qu'il y a balance favorable pour tout

le monde à la fois à cause de l'utilité gratuite, agrandissant sans cesse le cercle de la production et tombant sans cesse dans le domaine de la communauté. Or ce qui devient commun profite à tous sans nuire à personne, on peut même ajouter, et cela est mathématique, profite à chacun selon sa misère antérieure. Encore que la terre soit nominalement appropriée, son action productive ne peut l'être, elle reste gratuite à travers toutes les transactions humaines. » La gratuité toujours persistante ne saurait donner de bénéfices à personne. Les sauvages précisément consomment sans produire la rente du sol et tous ces biens fournis gratuitement par la nature, et n'en sont certes pas plus riches.

Le travailleur civilisé produit évidemment plus qu'il ne peut consommer, parce que ses facultés dépassent ses besoins; d'un autre côté, la possibilité de consommer est strictement limitée par un fait brutal, elle ne peut s'obtenir que par argent ou par concession d'une utilité ou valeur quelconque. Pour acquérir cette valeur ou cette utilité, il faut échanger avec bénéfice cet excédant de production, c'est-à-dire le vendre; mais à qui? Au riche, au lettré, en un mot à ces classes de consommateurs qui vivent sans travail manuel et sans fournir aucun de ces produits matériels et positifs émanant de la seule main-d'œuvre.

La société a enfanté le capitaliste et le propriétaire, la civilisation a inventé l'exportation et le commerce international. La question du salaire n'est donc pas tout pour les travailleurs. « Si vous voulez leur faire le maximum de bien, a dit M. Gladstone, vous devez plutôt opérer sur les articles qui leur assurent le maximum d'emploi. » Que veut dire l'emploi, si ce n'est l'assurance des débouchés et d'une consommation rémunérée? Aussi, découvrir des consommateurs est toute la préoccupation de la politique commerciale des Anglais, qui s'y connaissent, et qui, ayant réussi à en trouver, sont les premiers par la richesse. Au contraire les Espagnols de Charles-Quint, croyant à la valeur spécifique de l'or, dont ils étaient inondés par le Nouveau-Monde, furent réduits à la pauvreté et tombèrent en décadence pour avoir négligé de produire plus qu'ils ne consommaient. Tout en ayant beaucoup d'or, ils ne possédaient presque pas de capitaux, car le capital effectif et réel n'est guère, commercialement parlant, que la somme des produits placés, consommés et payés, ajoutés aux instrumens de production.

On se préoccupe trop parmi nous de la répartition et pas assez de la création des richesses. Pourtant cette question du consommateur est tellement dans la nature des choses qu'elle se dissimule même sous les formules hypocrites et confuses inventées pour embarrasser les esprits et troubler les consciences. Le droit au travail, qu'est-il

au fond, sinon le droit présumé au consommateur? Personne n'a contesté le droit au travail, mais aux risques et périls du travailleur. Ce que l'on ne saurait accepter, et ce que cache le droit au travail, c'est la prétention de forcer un consommateur quelconque à payer le prix d'une production dont il n'a que faire, en un mot c'est la consommation obligatoire.

Ainsi, malgré tous les efforts de l'esprit, on est toujours ramené à la nécessité de trouver un certain nombre de consommateurs non producteurs. Pourquoi ne pas l'avouer? Pourquoi surtout maintenir un antagonisme plus apparent que réel entre deux classes également indispensables l'une à l'autre, rivales, mais non ennemies, et qui dans la pratique se mélangent et se confondent plus souvent qu'on ne le croirait d'abord? D'un côté se rangent les agens de la production matérielle, comprenant les ouvriers et la main-d'œuvre en tout genre; de l'autre, les agens de la partie intellectuelle du service social, dont un grand nombre concourt par le travail de l'esprit à la production matérielle. Cette seconde catégorie de consommateurs non producteurs directs, parmi lesquels figurent les rentiers complétement oisifs, beaucoup moins nombreux qu'on ne pense, consomme et paie les produits et le travail de la première catégorie, qui se trouverait fort au dépourvu, si ces précieux consommateurs disparaissaient, ainsi que le capitaliste, oisif ou non, le lettré, le militaire, l'ingénieur, le savant et l'artiste. L'ouvrier manuel leur doit beaucoup. Que serait le travail industriel, agricole et autre, privé de la direction et des fruits du labeur intellectuel, souvent pénible aussi et mal rémunéré? Il y a là échange de services, ainsi que rétribution mutuelle, dans une réciprocité naturelle et logique, malgré de fâcheuses et inévitables inégalités. Loin que les intérêts de ces deux catégories soient contraires ou hostiles comme ceux des joueurs, pour lesquels la perte de l'un peut seule créer le gain de l'autre, la plus étroite solidarité se révèle, puisque tout l'avoir disponible des plus favorisés doit passer aux mains de ceux qui le sont moins. Le riche est un caissier donné par la nature à l'ouvrier. Supprimez le caissier, vous supprimez la caisse; il ne reste personne pour payer les différences et acheter le surplus du travail; les gains et les bénéfices ne sont plus possibles, sans compter que la science et l'étude ont besoin de loisirs et de certaines immunités.

Si l'on ne sait pas se résigner à reconnaître une vérité impopulaire et pourtant fondamentale, qu'on démontre clairement et par des chiffres une vérité différente. Toutes nos erreurs tiennent à ce que nous nous acharnons au culte exclusif d'une divinité négative, aussi stérile qu'impuissante en économie politique, l'égalité fondée

sur l'oppression mutuelle et collective. Les Américains, les Anglais, jusqu'à présent du moins, ont offert leur encens à une divinité positive et féconde, quoique non infaillible, la liberté appuyée sur la responsabilité personnelle et entraînant l'inégalité des conditions. Un des motifs qui ont toujours empêché de réussir les essais d'application des divers systèmes socialistes, c'est que les novateurs, emportés par le fanatisme de l'égalité, négligeaient à dessein dans la distribution des fonctions sociales d'instituer des fonctionnaires de richesse ou de consommation chargés de consommer sans produire, et ainsi de créer sans rien faire un bénéfice au travail. C'était prétendre réaliser une sorte de mouvement perpétuel; aussi aucune tentative de ce genre n'a-t-elle abouti même temporairement.

On ne saurait longtemps sans périr s'écarter de la logique et du bon sens : force est bien de reconnaître le rôle nécessaire et inévitable du consommateur dans l'économie sociale. Les peuples civilisés, riches et industrieux, dit M. Baudrillart, « recommencent tous les ans, et dans bien des cas plus d'une fois par an, la consommation de leurs capitaux productifs, qui renaissent perpétuellement, et ils consomment improductivement la majeure partie de leurs revenus (1). » N'est-ce pas là une confirmation de cette théorie, que la dépense du riche et du lettré, consommant sans produire, est la véritable source des profits définitifs?

Pourquoi donc faire du capital un ogre ou un Saturne qui dévore ses enfans? Le contraire serait plutôt vrai. En effet, les capitaux disponibles, comme les revenus, sont incessamment et inévitablement désagrégés, changés en salaire, puis immédiatement reconstitués pour être de nouveau lancés dans la circulation par les bénéfices du travail, de la spéculation ou du commerce. Le capitaliste n'immobilise pas plus les capitaux ou les revenus que le meunier et sa famille n'absorbent, ne boivent et ne retiennent la rivière qui fait tourner la roue du moulin. Si l'eau y va toujours, du moins, quels que soient les progrès de la science mécanique, il faut que cette eau en ressorte immédiatement, sans quoi il n'y aurait plus ni mouvement ni produit; les forces motrices qu'elle fournit aux autres usines n'en sont nullement diminuées. Toutefois, lorsqu'une rivière débitant 1,000 mètres cubes fait tourner dix moulins, il faut se garder, pour en apprécier la force réelle, de multiplier les 1,000 mètres cubes par les dix chutes, mais spécifier que ce sont toujours les mêmes 1,000 mètres cubes d'eau dix fois utilisés successivement. C'est pourtant d'après ce procédé erroné qu'est supputée d'ordinaire la richesse des nations. La statistique

(1) *Manuel d'économie politique*, p. 440.

nous dira : en quatre années successives ont été bâties une maison coûtant 100,000 francs, une ferme, une forge, une filature, de 100,000 francs chacune; capitaux immobilisés : 400,000 francs, somme égale à la valeur totale. Ce calcul est peu rigoureux en soi. Les 400,000 francs de capitaux mobiliers ne se trouvent nullement immobilisés, quoiqu'une valeur estimée à ce prix soit créée, ni encastrés dans le sol ou les murailles; ils sont au contraire jetés dans la circulation sous forme de salaires comme d'acquisitions de tout genre, et ont à jamais disparu des mains du capitaliste-propriétaire jusqu'au jour où celui-ci aura revendu son immeuble à un autre. Les 8 milliards auxquels on porte la valeur de nos chemins de fer représentent-ils autre chose qu'un 1/2 milliard peut-être seize fois employé?

Que l'on ne s'attende pas à trouver ici une définition du capital, de ce Protée aux mille formes, qui naît de tout ce qui s'épargne, qui renaît de tout ce qui se dépense, qui paie et reçoit le prix de toutes choses, qui ne peut profiter à un seul sans profiter en même temps à d'autres, qui sans s'accroître en quantité peut indéfiniment se multiplier par les résultats utiles, qui, tour à tour principal, intérêt, salaire, profit et revenu, à la fois cause et effet, est à la disposition de qui sait le prendre sous certaines conditions, mais s'évanouit aussitôt à la moindre menace de violence. Sans prétendre pénétrer les mystères de la demi-obscurité douce et quelque peu imposante qui règne dans le temple de l'économie politique et inspire une timidité respectueuse aux adeptes récemment introduits, ce que nous voulons seulement retenir, c'est que le capital, appelé quelquefois « la somme des utilités d'une nation, » est indispensable, et que l'on ne saurait s'en passer. Comme la vapeur, le capital matériel et scientifique décuple les forces productives de l'humanité. Sans capital, l'hectare produit 15 hectolitres de blé; avec un capital bien employé, il en produit 30. Sans capitalistes point de capital, sans lettrés point de science, grâce auxquels le travail de l'ouvrier vaut 10 ou 15 sans surcroît de peine, tandis qu'il ne vaut plus que 5, si les capitaux ainsi que la direction et le secours intellectuels viennent à manquer.

Il faut en effet non-seulement un capital impersonnel qui paie, mais encore un capitaliste personnel et vivant qui détruise et consomme le surplus de la production. Si les orateurs de clubs consentent parfois à reconnaître la nécessité du capital, ils ne manquent jamais d'accabler de leurs invectives le capitaliste, oisif ou non, comme un parasite inutile, indigne du pain quotidien et de la lumière du jour. Ils se font l'illusion de croire que l'abolition du capital ou le partage entre les producteurs pourrait s'opérer sans dé-

truire du même coup les agens de la consommation et de la rémunération du travail; ils ne voient pas que sans les capitalistes les classes laborieuses se trouveraient dans l'impossibilité de réaliser aucun bénéfice.

Le capitaliste rend des services. C'est un indispensable rouage de transmission des forces, à défaut duquel tout s'arrête. C'est une utilité qui participe aux transactions des utilités. Il doit donc être payé à son tour, car « l'échange s'opère sur ce principe invariable : valeur pour valeur, service pour service (1). » Comment sont payés le capitaliste et le lettré? Par le revenu; seulement, tandis que ceux qui travaillent de leurs mains reçoivent 100, ceux qui consomment sans produire reçoivent 5. Chaque année, la production ou la main-d'œuvre touche 100 francs, qui, bien que multipliés par la circulation, ne rapportent que 5 francs par an et 100 francs de remboursement au capital doublé au bout de vingt ans. Pendant tout ce temps, les 100 francs empruntés au capitaliste ont servi à entretenir le mouvement des affaires, puis l'opération recommence avec le même prêteur ou avec un autre.

Pour bien comprendre le mécanisme de la richesse sociale et des bénéfices de tous, il faudrait se figurer un vaste cercle ayant le capital pour centre. Chaque million partant de ce centre sous forme de capitaux d'exploitation est lancé dans la circulation des salaires, de la production, du commerce et des bénéfices; il tourne à perpétuité dans le tourbillon des transactions, et ne renvoie annuellement au centre, c'est-à-dire au capitaliste, que la vingtième partie de lui-même sous forme de revenu, et ce revenu retourne en totalité dans la circulation, soit sous forme de dépense, soit sous forme de nouveau capital disponible et productif. Ainsi l'on peut dire que le capitaliste livre des pièces de 20 francs à la circulation, qui lui rend annuellement autant de pièces de 20 sous, en attendant le remboursement, qui dans bien des cas n'arrive jamais, surtout pour la propriété foncière. Lorsqu'il est remboursé, le capital ne revient donc au centre que pendant un instant rapide et fugitif; il faut, à moins d'être caché dans un trou et de ne rien rapporter, qu'il reprenne au plus vite sa place dans la circulation. Tout ce qui diminue la circulation et la quantité du capital sur un point de la circonférence la diminue sur tous les autres.

Il ne faut pas se préoccuper des craintes chimériques conçues par beaucoup d'esprits au sujet de l'épargne généralisée. Qu'arriverait-il, se dit-on, si tout le monde épargnait? Cette appréhension tient toujours à la croyance qu'il est possible de mettre les capitaux

(1) Bastiat, *Harmonies économiques*, p. 233.

actifs en dehors de la circulation et de les incorporer dans les objets de la propriété. Économiquement, sous le rapport de la circulation, l'épargne et la dépense, quoique différentes en plusieurs points importans, sont presque la même chose. Un million épargné et un million dépensé entrent également dans la circulation, il faut toujours qu'ils soient transformés en main-d'œuvre et en produits. « Un théorème fondamental relatif au capital, dit M. Stuart Mill, c'est que, bien qu'épargné et le résultat fondamental de l'épargne, le capital est cependant consommé. Le mot épargne ne signifie pas que ce qui est épargné n'est point consommé, ni même que la consommation est différée; il implique seulement que, s'il est consommé immédiatement, il ne l'est point par celui qui l'a épargné. Si l'épargne est employée comme capital, elle est au contraire toute consommée, seulement ce n'est pas par le capitaliste; une partie est payée aux travailleurs productifs, qui la consomment pour leurs besoins quotidiens, et si à leur tour ils en épargnent une certaine quantité, on ne saurait dire qu'elle soit entassée, elle est employée de nouveau comme capital. » Ainsi l'accumulation du capital et de l'épargne, qui en est la source, n'est pas à redouter tant qu'il se trouvera des consommateurs, car ils sont l'un comme l'autre consommés, détruits et reformés à perpétuité pour le service privé et plus encore pour le service de la communauté entière; la difficulté réside toujours dans les limites de la consommation.

Tout ce que le travail antérieur du sol a créé de capital, de valeurs, d'utilités, de crédit et d'instrumens de production, estimé à 145 milliards environ pour la France, donne à 5 pour cent 7 milliards de salaires et de produits qui, multipliés par le commerce et activés par le crédit, suffisent à une masse de transactions lucratives. Celles-ci fournissent un bénéfice définitif dont la source principale réside dans la faculté qu'ont les capitalistes de pouvoir être payés au vingtième des fonds ou des instrumens qu'ils fournissent. Produit, travail, richesse et salaire seraient donc quatre termes forcément liés, solidaires et égaux entre eux sans écart possible. On se trouve ainsi conduit à l'idée d'une équivalence théorique au moins entre les forces économiques ou sociales et les différentes séries de la richesse dans un cercle logique où tout se trouve compensé, d'où rien ne peut sortir et où rien ne peut se perdre. En physique, la science n'a-t-elle pas établi l'équivalence permanente des forces naturelles? D'ailleurs tout ce qui est un vrai contre-sens tend à disparaître; nous voyons au contraire le capitaliste grandir et se multiplier de nos jours, parce qu'il vit des services qu'il rend et non des peines d'autrui qu'il atténue. Si le capitaliste, au lieu d'être un secours utile et nécessaire dans le

mouvement universel, pesait sur la société d'un poids onéreux et nuisible, il aurait succombé depuis longtemps sous les attaques dont il est l'objet. Le nombre, la force et l'insouciance téméraire sont du même côté, c'est-à-dire du côté des classes populaires. La puissance qui reste victorieuse quand même du prolétariat si menaçant, ainsi que de ses passions et de ses préjugés, éternels comme ses fatigues et ses justes doléances, ne tient point aux combinaisons de pouvoir des minorités supérieures, c'est l'instinct général de la réalité, et surtout la nature même des choses, plus forte que toutes les majorités.

La philosophie profonde du langage vulgaire ne se trompe pas quand elle désigne la richesse sous le nom de fortune, ce qui implique l'idée juste qu'aux seuls coups d'un sort aléatoire on doit d'ordinaire la richesse ou le bonheur. Le droit à l'un ou à l'autre, et l'égalité qui en serait la conséquence impossible, sont des expressions vides de sens pratique. Il est aussi chimérique de vouloir soumettre à des règles les hasards de la vie que ceux de la naissance; autant vaudrait réclamer contre les personnes dont l'existence se prolonge au-delà de vingt-huit ans, moyenne ordinaire de la vie humaine. Que l'on cesse donc de répéter que les ouvriers sont dupes de la société, ou exploités par les lois économiques du pays; il n'y a point envers eux de spoliation ni d'injustices systématiques et sociales. Aussi ne faut-il plus tolérer parmi nous, sans les relever, les déclamations mensongères de ces hommes que M. Guizot appelle les malfaiteurs de la pensée, et qui, depuis Rousseau, accusent, raisonnent et promettent à contre-sens. Ils font tout ce qu'il y a de pire dans l'ordre moral, ils tuent l'esprit et détruisent le jugement. D'après La Bruyère, « ce qu'il y a de plus rare en ce monde, c'est l'esprit de discernement; » que dirait-il donc aujourd'hui?

Quand un peuple garde de fausses notions économiques et historiques, et que, par passion politique ou sociale, il refuse d'abandonner ses préjugés et ses erreurs, lorsqu'il se montre également incapable de dire ou d'entendre la vérité, ce peuple est en grand danger. Nos détracteurs prétendent que nous nous trouvons précisément dans ce cas fâcheux. Aussi notre éducation est toute à refaire; Dieu sait ce que nos erreurs nous ont coûté. Il nous faut pousser les esprits dans une direction nouvelle. L'économie politique, sans pouvoir nous apprendre toujours ce qu'il faudrait faire, est arrivée du moins à un degré suffisant de précision scientifique pour nous montrer avec certitude ce qu'il ne faut pas faire. Si dures et si peu consolantes que soient les vérités qu'elle nous démontre, pourquoi lutter contre l'évidence, et recommencer sans cesse à nous

casser la tête contre un mur? Quant à nous, gens du monde et d'affaires, nous avons le besoin et le droit de réclamer que les économistes, sans nous jeter dans les spéculations théoriques de la science, dont nous n'avons ni l'aptitude, ni le loisir d'étudier et de pénétrer les profondeurs, nous fournissent des résumés pratiques, des chiffres et des faits à opposer aux divagations des soi-disant réformateurs contemporains, souvent difficiles à réfuter de prime abord. En dehors de la discussion des systèmes, les savans ont le devoir de préparer, pour le vulgaire ignorant ou superficiellement informé, un arsenal d'armes défensives contre des attaques qu'il faut se garder de mépriser sous prétexte de l'absurdité des allégations audacieusement émises. Que la science compétente et autorisée se hâte de redresser les erreurs intéressées ou involontaires, et de se mettre à la tête de la défense intellectuelle et morale du pays, qui se débat dans les plus cruelles angoisses et sous le coup des plus redoutables épreuves.

Nous n'avons pas assurément la prétention de répondre à toutes les objections que soulèvent les difficultés de la compétition inévitable entre le capital et le travail, entre la fortune et la pauvreté. Il nous suffirait d'avoir établi que l'actif des nations se divise en richesse positive comme les produits, et relative comme la circulation, c'est-à-dire que les produits réels forment la partie substantielle et seule divisible de la richesse utile, dont la circulation ne fait que multiplier les effets sans pouvoir être ni saisie ni partagée. La recette et la dépense, le salaire, les produits, les revenus et les capitaux disponibles, ne pouvant être qu'égaux entre eux, l'homme produisant plus qu'il ne consomme, et la source du bénéfice du travail ne pouvant consister que dans l'existence et dans la fortune d'une classe restreinte de consommateurs non producteurs, les systèmes socialistes perdent beaucoup de la force comme du prestige de leurs argumens. Comment rêver un état de société civilisée sensiblement différent du nôtre, sauf les réformes de détail et le progrès général, qui seuls permettront de relever le niveau du bien-être universel dans une solidarité fondée sur la liberté comme sur l'inégale et légitime rémunération des aptitudes, des vertus, des travaux et des mérites individuels forcément inégaux entre eux? Il est donc inutile, extravagant ou criminel de faire entrevoir aux masses un but et des félicités impossibles à atteindre, mais grosses de déceptions, sources inévitables de vengeances et de ruines.

Que les heureux du jour n'oublient pas toutefois ceux qui sont à la peine pendant qu'ils sont au plaisir; le souvenir pourrait leur en être violemment rappelé. Toujours se posera cette question : pourquoi faut-il que des travailleurs aillent s'épuiser aux durs la-

beurs des champs et des ateliers, ou risquer parfois leur vie au fond des mines ou au milieu des tempêtes de l'océan, en échange d'un salaire moindre que celui de l'artisan plus heureux qui fait un futile bijou de femme ou un inutile jouet d'enfant, tandis que le consommateur fortuné attend le produit accepté ou refusé dédaigneusement sans penser aux peines qu'il a coûtées? On dira bien que, plus le capital augmentera, plus il sera facile d'en conquérir une part, que la richesse engendre la richesse, comme un flambeau s'allume sans dommage à un autre flambeau, que le riche est nécessaire, et qu'enfin, comme il n'y a pas de degré dans l'indispensable, on ne pourra plus maudire l'*infâme capital* et condamner le capitaliste, non moins utile que le commerçant, l'ingénieur ou l'ouvrier; mais affirmer et prouver ses droits ne suffit pas. Il reste aux privilégiés du sort de stricts devoirs personnels à remplir, dont le premier est la recherche des souffrances qu'on peut soulager et des progrès qui peuvent être réalisés, mission de confiance et de responsabilité qu'il serait de bon goût d'accomplir sans bruit et sans déclamations, car, a-t-on dit, le bruit ne fait pas de bien et le bien ne fait pas de bruit. Que les capitalistes se tiennent pour avertis par de récens événemens; s'il est doux de se sentir indispensable, encore n'en faut-il pas abuser. Quant aux travailleurs de toute catégorie, on ne saurait trop leur répéter cette leçon de haute moralité adressée par Cobden aux ouvriers anglais. « Le monde a toujours été partagé en deux classes d'hommes, ceux qui épargnent et ceux qui dissipent, les économes et les prodigues. Tous les grands ouvrages qui ont contribué au bien-être et à la civilisation sont l'œuvre de ceux qui savent économiser, et ils ont toujours eu sous leur dépendance ceux qui ne savent que dissiper follement leurs ressources. Les lois de la nature et de la Providence veulent qu'il en soit ainsi, et je serais un imposteur, si je faisais espérer aux membres d'une classe quelconque qu'ils pourront améliorer leur sort en restant imprévoyans, insoucians et paresseux. » N'est-ce pas un des fondateurs de la république des États-Unis, le vertueux Franklin, qui répétait souvent : « Si quelqu'un vous dit que vous pouvez vous enrichir autrement que par le travail et l'économie, ne l'écoutez point; c'est un empoisonneur. »

NOAILLES, duc D'AYEN.

IMPRESSIONS

DE VOYAGE ET D'ART

II.

SOUVENIRS DE BOURGOGNE (1).

I. — TONNERRE. — LA MAISON DU CHEVALIER D'ÉON.

Tonnerre est, comme Joigny, une petite ville escarpée et montueuse, mais c'est à ce caractère général que se borne la ressemblance. Il y a dans l'aspect de Joigny plus d'énergie et de roideur; il y a dans celui de Tonnerre plus de vivacité et de brusquerie. Il lui faut grimper comme Joigny pour atteindre à son sommet, qui est la terrasse de l'église de Saint-Pierre, bâtie sur un rocher; mais il y grimpe sans efforts, d'une allure leste, avec une pétulance hardie et une pointe de crânerie bourguignonne très marquée. Il y manque la paisible rivière de l'Yonne pour tempérer d'une nuance de repos cette pétulance : ici l'Yonne est remplacée par l'Armançon, petit cours d'eau qui enlace la ville avec taquinerie, comme s'il voulait la garrotter. Lié aux pieds par l'Armançon, sa tête qui se dresse fière et mutine n'est cependant pas libre de voir ni très loin ni très haut. De toutes parts, des collines et des monticules d'une verdure sombre et d'un aspect agréablement farouche lui font une sorte de prison naturelle. Ainsi doublement enserrée et par les plis humides de son Armançon et par la ceinture de ses collines, la vive petite ville ressemble à un jeune homme remuant, gêné dans la li-

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars.

berté de ses mouvemens par la tyrannie de ses précepteurs et la surveillance de ses amis, et l'on aurait envie, si les prosateurs jouissaient des priviléges des poètes, d'attribuer au dépit qu'elle ressent de cette gêne la brusquerie presque voisine d'une certaine violence qui se remarque dans l'ensemble de sa physionomie.

En contemplant le panorama de cette petite ville à la hardiesse charmante, à la fois libre et prisonnière, brusque et domptée, je ne pus m'empêcher de songer un peu tristement qu'elle était comme une sorte de miroir naturel où se lisaient assez nettement les destinées qui furent faites au plus excentrique et au plus équivoque de ses enfans. Tonnerre fut la patrie du fameux chevalier d'Éon, si célèbre au dernier siècle par le scandale de ses aventures, si recommandable, tout compte fait, par la réalité de ses services et l'énergie de sa conduite, auprès de tous ceux qui ne se paient pas de préjugés populaires, ou dont le jugement n'est pas effarouché par les quolibets des pamphlétaires. La maison où il naquit, où il vécut heureux pendant les années de l'éducation et de l'adolescence, se dresse encore entièrement intacte à l'entrée de la ville, tout contre le pont de l'Armançon. C'est une bonne petite maison du dernier siècle, sans aucune apparence extérieure de richesse et de faste; trois marches de pierre, hautes à elles trois d'un pied et demi environ, forment l'entrée; une petite cour qui ne fut jamais faite pour remiser de nombreux carrosses la précède. Une telle demeure, bien loin de parler d'aventures excentriques et d'existence équivoque, annonce au contraire chez ses habitans simplicité de vie et modestie d'habitudes. Et cependant, de même que les femmes de certaines classes savent rehausser par un ruban ou un nœud de tulle une toilette presque pauvre, cette maisonnette a dans son air un je ne sais quoi qui la tire du commun des habitations ordinaires. C'est bien la demeure d'un petit noble de province sous l'ancien régime, ou, pour parler avec plus de précision encore, d'un membre de cette sorte de *gentry* française si nombreuse autrefois, bourgeoisie titrée et noblesse bourgeoise, un peu hésitante sur les frontières de deux conditions. La maison est donc d'aspect fort honnête, mais, grands dieux, qu'elle est étroite! Il semble que les habitans devaient s'y sentir singulièrement gênés par momens, et l'on conçoit aisément que, s'il y est né quelque oiseau naturellement emplumé pour voler, il a dû plus d'une fois la prendre pour une cage et ressentir le besoin de s'en échapper. C'est par ce caractère d'étroitesse, pas autrement, que la petite maison de Tonnerre fait penser aux bizarres destinées du chevalier d'Éon.

Montaigne parle dans un de ses *essais* d'un garçon de sa seigneurie qu'il avait connu fille jusqu'à l'âge de vingt ans passés, et que la na-

ture créa soudainement du sexe mâle un jour qu'elle voulut faire acte d'adresse virile. Telle fut à peu près l'histoire du chevalier d'Éon. Homme pendant la plus grande partie de sa vie, il devint femme subitement à l'âge de près de cinquante ans, et le resta jusqu'à sa mort. Colonel de dragons et chevalière à la fois, il passa longtemps pour avoir été l'amant de l'impératrice Élisabeth de Russie, et eut le singulier honneur d'être demandé en mariage par Figaro-Beaumarchais. Ne cherchez cependant l'explication de ce mystère dans aucune de ces métamorphoses qui ont rendu célèbres les noms de Salmacis et de Narcisse, et qui furent chantées par Ovide. Une mascarade diplomatique jeta la semence de cette destinée baroque que les nécessités d'un secret royal développèrent et firent éclore vingt ans après.

Ce fut à la suite d'un bal masqué où d'Éon avait consenti avec une étourderie coupable à jouer le personnage principal dans une mystification qui pouvait le conduire à la Bastille pour le reste de ses jours que le roi Louis XV eut de son côté l'idée passablement audacieuse de le dépêcher sous un costume de femme à l'impératrice Élisabeth, afin de renouer sous main les relations diplomatiques rompues depuis les affaires de La Chétardie et de Lestocq, et de décider la souveraine à se joindre aux cours de Vienne et de Versailles contre Frédéric II. Certainement il faut renoncer à juger le XVIIIe siècle selon les règles de la morale ordinaire, car on ne sait dans cette première aventure ce que l'on doit le plus admirer de l'étourderie du sujet ou de la légèreté du monarque. La mystification dans laquelle d'Éon avait consenti à jouer un rôle consistait à le faire prendre pour une femme par le roi; elle échoue heureusement, et Louis XV, qui n'en sait rien, s'avise subitement de jouer à une souveraine la même plaisanterie pour laquelle il eût envoyé dix minutes auparavant le mystificateur en exil ou en prison, s'il l'eût découverte ou mal prise. D'Éon consentit à cette nouvelle mascarade, plus dangereuse encore que la première, et, à peine échappé à la perspective de la Bastille, le voilà qui affronte la perspective des mines et de la Sibérie avec cette audace sanguine qui caractérisa tous les actes de sa vie, et le fit se charger de toutes les entreprises les plus téméraires, courage tout de tempérament, fait de chaleur physique et de confiance instinctive en sa force, qui le sacre vrai fils de la Bourgogne.

Ce qu'il y a de fort singulier dans cette première aventure, c'est que, lorsqu'il y consentit, d'Éon n'était déjà plus dans cet âge où l'on peut jouer de tels rôles sans péril, car il avait près de trente ans; mais sa beauté d'une gentillesse féminine et son visage, qu'il semble avoir conservé vierge de toute pilosité pendant toute sa vie,

gardèrent gracieusement son secret, et partout où il passa il fut accepté sans soupçon comme Mlle de Beaumont, jeune Française noble, se rendant pour affaires en Russie sous la conduite d'un Écossais, le chevalier Douglas. Adroitement informée du travestissement de d'Éon et du projet qu'il recouvrait, Élisabeth, qui, malgré la longue rupture des relations diplomatiques avec la France, avait conservé une tendre admiration pour le joli visage de Louis XV, consentit à prendre en riant cette plaisanterie royale, et installa le chevalier dans ses appartemens les plus intimes en qualité de lectrice : périlleux honneur, si l'on songe aux mœurs terribles de la souveraine que Frédéric qualifiait si durement dans ses accès de colère, et au scandale toujours possible d'une révélation. Par quels moyens ingénieux et quels subtils manéges d'Éon parvint-il à surmonter ces périls? Ce fut son secret, et nous tenons peu à le connaître; ce qui nous importe davantage, c'est que sa mission clandestine réussit absolument, et qu'au bout de quelques mois il revenait à Versailles en rapporter les résultats, à savoir la reprise des relations diplomatiques officielles entre les deux cours et la promesse de participation de la Russie à la guerre de sept ans, qui commençait alors. Nous sommes encore redevables à cet aventureux voyage de d'Éon d'un troisième service plus important peut-être que les deux premiers, dont les événemens se chargèrent trop vite de réduire la valeur. Ce fameux testament de Pierre le Grand, dont il a été si souvent parlé depuis un siècle, et dont les journaux français et étrangers donnèrent tant d'analyses et de copies il y a quelque vingt ans, lors de la guerre de Crimée, c'est par d'Éon, qui profita pour le transcrire des facilités de son séjour dans les appartemens impériaux, qu'il a été révélé à l'origine. Certes ce n'est pas un médiocre service que la révélation d'un document d'un si durable intérêt, et il doit nous apprendre bien décidément qu'il ne faut en ce monde jamais trop mépriser personne, pas même un équivoque chevalier d'Éon. Les ruses de la Providence pour amener le triomphe de la vérité sont aussi singulières qu'insondables; laissons donc les pharisiens s'étonner de la bizarrerie de ses choix, et, quand il nous semblera trop difficile de les comprendre, pensons à cette sainte devise gravée sur une tasse d'argent qui avait appartenu à un tsar et qui figurait dans l'exposition russe de 1867 : « ne cherche jamais la sagesse, mais cherche l'humilité, car c'est l'humilité qui est la voie du salut. »

Le malheureux roi Louis XV a été jusqu'à nos jours impitoyablement sacrifié par la Némésis de l'histoire; il serait temps, ce nous semble, de mettre un peu de mesure dans ces jugemens à outrance, et de jeter quelques gouttes d'eau froide sur ces effervescences d'in-

dignation qui, dans beaucoup de cas, sont fort mal inspirées. L'histoire du XVIIIe siècle nous est encore imparfaitement connue, et certaines de ses parties sont comme scellées d'un cachet occulte qui ne sera jamais bien levé. Nous en avons cité un exemple à propos du monument du dauphin à Sens, en voici un second non moins singulier. Que n'a-t-on pas dit et écrit sur la coupable indifférence de Louis XV, sur son oubli complet de ses devoirs de roi, sa légèreté égoïste, etc.! Quoi cependant, si l'on prenait souvent pour de l'indifférence le calme désespoir d'un souverain qui, se sentant sombrer, s'arrange pour mourir sans prononcer un seul mot? Quoi, si cette légèreté égoïste n'était autre chose que l'aveu amer de l'impuissance et de l'isolement? Ses bons mots sont cités d'ordinaire comme des exemples de frivolité cynique et d'apathie; pour nous, nous y avons toujours vu percer le découragement le plus profond et le dégoût le plus complet. Dirai-je toute ma pensée? Louis XV me paraît à son époque le type le plus parfait du misanthrope; personne ne le fut à ce degré au dernier siècle, pas même Jean-Jacques Rousseau; seulement, au lieu d'être misanthrope avec des brusqueries plébéiennes, il le fut avec des formes de gentilhomme et de roi qui, donnant le change sur le mal dont il était atteint, firent nommer ce mal d'un nom qui n'était pas le sien. Tous les caractères de la misanthropie la plus accentuée sont là : la taciturnité morose, l'hébétement hypochondriaque, l'abandon de soi, les lubies sépulcrales et les manies lugubres, indice certain que la tristesse est logée à demeure fixe au fond de l'âme, l'incurable défiance et la préférence pour les voies secrètes. Toute sa vie, Louis XV agit comme s'il se sentait enveloppé par des ennemis invisibles, et qu'il fût obligé de se défendre contre eux avec des armes invisibles aussi, à la manière de ces Touaregs d'Afrique qui combattent voilés. Il n'était pas aussi indifférent qu'on l'a dit à ses devoirs de roi, mais il se cachait pour les remplir, comme s'il eût été persuadé qu'il en serait empêché, s'il s'avisait de s'en acquitter ouvertement. « Soyons roi sans qu'on en sache rien, » telle fut la devise de sa vie à partir de la mort de son ancien précepteur, le cardinal Fleury, le seul de ses ministres qui ait possédé saconfiance authentiquement et devant les yeux du public. Nous connaissons aujourd'hui la nature et la composition de ce ministère occulte, présidé par le roi et inconnu du cabinet officiel de Versailles, qui voyait souvent échouer ses combinaisons les mieux ourdies sans qu'il pût soupçonner où était caché le banc de sable qui faisait sombrer sa politique. Y avait-il donc un danger pour que le roi crût nécessaire de se cacher ainsi? et, s'il y avait un danger, quelle en était la nature? Nous ne nous chargeons pas de le deviner, mais

en tout cas il ressort de l'existence de ce ministère occulte ce fait d'une importance capitale, c'est qu'en pleine monarchie absolue, il y eut un moment où le chef de cette monarchie ne se crut pas suffisamment libre pour jouer ouvertement son rôle de souverain absolu, et la constatation de cette singularité nous dispense de chercher davantage.

D'Éon fut affilié par le roi Louis XV à ce ministère occulte dont faisaient partie le prince de Conti, le comte et le maréchal de Broglie, d'autres personnages encore. Il répondit dignement à cette marque de désagréable confiance dont se serait passé volontiers tout homme d'une conscience scrupuleuse, car, pour nommer les choses par leur nom, si d'Éon fit partie de ce ministère occulte, ce fut non comme conseil, mais comme agent diplomatique secret, rôle équivoque, hybride, qui, sans être l'espionnage, y confine cependant par quelques points. Espionnage ou non, c'est à ces fonctions que d'Éon dut la page la plus honorable de sa vie, la seule vraiment honorable. La guerre de sept ans avait pris fin, et Louis XV, trop légitimement mécontent de la paix de 1763, qui donnait à l'Angleterre nos possessions du Canada et de l'Acadie, méditant déjà sur les conditions possibles d'une revanche, conçut le projet d'attaquer l'Angleterre dans son île même. On ne s'attendrait guère à voir les projets de Napoléon, qui ont été jugés comme les plus téméraires, devancés par le roi Louis XV; cependant il en fut ainsi. Louis XV chargea d'Éon d'aller étudier en Angleterre les moyens les plus efficaces d'opérer une descente dans l'île, et, pour qu'il fût couvert contre tout soupçon, on arrêta qu'il ferait partie, comme secrétaire, de l'ambassade du duc de Nivernais. Tout alla bien pendant le temps que dura l'ambassade de cet aimable seigneur, qui, lassé pour un rien, se reposait volontiers des fatigues de son ministère sur d'Éon, qu'il aimait d'ailleurs beaucoup. Les choses changèrent singulièrement avec son successeur, le comte de Guerchy, qui, n'ayant ni la haute position, ni l'indépendance de caractère du duc de Nivernais, était tout autrement soumis aux volontés du cabinet de Versailles. Le comte de Guerchy ne tarda pas à s'apercevoir que son secrétaire, qui avait un moment exercé l'*intérim* d'ambassadeur, poursuivait quelque but secret et remplissait d'autres fonctions que celles de son titre officiel. Les deux diplomaties, marchant côte à côte dans l'ombre, se rencontrèrent, et une explosion s'ensuivit. Il serait fastidieux de compter tous les fils de cette ténébreuse intrigue, dont l'origine, selon quelques-uns, doit être cherchée dans la haine de Mme de Pompadour pour le comte de Broglie et dans le refus de d'Éon de trahir au profit de la favorite la confiance du roi; mais, bien qu'aucun fait authentique n'appuie

cette hypothèse, ne serait-il pas possible que la police diplomatique de Londres, ayant eu soupçon de l'ambassade en partie double de d'Éon, et ennuyée d'ailleurs de ses relations passablement ténébreuses avec la princesse Sophie-Charlotte, l'épouse de George III, ait profité de l'ignorance du comte de Guerchy pour soulever sous main cette affaire? Quoi qu'il en soit, Guerchy adressa au cabinet de Versailles la prière de rappeler d'Éon, et en même temps somma ce dernier de rendre ses papiers. Grand fut l'embarras de Louis XV lorsqu'arriva la demande de Guerchy. S'il ne cédait pas, il lui fallait avouer le plan secret dont d'Éon était chargé et révéler à son ministère l'existence du fameux cabinet occulte; s'il cédait, il lui fallait sacrifier un serviteur dévoué qui n'avait agi que par ses ordres. Il crut se tirer d'embarras en ne choisissant pas entre ces deux partis, mais en les acceptant tous les deux à la fois. De la même plume dont il signait au conseil le rappel de d'Éon, il lui écrivait : Je suis content de vos services, restez à Londres, mettez les papiers en sûreté, et ne rendez rien. Fort de cet appui, d'Éon, bravant les foudres de Versailles et les injonctions de l'ambassadeur, refusa de céder aux ordres qui lui étaient donnés. Alors commença entre Guerchy et d'Éon une lutte atroce, implacable, sanguinaire même, où fut épuisé tout ce que la haine a de noires ressources pour le mal, et cette lutte dura des années. Du côté de d'Éon, la résistance fut véritablement héroïque; rien ne put l'ébranler, ni lui faire lâcher son poste, ni la calomnie et les outrages jetés à pleines mains, ni le besoin d'argent, ni les espionnages multipliés, ni les menaces d'assassinat. Il sut éventer toutes les ruses et déjouer toutes les machinations. Ne pouvant réussir à le faire partir pour la France, Guerchy semble avoir voulu l'y faire transporter de force; telle nous paraît du moins l'explication naturelle d'une certaine histoire de vin de Tonnerre à l'opium que d'Éon traita nettement de tentative d'empoisonnement, et qui ne fut probablement qu'un stratagème pour l'enlever pendant son sommeil et confisquer ses papiers. Ce qu'il y a de certain, c'est que d'Éon fit partager son opinion à la magistrature anglaise, car il fit condamner comme coupable de tentative d'homicide Guerchy, qui ne dut qu'à son immunité d'ambassadeur d'échapper aux suites de la sentence prononcée contre lui. Il mourut peu de temps après, et il est permis de croire que le dépit et la douleur hâtèrent sa fin. D'Éon triompha donc, mais dans quel état le laissait ce triomphe! Meurtri de la lutte, souillé de la boue qu'il avait reçue et de celle qu'il avait lancée, il avait acheté sa victoire à un prix qui rend presque toujours inévitable une future défaite, si les circonstances de la vie veulent que la guerre recommence sur un autre terrain.

La défaite arriva, lamentable, navrante, hideuse. Bien qu'on n'aperçoive aucun rapport direct entre cette longue lutte avec Guerchy et l'ordre bizarrement cruel qu'il reçut plus tard du cabinet de Versailles de reconnaître qu'il appartenait au sexe féminin et de revêtir des habits de femme, il n'est cependant pas impossible que certains fils secrets unissent ces deux affaires. Voici comment la légende raconte cette aventure, la plus triste que je connaisse dans la collection de douleurs infiniment variées que nous présente le répertoire historique de la comédie que l'humanité se joue à elle-même depuis six mille ans. Lorsque naguère il avait traversé l'Allemagne sous des habits de femme pour se rendre en Russie, il avait inspiré à une jeune duchesse de Mecklembourg-Strélitz une amitié féminine des plus vives. Quelques mois après, elle le revit sous le costume de son véritable sexe, mais son erreur en s'évanouissant n'emporta rien des sentimens de son cœur. Or il advint que les nécessités de la politique appelèrent cette jeune duchesse, qui se nommait Sophie-Charlotte, à l'honneur de porter le titre de princesse de Galles, comme femme du futur George III, et à ce même moment le hasard voulut que d'Éon fût envoyé en Angleterre avec la mission dont nous avons parlé. La légende dit que la grandeur souveraine ne changea rien à la tendre amitié de la princesse, et que d'Éon trouva conseil, appui et protection dans cette amitié pendant ses longues luttes avec Guerchy. Un jour, il aurait été surpris par George III chez la reine auprès du lit où reposait le jeune prince de Galles (le futur George IV), et se serait excusé avec des prétextes de remèdes secrets et de pilules souveraines dont il avait la recette, et dont Madame Victoire, une des filles de Louis XV, aurait éprouvé l'efficacité. Le roi crut ou feignit de croire; mais le serviteur de la reine qui avait introduit d'Éon, craignant les suites de cette aventure et cherchant le moyen de les prévenir, alla se rappeler la vieille histoire de l'ambassade de Russie, et souffla adroitement à l'oreille de George III que le chevalier d'Éon était une femme. George saisit avec empressement cette fable absurde, et bientôt le malheureux d'Éon se vit empêtré dans une sorte de marnière gluante dont il ne put sortir. Le bruit se répand en Angleterre que d'Éon est une femme; des paris s'engagent sur son sexe dans Londres, on demande des renseignemens à Versailles, et Versailles n'ose démentir la version fabuleuse. — Mais alors, s'il est femme, pourquoi ne porte-t-il pas les habits de son sexe? demande George. — C'est juste, — répond Versailles, et ordre est expédié à Mlle d'Éon d'avoir à prendre des habits de femme, avec permission d'y joindre la croix de Saint-Louis, comme récompense de ses services en qualité de colonel de dragons. D'Éon lutta vaine-

ment; il lui fallut accepter cette décision bizarrement cruelle. Un instant après la mort de Louis XV, il eut l'espoir que le changement de règne ferait cesser cette destinée ridicule; Louis XVI confirma les ordres de son grand-père, et tint à ce qu'ils fussent exécutés avec la plus impitoyable sévérité. Toute la dernière partie de la vie de d'Éon ne fut qu'une longue série de déboires où la tristesse se mêle à l'indécence, et qui atteignirent plus d'une fois les dernières limites de l'humiliation. Nous ne nous amuserons pas à remuer ce chaos d'anecdotes, un des marais les plus impurs du XVIIIe siècle expirant, et nous aimons mieux terminer cette esquisse rapide de la vie du pauvre papillon, — un papillon d'une espèce singulièrement robuste, quelque chose comme le sphinx à tête de mort ou le fulgore porte-lanterne, — par un fait qui l'honore singulièrement. Il lutta longtemps, avons-nous dit, pour obtenir qu'on lui laissât porter ses habits d'homme; quand il eut pris l'engagement de porter le costume féminin, il l'exécuta avec une loyauté admirable. La révolution, qui emportait tant d'autres vœux d'un caractère plus sacré, emportait à plus forte raison les vœux féminins faits par d'Éon sous l'ancienne société. Il se trouvait naturellement délivré; cependant il ne profita jamais des facilités que lui donnait l'écroulement de l'ancien ordre de choses, et, respectant jusqu'à la fin l'engagement qu'il avait pris et le secret qui l'y avait contraint, il mourut sous ses habits de femme en plein règne de Napoléon.

De la vie de d'Éon, il ressort avec la plus extrême évidence que toute chose occulte est mauvaise en soi, et ne peut mener qu'à des résultats lamentables. Rien n'est innocent de ce qui est clandestin, même lorsqu'on poursuit un but honnête; comme l'abîme appelle l'abîme, ainsi les ténèbres appellent les ténèbres, et celui qui entre dans cette voie marche fatalement soit au malheur, soit au crime. Sa main frappera sans reconnaître ce qu'il frappe, ou bien lui-même tombera frappé par une main invisible qu'il ne pourra saisir, heureux encore s'il ne lui arrive pas quelque aventure pareille à celle de ce capitaine anglais qui, se trouvant engagé au milieu d'une armée de crabes, fut dévoré vif. Toute la lamentable destinée de d'Éon est contenue dans le fait de cette première mascarade diplomatique de Russie. Pour avoir porté un certain jour un certain travestissement, il fut obligé de le porter toute sa vie; ce costume de bal masqué se colle à sa chair comme une autre tunique de Déjanire et fait désormais partie de son être. Plus d'un jeune lecteur peut tirer de cette étrange histoire un double avertissement qu'on peut formuler en ces termes : ne jouez jamais avec les frivolités sous prétexte que ce ne sont que des frivolités, car les choses sérieuses dépendent des choses légères; ne jouez pas davantage avec

les absurdités en donnant pour excuse qu'elles sont des absurdités, car les choses absurdes sont précisément les seules contre lesquelles vous vous trouverez désarmés et sans défense.

Tonnerre a trois églises, qui se réduisent en réalité à une seule. L'église de Saint-Pierre, perchée au sommet de la ville sur la pointe d'un rocher escarpé, n'a rien de particulièrement intéressant, en dehors de sa situation pittoresque et de sa terrasse, d'où l'on domine le paysage de la campagne environnante. Il m'a paru qu'elle était laissée dans une demi-solitude, au moins pour la plus grande partie des offices, que les fidèles de Tonnerre entendent plus volontiers dans l'église de l'hôpital. Quant à la seconde église, celle de Notre-Dame, il ne s'y célèbre d'office d'aucune espèce, par la raison qu'elle est fermée depuis de nombreuses années, attendant soit des réparations, qui ont maintenant trop tardé, soit une démolition, qui serait le parti le plus sage à prendre, si l'on ne veut pas que les voisins soient écrasés quelque jour sous une avalanche de pierres, car un effondrement est singulièrement à craindre. Il est regrettable cependant qu'on ne puisse la réparer en considération de son clocher, énorme tour carrée d'un effet très original. En contemplant cette tour, qui pourrait servir de forteresse aussi bien que de clocher, on pense à ces évêques du moyen âge marchant au combat sous leurs armures d'acier, ou à ces géants barbares de l'invasion germanique saisis tout vifs par le christianisme, recevant le baptême framée en main et sans quitter leur harnais de guerre. Je n'ai rien vu qui m'ait présenté un symbole plus parlant et plus précis de la double vie batailleuse et chrétienne du moyen âge que cette tour carrée, qui exprime si bien la domination, et par sa masse redoutable, et par sa robuste architecture, et par son aspect pesamment impérieux.

Reste enfin l'église attenante à l'hôpital, lequel, pour le dire par parenthèse, ne peut être bien caractérisé que par l'épithète de *cossu*, qui s'applique rarement à ces demeures de la misère et de la maladie, et qui donne plutôt l'impression d'une préfecture ou d'une riche maison d'éducation religieuse que d'une maison des pauvres. L'architecture de cette église de l'hôpital ne se recommande à l'extérieur par rien de remarquable; mais entrez, et vous ne pourrez manquer de ressentir une émotion que j'oserai qualifier de sublime Nous connaissons mal toutes les merveilles que nous possédons en France, et cette église de Tonnerre, dont la réputation est loin d'égaler la beauté, en est une véritable. Peu de choses donnent à ce point le sentiment de la grandeur, et l'on est comme glacé de saisissement lorsque, pénétrant à l'improviste dans l'intérieur de l'édifice, on se voit perdu dans l'énorme vaisseau de ce long

carré. Certes il y a bien d'autres temples remarquables par l'impression de grandeur qu'ils laissent; mais cette grandeur, ils la doivent à telle ou telle disposition architecturale : ici l'impression de grandeur résulte simplement des dimensions géométriques de l'édifice. Pas de piliers massifs et colossaux, ou de colonnettes au vol rapide, pas de voûte hardie ou robuste, pas de chœur exhaussé au-dessus du parvis, pas de chapelles latérales; une surface également plane et quatre murailles nues, voilà tout. J'y pénètre à l'heure de la célébration des vêpres; les officians et les fidèles qui sont à l'extrémité me font penser à ces épis restés debout dans les sillons lorsque la moisson a passé sur un champ, tant ils me paraissent clair-semés et comme égarés dans cet espace, qui pourrait contenir toute la population de Tonnerre, y compris celle de quelques communes voisines. Ce temple répond bien à sa destination, et porte bien le cachet de son origine; nu et imposant à la fois, c'est un temple des pauvres élevé par la main de la grandeur. C'est le temple des pauvres, c'en pourrait être aussi le palais, car on ne peut concevoir aucun lieu mieux approprié pour quelques-unes de ces fêtes populaires familières à l'ancienne église du moyen âge. Quelle belle salle par exemple pour un de ces festins de pauvres qui se célébraient autrefois! On pourrait y réunir aisément tous les indigens du département de l'Yonne, et y inviter une partie de ceux de la Côte-d'Or par-dessus le marché. On n'a pas essayé d'orner cette église; qu'on ne l'essaie jamais, sa nudité lui va bien, et toute richesse trop apparente la déparerait. Je n'en veux d'autre preuve que cette statue de Marguerite de Bourgogne, sa noble fondatrice, qu'on a eu l'idée de placer à l'entrée du chœur, et qui y est comme égarée et dépaysée. Elle est vraiment de trop en ce lieu, et aurait dû être réservée pour quelque autre place, pour quelqu'une de ces belles pelouses vertes par exemple qui s'étendent autour de l'hôpital; ici il suffisait du tombeau de cette princesse, qui, placé à peu de distance contre une des murailles, rappelle son souvenir d'une manière bien plus chrétienne et plus conforme à la sainteté du lieu. Une leçon d'humilité sort du tombeau de cette princesse, ensevelie parmi les pauvres, qu'elle dota et nourrit; une impression de faste et d'orgueil humain s'échappe au contraire de l'effigie de sa personne vivante. Tout contre la muraille qui fait face au tombeau de Marguerite s'élève un autre monument, celui de Louvois, qui porta le titre de seigneur de Tonnerre pendant les huit dernières années de sa vie. Ce tombeau, qui au point de vue de l'art n'a rien d'ailleurs de bien remarquable, produit encore ici une impression des plus désagréables, et on le souhaiterait volontiers en tout autre lieu. Qu'a donc à faire dans la demeure des pauvres,

des faibles, des infirmes, la dépouille mortelle de ce grand serviteur de la France, dont l'âme, qui fut la dureté même, n'entendit jamais une plainte, et ne laissa jamais échapper un accent d'humanité? On ne serait point choqué de rencontrer en tel lieu le monument d'un Vauban, d'un Catinat, ou de tout autre héros de guerre ayant tempéré son énergie d'un peu de bonté; mais on y est mal à l'aise au contraire pour repasser en mémoire les services de Louvois, et l'on y songe trop aux méthodes par lesquelles il les rendit. Il n'y a qu'un hôpital où Louvois pouvait être convenablement et dignement enterré; c'est cet hôtel des Invalides qu'il fonda, et qui résume d'une manière grandiose tout ce qu'il eut jamais de pensées d'humanité. Grand homme cependant en dépit de ses vices d'âme, celui dont la sépulture appelle légitimement une telle place (1)!

Tonnerre possède encore un souvenir d'un autre grand homme de guerre, un portrait de Davout, prince d'Eckmühl, qui fait l'unique curiosité du petit hôtel de ville. Je n'ai point été surpris de rencontrer à Tonnerre le portrait du prince d'Eckmühl, puisqu'il était Bourguignon, et, qui plus est, du département de l'Yonne; mais je n'ai pu trouver personne qui ait pu me dire d'où venait ce portrait, qui l'avait donné à l'hôtel de ville de Tonnerre, quel en était l'auteur, et à quelle période de la vie militaire du maréchal il se rapportait. La peinture, sans être bonne, offre cependant un réel intérêt. Le maréchal est debout, présenté de face, la tête nue; derrière lui s'étend une longue plaine grise comme une des steppes de cette Pologne dont il faillit être roi. Quoique ce portrait soit sensiblement différent de tous ceux que j'ai vus, il a dû être fort ressemblant à une certaine heure. Il a été peint visiblement non dans une période de repos, mais au milieu même d'une campagne, car les veilles, les fatigues, les soucis, ont amaigri et pâli les joues, étiré les traits, creusé les yeux de ce visage que le génie de la guerre a marqué d'une empreinte de mâle stoïcisme, de résolution calme et, nuance que je n'ai remarqué que dans ce portrait, un peu triste.

(1) Cette église de Tonnerre possède aussi un *saint-sépulcre* du xve siècle, qui est fermé sous clé dans une sorte de cellule. Malheureusement je l'ai vu sans le voir. Il m'a été montré par un sourd-muet de l'hôpital, qui, après m'avoir traîné dans cette cellule avec une violence nerveuse extraordinaire, n'a cessé ensuite de me distraire par ses signes désordonnés et de m'assourdir de ses glapissemens rauques. Je n'ai donc pu conserver assez de liberté d'imagination pour contempler à mon aise cette sculpture.

II. — MONTBARD. — BUFFON.

A Montbard, j'ai pu constater une fois de plus combien nous sommes inférieurs à l'ancienne société dans l'art d'honorer nos grands hommes. Rien de moins ingénieux et de plus monotone que le culte que nous leur rendons. Pour tous également, qu'ils aient sauvé la patrie, écrit des romans, rédigé des lois ou interrogé la nature, nous n'avons qu'un même mode de reconnaissance uniforme comme la taxe des lettres; c'est le triomphe le plus complet du niveau égalitaire. De même que la décoration de la Légion d'honneur récompense indifféremment tous les genres de mérite pour les vivans, ainsi la statue monumentale récompense également tous les genres de gloire pour les morts. De là cette abondance de bronzes ennuyeux et la plupart du temps sans caractère qui s'est abattue sur les places, les promenades, les marchés de nos villes, et qui, gagnant comme une épidémie, atteint jusqu'à nos villages, dont elle dépare la physionomie rustique et offense presque la simplicité. Rien de plus sec, de plus aride que l'éternel produit de cette contagion de la mode, ce lourd bonhomme de bronze toujours perché sur son socle de pierre dans la même invariable attitude, et qui d'ordinaire ne s'harmonise en rien avec le cadre d'édifices ou de constructions qui l'entoure. Si cette mode se bornait à être la stérilité même, le mal serait encore supportable; mais, non contente de laisser l'art infécond, elle le dénature encore très souvent, et sans mauvaises intentions d'ailleurs commet les contre-sens les plus variés contre les règles les plus élémentaires du goût. Je prends un exemple. Le bon sens de l'imagination, car l'imagination a son bon sens qui lui est propre, indique tout de suite que tous ces morts illustres ne devraient pas être honorés de la même manière, non-seulement à cause de la diversité de leurs mérites et de leurs services, mais à cause même des différences de leurs personnes physiques. Il se peut très bien faire en effet que la personne physique du grand homme dont il s'agit de reproduire l'image ne réponde en rien aux conditions de la sculpture monumentale; or, dans ces cas-là, n'est-il pas à craindre que la récompense tourne involontairement à l'épigramme? La ville d'Étampes a élevé une statue à Geoffroy Saint-Hilaire, le célèbre rival de Cuvier, et certes il faut convenir que, si la statue monumentale doit être uniformément la récompense de tous les genres de gloire, peu d'hommes méritaient mieux un tel honneur. Cependant, si l'on eût interrogé auparavant la personne physique de Geoffroy Saint-Hilaire, peut-être se serait-on abstenu. Le sculp-

teur, M. Élias Robert, s'est tiré de son sujet en homme d'esprit, et a réussi à faire sortir une sculpture originale et qui plaît de son bizarre modèle; mais c'est un tour de force qu'il a accompli là, car il avait dix raisons d'échouer contre une de réussir. On ne saurait imaginer une personne qui se prête moins que Geoffroy Saint-Hilaire aux conditions de la sculpture; la taille est courte, la stature petite, les traits sans beauté, le visage sans harmonie; seul le crâne, d'une dimension à réjouir un phrénologue et à donner raison aux opinions que professa dans ses dernières années David d'Angers, marque une vie intellectuelle d'une intensité extraordinaire. Il est évident qu'une telle personne physique appellerait tout autre mode de représentation de préférence à la sculpture monumentale. Encore une fois, pourquoi donc cette invariable statue en pied, qui ne convient d'ailleurs bien réellement qu'aux militaires et aux hommes ayant exercé un commandement, parce que leur gloire répond à quelque chose de clair et de précis dans l'opinion populaire, et ne se présente pas devant les foules à l'état d'énigme obscure? Est-ce que selon la nature des services, de la profession, de la célébrité, nos grands hommes ne seraient pas mieux honorés, tantôt par un simple buste placé dans un foyer de théâtre ou une salle d'hôtel de ville, tantôt par un portrait suspendu dans une salle d'université, tantôt par un médaillon gravé sur la muraille d'une cathédrale? Nos pères faisaient ainsi, et en cela ils montraient plus d'intelligence de la célébrité, plus de délicatesse de respect, plus de bon goût reconnaissant que nous n'en montrons et n'en montrerons jamais avec cet éternel bronze par lequel nous nous débarrassons de tous nos tributs d'admiration et de gratitude.

La statue de Buffon, œuvre estimable de M. Dumont, s'élève en haut de Montbard sur une petite place formant terrasse à côté de l'église et en face du parc du grand naturaliste. Appliquant à Buffon une partie des observations qui précèdent, je demande si cette statue monumentale, qui se dresse solitaire sur cette terrasse où les habitans de Montbard ne la voient jamais que les dimanches et jours de fête, était bien la meilleure manière d'honorer cette illustre mémoire. Certes on ne peut pas adresser à la personne physique de Buffon les mêmes critiques que nous adressions tout à l'heure à la personne physique de Geoffroy Saint-Hilaire. Haute stature, force du corps, mâle beauté du visage, élégance des habitudes, Buffon eut tout cela en partage; sa personne se prête donc parfaitement aux conditions de la sculpture. Et pourtant que me dit cet homme de bronze et en quoi me parle-t-il de l'auteur de *la Théorie de la terre* et des *Sept époques de la nature?* Cet homme de bronze est un naturaliste, il pourrait tout aussi bien être un orateur,

un intendant de province, un politique. Où y a-t-il dans cette image un signe, une marque qui indique la nature des occupations intellectuelles, des services rendus, de la gloire acquise? Le véritable monument qui convient à un grand homme est celui qui peut le mieux rappeler le caractère de son génie à ceux qui savent et le faire comprendre à ceux qui ignorent. Ce principe posé, il n'y avait qu'un seul monument qui convenait à la gloire de Buffon, une fontaine colossale. Une fontaine monumentale présente en effet tous les moyens de multiplier les figures capables d'exprimer son génie et de représenter ses conceptions. Tout au bas du monument, les eaux qui se seraient échappées de cette fontaine auraient été recueillies dans un immense bassin de pierre où l'on aurait abreuvé les grands bœufs blancs aux formes pleines et majestueuses que je vois rentrer le soir à Montbard. Au-dessus de ce bassin se serait élevé le premier étage de la fontaine, un carré robuste soutenu par quatre grandes figures d'animaux, et orné sur chacun des côtés de quatre bas-reliefs représentant quelques-unes des grandes scènes de la nature judicieusement choisies parmi celles des découvertes et des descriptions de Buffon qui se prêtent le mieux à la représentation par les arts plastiques. Au-dessus de cet étage, un second plus étroit aurait été flanqué soit de deux, soit de quatre figures allégoriques représentant la Science et la Nature, la Vie et la Mort, ou d'autres emblèmes correspondant aux caractères du génie de Buffon. Enfin tout en haut, sous un dais de pierre, se serait élevée la statue du naturaliste. Voilà le monument véritable qui aurait parlé à l'imagination du dernier paysan, qui lui aurait pour ainsi dire imposé l'intelligence de cette gloire qui pour lui est lettre close, et le respect de cette grandeur qui pour lui est chimère vague; mais que peut lui rappeler la figure aride de cette statue solitaire, puisqu'elle ne dit déjà rien au lettré?

A l'époque où je me suis arrêté à Montbard, c'est-à-dire durant l'automne dernier, un sentiment de récente reconnaissance augmentait encore le plaisir que j'aurais éprouvé en tout temps à visiter la retraite studieuse et élégamment austère où ce grand homme a vécu et pensé loin des pauvres agitations de la stérile politique du XVIIIe siècle. Et à moi aussi, grâce à son œuvre immortelle, il m'a été donné d'échapper aux affreuses préoccupations de la plus misérable période de notre récente histoire. J'ai passé les longs mois de la mortelle commune plongé dans la lecture de l'*Histoire naturelle*, et jamais temps plus douloureux n'a passé aussi vite. Ce beau livre, le plus complétement beau qui ait été écrit au dernier siècle, m'a donc conféré le privilége de ne rien apprendre des exploits qui rendaient alors célèbres les noms de tant d'hommes obscurs. Il m'enle-

vait si loin de la conception politique du Paris ville libre de Vallès le proudhonien et de la religion du fusionisme du mystique Babick! Une seule fois cette lecture m'a reporté vers la pensée des tristes événemens qui se déroulaient alors à l'indignation et à la stupeur générales. Lorsque j'arrivai au long chapitre qui traite des rongeurs et de leurs innombrables variétés, je ne pus point ne pas remarquer qu'il y avait une ressemblance plus que frappante entre les mœurs de ces bestioles et les passions qui s'agitaient alors dans la capitale de la France. Jusqu'alors j'avais pensé que l'animal le plus féroce de la création était le tigre; Buffon et l'anarchie parisienne m'apprenaient au même moment que c'était le rat. Quel tableau effrayant le grand naturaliste a tracé de leurs passions belliqueuses, de leurs rivalités, de leurs luttes, de leurs convoitises! Si l'on suppose les rats atteignant à la dimension du chat, ils dépeupleraient le monde. Heureusement c'est contre eux-mêmes qu'ils tournent leur propre férocité; lorsqu'ils entrent en guerre ou qu'ils sont poussés par la faim, ils se précipitent sur leurs frères rats, coupent leurs têtes et les mangent; quand leur faim est satisfaite, leur férocité mise en mouvement ne se ralentit pas toujours pour cela, et ils continuent à scalper leurs ennemis à la façon des Peaux-Rouges. Non-seulement ils dépeupleraient le monde, si leur force égalait leur férocité, mais ils l'affameraient. Rien n'égale leur énergie de rapine; il y a telle espèce, le *hamster* par exemple, qui se creuse des logemens presque impossibles à découvrir à plusieurs pieds sous terre, et qui entasse dans ses vastes magasins jusqu'à cent livres de blé par individu. Mais le fait le plus nouveau pour moi dans cette série de monographies des rongeurs, c'est que l'énorme rat parisien de nos égouts et de nos caves, que je croyais une race autochthone, appartenait au contraire à un peuple d'envahisseurs dont l'apparition est de date toute récente. C'est au XVIII[e] siècle même et une vingtaine d'années seulement avant la publication des premiers volumes de l'*Histoire naturelle* que ces hordes de Huns et de Tartares rongeurs se présentèrent dans Paris et ses environs, où jamais on ne les avait vus auparavant. De quelle contrée prochaine ou lointaine sortaient-ils, on ne l'a jamais su, au dire de Buffon, et comme ils n'avaient pas de nom, le grand naturaliste leur donna celui de *surmulots* qu'ils ont conservé, parce qu'il avait remarqué qu'ils présentaient une assez grande ressemblance avec la race de rats rustiques connus sous le nom de *mulots*. Au moment même où je lisais ce fait singulier, Paris aussi était envahi par des légions de rats humains d'une espèce jusqu'alors inconnue malgré les nombreuses ressemblances qu'elle présente avec l'ancienne race des anarchistes parisiens. Cette partie de l'histoire naturelle est la seule,

dis-je, qui m'ait replacé par analogie dans le milieu des événemens contemporains; mais dans toutes les autres parties quel trésor de paix profonde, de calme enthousiasme, de rêveries sérieuses, m'ouvrait ce beau livre! Quels trésors aussi d'indifférence morale et de désintéressement dédaigneux! car que sont toutes nos pauvres révolutions du temps et du lieu à côté de ces révolutions de l'éternité et de l'infini dont le philosophe déroulait le tableau devant mon esprit?

Les dispositions générales de l'habitation de Montbard n'ont pas changé depuis Buffon. Le modeste parterre qui l'accompagne est encore à peu près tel qu'il existait au XVIII[e] siècle. Rien non plus n'a été changé dans le parc, cadeau de Louis XV, qui fait suite à ce parterre. Vu de la grille extérieure, ce parc paraît immense, et cependant il est vraiment petit; il a cela de particulier qu'on peut s'y égarer et s'y perdre en tournant pour ainsi dire sur place, tant l'espace a été bien ménagé, et les allées disposées avec intelligence. Sans s'éloigner de plus de dix pas de son cabinet de travail, Buffon pouvait s'y créer une promenade aussi solitaire que s'il était allé la chercher à un kilomètre. Ceux qui m'ont précédé à Montbard et qui prétendent avoir trouvé le cabinet de travail dans l'état où il était du temps de Buffon ont été plus favorisés que moi; je n'y ai trouvé que les quatre murs nus. Ce cabinet est placé dans le parc même, et domine une campagne d'une assez imposante étendue. Des peupliers plantés au-dessous, dans une propriété limitrophe, élèvent jusqu'à la hauteur de la fenêtre leur cime d'un vert tendre; mais ces peupliers ne gênaient pas la vue du philosophe et ne troublaient pas de leur frémissement le cours de ses méditations, car ils ne furent plantés que dans les dernières années de sa vie. A l'extrémité du parc s'élève encore la tour, débris du château de Montbard acheté par Buffon et démoli pour l'agrandissement de son parc; cette tour fut conservée par lui comme une manière d'observatoire et de belvédère. En contemplant de son sommet le paysage agréablement austère qu'elle domine, je me suis pris à penser qu'il y avait une analogie vraiment étroite entre le caractère général du paysage bourguignon et le caractère du génie descriptif de Buffon. Il n'est pas impossible que la contemplation assidue de la nature bourguignonne ait fini par lui donner les deux qualités dominantes de sa forme, la constante élévation et l'ampleur. Il y a en effet dans le spectacle de la campagne onduleuse et régulièrement accidentée de la Bourgogne une sorte de vertu d'exhaussement qui porte l'âme jusqu'à une noble moyenne d'élévation dont elle ne la force jamais à descendre par des brusqueries, des défaillances, ou de soudains changemens à vue. Comme ces collines sont sans caprice, l'é-

lévation qu'elles créent dans l'âme est calme et sereine plutôt qu'enthousiaste. En même temps que l'âme s'exhausse par la vue prolongée de ces collines, elle se dilate par le spectacle des plaines larges plutôt que vastes qui s'étendent à leurs pieds, et se développe pour ainsi dire en ampleur dans la même mesure qu'elle se développe en hauteur; le résultat de cette ampleur et de cette élévation constantes réunies est cette majesté aisée qui distingue non-seulement le style, mais la forme du génie même de Buffon. En écrivant ces mots d'ampleur, d'élévation, de majesté, comment ne pas penser à cet autre illustre enfant de la Bourgogne, à cet incomparable maître de la parole, Bossuet? Toutes ces qualités sont aussi les siennes, et elles sont chez lui souveraines; mais le génie de Bossuet n'a pour ainsi dire que son point de départ en Bourgogne : l'envergure et le vol de son âme ont une tout autre ampleur et une tout autre sublimité que celles que nous venons de décrire. Il n'en est pas ainsi de Buffon, qui ne s'élève jamais plus haut que nous ne l'avons dit, et qui n'atteint jamais le sublime de l'expression, même lorsqu'il raconte ou explique des choses qui l'appelleraient naturellement. Aussi peut-il être présenté comme le miroir même de la nature de Bourgogne et comme le modèle accompli du génie propre à cette riche province.

Une autre réflexion me frappe encore du haut de cette tour de Montbard qui domine tout le paysage des environs : c'est que c'est à la configuration des collines et mamelons de Bourgogne que Buffon a dû cette observation pénétrante sur la correspondance des angles des montagnes qui joue un si grand rôle dans la *Théorie de la terre* et dans les magnifiques tableaux des *Époques de la nature.* Nulle observation n'a eu pour son génie des résultats plus féconds, et on peut dire qu'elle est le point de départ de toutes les inductions qui composent son système géologique. Il remarqua que d'ordinaire les angles des montagnes se correspondaient, c'est-à-dire que, si l'une des montagnes présentait un angle saillant, celle qui lui était opposée présentait invariablement un angle rentrant, absolument comme il arrive aux bords d'un fleuve lorsque ses eaux ne coulent pas en ligne droite. Il n'est personne en effet qui n'ait constaté que, lorsque l'eau d'un fleuve ronge à un certain endroit une de ses rives en forme de golfe, invariablement le point correspondant de la rive opposée s'avance en saillie. De la ressemblance de ces deux faits, Buffon tira la conclusion qu'ils avaient évidemment la même cause, l'action des eaux. Cette observation, jointe à l'analyse des substances, à l'examen des coquillages et empreintes pétrifiées qui se rencontrent à l'intérieur et au sommet des élévations terrestres, lui fit rapporter à deux causes et à deux époques diamétra-

lement différentes l'origine des montagnes, qu'il divisa en deux classes : les unes, qui, produit du feu, furent l'effet du premier refroidissement de la surface terrestre après la période d'incandescence, absolument comme nous voyons des boursouflures et des tumeurs se former à la surface du verre en fusion lorsqu'il se refroidit; les autres, qui ne sont que les amas des dépouilles des légions de mollusques et de poissons engendrés dans les eaux, mêlées aux cendres putréfiées et aux scories dénaturées de la matière vitreuse primitive roulés ensemble par l'action des eaux. Ces montagnes de seconde formation avaient donc été non pas le produit d'un soulèvement subit et d'une révolution de la nature, mais le résultat d'une cause agissant avec lenteur pendant une longue période de temps; elles avaient été formées non-seulement des substances fournies par les eaux, mais sous les eaux mêmes, à une époque où nos continens n'étaient que le lit d'une ancienne mer. Puis, lorsque ces eaux s'étaient retirées, mettant peu à peu à découvert ces amas informes, leurs courans avaient mordu leurs crêtes et leurs flancs, ou s'étaient ouvert un passage à travers leur épaisseur, et leur avaient donné la forme que nous leur voyons. Or ce phénomène de la correspondance des angles des montagnes est très frappant dans toutes les chaînes des mamelons de Bourgogne, et très particulièrement entre Montbard et Tonnerre. Ainsi Buffon doit à sa province natale non-seulement la forme, mais la substance même de ses pensées. De même que les hommes des anciens temps furent instruits des secrets des choses non par les divinités olympiennes elles-mêmes, mais par les dieux inférieurs des campagnes, ainsi c'est par le génie d'une divinité d'ordre secondaire, et dans le sanctuaire tout rustique du temple de la Bourgogne, que Buffon a reçu la révélation des secrets de la cause universelle des choses.

Buffon est peu lu aujourd'hui, sauf dans la partie du public éclairé qui s'occupe d'études scientifiques; ce qu'en connaissent la plupart des lettrés, ce sont quelques grands morceaux descriptifs célèbres comme modèles de pompe et de rhétorique noble, quelques monographies d'animaux, telles que celles du cheval, de l'âne, du cerf, quelques fragmens des oiseaux; joignez-y pour un petit nombre ces admirables tableaux des *Époques de la nature*, où Buffon a résumé avec tant d'éloquence sa *Théorie de la terre*, et c'est tout. Il est rare que le lecteur moderne pousse plus loin la fréquentation de ce livre, qui eut au siècle dernier un si prodigieux succès; c'est un tort, car je n'en connais pas qui récompense plus pleinement les peines de son lecteur et dont l'étude soit plus féconde. Nul livre n'est aussi rempli que celui-là de faits curieux, d'observations

ingénieuses, de vues fécondes, d'hypothèses de tout genre; c'est une véritable forêt vierge d'idées et de conjectures aussi variées que hardies; seulement j'ai remarqué que, faute de l'attention et de la patience suffisantes, la plupart des lecteurs ne savaient pas s'orienter dans cette forêt vierge de manière à rencontrer les districts les plus intéressans sans s'égarer trop longuement. Pour lire Buffon avec plaisir, il faut préalablement apprendre à le lire, et pour cela une première lecture rapide est au moins nécessaire. Ce n'est pas précisément aux monographies d'animaux qu'il faut s'adresser pour se faire une idée exacte du génie de Buffon : celles des animaux qu'il avait vus plus particulièrement sont admirables; mais en somme il n'en avait étudié directement et minutieusement qu'un très petit nombre, et il en est une foule dont les descriptions sont fondées sur des documens incertains, incomplets ou insuffisans; très souvent il s'est contenté d'une peau empaillée, quelquefois d'un squelette, quelquefois d'un simple dessin représentant la figure de l'animal, ou même tout simplement de la comparaison des diverses descriptions données par les différens voyageurs. Buffon n'avait pas fait de très longs voyages, et il n'avait guère interrogé directement la nature qu'à ses côtés; ce qu'il savait, il l'avait appris, pour ainsi dire, sans presque sortir de Montbard et du Jardin du Roi. Aussi les plus intéressantes et les seules vraiment complètes de ces monographies sont-elles celles des animaux qu'il connaissait, comme nous tous, depuis l'enfance, les animaux domestiques, le bœuf, le mouton, l'âne, le cochon, le cheval, le chien, ou des bêtes fauves familières à nos forêts, à nos parcs et à nos campagnes, le cerf, le chevreuil, le daim, le loup. Deux de ces monographies, celle du cheval et celle du cerf, ont été écrites visiblement avec une prédilection particulière, où le gentilhomme avec ses goûts pour les nobles exercices de l'équitation et de la chasse perce sous le savant naturaliste, caractère qui donne à ces monographies une valeur presque morale, singulièrement intéressante pour le simple littérateur. A part ces exceptions, du reste fort considérables, ce n'est pas aux descriptions mêmes des animaux qu'il faut s'adresser, dis-je, pour prendre une idée exacte du génie de Buffon, c'est aux petites dissertations qui les précèdent et aux observations qui les accompagnent. Ouvrez par exemple la dissertation sur les animaux carnassiers, et vous allez vous heurter contre cette idée qui ne pourra manquer d'intéresser votre réflexion, quel que soit le jugement que vous finissiez par porter sur elle. Réfutant comme une erreur l'opinion cartésienne, qui essayait de localiser l'âme, Buffon émet le doute que le cerveau soit plus que toute autre partie du corps le siége de la substance pensante. Quel est en ce cas le rôle

du cerveau? Le savant décrit alors le système nerveux, et le montre comme un arbre renversé dont les racines seraient en haut, et ce qui prouve qu'il y a là plus qu'une comparaison, fait-il remarquer, c'est que la substance des nerfs devient plus délicate, plus molle et sensible dans les parties qui se relient au cerveau; ce sont donc de vraies racines, et le cerveau n'est autre chose que leur *humus*, la terre où elles plongent pour y puiser avec la nourriture la séve vitale qu'elles renvoient à toutes les parties du corps. Qu'en pensez-vous? Que l'hypothèse vous paraisse ou non entachée de matérialisme, avouez qu'elle est singulièrement ingénieuse et faite pour arrêter la pensée. Ouvrez encore la petite dissertation qui précède la description des singes, Buffon vous y montrera qu'on donne le nom général de singe à des animaux qui, loin d'être semblables, n'ont réellement aucun rapport ensemble. Les uns sont de vrais bimanes, les autres sont quadrumanes; ceux-ci ont une queue, ceux-là n'en ont pas; chez les uns, cette queue est un appendice inutile; chez les autres, c'est un véritable instrument d'appréhension. Ce sont donc des animaux très différens, dit Buffon, et alors il pose ce principe qui fait une des bases de l'histoire des animaux, et dont la portée n'a pas été peut-être assez comprise : c'est pour les besoins de la nomenclature que nous établissons des groupes et séries d'animaux que nous nommons genres et familles, rien de pareil n'existe dans la réalité. Nous prêtons à la nature des plans d'académicien et de savant qu'elle n'eut jamais; la nature n'a pas de plan, elle n'a qu'un but qui est de créer, et elle crée non des espèces et des genres, mais des individus, et rien que des individus. Je laisse aux savans à juger la valeur de ce principe; pour moi qui ne suis pas savant, il me paraît la vérité même, vrai ailleurs encore que dans son application à la nature animale. Mais passons vite : *incedo per ignes.*

On le sait, il y a une imagination scientifique particulière qui fait les grands philosophes de la nature, et cette imagination n'est pas moins variée que celle qui fait les poètes. Pour prendre les deux grands exemples modernes, Buffon lui-même et Cuvier ont tous deux l'imagination scientifique; mais quelle différence! L'imagination de Cuvier procède surtout par l'analogie, celle de Buffon par l'hypothèse. Personne parmi les savans n'a eu la poésie des hypothèses au même degré que Buffon; il les multiplie, il les entasse, il les porte dans tous les ordres de la nature, il en a de toutes les sortes, de gigantesques et de puissantes, d'infiniment délicates et gracieuses. Il ne saurait y avoir d'hypothèse plus grandiose que celle par laquelle il explique la formation de notre planète; quelle imagination, si lourde qu'on la suppose, n'en serait frappée? Une

comète dans sa course rencontre le soleil, frappe sur cette masse enflammée un coup oblique et renvoie dans l'espace une partie de la matière qui le compose. Cette matière s'arrête et s'échelonne selon les divers degrés de pesanteur et de densité des parties qui la composent; les plus fines et les plus légères sont celles qui sont poussées le plus loin, les plus pesantes, en vertu de la toute-puissance de l'attraction, sont retenues plus près du soleil; de là le système planétaire auquel nous appartenons et la place que nous occupons dans cette hiérarchie d'astres. Voulez-vous un exemple d'hypothèse qui vous fasse remonter au-delà des âges historiques, jusqu'à cette époque où les animaux étaient les seuls maîtres de l'univers, et qui s'accorde avec les récits légendaires des antiques poèmes de l'Inde, — les combats de Rama contre le roi des singes, et les exploits divins ou malfaisans des animaux, vaches célestes, tigres géans, oiseaux prophétiques, — prenez l'hypothèse qu'il a développée dans son chapitre du cerf, dans son chapitre du castor, dans d'autres encore. Nous ne savons pas et nous ne saurons jamais plus quel degré de sociabilité la nature a donné aux animaux, et jusqu'à quel point ils ne sont pas capables de former des sociétés véritables. Nous ne le saurons jamais parce que notre présence les a rendus sauvages, et que leur instinct, une fois dénaturé par la crainte et en quelque sorte oblitéré par le prolongement du danger, a fini par changer entièrement leur nature. Nous voyons que les sociétés d'animaux ont subsisté pour quelques espèces jusqu'à nos jours dans tous les lieux où ils n'ont pas été troublés par le voisinage de l'homme; l'exemple des castors prouve jusqu'à l'évidence que notre présence, après avoir d'abord gêné leur instinct, finit par le détruire. Ils ne vivent plus en société que dans quelques districts du Canada; dans tout le nord de l'Europe, où ils étaient si nombreux jadis, et où ils étonnaient par leur habileté d'architectes, ils ont délaissé les lacs qui leur étaient chers, ont oublié leurs arts, et vivent dans des terriers où ils rampent tristement comme des brutes qu'ils sont devenus. Nous avons compté dans l'état actuel du monde un petit nombre d'espèces susceptibles de se former en sociétés; mais sommes-nous bien sûrs que ce compte soit aussi restreint, sommes-nous aujourd'hui fondés à déclarer que la nature n'avait créé que celles-là susceptibles de sociabilité? Voilà une idée à ravir M. Michelet, et en réalité il s'en est rappelé dans plus d'un chapitre de ses jolies fantaisies d'histoire naturelle. Et cette hypothèse si ingénieuse sur l'origine du bois du cerf et de la queue écailleuse du castor! Le bois du cerf est un bois véritable dont la cause doit être cherchée dans la nourriture ligneuse du cerf, qui se repaît de jeunes pousses d'arbres, de mousses, de lichens; c'est un bois composé de

parties ligneuses transformées par le séjour dans le corps de l'animal. De même le castor, se nourrissant de poisson et passant la plus grande partie de sa vie dans l'eau, absorbe, par la nutrition et par le bain, les molécules organiques vivantes propres à l'élément de l'eau, en quantité suffisante pour prendre quelque chose du poisson. La plus remarquable de ces hypothèses est peut-être celle par laquelle il explique comment la nature, après avoir créé avec une fécondité si prodigieuse, s'est arrêtée, et ne donne plus naissance à de nouvelles espèces. Il y a deux matières dans la nature, une matière brute et une matière vivante. La masse entière de la matière a été brute à l'origine; mais peu à peu, sous l'action de diverses causes, une multitude infinie d'atomes, de molécules, ont été pénétrés de vie. Ces molécules se sont rapprochées et réunies selon leur degré d'affinité, se sont créé des moules par le moyen des molécules inertes, des moules que, par une vertu qui leur est propre, elles ont pénétrés dans toute leur étendue, se sont développées en êtres vivans et organisées avec une variété infinie. Quand un certain nombre d'êtres a été suffisamment multiplié, cette fécondité de la création s'est arrêtée, parce qu'une partie des molécules vivantes s'est trouvée employée à la nourriture des espèces existantes sous forme de végétaux; mais, si toutes les races d'animaux disparaissaient et que les molécules primitives fussent rendues à leur liberté ancienne, il n'est point douteux qu'au bout d'une longue série de siècles elles produiraient de nouvelles espèces d'animaux, peut-être semblables à celles qui auraient vécu, plus probablement de formes et de forces nouvelles. La preuve en est dans l'Amérique, terre plus jeune que nos anciens continens, et dont les races d'animaux sont absolument différentes des nôtres, beaucoup moins nombreuses et remarquablement plus faibles, peut-être parce que le temps a manqué à la nature, peut-être aussi parce que sa force de fécondité va s'affaiblissant. Je ne prends pas parti pour les hypothèses de Buffon, elles vont loin; je tâche seulement d'en faire ressortir l'ingéniosité et la grandeur, et de faire comprendre par cet exposé la forme d'imagination qui lui est propre.

Ce qui étonne chez Buffon, c'est qu'avec cette force d'imagination qui lui fait enfanter des hypothèses si variées, il n'a jamais une émotion, de quelque nature qu'elle soit. Il émet des conjectures merveilleuses, mais ces merveilles ne l'éblouissent ni ne le transportent en aucune façon, et il raconte que la terre est descendue du soleil, et que les mers sont tombées un beau jour sur la terre des hauteurs de l'espace où elles étaient retenues, sans plus d'émotion, de tressaillement et d'admiration, que s'il s'agissait d'un ancien incendie d'une tourbière éteinte depuis longtemps ou d'un vieux dé-

bordement de fleuves. Sainte-Beuve, qui, malgré les velléités de matérialisme de ses dernières années, laissait souvent l'homme de la sensation et du sentiment étouffer chez lui l'homme de la logique, — et cela à son honneur de lettré, — a été presque choqué lui-même de cette impassibilité absolue de Buffon, et a écrit à ce sujet qu'on ne racontait des choses semblables à celles qu'il exposait qu'à la condition de tomber à genoux aussitôt et de se fondre en prières. Rien n'est mieux pensé. Il est certain que Buffon est dépourvu absolument de toute piété, et qu'on ne trouve rien chez lui du sentiment de ce qu'il y a de sacré dans le mystère des choses; mais, cela dit, il ne faudrait pas lui reprocher trop durement cette impassibilité et la transformer trop résolûment en irréligion. Il n'y a pas que de la sécheresse philosophique dans cette froideur, et beaucoup d'autres élémens moins condamnables y entrent, à mon avis. Il y a d'abord un peu de la hauteur propre à un gentilhomme qui s'étonne peu par habitude et par principe; il y a ensuite le remarquable équilibre du tempérament bourguignon, lequel, étant d'ordinaire plus musculeux que nerveux, est peu porté à ces mouvemens qui mettent l'âme hors de son assiette et lui font perdre son aplomb. C'est aux génies nerveux qu'il appartient d'avoir des transes, des extases, des effusions lyriques; Buffon, bien d'aplomb sur lui-même, ne connaît rien de pareil. Buffon n'a jamais un mouvement de piété religieuse, par la même raison qui fait que Bossuet, autre Bourguignon, n'a jamais eu un mouvement de doute, si léger fût-il, une hésitation de foi, une inquiétude d'intelligence; c'est que l'un et l'autre, quelle que soit la distance de leurs doctrines, ont également l'âme bien équilibrée. Enfin il entre dans cette impassibilité beaucoup de la nature générale propre au Français, surtout au Français d'autrefois. L'imagination de Buffon, quelque riche, quelque brillante, quelque féconde qu'elle soit, est la mieux ordonnée et la plus régulière que je connaisse. C'est une imagination classique, dont les visions et les conjectures se développent avec la même méthode, la même clarté, la même symétrie, le même enchaînement rationnel qu'une tragédie de Corneille ou de Racine, ou une exposition dogmatique de Bossuet. C'est sur cette explication, qui est en même temps une demi-excuse et justification de cette impassibilité trop vivement reprochée à Buffon, que je veux prendre congé de sa grande mémoire.

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars 1872.

L'autre jour, à Versailles, comme, à l'occasion de la loi sur l'Internationale, on se laissait aller de part et d'autre à proposer l'éternel remède, la souveraine panacée de la monarchie ou de la république, un interrupteur jetait dans le bruit ces simples mots : « nous voulons avant tout que la France vive! » Il n'est pas rare que de semblables paroles retentissent dans l'assemblée, que dans ces tumultes trop souvent renouvelés, au milieu des combats que se livrent les passions des partis, on s'écrie avec une sorte de remords, avec un accent de reproche mutuel : « Et les Prussiens! et les départemens envahis! et les 3 milliards à payer! et le pays qui souffre et qui attend! » On ne peut certes mieux dire, c'est le cri du patriotisme qui s'exhale de temps à autre dans la confusion des débats publics comme le chœur dans les tragédies antiques, et ce qui éclate sous la forme d'une interruption, tout le monde le pense, tout le monde le sent, cela n'est point douteux. Qu'on écoute les membres de l'assemblée les plus renommés et les plus obscurs, ceux qui comptent et ceux qui ne comptent pas devant l'opinion, il n'en est pas un seul qui ne convienne de tout, qui ne comprenne le danger de provoquer des divisions fatales, de soulever des discussions prématurées, désastreuses ou stériles, qui ne reconnaisse la nécessité de se rattacher à la seule politique possible et salutaire, la politique du patriotisme et du bon sens. Oui, on l'avoue, on le comprend, et on n'en fait ni plus ni moins. Malheureusement ce qu'on dit dans une conversation ou dans une interruption, on ne peut parvenir à le transformer en règle de conduite; on fait la provision la plus ample de résolutions généreuses, et aussitôt qu'on rentre dans la mêlée, dès qu'on se remet à l'œuvre, on retombe sous la tyrannie des considérations les plus secondaires, on revient aux excitations, aux défiances, aux antipathies de personnes ou d'opinions, à tout ce que l'esprit de parti peut imaginer de plus meurtrier ou de plus futile. On passe le temps à s'observer, à se combattre mutuellement avec des réticences et des arrière-pensées; on

s'occupe surtout d'empêcher ses adversaires de gagner du terrain, dût-on n'en pas gagner soi-même. La droite accuse la gauche, la gauche accuse la droite, les centres gémissent, le gouvernement regarde, et tout va un peu à la diable.

Disons le mot : on sent bien à coup sûr l'amertume de nos désastres, on n'ignore pas que nous sommes dans une des situations les plus extraordinaires et les plus affreuses où la mauvaise fortune ait jamais jeté un peuple, et, pour faire face à cette situation, on se figure trop qu'il suffit de recourir aux moyens ordinaires, de revenir aux habitudes anciennes, aux tactiques des partis, aux petites combinaisons parlementaires. Non, malheureusement cela ne suffit pas. C'était bon ou acceptable autrefois, lorsqu'on vivait dans des conditions plus ou moins agitées, plus ou moins précaires, mais encore intactes, — lorsque la France n'avait pas souffert du mal de l'invasion et de cette dissolution morale qui a fait sa faiblesse devant l'étranger. Aujourd'hui le mal a éclaté dans toute sa force, il se manifeste sous les formes les plus saisissantes; il ne s'agit plus pour y remédier de tactiques plus ou moins habiles, de combinaisons plus ou moins adroites pour éluder les difficultés : il n'y a plus d'autre ressource que de chercher dans les circonstances mêmes le secret d'une politique qui, par ses inspirations et par ses procédés, s'élève à la hauteur d'une situation si cruellement aggravée. Il faut que la France vive, on l'a dit avec une poignante vérité, il faut que la France se délivre, se réorganise, se reconstitue; il faut que toutes les prétentions, toutes les impatiences, toutes les arrière-pensées plient devant cette suprême et impérieuse nécessité. Tout est là, et c'est parce qu'il en est ainsi que le provisoire, ce malheureux provisoire où nous avons été jetés par une tempête, avait sa raison d'être, puisque par sa nature il pouvait mieux que tout autre concentrer toutes les forces dans l'œuvre commune de réparation nationale, puisqu'il ne demandait aux partis que leur patriotisme sans leur imposer le désaveu de leurs principes ou l'abdication de leurs espérances, puisque seul il pouvait tenter avec quelque chance de succès cette grande conciliation momentanée qu'aucun autre régime n'aurait pu réaliser.

Ce provisoire, il n'a point cessé d'avoir sa raison d'être, et c'est ce qui le soutient encore au milieu des singuliers assauts qu'on dirige contre lui; mais il est bien clair que, si l'on veut qu'il garde une certaine efficacité, et nous pourrions même dire sa moralité, il faut le pratiquer avec le sentiment supérieur des grandes nécessités publiques qui l'ont produit, non avec des passions de partis ou des réminiscences d'un autre temps. Il faut, en un mot, l'accepter simplement et franchement pour ce qu'il est, comme un système transitoire, anonyme et collectif de réorganisation nationale qui appelle toutes les coopérations. Si l'on veut porter dans la pratique de ce régime toutes les excitations, les raffinemens, les subtilités, les rancunes, les jalousies de l'esprit de parti, il en ré-

sulte ce que nous voyons depuis quelques semaines. C'est une mêlée indescriptible, où l'on finit par ne plus se reconnaître. Faute d'une direction supérieure et d'une idée nette des situations, on tombe dans une confusion agitée et stérile. On n'a plus même le sentiment de la proportion exacte des choses. On se détourne des questions les plus graves, et on grossit des incidens qui n'ont aucune importance. On confond tout, on brouille tout, on court après les interpellations, on se jette sur un changement de ministre comme sur une bonne fortune, on voit des crises partout, dans la moindre divergence qui peut s'élever entre l'assemblée et le gouvernement. Devant le pays qui attend, qui travaille, qui ne demande que le calme, on offre le spectacle d'une vie publique artificielle et fiévreuse où depuis quelques jours particulièrement se succèdent les scènes tumultueuses, comme ce vacarme que M. Saint-Marc Girardin a eu dernièrement à maîtriser par son sang-froid et sa fermeté. Et sait-on quelle est la conséquence? Tout récemment on s'est mis à la recherche d'un régime définitif, on ne l'a point trouvé, on ne s'est pas senti la force de résoudre ce problème en effet fort redoutable; aujourd'hui on s'occupe à ruiner ce régime provisoire qui est notre dernière ressource, de telle sorte que, si l'on n'y prend garde, avant qu'il soit longtemps on finira par se trouver entre un définitif insaisissable et un provisoire progressivement déconsidéré, livré à toutes les suspicions, devenu chaque jour plus difficile à pratiquer. Que restera-t-il après cela? que veut-on faire de nous? On ne peut pas ou l'on ne sait pas édifier la maison dans laquelle on a la prétention de nous loger, et on ébranle la tente qui nous abrite contre les derniers souffles d'une tempête qui pourrait renaître à l'improviste.

Il faut cependant arriver à savoir ce qu'on veut, il faut choisir. Si par une illusion suprême et obstinée on croit encore à la possibilité de fixer dès ce moment le présent et l'avenir de la France dans un régime d'institutions définies, il n'y a point à hésiter, il faut poser la question et mettre aussitôt la main à l'œuvre pour la trancher. Si, comme cela n'est que trop évident, on croit cette tentative impossible aujourd'hui ou tellement difficile, tellement périlleuse qu'elle ne résoudrait rien, et qu'elle pourrait tout compromettre, il faut savoir se décider, et le mieux encore est de ne pas se donner l'air de céder et de résister à la force des choses, de faire de la politique de mauvaise humeur. Ce qu'il y a de plus sage, c'est de s'arranger résolûment, de façon à tirer le meilleur parti possible d'un régime qu'on appellera provisoire, si l'on veut, et qui en fin de compte est la souveraineté nationale dans ce qu'elle a de plus simple, de plus élémentaire. Voilà la vérité sans équivoque et sans subterfuge.

Sans doute ce régime n'est point dénué d'inconvéniens, il exige de la part de ceux qui sont chargés de le mettre en œuvre des ménagemens infinis, une patiente vigilance, un infatigable esprit de conciliation, une

volonté absolue de subordonner toutes les questions secondaires à l'intérêt supérieur du pays, d'éviter les conflits inutiles. Hélas! toutes ces conditions nécessaires, impérieuses, ce n'est pas le régime provisoire qui nous les impose, c'est la fatalité même de notre situation qui nous les inflige. Non, nous ne sommes pas libres de nous abandonner à toutes nos fantaisies, nous ne sommes pas libres de jouer le sort du pays pour faire triompher nos idées de prédilection, nous ne sommes pas libres de perdre le temps en indignes tumultes parlementaires à propos de l'application d'un article du règlement intérieur de l'assemblée, lorsque les mois s'écoulent, lorsque chaque jour nous rapproche de l'époque où nous aurons 3 milliards à payer pour reconquérir la liberté de nos départemens laissés en gage. Est-ce qu'un régime définitif quelconque nous exonérerait de ces conditions douloureuses, et aurait la vertu magique de nous dispenser de bon sens, de patriotisme? Est-ce la faute de ce provisoire où les circonstances nous ont placés si nous ne savons pas nous en servir, si à côté des inconvéniens inévitables qu'il entraîne nous ne savons pas découvrir les moyens qu'il nous offre pour délivrer le pays, pour le mettre à l'abri des coups de main et des aventures, pour lui assurer la libre possession de lui-même dans la paix intérieure? C'est le pays, répète-t-on sans cesse, qui réclame la fin de ce fatigant provisoire, qui se lasse et s'inquiète de cette situation sans nom et sans lendemain. D'abord le pays n'est pour rien dans ces excitations d'opinions contraires où on lui donne si bénévolement un rôle, le pays est tranquille, les partis seuls sont à s'agiter autour d'un héritage qu'ils se disputent avant qu'il soit ouvert; mais en outre ce qu'on dit sur la nécessité de fixer les destinées du pays pourrait être vrai, si la monarchie, le jour où elle serait proclamée, ne devait pas avoir contre elle les républicains, les bonapartistes, les socialistes, prêts à lui disputer sa victoire, — si la république de son côté n'était pas exposée à rencontrer toutes les défiances, toutes les craintes, tous les effaremens, si en un mot dans tout cela il n'y avait pas, au lieu du définitif qu'on poursuit, la guerre civile, qui livrerait plus que jamais la France à l'étranger.

Qu'on y réfléchisse bien : la difficulté n'est point dans la nature d'un régime qui par lui-même se prête à tout, qui est naturellement ce qu'on le fait; elle est en nous tous, dans les passions qui s'agitent, chez ceux qui sont chargés de nous représenter, de nous gouverner, et dont l'attitude n'est malheureusement pas étrangère aux incohérences d'une situation qu'on laisse s'amoindrir et s'énerver. Le mal vient de ce qu'on n'a peut-être pas fait tout ce qu'il fallait dès le premier moment pour préciser les conditions de cet ordre provisoire, pour définir les rapports de l'assemblée et du gouvernement, pour dégager avec netteté les points fixes de la politique, ceux qu'un sentiment commun de patriotique prudence devait mettre en dehors de toute discussion. Aujourd'hui c'est une situation à redresser, à relever à la hauteur où elle aurait dû rester

toujours, et cela ne se peut évidemment que par un effort énergique de l'assemblée sur elle-même pour se préserver des confusions qui l'affaiblissent, par la fermeté du gouvernement dans la direction des affaires, par la bonne volonté de tous. M. de Guiraud, en interpellant l'autre jour le gouvernement sur la retraite de M. Pouyer-Quertier, a fait avec une discrétion incisive la critique de tout ce qui se passe en ce moment, et rien en vérité n'était plus facile. Il n'a pas vu seulement qu'il faisait la critique de l'assemblée elle-même en accusant M. Thiers de gouverner avec tous les partis, de ne pas aller planter son drapeau dans le camp de la majorité! D'abord comment veut-on que M. Thiers gouverne autrement avec un régime dont l'essence est justement de n'être le triomphe d'aucun parti, de n'avoir d'autre objet qu'une œuvre de réorganisation nationale? Mais de plus où est donc cette majorité dont on parle? Sans doute il y a une majorité des grands jours qui se retrouve dans les momens difficiles où tout doit plier devant une nécessité impérieuse. Ce qui manque, c'est une majorité permanente, accoutumée à une action commune, ralliée autour de ce programme tout simple, tout tracé par les circonstances, qui pourrait se résumer en un seul point, la résolution inflexible de maintenir ce qui existe, d'écarter toutes les questions irritantes et périlleuses de constitution définitive tant qu'un fragment du territoire reste au pouvoir de l'ennemi.

Que l'assemblée, avertie par le danger des divisions qui la travaillent, forme en elle-même cette majorité, que le gouvernement, appuyé sur ce faisceau plus national que politique, se fortifie, se complète au besoin, donne une impulsion nouvelle à la marche des affaires, c'est là précisément ce qu'on ne cesse de demander. Il est bien certain que, si une majorité décidée de l'assemblée et le gouvernement s'entendaient sur les deux ou trois points essentiels de la politique, tout serait singulièrement simplifié. La situation serait pour le moment assurée, et resterait à l'abri de ces oscillations qui réveillent perpétuellement une impression de doute et d'incertitude. Les incidens qui pourraient surgir à l'improviste ne seraient que des incidens, et n'auraient qu'une médiocre importance. M. Victor Lefranc serait libre de présenter sa loi sur la presse, la commission parlementaire serait libre de modifier cette loi, personne n'aurait l'idée qu'une crise sérieuse pût sortir d'une divergence dans une semblable question. M. Pouyer-Quertier pourrait quitter le ministère des finances, il serait même suivi par quelques autres de ses collègues, dont la retraite n'affaiblirait certes pas le gouvernement; ce ne serait pas une grosse affaire. En un mot, tout se régulariserait autant que possible, ce serait la subordination de tous les intérêts secondaires à l'intérêt supérieur, et M. Thiers pourrait tranquillement s'occuper du grand objet de toutes les pensées, de cette libération du territoire à laquelle nul ne songe plus que M. le président de la république. M. Victor Lefranc a prononcé récemment quelques mots qui

prouvent qu'en dehors de cette malheureuse souscription nationale, qu'on a un peu durement découragée, il doit se préparer quelque combinaison. La meilleure serait évidemment celle qui associerait les capitaux étrangers à l'affranchissement de la France, et qui hâterait notre libération en présentant des garanties que l'Allemagne serait disposée à recevoir dès ce moment. C'est là le problème à résoudre avant tout pour que « la France vive, » comme on le disait; on ne désespère point, à ce qu'il paraît, d'y arriver d'ici à quelques mois. Il faut convenir que devant cette question toutes les autres questions s'effacent, même celle du procès d'un ancien préfet et de la retraite de M. Pouyer-Quertier à la suite de la déposition que l'ancien ministre des finances est allé faire devant la cour d'assises de Rouen.

Elle n'était pas cependant sans une certaine importance, cette singulière affaire qui vient de se dérouler devant le jury normand, elle n'était pas sans une certaine signification dans l'ordre des faits contemporains. L'ancien préfet de l'Eure sous l'empire était accusé, on le sait, d'avoir détourné des fonds du département qu'il était chargé d'administrer, d'avoir prodigué les viremens fantastiques, les mémoires fictifs, pour dissimuler certaines dépenses. M. Pouyer-Quertier, appelé comme témoin, a dit ce qu'il a cru devoir dire; il a seulement un peu trop oublié peut-être qu'il était ministre des finances en laissant voir quelque complaisance pour un système qui pouvait conduire à des procédés administratifs au moins étranges, à des irrégularités par trop choquantes; il y a eu même un instant où il a donné une sorte d'éclat à un dissentiment entre lui et ses collègues du cabinet au sujet de ce procès. L'accusé a été acquitté, le témoin a payé de son portefeuille non pas sa déposition, mais l'attitude quelque peu hasardée qu'il avait prise dans cette affaire. Que M. Pouyer-Quertier, dans les explications qu'il a données devant l'assemblée, ait plus ou moins persisté dans des théories financières qui ont été d'ailleurs supérieurement réfutées par M. Casimir Perier, là n'est point la question. Que l'ancien préfet de l'Eure, de son côté, ait été acquitté ou condamné, ce n'est point là encore le point principal. Le jury était libre dans son jugement, il a renvoyé absous l'accusé qu'il avait devant lui, tout est dit; mais ce qu'il y a de grave et de curieux, c'est cette histoire d'une administration préfectorale sous l'empire qui s'est déroulée pendant quelques jours devant la cour d'assises de Rouen.

Ainsi voilà un aéronaute à qui on demande un mémoire de terrassier pour des travaux qu'il n'a pas faits naturellement; voilà une somme affectée à un asile d'aliénés qui passe à l'ameublement d'une chambre à coucher; voilà un argent destiné à un établissement quelconque, et dont on se sert pour les jardins de la préfecture. Les choses vont de cette façon. Il n'y a point de crime, dit-on, ce n'est qu'une irrégularité qui se commet partout, dont le conseil-général avait le secret. Il n'est pas moins vrai que l'irrégularité qui ne cache aujourd'hui aucune action

malhonnête peut demain dissimuler quelque détournement frauduleux, quelque honteux gaspillage. Où est la garantie? où est la possibilité d'un contrôle efficace? Lorsque l'arbitraire s'est établi au sommet, il descend jusqu'aux moindres degrés de l'administration. Ces viremens qu'on invoque sont le commode passeport de toutes les fantaisies. Et si ces faits sont à noter, c'est qu'ils jettent un jour singulier sur l'administration ou du moins sur les procédés de certains administrateurs de l'empire, c'est qu'ils ont un sens politique, c'est qu'ils ne sont point malheureusement étrangers à tous nos désastres. S'il y avait eu un contrôle véritable, sérieux, il n'y aurait pas eu ces insaisissables déplacemens de dépenses qui ont appauvri nos forteresses, nos armemens, nos approvisionnemens, pour alimenter la ruineuse et meurtrière expédition du Mexique. Voilà la triste moralité de cette affaire.

Oui, l'histoire récente de la France commence là, dans cette obscurité de l'arbitraire, pour se dérouler bientôt à travers les péripéties sanglantes et aller se perdre dans cette insurrection du 18 mars, sur laquelle une commission de l'assemblée a fait une enquête dont les résultats offrent le plus saisissant intérêt. L'histoire de l'infortune française est là tout entière, douloureusement, tragiquement écrite dans tous ces faits, dans toutes ces dates qui se succèdent, dans tous ces détails et ces témoignages scrupuleusement recueillis; on peut la saisir dans ses origines, dans ses suites néfastes. Assurément rien n'est plus instructif que cette enquête qui vient d'être publiée, qui éclaire la marche des événemens, qui jette une lumière si étrange sur les choses et même sur certains hommes qui n'ont pas précisément un rôle des plus brillans. C'est tout un ensemble anarchique, confus, sinistre, où toutes les passions de sédition fermentent pendant cinq mois de siége pour faire explosion au dernier jour en présence de la patrie abattue et de l'ennemi campé autour des murs de Paris! Et qu'on ne se figure pas que les tristes héros de cette fatale et lugubre aventure ignoraient ce qu'ils faisaient et où ils allaient; ils le savaient très bien, témoin la curieuse déposition où l'on peut lire ces mots proférés par un de ces malheureux : « Si nous sommes vaincus, nous brûlerons Paris, et nous ferons de la France une seconde Pologne! » Voilà comment ils entendaient sauver et régénérer la France! Or dans tous ces événemens quel est le rôle de l'Internationale? C'est une question qui n'est pas seulement étudiée dans l'enquête, qui est en ce moment même discutée devant l'assemblée, où le gouvernement a porté une loi qui frappe d'interdiction et de peines sévères l'association internationale. On peut dire aujourd'hui, et on l'a dit dans la discussion, que cette triste et malfaisante société a perdu sa puissance, qu'elle n'est plus dangereuse, que la frapper d'une loi spéciale c'est lui donner le relief de la persécution; qu'on dise ce qu'on voudra, on ne peut pas laisser vivre une affiliation dont l'existence est un attentat permanent, par cela même qu'elle menace la société fran-

çaise dans son unité morale, le pays dans son indépendance nationale. D'autres et notamment le rapporteur de la commission de l'assemblée, M. Sacaze, avaient commencé avec talent l'instruction de ce procès, le garde des sceaux, M. Dufaure, vient de l'achever avec une verve singulière d'éloquence et de bon sens. Ce n'est pas la loi qui interdit l'eau et le feu à l'Internationale, c'est l'Internationale qui s'est placée d'elle-même hors de la loi française. Il n'y a plus en vérité qu'à constater cette situation. L'unique question est de savoir quel est le meilleur moyen d'assurer à la société française une défense, aux ouvriers eux-mêmes une sauvegarde contre ceux qui exploitent leur misère ou leur crédulité pour chercher jusque dans le sang et les ruines la satisfaction d'une malsaine ambition.

C'est le malheur de la France de s'être trouvée d'un seul coup réduite à toutes les extrémités, atteinte dans sa force militaire, dans sa sécurité intérieure, dans son prestige et son ascendant de puissance européenne. Elle a eu tout à refaire à la fois, une armée, un gouvernement, des finances, une administration, une diplomatie. Est-il surprenant que de si grands désastres ne se réparent pas en un jour, qu'une nation si éprouvée, cette nation fût-elle la France, ne se relève point instantanément, qu'elle se sente embarrassée, enchaînée dans son action? Non, ce n'est pas là ce qui doit surprendre, et il est trop clair qu'il y a une sorte de contradiction douloureuse entre le souvenir de ce qu'on pouvait autrefois et le sentiment de ce qu'on peut aujourd'hui. L'essentiel est qu'on se fasse des idées et un système de conduite en rapport avec les circonstances, de telle façon que notre pays puisse ressaisir par degrés le fil de ses destinées, retrouver cette prospérité dont il a en lui-même tous les élémens et le rang qui lui est dû en Europe. C'est surtout dans la politique extérieure l'affaire de notre diplomatie.

La grande et unique préoccupation de notre diplomatie doit être évidemment aujourd'hui de reprendre partout, si l'on nous passe le terme, une bonne position, de ne rien compromettre, de savoir où sont nos amis, où sont nos ennemis, et surtout de renouer patiemment tous ces liens de traditions, d'intérêts, de civilisation commune, qui unissent la France aux nations qui l'entourent, que les événemens ont pu mettre à l'épreuve sans les rompre. Pense-t-on qu'il fût très opportun d'engager l'action de la France dans certaines questions avec l'unique chance de créer des susceptibilités et des froissemens là où il n'y aurait, si on le voulait, qu'une amitié et des affinités naturelles? Nous parlons ici plus particulièrement de l'Italie et de nos relations avec le cabinet de Rome. Le gouvernement, qui a dans les mains tous les fils de la politique extérieure, a sagement compris l'intérêt supérieur de la France; il n'a pas voulu laisser planer plus longtemps un nuage ou une équivoque sur ses rapports avec le gouvernement italien, et M. Fournier est décidément officiellement nommé ministre de France à Rome. Ce

n'était plus une question, si l'on veut. Il n'y avait, à proprement parler, aucune difficulté, puisque le gouvernement s'était déjà prononcé en désignant M. de Goulard comme représentant de la France à Rome; mais enfin on avait si bien fait, les commentateurs de toute sorte s'étaient si bien ingéniés à tout embrouiller, à tout obscurcir, sous prétexte de tout expliquer, qu'on ne savait plus à quoi s'en tenir, qu'il finissait par en résulter une situation aussi embarrassante pour le gouvernement italien que pour le gouvernement français. Aujourd'hui tout cela est éclairci, l'affaire est réglée, et M. Fournier va définitivement partir pour Rome. L'affaire est-elle bien réglée en effet comme on pourrait le croire? Oui certainement elle doit l'être; seulement, comme tout doit être singulier dans cette question, il se trouve qu'au moment même où le gouvernement envoie son représentant auprès du roi Victor-Emmanuel au Quirinal, une commission de l'assemblée croit devoir insister pour provoquer un débat parlementaire sur des pétitions qui ne tendraient à rien moins qu'à réclamer une intervention de la France en faveur de la souveraineté temporelle du saint-siége. Ces pétitions, on les croyait ajournées indéfiniment; pas du tout, elles tiennent au cœur de M. Chesnelong et de M. de Belcastel. La discussion s'ouvrira un de ces jours, on redira ce qu'on a déjà dit au mois de juillet dernier, on renouvellera des protestations aussi dangereuses qu'inutiles. Il y a de grands politiques à Versailles qui trouvent que la France a trop d'amis dans le monde, qu'elle n'a pas assez de difficultés sur les bras, et qui sont très passionnément, très obstinément occupés à préparer une manifestation dont l'effet ne peut être assurément de rendre au pape la puissance temporelle qu'il a perdue, mais qui pourrait en certains cas devenir une étrange manière de faciliter la mission de M. Fournier à Rome.

Qu'on recommence, si l'on veut, une discussion qu'on croyait avoir épuisée il y a huit mois; la politique de la France s'attestera sans nul doute dans un simple ordre du jour qui écartera toutes les considérations blessantes pour l'Italie; le gouvernement y aidera de tous ses efforts, de toute sa sagesse, l'assemblée elle-même refusera de sanctionner ces manifestations périlleuses auxquelles on voudrait la provoquer, et il y a une raison souveraine pour qu'on ne fasse rien : c'est qu'on ne peut et qu'on ne doit rien faire, c'est que ceux-là mêmes qui défendent le plus vivement les pétitions n'oseraient pas aller jusqu'au bout de leur pensée. Ce sont des esprits chimériques qui, dans l'illusion de leur fanatisme ou de leur foi, ne se rendent même pas compte des conséquences de ce qu'ils proposent. Que des évêques, que des prêtres se croient tenus de témoigner en faveur du saint-père, qu'ils regrettent pour le pape la souveraineté temporelle perdue, ils sont dans leur rôle, ils considèrent la question au point de vue religieux et rien qu'au point de vue religieux. On sait du moins qu'ils sont liés par ce qu'ils regardent comme un devoir sacerdotal, et naturellement leur opinion n'a pas un

poids décisif dans une grande question internationale; mais y a-t-il un politique assez aveugle ou assez léger pour proposer à la France un système qui ne pourrait la conduire qu'à une guerre inévitable avec l'Italie ou à une démonstration puérile? Avant de songer à la souveraineté temporelle du pape, il nous est permis sans doute de songer à la France. — Mais non, disent ces grands politiques, ce n'est pas la guerre qu'on demande, on se borne à solliciter une intervention diplomatique auprès des puissances de l'Europe. — Et sur quoi se fonderait cette intervention? auprès de qui interviendrait-on? Est-ce sérieusement qu'on parle de s'adresser à la Russie, à l'Autriche, qui s'est désintéressée de tout ce qui se passe en Italie, à l'Espagne, qui a demandé un roi à la maison de Savoie? Eh bien! soit, qu'on n'intervienne pas, ajoute-t-on, qu'on s'abstienne du moins de sanctionner les événemens qui ont mis Rome au pouvoir de l'Italie par l'envoi d'un ministre de France. Ignore-t-on qu'entre des puissances qui se respectent c'est là une rupture diplomatique, qu'une rupture diplomatique conduit bientôt à une rupture morale, nationale, et à tout ce qui peut s'ensuivre? N'y eût-il même que cette discussion qu'on veut provoquer, et que les députés catholiques qui s'en font les promoteurs devraient avoir la prévoyance d'ajourner ou plutôt d'abréger, n'y eût-il que cela, il ne faut pas croire que ce soit absolument sans danger, car enfin on dira tout ce qu'on voudra à Versailles, on parlera durement de l'Italie, du roi Victor-Emmanuel. Or il y a un parlement à Rome, on pourra répondre à ce qui aura été dit à Versailles, et quel que soit le vote, fût-il le plus favorable, il peut rester des traces de ces animosités parlementaires. On créera des difficultés aux deux gouvernemens; on entretiendra autour d'eux des susceptibilités, lorsqu'on devrait comprendre au contraire qu'entre la France et l'Italie il ne peut y avoir que des raisons d'amitié et d'alliance, lorsque la meilleure politique est de multiplier et de fortifier les rapports d'intimité entre les deux pays. Eh non! on ne fera pas la guerre à l'Italie pour rétablir le pape, c'est bien évident; soit : on n'aura pas du moins perdu son temps, on aura donné libre cours à sa mauvaise humeur, et on aura fait ce qu'on aura pu pour susciter des ombrages, pour laisser croire que la France garde toujours quelque arrière-pensée dans ses rapports avec la nation italienne, tandis que c'est assurément le moindre des soucis de la masse du peuple français.

C'est une étrange manière de servir notre malheureux pays. Et sait-on à qui profitent ces démonstrations sans prévoyance, sans portée réelle, mais non sans danger? A M. de Bismarck, qui est assez habile pour tirer parti de tout, et qui ces jours derniers, dans la chambre des seigneurs de Berlin, n'a pas manqué de faire grand bruit de la petite effervescence catholique de Versailles, en lui donnant une étendue et une signification qui étonneraient, si une hardiesse quelconque pouvait sur-

prendre de la part du prince-chancelier de l'empire allemand. Sans doute M. de Bismarck avait son objectif personnel et direct dans cette affaire; il avait à enlever le succès de sa loi sur l'inspection des écoles, qui rencontrait dans la chambre des seigneurs une assez vive opposition. Il avait convoqué le ban et l'arrière-ban de ses partisans. Cela ne suffisait pas encore, à ce qu'il paraît. Au moment voulu, à la dernière heure, il a tiré du fourreau une arme infaillible. Il s'est trouvé par hasard avoir découvert dans son courrier du matin un rapport qui venait justement de lui être adressé par un des diplomates « les plus expérimentés et les plus considérés. » Et que disait ce mystérieux rapport si opportunément arrivé à Berlin dans la valise de M. d'Arnim? Il assurait que la France, à n'en pas douter, méditait une revanche, qu'elle attendait l'effet des agitations religieuses fomentées en Allemagne sur un mot d'ordre venu de Rome, de Paris, de Bruxelles, de Genève, — qu'elle comptait sur ces agitations pour « paralyser la force et l'unité allemandes, » prête à saisir l'occasion propice et à se lever au signal du clergé, qui a inscrit sur son drapeau : « vengeance contre l'Allemagne et rétablissement de l'hégémonie française. » Cette révélation, qui fait honneur à la sagacité du diplomate auteur du rapport, n'a pas manqué son effet, on le comprend : la loi sur l'inspection des écoles a été votée à une assez grande majorité; mais M. de Bismarck ne se contente pas de si peu, il est homme à poursuivre plusieurs objectifs à la fois, et, puisqu'il était en veine de divulgations intéressantes, il a continué la lecture du fameux rapport, où il est dit qu'il ne faut pas se faire illusion, qu'avec la revanche contre l'Allemagne nous préparons « un coup contre l'Italie, » que nous ne nous arrêterons pas tant que nous n'aurons pas ramené notre drapeau au-delà des Alpes et rétabli dans le pays « la domination papale, c'est-à-dire la domination française représentée par le pape. » C'est notre dernier mot! Allons, l'armée que réorganise M. Thiers a de la besogne devant elle, la France médite de l'envoyer à Berlin et à Rome! Heureusement M. de Bismarck est là, et il a chargé sans doute le prince Frédéric-Charles, qui par hasard, lui aussi, se trouvait à Rome en ce moment-là, de rassurer le gouvernement italien.

Qu'a pu dire le prince Frédéric-Charles au roi Victor-Emmanuel? Nous ne le savons certainement pas; ce qu'il y a de curieux tout au moins, c'est ce rapprochement entre le langage tenu par M. de Bismarck à Berlin et le voyage du prince prussien à Rome. Le chancelier de l'empire allemand a pensé que les manifestations intempestives qui se sont produites depuis quelque temps à Versailles étaient pour lui la meilleure occasion d'offrir son alliance à l'Italie, de déployer ce spectacle de l'intimité des deux nations qui ont marché ensemble au combat en 1866. Les Italiens, qui sont de fins et clairvoyans politiques, ont dû savoir beaucoup de gré à leur ancien allié, mais assurément ils ne se sont pas sentis assez menacés pour accepter ses offres. Quoi qu'on en dise,

ce n'est pas le penchant des vrais patriotes, des vrais libéraux italiens, de ceux qui ont fondé et affermi l'indépendance, de se tourner vers l'Allemagne. Ils sentent au contraire toute la force des liens qui unissent leur pays à la France, et l'homme à l'esprit élevé qui dirige la politique extérieure de l'Italie, M. Visconti-Venosta, ne se prêterait certainement pas, sans les plus graves motifs, à des combinaisons dont nous pourrions nous plaindre. Qui pourrait dire cependant que le travail obstinément poursuivi par la Prusse au-delà des Alpes ne finirait pas par avoir quelque succès, si on persistait à troubler nos relations avec l'Italie par un système permanent d'hostilités et de récriminations?

Voilà le service que des esprits étroits rendent à notre pays. Ils donnent des armes à M. de Bismarck, ils font ce qu'ils peuvent pour détacher de nous une alliée naturelle, pour décourager des hommes dont les sympathies ont toujours été et sont encore pour la France. Le mal qu'ils s'exposent à faire à notre pays n'est égalé que par cet autre mal que font certaines polémiques de la presse; si depuis un an la guerre n'a point éclaté entre la France et l'Italie, ce n'est point la faute de certains journaux. Jamais il n'y eut un tel acharnement de faux bruits et d'excitations. Tantôt c'est le gouvernement français qui réclame le rappel de M. Nigra, ministre d'Italie à Paris, tantôt c'est le gouvernement italien qui va nous envoyer M. Minghetti pour nous notifier ses alliances avec la Prusse ou pour remplir on ne sait quelle mission mystérieuse. Un autre jour, c'est M. d'Harcourt qui donne sa démission d'ambassadeur de France auprès du saint-siége en apprenant l'envoi de M. Fournier auprès du roi Victor-Emmanuel. Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela? Absolument rien. M. Nigra n'a eu aucun démêlé avec le gouvernement français. M. Minghetti ne doit pas venir à Versailles, et il n'est nullement, comme on le dit, le partisan d'une alliance de son pays avec l'Allemagne. M. d'Harcourt donnât-il sa démission, et il ne la donne pas, cela ne changerait rien à la politique française au-delà des Alpes. Le seul fait vrai et permanent, c'est la nécessité de la bonne intelligence entre les deux nations.

Il faut en prendre son parti, l'Italie est désormais une puissance régulière, elle est sortie de la période des épreuves, et tandis qu'elle se développe paisiblement, voilà le dernier, le plus terrible de ses agitateurs, qui vient de disparaître, comme si son heure était passée. Mazzini est mort à Pise. Il s'était fait une telle habitude du mystère qu'on s'est demandé si ce n'était pas encore un moyen de dérouter l'opinion; mais non, il est bien mort, puisqu'on a fait son oraison funèbre dans le parlement italien, après l'avoir très résolûment condamné quand il était de ce monde. Mazzini n'était point certes un homme vulgaire; son malheur est d'avoir été depuis quarante ans le plus acharné, le plus implacable des conspirateurs et des sectaires. Il a passé sa vie à organiser des complots, et il meurt dans l'obscurité. Il n'avait plus rien à faire dans ce

monde, il n'était même plus dangereux pour l'Italie. Il disparaît, laissant le souvenir de l'existence la plus mystérieuse, la plus tourmentée, et un nom qui restera le symbole de toutes les machinations ténébreuses.

CH. DE MAZADE.

LE MEXIQUE EN 1872.

Depuis soixante ans, les républiques hispano-américaines offrent le désolant spectacle d'une perpétuelle et irrémédiable anarchie. Maîtresses d'un vaste et riche territoire, à cheval sur deux océans, elles n'ont pas su profiter de leurs ressources naturelles pour arriver à un développement normal et paisible; on dirait que le mélange du sang indien et du sang espagnol a produit une race indomptable, rebelle à la civilisation. La fédération mexicaine, par les crises incessantes qui l'agitent, découvre périodiquement à tous les yeux la dissolution progressive de cette société hybride. Après le court intermède de l'intervention française et du règne de Maximilien, imposé comme une mesure coercitive, on est retombé dans le chaos des compétitions présidentielles, des guerres intestines, du haut brigandage et du désarroi financier. A l'heure qu'il est, la lutte sévit plus furieuse que jamais, et les batailles se succèdent, toujours l'une moins décisive que l'autre.

Au milieu de ces péripéties, l'Indien Benito Juarez, le représentant du parti démocratique ou « constitutionaliste, » n'a pas cessé depuis 1858 de porter le titre de président de la république. On se rappelle que la constitution radicale de 1857 avait rétabli au Mexique le régime fédéral. Le président Comonfort, homme modéré, mais sans énergie, avait alors à côté de lui Juarez comme vice-président; quand, après avoir vu avorter son coup d'état, il dut quitter le Mexique au commencement de 1858, Juarez adressa au pays une proclamation par laquelle il déclara que, conformément à la constitution, il prenait en main le pouvoir exécutif, tombé en déshérence. Ce ne fut cependant qu'au mois de janvier 1861 qu'il put entrer à Mexico après la défaite de son rival Miramon, le chef du parti conservateur. L'intervention française ne fit que le rendre plus populaire en le posant comme le champion de l'indépendance nationale; pendant le règne de l'empereur Maximilien (de 1864 à 1867), il n'abdiqua jamais, et les États-Unis continuèrent de le reconnaître pour le chef légitime de la nation. En 1867, il fut enfin réélu pour quatre ans, malgré l'opposition du général Gonzalès Ortega, président de la cour suprême et en cette qualité vice-président de la république, qui prétendait succéder de droit à Juarez, comme ce dernier avait succédé à Comonfort en 1858. Il se débarrassa d'Ortega en le faisant arrêter. Relâché au bout d'un an, Ortega se contenta de publier un manifeste, où, tout en réservant ses droits, il répudiait les offres que lui faisait le

parti révolutionnaire. Au printemps de 1871, quand M. Juarez, après l'expiration de ses pouvoirs, s'est présenté de nouveau à ses électeurs, il a eu pour compétiteurs le général Porfirio Diaz et don Sébastien Lerdo de Tejada, président de la cour suprême. On se rappelle sans doute que Porfirio Diaz était le chef qui commandait les troupes mexicaines devant Puebla. Depuis la chute de l'empire, il vivait retiré dans ses terres, situées dans l'état d'Oajaca, mais il jouissait d'une grande popularité, et son frère Félix, gouverneur d'Oajaca, travaillait sous main à lui préparer les voies. Lerdo avait été pendant huit ans le bras droit de Juarez comme chef du ministère. On s'attendait bien aussi à voir sortir M. Ortega de sa retraite; au lieu de cela, il a publié un appel patriotique aux électeurs où il les conjurait de porter leurs votes sur M. Juarez.

Dans le congrès, les « porfiristes » et les « lerdistes » s'efforcèrent depuis lors d'entraver en toute occasion l'action du président, qui ne négligeait rien pour assurer sa réélection. Ils ne purent tout fois empêcher l'adoption de plusieurs modifications importantes de la loi électorale, parmi lesquelles il suffit de citer la suivante : à l'avenir, le congrès ne doit plus intervenir par son vote dans l'élection présidentielle que si aucun des candidats n'a pu réunir la majorité absolue des suffrages. En attendant, les agens de Diaz et de Lerdo battaient le pays pour travailler les esprits. Sur ces entrefaites, le congrès sanctionna les élections entachées de fraude par lesquelles venait d'être constituée la municipalité de Mexico; Juarez n'hésita pas à la dissoudre, et le gouverneur Bustamante rétablit alors l'*ayuntamiento* de 1870. Le congrès, qui s'était ajourné le 30 mai, avait laissé en sa place la commission permanente, laquelle s'empressa de protester contre la dissolution du corps municipal. Le 25 juin eurent lieu les élections au premier degré, puis le 11 juillet les élections définitives des nouveaux députés et du président. Sur 227 membres du congrès, 67 seulement ont été réélus. Juarez a eu 5,837 voix, Lerdo 2,874 et Diaz 3,555. Aucun candidat n'ayant réuni la majorité absolue des votes, le congrès devait décider de l'élection. Un moment, les lerdistes avaient espéré rompre le dé de la manière suivante. Par une abstention en masse, ils auraient empêché le congrès de se constituer et de voter sur l'élection présidentielle; puis le terme légal de la proclamation du président une fois dépassé, l'élection était annulée de fait et don Sébastien succédait alors à M. Juarez en sa qualité de vice-président élu en 1867. Cette manœuvre un peu naïve fut déjouée sans trop de peine. Dès lors, les porfiristes se flattaient d'obtenir la résignation des lerdistes en faveur du général Diaz. Toutefois, prévoyant la possibilité d'un échec et peu disposés à le subir, ils s'apprêtaient à lever l'étendard de la révolte. Diaz avait sous la main 5,000 hommes recrutés par son frère Félix. Le général Quiroga, un ancien impérialiste, réunissait des troupes à Laredo et se tenait prêt à envahir Nuevo-Leon; Martinez, Toledo, Marquez, Negrete, un aventu-

rier de la pire espèce, qui depuis quatre ans n'a fait qu'ourdir des conspirations, le vieux Lozada, gouverneur de Tepic, un ancien chef de brigands que M. Juarez croyait avoir gagné à sa cause en le confirmant dans ses pouvoirs usurpés, tous ces flibustiers ne demandaient pas mieux que de faire cause commune avec les rebelles et de pêcher en eau trouble. Au Mexique, la guerre civile n'est le plus souvent qu'un prétexte pour piller les caisses publiques, arrêter les diligences, fusiller les gens qu'on n'aime pas, enfin pour assouvir toutes les passions qui ne trouvent pas leur compte dans un ordre de choses régulier.

Le congrès devait s'ouvrir au mois de septembre. Les trois candidats réunissaient des sommes considérables pour acheter les votes. M. Juarez protestait contre les votes de plusieurs états dont les gouverneurs lui étaient notoirement hostiles et avaient pesé sur les élections; de son côté, la commission permanente, composée en majorité de lerdistes, protestait contre les irrégularités commises dans le district fédéral de Mexico et dans d'autres états, accusant le président d'avoir intimidé le suffrage et d'avoir employé l'argent du trésor à « chauffer » son élection.

Vers la fin de septembre, le congrès, après avoir dûment vérifié les votes, confirma les pouvoirs de M. Juarez. Ce fut le signal de la révolution. Tout d'abord le général Parras se leva dans Sinaloa; il s'était trop hâté, et l'émeute fut facilement écrasée par le gouverneur. Ensuite vint le tour de la garnison d'Ayolla, place située à 25 kilomètres de Mexico, dont la tentative n'eut pas plus de succès. Le 1er octobre, dans l'après-midi, la révolte éclatait à Mexico même. Les 400 gendarmes qui gardaient la prison de la ville (*acordada*) se mutinèrent sous la conduite du major Almendarès, s'emparèrent de la citadelle et s'y barricadèrent avec l'assistance de 800 prisonniers qu'ils avaient mis en liberté. C'était un dimanche; le ministre de la guerre, M. Mejia, se trouvait à la campagne, et M. Juarez fut obligé de donner lui-même les ordres nécessaires. Le gouverneur Castro ne tarda pas à reprendre l'*acordada;* cependant on vint l'avertir que le général Rivero était aux portes de la ville avec un corps d'insurgés : il se porta immédiatement à sa rencontre et réussit à le repousser, mais il fut tué dans l'action. Vers minuit, le général Rocha avait réuni assez de troupes pour monter à l'assaut de la citadelle, qui fut reprise après un combat sanglant; il y perdit 500 hommes, et avant dix heures du matin on avait passé par les armes plus de 250 insurgés, notamment tous les officiers et sergens. Les chefs de l'insurrection, les généraux Negrete, Toledo, Echevarria, avaient pu s'échapper. Le gros des troupes présentes à Mexico n'avait pas bronché; autrement les prisonniers délivrés auraient pu faire beaucoup de mal aux habitans.

Tandis que la révolution était ainsi réprimée à Mexico, elle triomphait dans les états du nord. Pedro Martinez avait rassemblé sur les frontières de San-Luis une bande de socialistes du cru, lesquels lançaient des proclamations incendiaires modelées sur celles de la commune de Paris. Un

article de leur programme concerne le mariage; ils demandent qu'à l'avenir les femmes soient libres de quitter leurs maris, si cela leur convient. Les rebelles coupaient les télégraphes, attaquaient les convois, brûlaient des villages, faisaient main basse sur les caisses publiques qui, par hasard, renfermaient de l'argent, et rançonnaient sans distinction leurs nationaux comme les étrangers. A Monterey, le général Treviño fit arrêter les fonctionnaires fédéraux et leva une contribution de 50,000 pesos. Le consul américain, qui était inscrit sur la liste pour 1,500 pesos (7,500 francs), refusa d'abord d'obéir et arbora le drapeau étoilé de l'Union; mais on lui donna dix jours pour payer ou pour aller en prison, et il s'exécuta. Après avoir équipé à Monterey un petit corps d'un millier d'hommes, le gouverneur de Nuevo-Leon se mit en marche pour attaquer Saltillo, que défendait le gouverneur juariste Cepeda, pendant que Martinez y arrivait par une autre route. La défection de Treviño donnait au mouvement insurrectionnel un caractère de gravité, car ce général jouit d'une grande considération; il avait soutenu plus d'une fois la cause de Juarez, qui le comptait au nombre de ses amis; encore en 1870, il s'était battu contre le même Martinez avec lequel il faisait maintenant cause commune. Pour expliquer sa détermination subite, on supposait qu'il avait dû conclure avec Diaz un traité secret où il s'était réservé une position au moins équivalente à celle qu'il occupait jusqu'à présent. En se prononçant pour Diaz, il se séparait d'ailleurs de la législature de Nuevo-Leon, qui restait fidèle à M. Juarez.

Après quelques escarmouches heureuses contre des troupes fédérales envoyées au secours de Saltillo, Treviño, Quiroga et Martinez réussirent à bloquer complétement la place. Le 28 novembre, les assiégeans pénétrèrent dans la ville, que les fédéraux leur disputèrent pied à pied : le 5 décembre au soir, la citadelle capitulait à son tour; la garnison, de 1,600 hommes, obtint de se retirer après avoir déposé les armes. De Saltillo, Treviño se dirigeait sur San-Luis Potosi, lorsqu'il apprit que San-Luis et Guanajato, qui jusque-là semblaient dévoués à la cause de Porfirio Diaz, venaient de se prononcer pour Lerdo. En revanche, le parti porfiriste gagnait du terrain dans les états du sud. Diaz lui-même, qui d'abord s'était tenu sur la réserve en déclarant qu'il se soumettrait au vote du congrès, avait pris les armes. Il arborait le drapeau de la constitution de 1857, mais en apportant à la loi électorale des modifications qui trahissaient des tendances réactionnaires, et que la presse juariste exploitait habilement contre lui.

M. Juarez ne pouvait se faire illusion sur la gravité du mouvement insurrectionnel. Il s'était empressé de mettre en campagne toutes les troupes disponibles, environ 14,000 hommes, sous les généraux Alatorre, Rocha, Escobedo, Cortina; mais les caisses de l'état étaient vides comme à l'ordinaire, et les opérations sont difficiles dans un pays aussi vaste et aussi

peu habité. Néanmoins on ne doutait pas un seul instant à Mexico du triomphe des armes fédérales. La destruction des fils télégraphiques et l'insécurité des routes empêchèrent la capitale de connaître au jour le jour la marche des événemens; les bruits les plus contradictoires circulaient à chaque moment sur les progrès de l'insurrection. Les uns disaient que l'armée d'Alatorre fondait à vue d'œil par suite des nombreuses désertions, les autres soutenaient que Diaz avait été abandonné de ses partisans et qu'il ne tarderait pas à être pris. En attendant, Aguas-Calientes, Durango, Zacatecas, Coahuila, Puebla, Vera-Cruz, passaient dans le camp porfiriste. La garnison de Mazatlan (Sinaloa) avait fait son *pronunciamiento* le 17 novembre, en proclamant comme gouverneur provisoire un négociant de la ville, auquel succédèrent trois autres gouverneurs jusqu'à l'arrivée du général Marquez, qui prit définitivement possession du pouvoir. A Guaymas, le colonel Jésus Leyva s'était emparé de la place, avait vidé les caisses publiques et levé de fortes contributions, après quoi il était parti avec une bande de 300 hommes pour mettre la main sur les mines d'Alamos, dont la garnison, forte de 400 hommes, s'enfuit à l'approche des insurgés. Cependant le gouverneur de Sonora eut vent de cette expédition; il se porta à la rencontre de Leyva, le battit, et le fit fusiller avec dix-huit officiers.

Une autre complication surgissait dans la Basse-Californie. Du temps de Maximilien, M. Romero, l'agent du Mexique à Washington, avait vendu à une compagnie américaine, moyennant 1,500,000 francs, tous les terrains de la péninsule qui appartenaient à l'état. La compagnie s'était empressée d'y envoyer quelques centaines de colons, qui avaient fondé une ville dans la baie de la Madeleine, avaient foré des puits artésiens pour amener de l'eau dans ces déserts de sable, avaient découvert des mines de cuivre, et s'étaient créé un article d'exportation par la récolte de l'orseille, que l'on trouve ici sur les roches nues en plus grande abondance que nulle part ailleurs. Les *steamers* de la malle du Pacifique transportent les récoltes à Panama, d'où elles sont expédiées à New-York. Malgré ces ressources variées, la colonie ne prospérait pas. Le salaire des ouvriers était peu élevé, et les 160 acres que la compagnie offrait à chaque *settler* nouveau perdaient leur attrait lorsqu'on voyait qu'elle n'avait pas les moyens d'aider les colons à s'y établir. Beaucoup de ces colons quittèrent donc la ville naissante pour aller soit à San-Francisco, soit à La Paz, où ils sont à la charge des autorités locales. La compagnie alors voulut rejeter la responsabilité de son échec sur le gouvernement mexicain, l'accusant d'avoir entravé l'immigration et d'avoir excité les indigènes contre la colonie. De son côté, le gouvernement commençait à comprendre le danger qu'il y avait à laisser s'établir au cœur de la Basse-Californie, comme autrefois au Texas, un nombre considérable d'Américains, et il songeait à faire annuler le contrat de ces-

sion, en dédommageant la compagnie par des terrains situés sur la frontière du nord. L'insurrection est venue à point pour trancher le différend. Le gouverneur Davalos, de connivence avec la maison Cobos, qui fait le commerce de l'orseille, a dispersé les colons. Le consul américain, M. Dekay, a été forcé de s'embarquer, avec son personnel et avec les autorités fédérales, à bord d'un cabotier qui les a transportés à San-Diego. Il paraît d'ailleurs que la compagnie s'était mise dans son tort en aliénant sans autorisation une partie considérable de ses territoires, et en important directement des produits qui auraient dû acquitter des droits de douane au port de La Paz. On croyait que cet incident amènerait une intervention des États-Unis, intervention que M. Juarez aurait lui-même, dit-on, sollicitée, mais le gouvernement de l'Union paraît peu disposé à se mêler des querelles de ménage de ses voisins. L'argent se faisant de plus en plus rare dans les caisses du Mexique, M. Juarez ne pourrait offrir, comme prix du secours que lui acccorderait M. Grant, qu'une cession de territoire, et il est peu probable qu'un pareil marché fût ratifié par le congrès.

Le 1er janvier, une proclamation du ministre de la guerre annonçait que le général Rocha venait de battre Porfirio Diaz dans deux rencontres importantes; à Mexico, les cloches sonnaient à toute volée, la ville était pavoisée, la garnison défilait dans les rues musique en tête. Quelques jours après, Alatorre s'emparaît d'Oajaca, Félix Diaz tombait assassiné, comme on suppose, et le *Journal officiel* de Mexico publiait un appel au patriotisme de Porfirio Diaz, dont il reconnaissait les mérites personnels. Dans le nord, le général juariste Cortina tenait toujours en échec Quiroga, qui avait des forces supérieures; on se battait périodiquement dans les environs de Matamoros et de Camargo. Vers le 9 février au contraire, on annonçait que les fédéraux sous le général Neri venaient de perdre une bataille contre les rebelles commandés par Guerra, entre Zacatecas et San-Luis Potosi; puis Marquez remportait un succès signalé dans Sinaloa sur le gouverneur juariste. Un moment, la cause de Juarez semblait très compromise. Les rebelles étaient au nombre de 30,000 hommes. On parlait d'invoquer le protectorat américain. Un fort parti proposait de détacher du Mexique les états de Chiapas, Tabasco, Oajaca, Tehuantepec, pour les réunir au Guatemala, dont les frontières touchent aux frontières mexicaines, et qui, soit dit en passant, vient de s'affranchir de la domination des jésuites en les expulsant du pays en même temps que 'archevêque de l'Amérique centrale, don Bernardo Piñol. Les dernières nouvelles que l'on a du Mexique affirmaient cependant que Porfirio Diaz était mort d'une dyssenterie, le 12 février, dans les montagnes de Queretaro, que ses partisans avaient passé en partie dans le camp lerdiste, que les généraux juaristes Rocha et Corella tenaient tête à Treviño, Guerra et Martinez devant San-Luis Potosi, où se concentrait l'action. Ces nouvelles concordent mal avec les bruits qui représentent la cause de Jua-

rez comme à peu près perdue, quoique une dépêche du 28 février annonce que les rebelles ont emporté San-Luis.

On ne peut nier que le gouvernement libéral de Juarez a donné quelques bons résultats. Malgré l'impuissance des ressources, il a beaucoup fait pour les écoles, il a poussé avec énergie les travaux publics : canaux, chemins de fer, télégraphes, ont été construits à grands frais. Le télégraphe qui devait relier Mexico à la première station des États-Unis était achevé à la fin de l'année dernière, et on préparait l'immersion d'un câble électrique entre le Yucatan et l'île de Cuba. La liberté religieuse n'est plus au Mexique un vain mot : les protestans sont admis à célébrer leur culte dans les églises qui leur ont été concédées dans toutes les grandes villes. D'un autre côté, on se plaignait, il est vrai, des allures despotiques de Juarez, et on lui reprochait des dilapidations par lesquelles des fonds publics allaient dans les poches de ses séides. Les hommes du gouvernement exploitaient leurs positions avec un sans-gêne trop cavalier. Escobedo achetait à des taux fictifs des biens d'impérialistes confisqués et vendus aux enchères; Romero, comme ministre des finances, avait acquis, disait-on, à vil prix des biens d'église sécularisés. Ces facilités faisaient envie à ceux qui n'étaient pas admis au partage. « Ote-toi de là que je m'y mette, » c'est le mot d'ordre de cette société perdue d'égoïsme et habituée aux bouleversemens.

Depuis la chute de Maximilien, l'Allemagne seule avait renoué ses relations diplomatiques avec la république mexicaine; l'Espagne l'a suivie dans cette voie tout récemment. L'Angleterre et la France ne sont toujours pas représentées à Mexico. On sait que Juarez a répudié toutes les dettes de l'empire, les emprunts, les réclamations françaises, et que, tout en reconnaissant ce qui était dû aux créanciers anglais, il n'a presque rien fait pour les désintéresser. Néanmoins le pays ruiné par la guerre fournissait à peine des revenus suffisans pour entretenir les rouages administratifs. Cette détresse persistante du trésor empêche le gouvernement de réduire les impôts qui écrasent l'industrie, et de réformer le système excessivement vexatoire des douanes. On est obligé de faire flèche de tout bois, *per fas et nefas*. Lorsqu'au mois de juin dernier le général Rocha était parvenu à dompter définitivement la sédition de Tampico, le ministre des finances exigea des commerçans l'acquittement de tous les droits que les rebelles avaient déjà perçus une première fois pendant qu'ils étaient maîtres de la place. Ces droits sont pourtant le prix de la protection que l'état s'engage à fournir à tout citoyen. Le premier soin des chefs d'une insurrection est toujours de confisquer le numéraire qui n'a pas eu le temps de se cacher, de mettre l'embargo sur les navires dans les ports, de s'assurer en un mot le nerf de la guerre. Aussi, dans ce pays, le crédit n'existe pas.

On a essayé de créer à Mexico une banque nationale, qui eût pu faire des avances à l'état et commanditer des entreprises industrielles; mais

personne ne veut accepter du papier de la république. Les capitaux étrangers n'osent pas se montrer; où trouver de la protection (1)? On sait qu'en cas de litige il faut souvent commencer par acheter les juges, qui appartiennent au plus offrant. On spécule sur ces juges; à Mexico, il y a des individus qui font métier d'acheter des procès désespérés, qu'ils se chargent de gagner, eux. Une caisse d'épargne, la première, a été fondée après bien des hésitations; elle végète péniblement, car, pour un Mexicain, confier son argent à un établissement public, c'est lui dire adieu; il préfère l'enfouir, le perdre au jeu, le manger. Il est d'ailleurs difficile de trouver un bon placement pour les sommes déposées; d'interminables formalités et un droit de timbre exorbitant dégoûtent le public des hypothèques. Périodiquement on agite la question d'un emprunt à négocier avec les États-Unis pour ranimer un peu les affaires et pour activer les travaux publics commencés; mais les États-Unis ne se sépareront pas de leurs dollars sans un bon gage territorial, et, si on leur donne un doigt, ils pourraient bien prendre la main. Qui sait d'ailleurs si les événemens qui s'accomplissent en ce moment ne forceront pas le Mexique de se mettre à la remorque de son puissant voisin?

THÉATRE-FRANÇAIS.

L'AUTRE MOTIF, comédie en un acte, en prose, de M. Éd. Pailleron.
Reprise de *TURCARET*.

Pourquoi dit-on que, dans les relations des deux sexes, les hommes prennent toujours, et sans se croire obligés à réfléchir, l'initiative? Il y a des cas où ils font preuve d'une assez grande prudence, et, bien que nous n'ayons pas de coutumes ou de tribunaux qui leur imposent cette conduite, on les voit assez communément et de fort bonne heure faire briller en eux cette sagesse britannique. Il en est qui la portent jusqu'à l'excès de la bonne opinion sur eux-mêmes; ils craignent si fort de compromettre une jeune femme à marier, qui souvent ne pense pas à eux, qu'on est obligé de voir dans cette pruderie masculine une crainte comique de hasarder leur précieuse personne. Que sera-ce donc si l'on ajoute à tous ces circonspects ceux qui, poussés par un motif autre que le bon, et engagés dans la voie d'une galanterie où nul péril ne menaçait jusque-là leur aimable célibat, apprennent tout à coup l'apparition de l'ennemi, et aperçoivent le mariage en perspective? La crainte de-

(1) Au plus fort de l'insurrection, une dépêche datée du 30 janvier, que nous trouvons dans les journaux de New-York, renfermait les nouvelles suivantes : « Le train de Puebla vient d'être attaqué par des brigands qui ont pillé les voyageurs et leur ont pris jusqu'à leurs vêtemens; ils ont emmené six voyageurs et maltraité les autres. — On se propose d'ouvrir à Mexico une exposition internationale. »

vient alors de la terreur panique; le sexe fort, représenté par eux médiocrement à son avantage, abandonne le champ de bataille et demande son salut à la fuite la plus précipitée.

Telle est l'idée sur laquelle repose la très jolie comédie de *l'Autre Motif*, par M. Édouard Pailleron, et ces réflexions montrent qu'il y a une étoffe solide sous la situation plaisante où son esprit et sa gaîté naturelle se jouent à leur aise. Mme d'Hailly, jeune femme séparée de son mari, reçoit les hommages désintéressés et repousse les autres; c'est une vertu positive et bien avisée qui arrête à temps les entreprises quand elles cesseraient d'amuser sa coquetterie sans calcul et sans méchanceté, elle n'apprend qu'à la fin de l'acte son veuvage. George de Piennes l'aime sincèrement et ne peut croire qu'elle ignore ce qu'il sait parfaitement, la mort du mari. Claire, sœur de George et amie intime de la jeune femme, est chargée d'annoncer à celle-ci sa liberté; mais son début naturellement embarrassé trompe Mme d'Hailly sur la nature de cette mission, sur la délicatesse parfaite de son amie, et l'empêche d'écouter jusqu'au bout. Au milieu de ces malentendus, les spectateurs sont avertis qu'il y a quelque chose que Claire n'a pas pu dire, mais ils l'oublient pour suivre le courant de la scène et rient volontiers de tout ce qui fait rire cette honnête et spirituelle Mme d'Hailly; ils rient de ce brave George de Piennes, qui est traité comme le commun des adorateurs. Voilà un fond où vient se dessiner le petit monde qui tourne d'ordinaire et s'agite autour d'une femme séparée de son mari, et en même temps un imbroglio amusant, noué avec habileté, ménagé avec finesse, dénoué d'une façon qui n'était pas trop prévue.

Sans doute Mme d'Hailly séparée de son indigne mari, un ivrogne, aurait pu vivre dans une retraite absolue; plus dévouée qu'une veuve du Malabar, elle se serait sacrifiée du vivant de son époux. Que les femmes capables de s'enterrer vivantes lui jettent donc la première pierre! Elle demeure un modèle aussi gracieux qu'irréprochable pour toutes celles qui restent dans le monde et s'y font respecter. Les victimes de son innocente coquetterie sont les gens les moins à plaindre, des coureurs d'aventures qui se réservent par profession pour soulager le poids de ces chaînes non brisées et d'autant plus commodes pour eux, des vaniteux qui demandent à ces sortes de liaisons la preuve très équivoque d'un amour librement offert. Mme d'Hailly s'amuse donc à bon droit de l'égoïsme des uns et de la fatuité des autres. Elle a trouvé une méthode qui garantit sa sûreté, des procédés dont le détail réjouit for le public. Elle divise en quatre périodes la cour assidue qui lui est faite par ces amoureux qui se ressemblent tous. La première se compose de politesse exquise, d'attentions furtives, de mots brillans ménagés avec sobriété par esprit d'épargne et de prévoyance. De la verve et de l'entrain, des projets d'amitié, un gant ôté, une poignée de main, un *shake-hands* qui sent son *gentleman*, composent la seconde. Avec la troi-

sième arrivent l'air pensif, les silences, l'amitié qui ne suffit plus, une larme furtive. Dans la quatrième entrent en jeu les nerfs, les pâleurs ou les rougeurs, les imprécations, la fatalité! Quatre périodes renfermant l'art tout entier de ces petits-maîtres nouveaux, quatre règles comme dans la méthode de Descartes. Quand la passion qu'elle a vue naître et grandir en est venue là, Mme d'Hailly a recours à l'infaillible moyen, une grande robe noire, et ces mots prononcés d'un air pénétré : « Je suis veuve ! » Après quoi, le compte de l'amoureux est réglé, car les conditions sont changées, la convention tacite est dénoncée : cette déclaration met en fuite tous ceux qui venaient sur la foi des traités. Ils sont « liquidés, » suivant la plaisante expression de M. Pailleron.

N'allez pas vous récrier contre ce spirituel scepticisme de femme à l'endroit des grandes phrases d'amour : il est dans la nature. Croyons-nous de bonne foi qu'une femme de bon sens et pas trop aveuglée par son amour-propre sera aisément dupe de notre éloquence amoureuse? Où jamais ce persiflage fut-il mieux placé que dans la bouche (notez-le bien) d'une personne aussi vertueuse que spirituelle, et quand il s'agit d'amours faux et de caprices très calculés?

Il est vrai que l'ironie intarissable de Mme d'Hailly répand toutes ses moqueries sur le pauvre George de Piennes, qui l'aime sérieusement et qui n'adressait pas ses vœux à la femme séparée, à la femme dont la chaîne est relâchée sans être rompue. C'est précisément là ce qui produit le comique de la situation. George ne peut savoir que le sort du défunt n'est pas connu, que la commission dont sa sœur était chargée n'est pas faite. De son côté, Mme d'Hailly ne voit dans George qu'un adorateur de plus, entrant dans la période agressive et orageuse, celle de la passion qui ne songe plus à la retraite et qui brûle ses vaisseaux. Voici que le malheureux George, qui s'était discrètement tenu dans les termes de l'amitié respectueuse, n'est plus obligé à la même réserve; Mme d'Hailly est veuve, il se déclare. La quatrième période commence pour lui sans qu'il s'en doute. Est-ce sa faute si l'amour vrai s'exprime comme le faux, qui toujours singe l'autre? Il n'aimerait pas, s'il ne parlait comme il le fait; mais Mme d'Hailly ne sait pas ce dont George est informé, et elle s'amuse de ce qu'elle prendrait fort au sérieux dans le cas où elle connaîtrait sa situation. Plus elle rit, plus il se livre à ses sarcasmes. La vivacité de la passion ne fait que redoubler la verve de la plaisanterie et réciproquement; c'est là une scène d'excellente comédie.

Cependant le malentendu ne peut durer toujours, et le moyen infaillible de Mme d'Hailly en amène tout naturellement la fin. « Je suis veuve, monsieur! — Je le sais bien, madame. » Quoi donc! il ne prend pas la fuite? D'ordinaire, ce mot magique faisait une révolution complète, il transposait les situations, le danger passait d'un côté à l'autre de la scène et avec lui la terreur. Rien de semblable ici : George serait-il différent des autres? Que dis-je? aurait-il plus d'effronterie que les autres? Il

aura su par un mot, par un signe de sa sœur, que la robe noire et « je suis veuve » ne sont qu'un stratagème, et il persiste, et il avoue qu'il était au fait de la petite comédie. Ici le quiproquo atteint aux proportions d'une folle gaîté, jusqu'à ce que l'on voie apparaître Claire avec une lettre de faire-part qui rétablit chacun en sa vraie situation. La veuve réelle est prise au piége que lui a tendu sans le vouloir la veuve fictive, à la grande satisfaction des sentimens vrais et honnêtes.

Nous ne voulons pas quitter cette charmante pièce sans relever un détail infiniment petit que nous aurions supprimé, quoiqu'il provoque le rire du public. « Ça se corse » est une manière de dire qui peut surprendre agréablement dans la bouche d'une jolie femme, mais qui semble faire tache dans une comédie dont le langage est excellent. « Les délicats sont malheureux, » il faut les écouter pourtant, car ils finissent toujours par avoir raison. M. Pailleron a rencontré des talens très distingués pour interpréter sa comédie. La finesse, le mordant, l'entrain aussi joyeux que brillant de Mme Arnould-Plessy ont emporté tous les suffrages, M. Febvre la seconde admirablement; Mme Ponsin joue son rôle de sœur et d'amie avec une rondeur qui prépare à merveille le malentendu. Cet heureux ensemble promet la durée à un succès qui a été franc, légitime, et où l'on retrouve avec l'esprit du temps un peu du bon rire d'autrefois.

C'est comme une tradition reçue de répéter que le *Turcaret* de Lesage est moins bien accueilli que dans le principe : on l'a toujours dit, et toujours la pièce amuse les spectateurs qui aiment à concilier l'intérêt de leur plaisir avec les exigences de leur goût. Le rire n'y éclate bruyamment que dans les deux derniers actes, mais rien ne languit dans les autres; c'est une intarissable fécondité de traits plaisans, de mots heureux, d'expressions neuves, que cette comédie jette à l'auditoire sans effort. Jamais Lesage n'a mieux prouvé à quel point il possédait cet esprit naturel que Voltaire lui accordait avec dédain, comme si c'était un petit éloge. Il faut pourtant qu'il y ait une raison à ces réserves de quelques-uns qui n'osent rire et applaudir qu'à moitié, dans la crainte où ils sont de rire contre les règles et de s'amuser sans la permission unanime de la critique.

On dit que le personnage de Turcaret n'est plus de notre temps. Qu'on se donne au moins la peine de chercher quels seraient les ridicules, je ne dis pas qui distinguent, mais qui pourraient distinguer un financier de nos jours! Donnons-lui pour maîtresse une femme échappée du grand monde et qui n'en est pas encore tout à fait exclue; il a certainement assez d'orgueil et d'or pour prétendre à cela. Si par hasard il était marié, et qu'il fût d'ailleurs amant titulaire, il souffrirait très patiemment les délais d'un mariage qui couvre d'un voile décent le commerce de galanterie auquel on s'en tient volontiers de part et d'autre. Pas n'est besoin d'ajouter que la dame de condition vraie ou prétendue a des fai-

blesses plus tendres et qu'elle se laisse gruger comme elle gruge elle-même son Crésus : le tout est de ménager les bienséances théâtrales. Le financier que nous supposons ferait des billets au porteur en bonne prose et des billets d'amour en mauvais vers qu'il n'en serait que plus ressemblant à nos receveurs-généraux traducteurs d'Horace. Il est si naturel de délasser dans un quatrain une plume fatiguée de signer des bordereaux! Il est indispensable qu'il bâtisse un hôtel dont la beauté fasse crever de dépit tous ses rivaux; il faut qu'il soit connaisseur, qu'il ait une galerie, des concerts dont la cour et la ville s'entretiennent. Eh bien! ce financier que nous croyons imaginer, Lesage l'a inventé bien avant nous, car c'est là sa comédie tout entière. Ne disons pas que Turcaret n'est point de notre temps.

Mais Turcaret est d'une sottise amère! Pas si sot qu'on veut bien le croire et surtout qu'il plaît aux acteurs de le faire. D'abord il est à regretter, à notre avis, qu'on se soit éloigné de l'image qu'on s'en faisait autrefois. Trois vers de Voltaire, dans sa comédie de *la Prude*, renferment le portrait fidèle du financier :

> Gros, court, basset, nez camard, large échine,
> Le dos en voûte, un teint jaune et tanné,
> Un sourcil gris, un œil de vrai damné.

Affublez ce personnage d'une grosse perruque et d'un habit de couleur sombre, vous avez le financier complet. Ne lui donnez pas un habit, des dentelles, qu'il ne sait pas porter. Plus le Turcaret qu'on nous présente est doré jusqu'aux yeux, plus il semblera lourd, et il faut avouer que M. Barré a fait peu d'efforts pour échapper à cet écueil. Nous aurions voulu que le contraste même du costume nous apprît combien Turcaret est désorienté, hors de son monde et de sa vraie place. En y réfléchissant, on verra que toutes ses sottises viennent de là. Il s'égare dans un monde d'aventurières plus ou moins titrées, de marquis dont l'aisance lui impose et dont le persiflage le glace, de chevaliers d'industrie dont il soupçonne les artifices, mais dont il accepte les flatteries. On n'est jamais habile hors de sa sphère : il y faut au moins quelque apprentissage, et l'art de gagner malhonnêtement beaucoup d'écus ne suppose pas une grande pénétration pour percer à jour des intrigues de femme galante. Voilà pour les tromperies de la marquise.

Il y en a d'une autre sorte. Turcaret est dupé par Frontin, qui joue d'abord la niaiserie, afin de gagner sa confiance; cette précaution, dont les valets de la comédie ne s'étaient pas encore avisés, prouve que Lesage n'a pas prétendu faire de Turcaret un imbécile. Le faux exploit par lequel M. Furet vient réclamer une grosse somme à la baronne en présence de l'éternel bailleur de fonds n'est pas un piége si grossier, et il est permis à ce fripon retors d'y tomber. Lesage s'y connaissait, il avait prati-

qué les antres de la chicane. On le voit dans sa pièce. Il savait dans quel filet on pouvait prendre même un Turcaret.

Après cela, il ne faut pas oublier que l'auteur a voulu simplement nous faire rire de son maltôtier, comme Molière de ses médecins et de son faux dévot. Il y a financiers et financiers; celui de Lesage n'est pas un surintendant, un Voysin, un Desmarest, ces justiciables ou ces victimes de Saint-Simon. Il n'est pas non plus un concussionnaire, un vampire du peuple, un objet de haine et de terreur. Il est tout uniment un membre d'une compagnie de finances, un huitième, un dixième de partisan, un être abject, mais encore plus risible à cause de son goût pour les dépenses fastueuses. Voyez la scène avec M. Rafle : il est usurier plus encore que manieur d'argent; il profite de sa caisse pour cautionner celui-ci, pour flibuster de compte à demi avec celui-là, pour mener à bout des affaires véreuses, pour prêter à gros intérêts, pour vider les petites bourses. Que parle-t-on des Lucullus de la finance du XVIII[e] siècle, des Paris-Duverney, des La Popelinière, des Bouret? Si l'on veut voir la satire de ceux-ci, on ne la trouvera pas au théâtre, ils étaient trop les rois du siècle pour le souffrir; elle est dans certains romans du temps, tels que *le Paysan parvenu*, et encore avec quelles précautions! Ces hommes-là étaient des petits-maîtres, grâce à Turcaret, dont la ridicule personne les avait corrigés de la vulgarité du moins, car ils se laissaient tromper, piller, ruiner par les mêmes moyens.

Ne prenons pas surtout la pièce de Lesage au tragique. On s'éloigne de plus en plus du vrai point de vue de la comédie pure, depuis qu'on s'est habitué à la voir mêlée d'élémens sérieux. Pour peu qu'un de nos chefs-d'œuvre comiques s'y prête, on le transforme en drame. Si nous n'y prenons garde, nous sommes bientôt sur le point de ne plus comprendre *Tartufe;* nous voyons dans l'hypocrite un caractère profond, redoutable, plus propre à faire trembler qu'à donner envie de rire. Le *Misanthrope* n'est pas loin de nous faire tomber dans le même contre-sens; on dirait, à entendre parler certaines personnes, que Molière a écrit le rôle d'Alceste pour engendrer je ne sais quelle mélancolie misanthropique. Est-ce que nous perdrions le sens de la comédie? Je ne le crois pas, et même l'accueil fait à la pièce de *Turcaret* prouve que l'on sait rire encore de ce qui est risible. Cependant il ne faut pas que des modes et des conventions nouvelles effacent dans les esprits la notion du vrai. Toutes les combinaisons sont permises au talent, pourvu que les grandes œuvres consacrées par l'admiration unanime ne laissent jamais oublier les conditions éternelles de l'art.

E. L.

C. BULOZ.

it dans

lement
s et de
est pas
ces vic-
ire, un
niment
ême de
on goût
st usu-
ur cau-
à, pour
s, pour
ance du
Si l'on
tre, ils
ains ro-
quelles
ircaret,
ins, car

l'éloigne
s qu'on
de nos
Si nous
is com-
ond, re-
. Le *Mi-*
re-sens;
écrit le
nthropi-
le crois
'on sait
s modes
du vrai.
grandes
oublier
.

.